This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

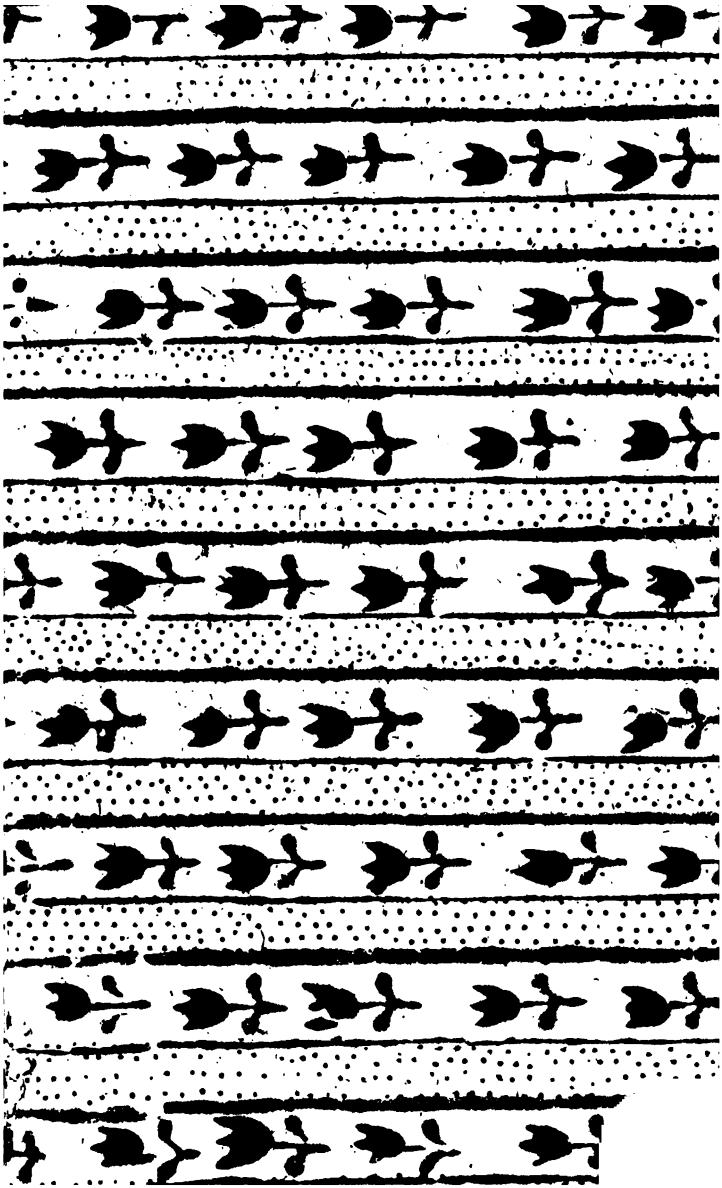
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

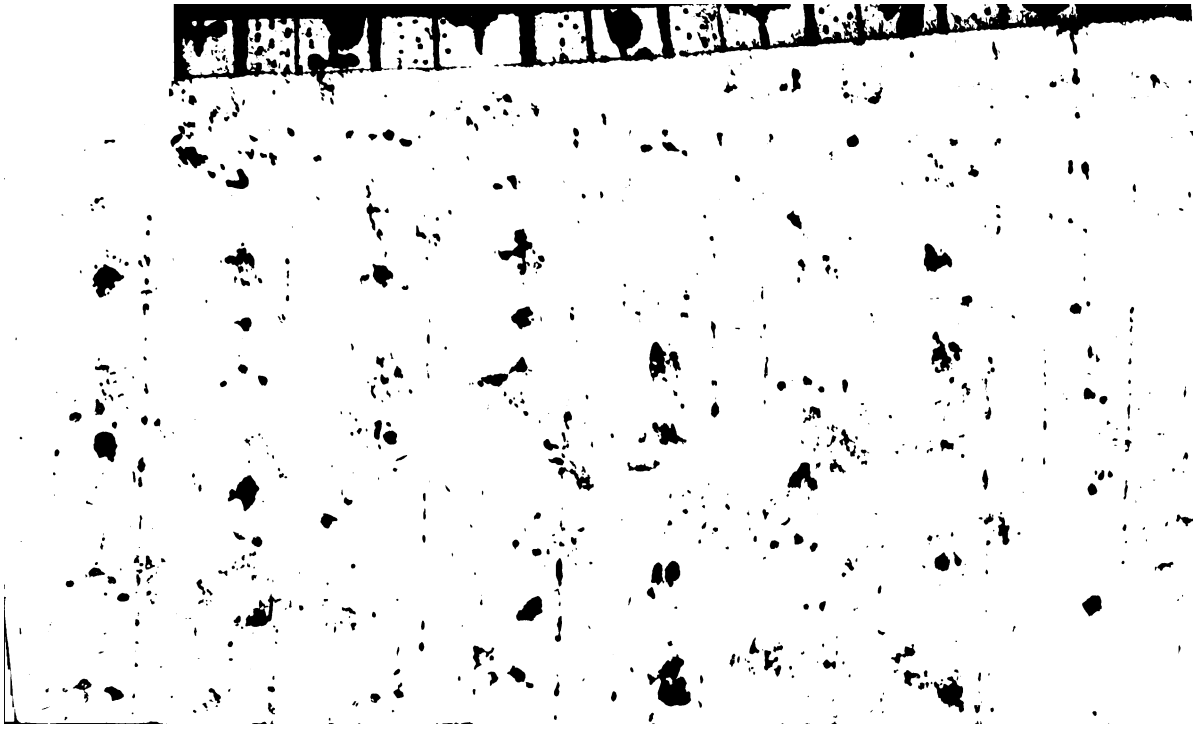
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





OEUVRES
DE
MACHIAVEL,
TOME CINQUIEME.

OEUVRES

DE

LAGRANGE

OEUVRES
DE
MACHIAVEL.

TOME CINQUIEME,

Contenant les quatre derniers Livres de l'*Hiſtoire de Florence*, & quatre divers Traités Hiſtoriques & Politiques.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de l'ANTI-MACHIAVEL, & autres Pieces.

A LA HAIE,

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE,
M. DCC. XLIII.

G
7315
M154
1743
v. 5

693598-020

SOMMAIRE
DES MATIERES

contenuës dans ce ſecond Tome de l'*Hiſtoire de Florence.*

LIVRE CINQUIEME.

L'*HISTOIRE des* Braccio *& des* Sforces, *illuſtres dans le métier de la guerre en Italie, & toûjours oppoſés les uns aux autres. Comment* Nicolas Piccinino *commandoit les Troupes du* Duc de Milan, *&* Gattamelata *celles des Vénitiens. Le banniſſement de pluſieurs Citoyens de Florence. La guerre d'*Alfonſe d'Arragon *contre les Napolitains. La conduite tenuë par la Ville de Gênes. Le diſcours de* Renaud d'Albizi *au* Duc de Milan. *La rebellion de Gênes contre ce Duc. La harangue d'un des plus conſidérables Citoyens de Luques au Peuple de cette République. Comment* François Sforce *eſt le Général de la ligue des Vénitiens &*

des Florentins. Les conteſtes qui ſurvinrent entre André Mauroceno *&* François Sforce. *L'Ambaſſade de* Coſme de Medicis *à Veniſe. Comment le* Duc de Milan *tâche de pouvoir dépouiller le Pape de la Marche d'Ancone. Comment* Sforce *faiſoit beaucoup de paſſedroits, dans la forte paſſion qu'il avoit d'épouſer la fille naturelle du* Duc de Milan. *Comment ce Général veut paſſer le* Pô. *La harangue de* Neri *à la* Seigneurie *de Veniſe. Comment ſont dipoſez les chemins de* Péſare *à* Vérone, *& celui que le* Comte Sforce *prit pour venir au ſecours de cette Ville-là. La défaite de la Flotte de Veniſe ſur le* Lac de la Garde *par* Nicolas Piccinino. *Les mouvemens de* Sforce *pour ſecourir Breſce. Situation de Vérone. Comment* Piccinino *ſaccage la Ville de Sanzeno. Comment* Sforce *rentre dans Vérone. Comment il va à Veniſe. Le voyage de* Piccinino *vers le Caſentin. Siege du Château de* Saint Nicolas. *La défaite de l'Armée du* Duc de Milan *par le Comte* Sforce. *La défaite de* Piccinino *par les Florentins. Comment le Seigneur* d'Albizi *choiſit ſa retraite à Ancone. Les diſcours du Comte de* Poppi *après qu'il eut perdu ſa Ville.*

LIVRE

LIVRE SIXIEME.

LE récit de la bonne conduite des anciennes Républiques. La demande hardie de Piccinino *au* Duc de Milan. *Le Duc donne* Madame Blanche, *ſa fille naturelle, en mariage au* Comte Sforce, *avec la Ville de Crémone pour ſa dot. Comment* Alfonſe d'Arragon *aſſiege Naples. La défaite de* Piccinino *par* Annibal Bentivoglio. *Comment* Baldaccio d'Angniari, *Officier des Florentins, eſt aſſaſſiné par la trahiſon de* Bartelemi Orlandini. *L'aſſaſſinat d'*Annibal Bentivoglio *par les Canneſques. Comment le Peuple de Boulogne met en pieces les Canneſques, & tue le Seigneur* Battiſte, *qui avoit tué* Bentivoglio, *& qui fut découvert par un de ſes laquais. Comment* Santi, *qu'on croyoit du ſang des* Bentivoglio, *fut établi Gouverneur à Boulogne juſqu'à ce que le fils d'*Annibal *fût en âge. Quelles Villes ſe rendirent aux Vénitiens. Comment le* Comte Sforce *aſſiege* Caravage. *La priſe d'un* Provéditeur *Vénitien, & ſa délivrance, après avoir reçû des reproches de* Sforce *ſur ſon orgueil.*

Comment les Vénitiens s'obligent de payer à Sforce *certaine ſomme d'argent. L'Ambaſſade des* Milanois *à* Sforce, *& la harangue d'un des Ambaſſadeurs. L'élévation de* Sforce *à la Souveraineté de Milan par la Populace de la Ville. Le refus fait par les Florentins d'écouter l'Ambaſſadeur de Veniſe. Les Vénitiens déclarent la guerre au Duc. Comment* Etienne Porcari *fut éxécuté par les ordres du Pape, à cauſe des nouveautez qu'il vouloit faire à Rome. L'hiſtoire du* Roi René. *Le deſſein de la* Croiſade *par* Calixte III., *& comment elle ne réüſſit pas. La deſcription d'une grande tempête, qui fut fort préjudiciable aux Florentins. Comment* Jean d'Anjou *ſe rend maitre de Gênes au nom de* Charles VII., *Roi de France. La meſintelligence entre* Jean d'Anjou *& les* Fregoſes. *La mort de ce Prince.*

LIVRE

LIVRE SEPTIEME.

COMMENT une République ne peut demeurer unie beaucoup de tems. Le recours des Citoyens vers Cosme de Medicis, *pour l'engager à réformer la République. L'histoire de* Luc Pitti. *Ses superbes bâtimens. La mort de* Cosme de Medicis. *Son éloge. Une nouvelle expédition contre les Infidèles. La conspiration de quelques Citoyens contre* Pierre de Medicis. *Comment il prend les armes contre ses ennemis, qui furent bannis de Florence. La harangue du même* Pierre de Medicis *aux* Seigneurs *qui vinrent le trouver dans sa propre maison. L'arrivée du* Duc de Milan *à Florence. La guerre que les Florentins firent aux habitans de Volterre. L'histoire de* Frédéric, *Duc d'Urbin, Grand Capitaine dans ce tems-là. Le récit de la corruption & de la débauche de* Galeas, *Duc de Milan. Une conspiration contre lui, par laquelle il perd la vie. La mort des conjurez.*

LIVRE HUITIEME.

UNE conſpiration contre Laurent & Julien de Medicis. *La mort de* Julien. *Celle de l'*Archevêque de Florence *& des autres complices. La mort de* François *& de* Jaques de Pazzi. *La guerre du Pape & du Roi de Naples contre les Florentins.*

HISTOIRE
DE
FLORENCE.

LIVRE CINQUIEME.

LES Etats, venant à changer leur gouvernement, ſont ſujets à tomber dans la confuſion & le deſordre ; & enfin, de ce deſordre même ils ſe rétabliſſent & reprennent une conduite raiſonnable [illegible] & cel[illegible] rceque la Nature n'[illegible]as [illegible] aux choſes de ce [illegible] d'être fixes, ſi-tôt [illegible]s dans la perfection [illegible]eind[illegible]ne pouvant [illegible]au[illegible]t qu'elles

CET-

deſcendent. D'autre côté, lorſqu'elles ſont deſcendues, & que le deſordre les a reduites dans la derniere baſſeſſe, ne pouvant plus deſcendre, il faut de néceſſité qu'elles remontent: ainſi, par des viciſſitudes continuelles, l'on paſſe du bien au mal, & du mal au bien. La valeur & le mérite produiſent la tranquillité; & ce repos fait naitre l'oiſiveté: l'oiſiveté engendre le deſordre; le deſordre eſt ſuivi de la ruine; enſuite, du fond de la ruine on voit ſortir l'ordre, & de l'ordre la valeur & la conduite, qui produiſent la gloire & le bonheur. C'eſt ce qui a fait remarquer aux habiles gens, que les belles-lettres viennent après les armes, & que dans les Etats on y voit naitre des Capitaines avant que d'y voir des Philoſophes, parceque les armes bien conduites font remporter des victoires & acquérir la paix: après quoi, il n'y a point d'oiſiveté plus honnête, que celle des belles-lettres, pour amollir le courage des guerriers; & jamais l'oiſiveté ne peut ſe gliſſer, dans un Etat bien réglé, ſous une amorce plus dangereuſe & plus trompeuſe, que ſous celle des belles-lettres. Caton le reconnoit fort bien, lorſ-

lorſque les Athéniens envoyérent en ambaſſade au Sénat les Philoſophes *Diogenes* & *Carneades:* car, ce Grand Homme ayant apperçû comment la Jeuneſſe Romaine les ſuivoit avec admiration, & prévoyant le mal qu'une oiſiveté ſi honnête introduiroit dans ſa Patrie, il fit enſorte qu'aucun Philoſophe ne pût s'y introduire. Les deſordres donc portent les Etats dans le précipice, où étant tombés, les hommes, devenus ſages par les malheurs, rétabliſſent les choſes dans l'ordre, comme nous venons de dire, à moins qu'ils ne ſuccombent entièrement ſous une Puiſſance extraordinaire.

CES raiſons-là furent autrefois, tantôt la cauſe du bonheur, tantôt celle du malheur, de toute l'Italie, par le moyen des anciens Toſcans & enſuite des Romains. Et bien qu'après les ruines de Rome il ne ſe ſoit rien relevé deſſus qui pût la rétablir, enſorte qu'à l'aide d'un excellent gouvernement elle pût racquérir de la gloire, on vit néanmoins renaitre tant de valeur dans quelques-uns des Etats qui ſortirent des maſures de cette ancienne Maitreſſe de la Terre, qu'encore

qu'ils n'ayent pas ſubjugué les autres Nations, ils étoient cependant ſi unis entre eux, & ſi bien conduits, qu'ils délivrérent l'Italie des Barbares, & la défendirent contre eux. Entre tous ces Etats, ſi la République de Florence étoit du nombre des moindres pour l'étendue, elle n'étoit pas des dernieres en puiſſance & en crédit: au contraire, étant ſituée au milieu de l'Italie, riche, & toûjours prête à attaquer, elle ſoûtenoit une guerre avec bonheur, ou elle portoit la victoire du côté qu'elle faiſoit baiſſer la balance.

LA valeur donc de ces nouveaux Etats fut cauſe que ſi l'on n'a pas vû de paix durables, au moins ne voyoit-on point de guerres fort dangereuſes; car, il eſt impoſſible que la paix ſoit ſtable dans un Païs où les Etats ſont toûjours diſpoſez à porter leurs armes chez leurs Voiſins. Mais auſſi, on ne peut pas appeller du nom de guerre celles où l'on ne tue point les gens, où l'on ne ravage point les Villes, & où les Etats ne ſe détruiſent point; car, enfin, ces guerres étoient devenues ſi peu de choſe, qu'elles s'entreprenoient ſans peur, ſe faiſoient ſans

péril,

péril, & ſe finiſſoient ſans perte. Ainſi, la valeur, qui ſe perd dans les autres Païs par une trop longue paix, eſt venue à s'éteindre entièrement en Italie au milieu de ces ſortes de guerres, comme l'on verra clairement par l'hiſtoire que nous allons faire de ce qui y arriva depuis l'an mille quatre-cens trente-quatre juſqu'en quatre-vingt-quatorze; & l'on apprendra comment enfin ce pauvre Païs donna encore entrée aux Barbares dans ſon ſein, & retomba ſous leur tyrannie. Et ſi les actions de nos Princes, tant au dédans qu'au dehors, ne ſont pas lûes comme celles des Anciens, avec admiration de leur valeur & de leur grandeur, il n'y aura peut-être pas moins de lieu de s'étonner de ce que tant & de ſi illuſtres Peuples ont pû être ſoûmis & retenus en ſujettion par des armes ſi foibles & ſi mal conduites. Et ſi, en décrivant les évènemens ſurvenus dans un ſiècle ſi corrompu, on n'a pas à entretenir le lecteur de la vaillance des Soldats, de la conduite & de la vertu des Capitaines, ou de l'attache & de l'amour des Citoyens pour leur Patrie, l'on verra, au moins, avec quelles fourberies,

avec quelles ruſes & quels artifices, les Princes, les Soldats, & les Chefs des Républiques, ſe conduiſent pour ſe maintenir dans une réputation qu'ils n'avoient pas méritée. Cela ne ſera peut-être pas moins utile à ceux qui l'apprendront, que ce qui s'eſt paſſé chez les Anciens; car, ſi la lecture de leur hiſtoire excite les cœurs généreux à imiter leurs grandes actions, la lecture de celle-ci donnera de l'horreur pour les lâchetez, dont on voit tant d'exemples qui y ſont rapportés, & ſervira à corriger ceux qui pourroient avoir de ces mauvais penchans.

L'ITALIE étoit alors ſur un pied, par la diſpoſition de ceux qui y regnoient, que, ſi-tôt que l'union des Princes avoit produit la paix, peu de tems après on la voyoit troublée par ceux qui ſe trouvoient les armes à la main: ainſi, la guerre ne faiſoit point acquérir de gloire, & la paix ne procuroit point de repos. Quand la ligue & le Duc de Milan eurent conclu la paix en l'an mille quatre-cens trente-trois, les ſoldats, qui ne vouloient pas abandonner leur métier, tournérent leurs armes contre l'Egliſe. Il y avoit alors deux partis, ou deux ſortes de Troupes,

pes, en Italie, dont l'une étoit ſous le commandement des Sforces, & le Comte François, fils de Sforce, en étoit alors le Chef: l'autre étoit commandée par les Braccio, & les Chefs en étoient Nicolas Piccinino & Nicolas Fortebraccio; & toutes les autres Troupes d'Italie ſe rangeoient ſous les Etendarts de l'un ou de l'autre de ces partis. Mais, celui de Sforce étoit bien plus eſtimé, tant par la valeur du Chef, que parceque le Duc de Milan lui avoit promis ſa fille naturelle en mariage; & l'eſpérance de cette Alliance donnoit une grande réputation au Comte. Ces deux partis, voyant la paix conclue en Lombardie, attaquérent le Pape Eugene ſous différens prétextes. Celui de Nicolas Fortebraccio étoit la haine ancienne que Braccio avoit toûjours euë contre les Papes. Pour le Comte, ſon unique motif étoit l'ambition.

DANS ces diſpoſitions, Fortebraccio attaque Rome, & le Comte ſe rend maitre de la Marche d'Ancone. Les Romains, de leur côté, qui ne vouloient point de guerre, chaſſérent le Pape Eugene, qui eut aſſez de peine à ſe rendre à Florence; &-là, ayant

conſidéré le péril où il étoit, & que les Princes ne vouloient point reprendre, en ſa faveur, les armes qu'ils avoient quittées de tout leur cœur, il fit un Traité avec Sforce, à qui il céda la Marche, quoique ce Capitaine eût joint l'inſulte & le mépris aux rigueurs de la guerre: car, lorſqu'il dattoit les lettres qu'il écrivoit à ſes Agens en termes latins, ſelon la coûtume ordinaire en Italie, il mettoit, par éxemple, *Ex Girifalco noſtro Firmiano, invito Petro & Paulo* *. Et, non content de ce que le Pape lui cédoit cette Province, il voulut encore être fait *Gonfalonier de l'Egliſe* †; ce qu'on lui accorda auſſi, Eugene craignant plus une dangereuſe guerre, qu'une paix honteuſe.

LE Comte, étant devenu ami du Pape, fit la guerre à Fortebraccio, & pendant pluſieurs mois il ſe paſſa entr'eux, ſur les Terres de l'Egliſe, aſſez

* *De Girifalco Firmian*, qui eſt à nous, malgré Saint Pierre & Saint Paul.

† C'eſt comme qui diroit *Protecteur de l'Egliſe*. C'étoit un Officier de Guerre, créé par les Papes, pour les protéger contre les Empereurs, dont ils avoient uſurpé l'autorité en ſe révoltant contr'eux.

fez d'évènemens, dont les ſuites étoient toûjours plus fâcheuſes pour le Pape & pour ſes Sujets, que pour les auteurs de la guerre. Enfin, le Duc de Milan moyenna une trêve faite entre ces deux Chefs, par laquelle l'un & l'autre demeurérent Souverains ſur les Terres du *Saint Pere*. Mais, quand cette guerre fut éteinte à Rome, Baptiſte de Cannetto la ralluma dans la Romagne. Cet homme tua à Boulogne quelques domeſtiques de Grifon, & chaſſa de la Ville le Gouverneur qui y étoit pour le Pape, avec quelques autres de ſes ennemis. Cannetto, voulant conſerver cet Etat à toute force, eut recours au Duc Philippe pour être aſſiſté de ſes Troupes. Le Pape, de ſon côté, voulant ſe venger de cette injuſtice, demanda du ſecours aux Vénitiens & aux Florentins. Les deux partis furent ſecourus, deſorte qu'en peu de tems on vit deux groſſes Armées dans la Romagne.

NICOLAS PICCININO commandoit les Troupes du Duc, & Gattamelata avec Nicolas de Tolentino commandoient celles des Vénitiens & des Florentins. Les deux Armées en vinrent aux mains auprés d'Imola, & celle

celle des Vénitiens & des Florentins fut battue. Dans cette défaite, Nicolas de Tolentino, ayant été pris prisonnier, fut envoyé au Duc; & la mélancolie, contractée par ce desastre, ou l'addresse du Duc, lui firent bien-tôt trouver la fin de ses jours. Ce Prince, après cette victoire, ne pousa pas plus loin sa bonne fortune, soit qu'il se trouvât affoibli par les guerres précédentes, ou qu'il crût que la ligue se tiendroit en repos après cette défaite; quoiqu'il en soit, il donna le tems au Pape & aux Alliez de se joindre encore. Ils prirent alors pour leur Général le Comte François, dans la résolution de chasser Nicolas Fortebraccio des Terres de l'Egliſe, afin de voir s'ils pourroient enfin terminer cette guerre, qu'ils avoient commencée en faveur du Pape.

SI-TÔT que les Romains virent le *Saint Pere* fort en campagne, ils le recherchérent pour rentrer en paix avec lui; & ils firent un Traité, par lequel ils reçûrent un Commissaire de sa part. Entre toutes les Places dont Fortebraccio étoit Maitre, il y avoit Tivoli, Montefiascone, Città di Castello, & Asceſi. C'étoit dans cette derniere Place

ce qu'il s'étoit retiré, ne pouvant pas tenir la campagne ; deſorte que le Comte alla l'y aſſiéger : & comme le ſiege tiroit de longue, parceque Fortebraccio ſe défendoit en brave homme, le Duc crut qu'il faloit empécher les Alliez de faire cette conquête, ou, au moins, ſe mettre en état de ſe défendre lui-même, en cas qu'ils en vinſſent à bout. Il envoya, pour cet effet, Piccinino en Toſcane, afin de faire lever le ſiege au Comte par cette diverſion. Mais, les Confédérez, trouvant plus à propos de défendre la Toſcane que de prendre Aſceſi, commandérent à Sforce d'empécher le paſſage à Piccinino, qui étoit déjà à Fourli avec ſon Armée. D'autre côté, le Comte vint à Ceſene avec ſes Troupes, ayant laiſſé la conduite de la guerre dans la Marche, & le ſoin de ſes Etats, à ſon frere Lion de Sforce.

PENDANT que Piccinino cherche les moyens de paſſer en Toſcane, & que le Comte l'en veut empécher, Fortebraccio attaqua ſon frere Lion, qu'il défit glorieuſement, l'ayant pris priſonnier, diſſipé ſon Armée, & emporté pluſieurs Places de la Marche,

avec

avec la derniere rapidité. Cet accident affligea fort le Comte, qui, craignant de perdre tous ſes Etats, laiſſa une partie de ſon Armée contre Piccinino; &, avec l'autre, il alla chercher Fortebraccio, à qui il livra bataille, la gagna, & le prit lui-même priſonnier, qui mourut enſuite d'une bleſſure qu'il avoit reçûe dans le combat. Après cette victoire, le Comte reprit toutes les Places que Fortebraccio lui avoit enlevées, & contraignit le Duc de Milan à demander la paix, qui fut moyennée par *Nicolas d'Eſte*, Marquis de Ferrare, aux conditions que le Duc rendroit au Pape les Places qu'il avoit priſes dans la Romagne, & qu'il feroit retourner ſes Troupes en Lombardie. Baptiſte de Cannetto n'étant pas aſſez puiſſant, ni aſſez brave, pour ſe maintenir dans Boulogne après le départ des Troupes du Duc, il fut contraint de s'enfuir, comme il arrive à tous ceux qui ne ſubſiſtent que par la puiſſance des autres; & *Antoine Bentivoglio*, Chef du parti oppoſé, rentra dans la Ville.

TOUT cela arriva pendant l'éxil de Coſme de Medicis; & quand il fut retourné à Florence, ceux qui l'y avoient rappellé ne penſérent qu'à s'affermir dans.

dans le Gouvernement, ſans garder aucunes meſures: deſorte que la *Seigneurie*, qui fut *tirée* à ſon tour pour les deux mois de Novembre & de Decembre, ne ſe contentant pas de ce que la précédente avoit fait en faveur du parti, prolongea encore les termes de l'éxil à pluſieurs, changea à d'autres les Lieux où on les avoit reléguez, & en bannit beaucoup d'autres. On faiſoit même des affaires à des Citoyens, non pas tant pour leurs engagemens dans un parti oppoſé, qu'à cauſe de leurs richeſſes, de leurs parens, & de leurs liaiſons particulieres: & ſi cette préſcription avoit répandu du ſang, elle auroit été entièrement ſemblable à celles de Sylla & d'Auguſte. On ne laiſſa pas pourtant d'en répandre un peu; car, *Antoine*, fils de *Bernard Guadagni*, eut la tête trenchée, outre quatre autres Citoyens, deſquels étoient *Zanobe Belfratelli* & *Coſme Barbadori*, parce qu'ils étoient ſortis des Lieux où ils étoient reléguez, étant allez à Veniſe; & les Vénitiens, faiſant plus de cas de l'amitié de Medicis, que de leur honneur même, les envoyérent à Florence, où on les fit indignement mourir.

CET-

CETTE éxécution rendit le parti redoutable, & imprima de la terreur dans l'eſprit des ennemis, qui admiroient qu'une ſi puiſſante République vendît ſa liberté aux *Florentins*. Mais, le deſſein des Vénitiens étoit de rendre nos diviſions plus dangereuſes, parcequ'ils ne voyoient point de plus grand obſtacle à leur grandeur, que nôtre union. Quand le Gouvernement ſe vit délivré de ſes ennemis, & de ceux qui lui donnoient de l'ombrage, il commença à faire du bien à d'autres, afin de rendre ſon parti plus fort, en lui acquérant des créatures. Il rétablit la Maiſon des *Alberti* & tous ceux, qui, comme eux, avoient été rebelles aux ordres de leur Patrie. Il mit dans le rang du Peuple tous les Grands, à la réſerve de quelques-uns. Il partagea entre ſes partiſans tous les héritages des Rebelles. Après cela, il ſe fortifia par de nouveaux ordres & de nouvelles loix, faiſant de nouveaux *ſcrutins*, & mettant hors des *bourſes* les noms ſuſpects, & les rempliſſant de ceux de ſes adhérents; & ces gens-là profitant des cauſes de la ruine de leurs ennemis, ils crûrent qu'il ne ſuffiſoit pas, pour affermir leur autorité, d'avoir

voir des *ſcrutins* tous de gens choiſis, ils établirent encore, que les Magiſtrats des affaires criminelles ſeroient toûjours pris du nombre des Chefs de leur parti; &, pour cela, ils ordonnérent que les deux perſonnes, qui ſont établies dans les *ſcrutins* pour mettre les noms dans les *bourſes*, auroient le pouvoir, conjointement avec la précédente *Seigneurie*, de créer la nouvelle. Ils mirent l'autorité de juger à mort entre les mains des *huit de la Garde.* Ils ordonnérent, que les *reléguez*, après leur terme expiré, ne pourroient pas rentrer dans l'Etat, à moins qu'entre les *Seigneurs* & leurs *collegues*, qui ſont au nombre de trente-ſept, il n'y en eût trente-quatre qui y conſentiſſent. Ils défendirent de leur écrire & d'en recevoir des lettres; & il ne faloit qu'un mot, un geſte, une mode, qui déplût à ceux qui gouvernoient, pour être puni dans la derniere rigueur; & s'il reſtoit encore à Florence quelques perſonnes ſuſpectes, qui ne pûſſent être atteintes par tous ces réglemens, l'on trouva bien les moyens de les accabler par les nouveaux droits qu'on impoſa: deſorte qu'ayant chaſſé & appauvri tout le parti oppoſé, ils vinrent

à

à bout de s'aſſeurer de toute l'autorité. Afin auſſi de ne pas manquer de ſecours du dehors, & en même tems pour l'ôter aux gens qui voudroient leur nuire, ils firent une ligue défenſive avec le Pape, le Duc de Milan, & les Vénitiens.

PENDANT que les affaires alloient ſur ce pied à Florence, *Jeanne, Reine de Naples*, mourut, & déclara, par teſtament, *Regnier d'Anjou* ſon héritier. *Alfonſe, Roi d'Arragon*, étoit alors en Sicile, qui, ayant intelligence avec pluſieurs Barons du Royaume, ſe diſpoſoit à le conquérir. Les habitans de Naples, & beaucoup d'autres Barons, étoient dans les intérêts du Duc d'Anjou. Le Pape, d'autre part, ne vouloit point que cet Etat tombât, ni entre les mains d'Alfonſe, ni dans celles de Regnier; mais, il vouloit qu'il fût adminiſtré par un Gouverneur de ſa part.

CEPENDANT, Alfonſe fit deſcente dans le Royaume, & fut reçû par le Duc de Seſſe, où il prit à ſa ſolde quelques Princes; & étant Maître de Capouë, parceque le Prince de Tarante la tenoit en ſon nom, il avoit formé le deſſein de reduire les habi-

tans

tans de Naples à ſuivre ſes ordres: ainſi, il envoya ſon Armée contre Gajete, qui étoit au pouvoir des Napolitains. Cela les fit réſoudre à demander du ſecours à Philippe, Duc de Milan, qui perſuada aux Génois de faire cette entrepriſe. Ces gens-ici, voulant ſatisfaire le Duc, qui étoit leur Souverain, & ſauver leurs effets qu'ils avoient à Naples & à Gajete, mirent en Mer une puiſſante Armée. Alfonſe, apprenant cette nouvelle, fortifia ſa Flotte, alla lui-même en perſonne au devant des Génois, & les ayant rencontrez à la hauteur de l'*Iſle de Ponce*, ils ſe livrérent bataille, qu'Alfonſe perdit, étant lui-même fait priſonnier avec pluſieurs Princes, & remis par les Génois entre les mains de leur Duc.

CETTE victoire étonna tous les Princes d'Italie, qui commencérent à redouter la puiſſance de Philippe, jugeant qu'il étoit en état de les ſoûmettre tous. Mais, ce Prince prit un parti tout contraire à celui-là, tant les penſées des hommes ſont différentes entre elles. Alfonſe étoit un Prince fort prudent, & ſi-tôt qu'il pût s'entretenir avec Philippe, il lui fit entendre

dre qu'il étoit dans un très grand abus d'être contre lui, & dans les intérêts du Duc d'Anjou, qui ne ſeroit pas plûtôt Roi de Naples, qu'il tâcheroit de trouver les moyens de faire tomber la Duché de Milan entre les mains du Roi de France, afin d'avoir toûjours près de lui un puiſſant ſecours, & de n'être pas toûjours obligé d'attendre, dans ſes beſoins, qu'on lui eût accordé le paſſage libre. Or, il ne pouvoit point venir à bout de ce deſſein, qu'en perdant le Duc de Milan, & en faiſant tomber ſes Etats au pouvoir des François: mais que, pour lui, s'il devenoit Roi de Naples, il feroit tourner la choſe tout au contraire, parceque n'ayant point d'autres ennemis, que les François, il ſeroit bien obligé d'entretenir une grande union, & d'obéïr même au Prince qui pouvoit leur donner paſſage contre lui: que, par ce moyen, Alfonſe auroit le nom de Roi, & Philippe toute l'autorité: que, par conſéquent, il étoit bien plus de l'intérêt du Duc, que du ſien propre, de faire réfléxion ſur le péril où il s'expoſoit par le prémier parti, & ſur l'avantage qu'il tireroit de l'autre, à moins qu'il n'aimât mieux ſatisfaire ſa paſſion,

que

que d'aſſeurer ſes Etats: que par le moyen qu'il lui propoſoit il ſeroit un Prince indépendant; au lieu que, contribuant à rendre le Duc d'Anjou Roi de Naples, il travailloit lui-même à s'enfermer entre deux Potentats très puiſſans: que ce qui en arriveroit, c'eſt qu'il perdroit ſon Païs; ou bien, vivant dans de continuelles défiances, il ſeroit obligé d'être dans une perpétuelle dépendance de ces Princes-là.

CE diſcours fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit de Philippe, qu'il donna la liberté à Alfonſe, & le fit eſcorter depuis Gênes juſqu'à Gajete, que quelques Seigneurs du parti de ce Roi, ayant appris ſa délivrance, avoient priſe en ſon nom. Les Génois voyant que, ſans avoir aucun égard pour eux, leur Prince avoit rendu la liberté à Alfonſe, & s'étoit fait honneur des finances qu'ils avoient conſumées, & des dangers où ils s'étoient expoſés; qu'il tiroit d'ailleurs tout l'avantage de cette délivrance, & qu'il ne leur en reſtoit que tous les deſavantages qu'apporte la guerre; ils en furent outrez contre lui.

LORSQUE Gênes eſt maitreſſe d'elle-même, elle crée par la voie des

ſuffrages libres un Chef, qu'on appelle *Doge*, non pas pour être leur Prince ſouverain, ni pour qu'il faſſe les délibérations lui ſeul; mais, afin que comme Préſident il propoſe les matieres qui doivent être traitées par les Magiſtrats & par les Conſeils. Il y a dans cette Ville-là pluſieurs familles nobles ſi puiſſantes, qu'elles ont peine à ſe ſoûmettre aux Magiſtrats. Entre toutes les autres, celle des *Frégoſes* & celle des *Adorna* ont un très grand pouvoir. Elles deux ſont la ſource de toutes les diſſenſions de la Ville & de tous les deſordres du Gouvernement, parceque, ſe diſputant entre elles l'autorité & le commandement, bien ſouvent moins par les loix, que par les armes, il arrive qu'un des partis ſuccombe, & que l'autre domine. Quelquefois il arrive auſſi que celui qui a ſuccombé a recours à quelque Prince voiſin; &, enfin, ils ſoûmettent à une Puiſſance étrangere leur Païs, qu'ils ne ſont pas capables de gouverner eux-mêmes. C'eſt de-là que ceux qui regnent en Lombardie ſont ſouvent Maitres de Gênes, comme cela ſe rencontra, lorſque le Roi d'Arragon fut fait priſonnier de guerre. *François Spinola* étoit un des

plus

plus conſidérables entre ceux qui furent cauſe qu'on ſoûmit la Ville au Duc de Milan; &, peu de tems après avoir mis ſa Patrie dans l'eſclavage, il devint lui-même ſuſpect au Duc, comme il arrive preſque toûjours dans ces affaires-là. Spinola, piqué de ce ſoupçon, s'étoit retiré à Gajete, comme dans un éxil volontaire; & quand le combat arriva contre le Roi d'Arragon, il ſe mit dans les intérêts du Duc, & ſe battit en brave homme. Cela lui fit eſpérer, qu'ayant ſi bien ſervi, il devoit s'être au moins aſſez attiré la faveur de Philippe, pour pouvoir vivre librement dans Gênes. Mais, ayant apperçû que le Duc ne changeoit point de penſée à ſon égard, parceque ce Prince ne pouvoit ſe perſuader, qu'un homme, qui n'avoit pas eu d'affection pour ſa Patrie, en pût avoir pour un étranger, il réſolut de tenter fortune encore une fois, en eſſaïant de rendre la liberté à ſon Païs, afin de réparer en même tems ſon honneur, & de ſe mettre en repos. Il jugea donc qu'il n'y avoit point d'autre éxpédient à ſuivre, à l'égard de ſes Compatriotes, que de faire enſorte qu'ils tiraſſent le remede de la part même dont leur

étoit venu le mal: ainſi, voyant le mécontentement général de la Ville, à cauſe de la délivrance du Roi d'Arragon, il crut que le tems étoit devenu propre pour faire réüſſir ſes deſſeins. Il s'ouvrit pour cet effet à quelques perſonnes, qu'il ſavoit être dans les mêmes penſées, & il les exhorta & les diſpoſa à ſe joindre à lui.

LE Duc de Milan avoit envoyé un nouveau Gouverneur à Gênes, qui s'appelloit *Ariſmino*, & qui faiſoit ſon entrée dans la Ville le jour de *la Saint Jean Battiſte*. Comme il étoit déjà entré, accompagné d'*Opicino*, précédent Gouverneur, & de beaucoup de Génois, *Spinola* crût qu'il ne faloit pas différer davantage. Il ſortit donc de ſa maiſon en armes avec ceux qu'il avoit engagés dans ſon parti; & quand il fut dans la Place qui eſt devant ſa maiſon, il cria, *LIBERTÉ*. Il eſt ſurprenant avec quelle foule & avec quelle viteſſe le Peuple s'aſſembla à l'ouïe de ce mot; enſorte que ceux qui étoient dans le parti du Duc, ou par affection, ou par intérêt, bien loin d'avoir le tems de prendre les armes, à peine trouvérent-ils celui de ſe ſauver par la fuite. *Ariſmino*, avec quelques Gé-

Génois qui l'accompagnoient, ſe retira dans la Citadelle, qui étoit gardée par les gens du Duc. *Opicino* eſpéroit de ſe ſauver, où de donner courage à ſes amis de ſe défendre, en ſe retirant dans le Palais, où il avoit deux mille ſoldats à ſon commandement: mais, devant qu'il fût arrivé à la Place, il fut tué & déchiré en mille piéces, & trainé par les ruës de la Ville.

GENES étant rentrée en liberté, & gouvernée par ſes Magiſtrats ordinaires, on ne tarda guères à reprendre le Château & les autres Endroits fortifiés que le Duc tenoit, & on ſe retira entièrement de deſſous ſa domination.

TOUT cela ayant tourné de la ſorte, au lieu que d'abord les Princes d'Italie avoient été étonnés, dans l'appréhenſion que le Duc ne devint trop puiſſant, ils vinrent à concevoir, par ces ſuccès, l'eſpérance de pouvoir le brider; & nonobſtant la ligue qu'on avoit faite il n'y avoit pas longtems, les Florentins & les Vénitiens firent Alliance avec les Génois. Là-deſſus, Renaud d'Albizi & les autres Chefs des Reléguez de Florence, voyant les affaires brouillées, & qu'elles avoient

changé de face, eſperérent que le Duc pourroit bien rompre tout-à-fait avec les Florentins: deſorte qu'étant allez à Milan, Albizi parla à ce Prince de cette maniere:

„ SI, après que nous avons été vos „ ennemis, nous avons la confiance „ de venir à preſent vous demander „ vôtre protection & vôtre ſecours „ pour rentrer dans nôtre Païs, vous „ ne devez point en être ſurpris, auſſi- „ bien que tous ceux qui conſidére- „ ront bien comment vont toutes les „ choſes du Monde & tous les chan- „ gemens de la Fortune. Rien n'eſt „ pourtant ſi aiſé, que de juſtifier la con- „ duite que nous avons tenue par le „ Paſſé & celle que nous tenons en- „ core à preſent, tant à vôtre égard, „ qu'à celui de nôtre Patrie. Jamais „ un homme d'honneur ne trouvera à „ dire qu'on défende ſon Païs le mieux „ qu'il eſt poſſible; & jamais, en le „ faiſant, nous n'avons eu intention „ de vous faire tort, mais ſeulement „ de garantir nôtre Etat d'invaſion. „ Vous pouvez vous ſouvenir là-deſ- „ ſus, que dans le plus heureux cours „ des victoires de nôtre ligue, lorſque „ nous fûmes perſuadés que vous ſou-

„ hait-

„ haittiez la paix tout de bon, nous
„ nous y montrâmes plus portés que
„ vous-même. Nous ſommes donc
„ aſſeurez que nous n'avons jamais
„ rien fait, qui nous faſſe appréhen-
„ der que vous nous refuſiez vôtre fa-
„ veur. „

„ NÔTRE Patrie ne peut non plus
„ trouver mauvais que nous vous pouſ-
„ ſions à prendre contre elle les armes
„ dont nous l'avons ſi réſolument dé-
„ fendue ; car, une République ne
„ mérite d'être aimée de tous ſes Ci-
„ toyens, que lorſqu'elle les protege
„ tous également, & non pas lorſ-
„ qu'au préjudice du général, elle n'a
„ d'égards que pour un petit nombre
„ d'entre eux. Perſonne auſſi ne peut
„ condamner abſolument toutes les
„ ſortes de guerres qu'on peut faire
„ contre ſon Païs ; car, encore qu'un
„ État ſoit un Corps compoſé, on
„ peut fort bien néanmoins le mettre
„ en comparaiſon avec les Corps na-
„ turels ; & comme dans ces derniers
„ il y ſurvient des maladies qui ne
„ peuvent ſe guérir qu'avec le fer &
„ le feu, ſouvent il arrive auſſi des
„ maux ſi dangereux dans les Corps po-
„ litiques, qu'un bon Citoyen doit bien

„ plûtôt travailler à les guérir, quand
„ le fer y ſeroit néceſſaire, que de
„ ſouffrir qu'ils infectent & qu'ils per-
„ dent tout le Corps. Cela poſé, quel-
„ le maladie plus dangereuſe peut ſur-
„ venir à une République, que l'eſ-
„ clavage ? Quels remedes faut-il em-
„ ployer, ſi ce n'eſt ceux qui ſont
„ propres à la guérir d'un ſi grand
„ mal ? Les guerres juſtes ſont né-
„ ceſſaires, & c'eſt être tendre &
„ charitable que d'employer les armes,
„ lorſqu'on ne peut eſpérer de ſoula-
„ ger les Peuples par d'autres moyens.
„ Pour moi, je ne ſçai pas quelle né-
„ ceſſité eſt plus urgente que la nôtre,
„ & quelle charité peut être plus
„ grande, que celle qui va à délivrer
„ un Païs de la *Tyrannie*. Il eſt très
„ certain, que nôtre cauſe eſt juſte
„ & nos motifs charitables ; & c'eſt
„ cela particuliérement, que vous &
„ nous devons bien conſidérer avec
„ beaucoup de ſoin. „

„ De vôtre côté, la juſtice ne vous
„ manque pas non plus, puis qu'après
„ une paix ſi ſolemnellement jurée
„ les Florentins n'ont pas eu honte de
„ faire Alliance avec les Génois, qui
„ ſe ſont rebellez contre vous. Si donc

„ nôtre

„ nôtre intérêt ne vous touche pas,
„ ſuivez au moins les mouvemens de
„ vôtre juſte reſſentiment, & d'au-
„ tant plus, que vous voyez la choſe
„ facile; car, que les éxemples paſ-
„ ſés ne vous étonnent pas, après
„ avoir vû un Peuple puiſſant, & cou-
„ rageux à maintenir ſa liberté, ce
„ qui pourroit donner de l'appréhen-
„ ſion, ſi les choſes étoient encore
„ comme alors: mais, elles ont bien
„ changé de face; car, quelles forces
„ voulez-vous trouver dans un Etat
„ qui a fait ſortir de chez lui, par ſa
„ *tyrannie*, la meilleure partie de ſes
„ richeſſes & de l'induſtrie de ſes ha-
„ bitans, qui en étoit la ſource?
„ Quelle réſolution voulez-vous trou-
„ ver dans un Peuple qui eſt tout en
„ diſſenſion par tant & de ſi fréquen-
„ tes brouilleries? Ces diſſenſions ſe-
„ ront encore une forte raiſon, pour
„ empécher que les richeſſes, qui ſont
„ demeurées dans cette République,
„ ne puiſſent pas être employées com-
„ me elles étoient autrefois, parceque
„ les hommes conſentent volontiers à
„ dépenſer leur bien, quand il s'agit
„ d'acquérir de la gloire & de conſer-
„ ver ſa liberté, eſpérant que la paix

„ les dédommagera des pertes de la
„ guerre. Mais, ils ne ſont pas de
„ ſi bonne volonté, lorſqu'ils ſe voyent
„ également accablés, & par la paix,
„ & par la guerre, étant obligés de ſup-
„ porter, dans l'une, les outrages &
„ la violence de l'ennemi, & dans
„ l'autre, l'inſolence & la tyrannie de
„ ceux qui gouvernent: car, il n'eſt
„ rien de plus vrai, que l'avarice des
„ Souverains eſt beaucoup plus préju-
„ diciable aux Peuples, que les rava-
„ ges des ennemis; & la raiſon, c'eſt
„ que l'on eſpere voir la fin de ces
„ derniers; mais l'autre ne finit ja-
„ mais. „

„ AUTREFOIS donc vous aviez
„ entrepris la guerre contre une Ré-
„ publique entiere; aujourd'hui venez
„ la faire à la moindre partie. Dans
„ ce tems-là vous êtes venu pour aſ-
„ ſujettir une grande quantité de Ci-
„ toyens, qui étoient gens de bien;
„ aujourd'hui venez pour châtier une
„ poignée de ſcélérats. Autrefois,
„ enfin, vous êtes venu pour dépouil-
„ ler une République de ſa liberté;
„ venez à preſent la lui rendre: car,
„ il n'eſt pas raiſonnable de croire,
„ que, dans une ſi grande différence

„ de

„ de conjonctures, les effets doivent
„ être semblables; au contraire, on
„ en doit attendre une victoire asseu-
„ rée. Jugez combien elle affermira
„ vôtre autorité, qui sera soûtenue
„ par une étroite Alliance avec la
„ *Toscane*, que vous vous serez atta-
„ chée par les liens indissolubles d'une
„ si grande délivrance; ensorte que,
„ dans vos desseins, vous pourrez en
„ tirer plus d'avantage, que de Mi-
„ lan même; & au lieu qu'autrefois la
„ conquête qu'on vous propose ici au-
„ roit paru venir d'un esprit ambitieux
„ & violent, aujourd'hui l'on ne pour-
„ ra l'attribuer, qu'à des mouvemens
„ de compassion & d'équité. Ne laissez
„ donc pas perdre une conjoncture si
„ favorable, & souvenez-vous, que,
„ si vos anciens desseins contre cet
„ Etat-là vous ont engagé dans de
„ grandes difficultez & dans des dé-
„ penses immenses, pour ne vous
„ produire que du deshonneur, celui-
„ ci ne vous doit produire qu'une
„ conquête facile & une gloire assu-
„ rée. „

Il ne faloit pas un long discours pour animer le Duc à faire la guerre aux *Florentins*; il avoit pour eux une

haine héréditaire, qu'une ambition aveugle avoit produite. Il y étoit, outre cela, excité par la nouvelle Alliance qu'ils venoient de faire avec les Génois. Néanmoins, les dépenſes du Paſſé, les riſques qu'il avoit courus, le ſouvenir de ſes dernieres pertes, & les eſpérances vaines des éxilez, l'étonnoient.

SI-TÔT que ce Prince eût appris le ſoûlevement de Gênes, il y avoit envoyé Nicolas Piccinino, avec tous ſes Gendarmes & toute l'Infanterie qu'il avoit pû ramaſſer dans tout le Païs, afin de faire un effort pour la regagner, avant que les habitans fuſſent bien remis, & qu'ils euſſent réglé le gouvernement, faiſant, de plus, aſſez de fond ſur le Château qu'on lui gardoit dans la Ville: & quoique Piccinino chaſſât d'abord les Génois de deſſus les Montagnes, & qu'il leur eût enlevé la Vallée de Pozevari, où ils s'étoient fortifiés, & qu'il les eût repouſſés juſques dans leurs murailles, il trouva néanmoins tant de difficultez à paſſer plus outre, à cauſe de l'opiniâtreté & du courage des habitans, qu'il fut contraint de s'en éloigner. Le Duc, à la perſuaſion des éxilez de Florence,

rence, commanda à ce Général d'attaquer la *Riviere du Levant* *, & qu'il fit le plus d'hoſtilitez qu'il pourroit dans les Terres des Génois, vers les confins de Piſe, eſpérant que cette attaque lui fourniroit dans l'occaſion des moyens de former quelque deſſein.

PICCININO, après cet ordre, attaqua Serezana, & la prit. Enſuite, faiſant de grands ravages pour allarmer les Florentins, il vint à Luques, faiſant courir le bruit qu'il vouloit paſſer pour aller au Royaume de Naples ſecourir le Roi d'Arragon. Le Pape Eugene, voyant ces mouvemens, partit de Florence, & vint à Boulogne, où il entra en négociation pour faire un nouveau Traité entre la ligue & le Duc de Milan, à qui il faiſoit entendre, que, s'il ne vouloit point de paix, il ſeroit contraint de céder à la ligue le *Comte François Sforce*, qu'il tenoit à ſa

* Ce terme, qui s'eſt naturaliſé en nôtre Langue, ſignifie proprement la Marine, ou les Rivages de la Mer. Ainſi, la Riviere de Gênes ne ſignifie autre choſe, que les bords de la Mer, voiſins de cette Ville; & la Riviere du Levant ſignifie cette partie de la Marine, qui tire du côté de Livourne.

ſa ſolde, après avoir fait Alliance avec lui. Mais, quelque peine que le Pape ſe donnât pour faire réüſſir cette négociation, ce fut inutilement, parceque le Duc ne vouloit point entendre à la reſtitution de Gênes; & la ligue vouloit que cette Ville conſervât ſa liberté. Chacun donc, ne voyant pas de jour à la paix, ſe préparoit à la guerre.

PICCININO étant venu à Luques, & les Florentins, appréhendant qu'il ne fit quelques entrepriſes nouvelles, firent couvrir le Territoire de Piſe par leur Cavalerie, commandée par *Neri de Gino*, & ils obtinrent du Pape, que le Comte Sforce ſe joignit à lui: après quoi, toute leur Armée fit halte à *Sainte Gonde*. Piccinino, qui étoit à Luques, demandoit la paſſage libre pour aller à Naples; & voyant qu'on le leur refuſoit, il menaça de le prendre par force. Comme les Armées étoient à peu près égales, & pour le nombre, & pour les Chefs, pas un ne vouloit riſquer, étant encore retenus par le froid de la ſaiſon, (car, on étoit au mois de Décembre); deſorte qu'ils furent pluſieurs jours ſans ſe faire de mal les uns aux autres. Piccinino fut

fut le prémier qui fit quelques mouvemens, parce qu'on lui avoit dit qu'il pourroit aiſément prendre *Vico Piſano*, s'il l'attaquoit de nuit. Ce deſſein ne lui ayant pas réüſſi, il ravagea le Païs voiſin, & pilla & brula le Bourg de *Saint Jean*.

QUOIQU'IL n'eût pas tiré un grand avantage de ce mouvement, cela ne laiſſa pas de l'encourager à aller plus avant, ſur-tout ayant vû que Neri & le Comte ne s'en émouvoient pas. Il attaqua *Sainte Marie de Caſtello* & *Filetto*, & les emporta. L'Armée des Florentins ne s'émût point encore pour cela, non que le Comte eût de l'appréhenſion, mais parceque le Magiſtrat ne s'étoit pas encore déterminé à la guerre, par reſpect pour le Pape, qui négocioit encore la paix; & les ennemis, croyant que les Florentins fiſſent par timidité ce qu'ils faiſoient par prudence, étoient encore encouragés à faire de nouvelles entrepriſes: ainſi, ils réſolurent de prendre *Barga*.

POUR CET EFFET, ils ſe préſentérent devant la Place avec toutes leurs forces. Cette nouvelle démarche fit réſoudre les Florentins à ne garder

plus

plus de meſures, & à ſecourir Barga, en attaquant auſſi l'Etat de Luques.

LA-DESSUS, le Comte Sforce ſuivit Piccinino, & ayant lié le combat ſous les murailles de Barga, le Comte eût l'avantage; & ayant preſque défait Piccinino, il l'obligea de lever le ſiege.

CEPENDANT, les Vénitiens, jugeant que le Duc de Milan avoit rompu la paix, envoyérent *Jean François de Gonzague* leur Général à *Guiaradadda*, où, faiſant de très grands ravages dans le Païs du Duc, il l'obligea de retirer Piccinino de la Toſcane. Cette retraite, & l'avantage que les Florentins avoient remporté ſur lui, leur donna le courage d'attaquer *Luques*, avec grande eſpérance de l'emporter. Ils n'avoient aucune appréhenſion que ce coup leur manquât, & ils ne croyoient pas être obligés de garder des meſures avec cette République; car, pour le prémier, ils voyoient le Duc de Milan, qui étoit le ſeul qu'ils pûſſent craindre, aſſez occupé par les Vénitiens; & pour Luques, elle ne pouvoit raiſonnablement ſe plaindre du traitement qu'on lui préparoit, puiſqu'elle avoit donné re-

traï-

traite à leurs ennemis, & permis qu'ils ravageaſſent leur Païs.

LE Comte donc mit en marche l'Armée au mois d'Avril de l'an mille-quatre-cens-trente-ſept ; &, devant que de rien entreprendre ſur l'ennemi, les Florentins voulurent reprendre ce qui leur appartenoit : ainſi, ils rentrérent dans *Sainte Marie de Caſtello*, & dans les autres Places que Piccinino avoit priſes. Puis, s'étant jettés ſur le Païs de Luques, ils attaquérent *Camajore*, dont les gens ſe rendirent, quoique fidèles & affectionnés à leur Païs ; mais, la peur d'un ennemi proche fit plus d'impreſſion ſur eux, que leur fidélité pour un ami éloigné. On emporta de même *Maſſa* & *Serezana*. Tout cela s'étant fait vers la fin de Mai, l'Armée prit ſa route du côté de Luques, ravageant & gâtant tous les grains, coupant les vignes & les arbres, brulant toutes les maiſons, pillant tous les beſtiaux ; enfin, ils eurent ſoin de faire préciſément & éxactement tout le mal qu'on peut faire à des ennemis.

LES Luquois ſe voyant abandonnés du Duc de Milan, & deſeſpérant de pouvoir défendre leur Païs, ils l'avoient

voient abandonné, ſe contentant de fortifier leur Ville le mieux qu'il étoit poſſible. Avec cette précaution ils croyoient n'avoir rien à craindre pour elle, ſa voyant remplie de gens ſans défenſe, & eſpérant pouvoir la garder un tems conſidérable, parcequ'ils jugeoient de l'Avenir par les entrepriſes que les Florentins avoient autrefois faites contre eux. Ils n'appréhendoient que les eſprits changeans du Menu-Peuple, qui, ſe dégoûtant bien-tôt des fatigues du ſiege, pourroit bien être plus touché de ſes propres malheurs, que de l'honneur défendre courageuſement la liberté de leurs Maitres; ce qui de lui feroit ſans doute prendre la réſolution de les obliger à faire une capitulation dommageable & honteuſe. Ainſi, dans le deſſein de l'encourager à ſe bien défendre, la Régence convoqua cette Populace dans le Marché, & l'un des plus prudens de l'Etat leur parla en ces termes:

„ VOUS devez ſavoir, ſans doute, „ que les choſes qu'on fait par force „ ne méritent, ni louange, ni blâme. „ C'eſt pourquoi, ſi vous nous imputiez de nous être attiré cette guerre, pour avoir reçû chez nous les

„ Trou-

„ Troupes du *Duc de Milan* & permis qu'elles fiſſent des *éxécutions militaires* ſur l'Etat de Florence, vous vous tromperiez grandement. Vous n'ignorez pas l'ancienne animoſité des *Florentins* contre vous, que vous n'avez jamais excitée par aucun tort que vous leur ayez fait, ni par la crainte qu'ils euſſent de vous, mais ſeulement par vôtre foibleſſe & leur ambition; car, l'une leur donne l'eſpérance de vous vaincre, & l'autre les pouſſe à l'entreprendre: & ne vous imaginez pas que vous puiſſiez jamais rien faire qui les puiſſe détourner de cette avidité qu'ils ont, de s'emparer de vôtre Etat, ni que vous puiſſiez par aucune action les animer davantage contre vous, qu'ils le ſont. Leur intérêt donc eſt de vous enlever vôtre liberté; & le vôtre eſt de la défendre. L'on peut bien ſe plaindre, mais l'on ne doit pas être ſurpris de tout ce qu'eux & nous ſommes obligés de faire pour ces différentes intentions. Plaignons-nous donc, à la bonne heure, de leur invaſion, de la priſe de nos Places, de l'incendie de nos maiſons, & du ravage de nôtre Terr.toire:

„ mais

„ mais, qui ſera le ſimple d'entre „ nous qui en ſoit étonné, puiſqu'il eſt „ conſtant que nous en ferions autant, „ ou peut-être davantage, ſi nous le „ pouvions ? Et ſi c'eſt l'arrivée de „ *Piccinino* qui leur a fourni le pré- „ texte de cette guerre, ils en au- „ roient bien trouvé d'autres, quand „ celui-ci leur auroit manqué ; car, „ quand ce malheur auroit tardé à ve- „ nir, il n'en auroit peut-être été que „ plus grand. Il ne faut donc point „ l'imputer à cette venue, mais plû- „ tôt à vôtre miſere, & à l'ambition „ de vos ennemis; car, nous ne pou- „ vions pas refuſer l'entrée à ces „ Troupes, & enſuite les empêcher „ de faire des hoſtilitez. „

„ VOUS ſavez bien que nous ne „ pouvons pas nous maintenir ſans „ l'appui d'un puiſſant Allié, & il „ n'y en a point qui le puiſſe faire a- „ vec plus de force & plus de fidéli- „ té, que le Duc. C'eſt lui qui nous „ a rendu la liberté; il eſt raiſonnable „ qu'il nous la conſerve. Il a toûjours „ été le véritable ennemi de nos en- „ nemis: ſi donc nous l'euſſions fâché, „ pour ménager les Florentins, nous „ aurions perdu un véritable ami, pour

„ ren-

„ rendre nos ennemis plus puiſſans &
„ plus en état de nous perdre. Il eſt
„ donc plus avantageux d'avoir cette
„ guerre ſur les bras, que de jouïr de
„ la paix avec la haine du Duc. Nous
„ devons même eſpérer qu'il nous ti-
„ rera du danger où il nous a mis,
„ pourvû que nous ne nous oublions
„ pas nous-mêmes. Vous n'ignorez
„ pas avec quelle rage les *Florentins*
„ nous ont tant de fois attaquez ; & vous
„ vous ſouvenez bien avec quelle gloi-
„ re nous les avons toûjours repouſ-
„ ſez. Souvent même nous n'avons
„ eu eſpérance qu'en Dieu & au
„ Tems ; & l'un & l'autre nous ont
„ toûjours ſauvés. Que ſi alors nous
„ nous ſommes ſi bien défendus, quel-
„ le raiſon nous peut empécher de le
„ faire encore à preſent ? Alors toute
„ l'Italie nous avoit abandonnés ;
„ mais, aujourd'hui, nous avons le
„ Duc pour nous. Nous devons mê-
„ me croire que les Vénitiens ne ſe
„ porteront pas volontiers à nous fai-
„ re du mal, parceque la puiſſance
„ des Florentins ne leur plait pas. La
„ derniere fois qu'ils nous attaquérent,
„ ils avoient moins d'affaires, & pou-
„ voient eſpérer plus de ſecours, é-

„ tant,

„ tant, outre cela, plus puiſſans encore qu'ils ne ſont. Nous, au contraire, nous l'étions beaucoup moins „ que nous ne le ſommes à preſent; „ car alors nous défendions un *Tyran:* „ mais, aujourd'hui, nous nous défendons nous-mêmes. Alors nous „ combattions pour la gloire d'un autre; aujourd'hui c'eſt pour la nôtre. „ Alors ils étoient bien unis; aujourd'hui ils ne le ſont pas, ayant toute l'Italie remplie de leurs Citoyens „ mécontens.„

„ MAIS, quand nous n'aurions point „ toutes ces raiſons-là pour nous, la „ ſeule néceſſité d'une juſte défenſe „ nous doit aſſez donner de cœur. „ Vous devez raiſonnablement craindre toute ſorte d'ennemis, parce- „ qu'il n'y en a point qui ne cherche ſa „ gloire & vôtre ruine; mais, par- „ deſſus tous, ils n'y en a point dont „ la domination vous doive plus effrayer, que celle des Florentins, „ parcequ'ils ne ſe contenteroient pas „ de nôtre ſoûmiſſion & de nos tributs; mais, ils en voudroient de „ plus à nos propres perſonnes, & à „ ce qui nous reſteroit de bien, afin „ de ſatisfaire leur avarice & leur

„ cruau-

„ cruauté tout à la fois: il n'y a, par
„ conſequent, perſonne qui ne doive
„ appréhender de tomber entre leurs
„ mains. Ne ſoyez donc point touchés
„ de voir vos Campagnes deſolées,
„ vos Maiſons brulées, vos Places
„ priſes; car, ſi nous ſauvons cette
„ Ville, de néceſſité nous ſauverons
„ le reſte: mais, ſi nous la perdons,
„ ce ne ſeroit pas pour nous que tout
„ cela auroit pû être conſervé, puiſ-
„ que, conſervant nôtre liberté, l'en-
„ nemi ne pourra pas garder nos Ter-
„ res; mais, devenant eſclaves, ce
„ ne ſeroit pas pour nous que nous les
„ poſſéderions. Prenez donc coura-
„ geuſement les armes, & dans le
„ combat ſouvenez-vous toûjours que
„ le prix de vôtre victoire ſera vôtre
„ conſervation, celle de la Patrie, &,
„ enfin, celle de vos biens & de vos
„ familles. „

CES dernieres paroles firent un puiſſant effet ſur l'eſprit de ce Peuple, & tout d'une voix chacun promit de périr plûtôt que de manquer à ſon devoir, ou de donner les mains à une paix qui fût honteuſe à un Peuple libre: & là-deſſus on donna tous les ordres néceſſaires à la défenſe d'une Ville.

CE-

CEPENDANT, l'Armée des Florentins ne perdoit point de tems; &, après des ravages exceſſifs, qu'elle faiſoit dans le plat Païs, elle prit *Monte Carlo* par capitulation. Après cette conquête, on alla aſſiéger *Uzano*, afin de fermer tous les paſſages par où le ſecours pouvoit entrer dans Luques, pour la contraindre de ſe rendre par la famine. Ce Château étoit fort, & muni de tout ce dont il avoit beſoin pour ſe défendre; deſorte qu'il ne fut pas ſi aiſé à prendre, que les autres.

LES Luquois, ſe voyant preſſés, eurent recours, avec raiſon, à Philippe, & lui parlant avec honnêteté, ils ſe recommandérent à lui par un diſcours mêlé de force & de douceur; tantôt repréſentant leurs ſervices, tantôt faiſant voir les inſultes des Florentins, ils lui remettoient dans l'eſprit combien cela encourageroit ſes autres Alliez, s'il défendoit Luques contre une République ſi ambitieuſe: &, s'il ne le faiſoit pas, quelle conſternation ce mauvais éxemple ne jetteroit-il pas dans l'eſprit de tous ceux qui ſe confioient en lui! Que, pour eux, s'ils perdoient la liberté & la vie, il perdroit,

droit, quant à lui, ſon honneur & ſes amis, avec la confiance que d'autres pourroient avoir en lui, lorſque l'occaſion ſe trouveroit de s'expoſer en ſa faveur. Ces Députez accompagnérent leur diſcours de larmes, afin que ſi ce Prince n'étoit pas touché par ſon devoir, il le fût au moins par la compaſſion. Ainſi, joignant à ſon ancienne averſion pour les Florentins la derniere obligation qu'il avoit aux Luquois, & ſur-tout ne ſouhaittant pas que la République augmentât ſa puiſſance par une conquête ſi conſidérable, le Duc réſolut donc d'envoyer une groſſe Armée en Toſcane, ou d'attaquer les Vénitiens avec tant de furie, que les Florentins fuſſent contraints d'abandonner leurs attaques pour les venir défendre.

QUAND cette réſolution fut priſe, auſſi-tôt on entendit dire à Florence, que le Duc envoyoit des Troupes en Toſcane; ce qui commença à faire perdre aux Florentins l'eſpérance de leur conquête: &, afin que le Duc fut plus occupé en Lombardie, ils preſſoient les Vénitiens de le ſerrer de près avec toutes leurs forces. Mais, cette République, étant intimidée par

la déſertion du Marquis de Mantouë, qui étoit paſſé au ſervice du Duc, répondit, que, bien loin de pouvoir redoubler leurs efforts, ils n'étoient pas en état de continuer la guerre, ſi les Florentins ne leur envoyoient le Comte Sforce pour commander leurs Armées, en s'obligeant de paſſer le Pô en perſonne, parce qu'autrement ils n'étoient pas même en état de ſe défendre: qu'ainſi il ne faloit plus avoir égard aux anciens Traitez, par leſquels il n'étoit point obligé de paſſer cette Riviere, parcequ'ils ne vouloient pas faire la guerre ſans Général; &, ne pouvant ſe confier qu'au Comte, ils ne pouvoient pas en tirer de ſervice, à moins qu'il ne s'obligeât à faire la guerre par-tout où on le jugeroit néceſſaire.

LES Florentins voyoient bien qu'il étoit à propos de faire une vigoureuſe guerre en *Lombardie*; que, d'autre côté, s'ils y envoyoient le Comte, leur deſſein ſur Luques ſe ruinoit. D'ailleurs, ils pénétroient bien l'intention des Vénitiens, moins preſſés de la néceſſité, que portés à traverſer leur conquête, en leur demandant ſi inſtamment *Sforce*, qui auſſi ne vouloit point

point rompre la clauſe de ſon Traité, pour ne ſe point rendre le Duc ennemi, qui lui avoit promis ſa fille *Blanche* en mariage : du-reſte, il vouloit bien paſſer en *Lombardie*, ſi la ligue le ſouhaittoit. Ainſi, les Florentins étoient emportés par deux mouvemens contraires. L'un étoit la paſſion de prendre Luques; l'autre l'appréhenſion de la guerre avec le Duc. Mais, comme il arrive preſque toûjours, ce fût l'appréhenſion qui l'emporta; & ils voulurent bien que le Comte paſſât en *Lombardie* après la priſe d'*Uzano*. Il ne reſtoit plus qu'une difficulté, qui, ne dépendant pas des Florentins, leur fit plus d'embarras, & leur donna plus lieu de craindre, que l'autre, parceque le Comte ne vouloit toûjours point paſſer le *Pô*; & les Vénitiens ne vouloient point de lui ſans cela: & comme il ne ſe trouvoit point de moyen de les accorder, en cédant franchement de part ou d'autre, les Florentins lui perſuadérent, autant qu'ils pûrent, de s'obliger à paſſer la Riviere par un billet entre lui & la Seigneurie, en lui faiſant entendre, que, par cette convention particuliere, il ne dérogeoit point à ſon Traité public, qu'il pou-

voit enſuite éxécuter, ſans manquer à cet engagement ſecret; & que tout l'avantage qu'on en tireroit, c'eſt que les Vénitiens, étant entrés en guerre, ſeroient obligés de la continuer, ce qui feroit diverſion d'une invaſion, qu'ils redoutoient fort. Ils firent entendre, d'autre côté, aux Vénitiens, que cette obligation ſecrette engageoit aſſez le Comte; qu'il avoit raiſon d'en uſer ainſi par reſpect pour ſon beau-pere prétendu; qu'ils ſe contentaſſent donc de cela, puiſqu'il ne ſeroit avantageux, ni aux uns, ni aux autres, de faire éclater la choſe.

CE fut-là l'expédient qu'on prit pour faire paſſer Sforce en *Lombardie*. Ainſi, après qu'il eût pris Uzano, & fait quelques Forts autour de Luques, pour la bloquer, il remit tout le ſoin de la guerre aux *Commiſſaires*, paſſa les *Alpes* *, & alla à *Reggio*, où les Vénitiens, ayant pris de l'ombrage de ſes démarches, lui demandérent, avant toutes choſes, qu'il paſſât le *Pô*, & qu'il ſe joignit à leurs autres Troupes.

* C'eſt-à-dire, l'*Appenin*, que les Italiens ne laiſſent pas d'appeller du nom d'Alpes comme ils font preſque toutes les grandes Montagnes.

pes. Le Comte refuſa nettement cette demande; deſorte qu'il y eût de groſſes paroles entre lui & *André Mauroceno*, que la République de Veniſe lui avoit envoyé. Ils s'entre-accuſoient l'un & l'autre d'avoir beaucoup d'orgueil & fort peu de parole; &, après pluſieurs proteſtations réciproques, l'un de n'être pas obligé de ſervir, & l'autre de n'être pas obligé de payer, ils ſe ſéparérent, l'un retournant à Veniſe, l'autre en Toſcane.

LES Florentins donnérent des Quartiers au Comte dans le plat Païs de Piſe; & ils ſe flattoient de pouvoir le rengager à faire encore la guerre à Luques: mais, ils ne l'y trouvoient point diſpoſé, parceque le Duc de Milan, ayant appris que le Comte, par des égards pour lui, n'avoit point voulu paſſer le Pô, crût, que par les mêmes égards il pourroit encore délivrer Luques. Il le pria donc de faire la paix entre cette Ville-là & Florence, & de le faire comprendre lui-même dans le Traité, s'il le pouvoit, en lui promettant de lui donner ſa fille quand il voudroit.

CETTE Alliance tenoit fort au cœur

de *Sforce*, parcequ'il eſpéroit par-là d'être un jour Maitre de Milan, le Duc n'ayant point de fils. Il ôtoit donc aux Florentins tous les moyens de faire la guerre, diſant, *qu'il ne feroit pas un pas, ſi les Vénitiens ne le payoient pas de ce qui lui étoit dû*; & même, qu'il ne lui ſuffiſoit pas d'être payé, parceque, voulant être aſſeuré de la poſſeſſion de ces Etats, il lui faloit encore un autre appui, que les Florentins: que ſi donc les Vénitiens l'abandonnoient, il faudroit bien qu'il prit ſes ſeuretez; menaçant finement de ſe joindre avec le Duc de Milan. Tous ces petits détours, & toutes ces fourberies, déplaiſoient beaucoup aux Florentins, parcequ'ils voyoient l'eſpérance de prendre Luques perdue, & qu'ils avoient même à craindre pour leur Etat, ſi le Comte ſe liguoit avec le Duc.

POUR donc engager les Vénitiens à payer à Sforce la penſion qu'il demandoit, Coſme de Medicis alla lui-même à Veniſe, eſpérant qu'un homme de ſa réputation les pourroit porter à cela. Il traita longtems cette matiere dans le Sénat, faiſant voir l'état des affaires d'Italie, la grande puiſ-

ſance

ſance où le Duc de Milan étoit monté, ayant de ſon côté la force & la réputation des armes; & que, ſi le Duc & le Comte Sforce venoient à s'unir enſemble, les Vénitiens n'avoient qu'à retourner dans leurs Marais, & Florence n'auroit qu'à diſputer tant qu'elle pourroit ſa liberté. Les Vénitiens répondirent à cela, *qu'ils connoiſſoient leurs forces & celles d'Italie, & qu'ils croyoient être en état de ſe défendre; mais, que ce n'étoit pas leur coûtume de payer des ſoldats qui ſervoient les autres; qu'ainſi c'étoit aux Florentins à payer le Comte, puiſqu'il les ſervoit: que, pour eux, qui vouloient poſſéder leur Etat en toute ſeureté, ils croyoient qu'il leur étoit plus néceſſaire d'abbattre l'orgueil de ce Général, que de le payer, parceque les hommes ne mettent point de bornes à leur ambition; & ſi l'on le payoit à preſent ſans avoir ſervi, peu de tems après il feroit quelque demande malhonnête & plus dangereuſe: qu'ainſi ils avoient jugé à propos de refréner un peu ſon inſolence, afin qu'elle ne vint pas à croitre juſqu'à être incorrigible. Néanmoins, ſi les Florentins, ou par crainte, ou bien par quelque autre motif, vouloient conſerver ſon amitié, qu'ils pouvoient ſe ſatisfaire.*

MEDICIS s'en retourna donc ſans remporter autre choſe. Les Florentins faiſoient auſſi tous leurs efforts pour empêcher que le Comte ne ſe détachât de la ligue, & il ne pouvoit l'abandonner que contre ſon inclination ; mais, la paſſion de conclure ſon mariage le tenoit en ſuſpens, enſorte que le moindre accident le pouvoit faire déterminer, comme il arriva. Le Comte avoit laiſſé à la garde de ſes Places dans la Marche *Fourlano*, un de ſes principaux Officiers, qui fut tant ſollicité par le Duc, qu'il quitta le ſervice de Sforce, & entra dans le ſien. Cet évènement fut cauſe que le Comte, craignant pour ſes propres intérêts, ne garda plus de meſures, & traita avec le Duc. Entre les articles de ce Traité, il y en avoit un, par lequel il étoit dit, *que ce Prince ne prendroit aucune part dans les affaires de la Marche & de la Toſcane.* Après cette affaire conclue, le Comte preſſa les Florentins de faire la paix avec Luques, & il le fit avec tant d'inſtances, que, ne voyant pas moyen de faire mieux, ils traitérent avec elle au mois d'Avril mille quatre-cens-trente-huit. Par cet accord les Luquois conſervérent

rent leur liberté, & les Florentins retirérent *Monte Carlo* & quelques autres de leurs Châteaux. Après cela, ils remplirent l'Italie de lettres de plaintes, disant, *que, puisque Dieu & les hommes n'avoient pas voulu que Luques tombât sous leur domination, ils avoient fait la paix avec elle:* & rarement il arrive qu'on ait autant de chagrin de la perte de sa propre liberté, que les *Florentins* en eurent alors de n'avoir pas opprimé celle des autres.

MAIS, quoique dans ces tems-là ils eussent beaucoup d'affaires, ils ne laissoient pourtant pas de penser à leurs Voisins, & d'embellir leur Ville. Nous avons dit que *Fortebraccio* étoit mort. Il avoit épousé une fille du *Comte de Poppi*, qui, lorsque son gendre mourut, tenoit en son pouvoir le *Borgo San Sepolcro* avec la Fortereſſe, & il y commandoit pendant qu'il vécut. Mais, quand *Fortebraccio* fut mort, le Comte dit, *qu'il la retenoit pour le douaire de sa fille*; & il ne vouloit point rendre ce Poste au Pape, qui le redemandoit comme un *Bien enlevé à l'Eglise*: ainsi, pour le retirer des mains de *Poppi*, le Pape y envoya le *Patriarche* avec ses Gens. Le Comte, voyant bien qu'il

ne pouvoit ſoûtenir l'attaque, offrit la Place aux *Florentins*, qui la refuſérent. Mais, quand le Pape fut retourné à Florence, ils s'entremirent entre le Comte & lui, pour les mettre d'accord ; & comme il s'y trouvoit des difficultez, le Patriarche attaqua le *Caſentin*, & prit *Prato Vecquio* & *Romena*, qu'il offrit auſſi aux *Florentins*, qui n'en voulurent point non plus, à moins que le Pape ne conſentit qu'il leur ſeroit libre de les rendre au Comte: &, après beaucoup de diſputes, le Pape le voulut bien, pourvû que les *Florentins* promiſſent de s'employer auprès du Comte, pour lui faire reſtituer le *Borgo*.

LE Pape étant ſatisfait par cet expédient, les *Florentins* le priérent de vouloir conſacrer lui-même l'*Egliſe Cathédrale* de leur Ville, appellée *Santa Reparata*, qui étoit commencée depuis longtems, & qui enfin ſe trouvoit alors aſſez achevée, pour qu'on y pût faire le *Service* dedans. Le Pape y acquieſça volontiers; &, pour lui faire plus d'honneur, auſſi-bien que pour marquer la magnificence de la Ville & de l'*Egliſe*, on fit faire un échaffaut, qui regnoit depuis *Sainte Marie Nouvelle*,

velle, où logeoit le Pape, & qui alloit juſqu'à l'*Egliſe* qu'on devoit conſacrer. Cet échaffaut avoit ſix pieds large, & étoit élevé de trois, étant couvert deſſus & à l'entour de riches étoffes. Il n'y avoit que le Pape & ſa Cour, avec les Magiſtrats & les Citoyens députez à accompagner *Sa Sainteté*, qui dûſſent paſſer ſur cet échaffaut; tout le reſte de la Ville étoit dans les rues, dans les Places, ſur les maiſons, & dans l'Egliſe, pour contempler un ſi beau ſpectacle.

QUAND toutes les cérémonies accoûtumées en pareil cas furent finies, le Pape, voulant donner des marques de ſon affection, honora de l'Ordre de Chevalerie *Julien d'Avanzati*, *Gonfalonier de Juſtice*, qui avoit toûjours été dans une très grande réputation; & la *Seigneurie*, voulant montrer auſſi ſa conſidération pour le *Saint Pere*, fit *Capitaine de Piſe* pour un an le même *Avanzati*.

DANS ces tems-là il y avoit certains diférens entre l'*Egliſe Romaine* & la *Grecque*, enſorte qu'elles ne convenoient pas entièrement ſur le *Service divin*: & comme, dans le dernier Concile tenu à *Bâle*, les *Prélats de l'E-*

gliſe d'Occident conſultérent beaucoup cette affaire, ils conclurent, *qu'on devoit employer toute la diligence poſſible, pour faire enſorte que l'Empereur & les Prélats d'Orient ſe puſſent réünir avec l'Egliſe Romaine, en venant au Concile à Bâle.* Or, quoiqu'il fût indigne de la Majeſté de l'Empire Grec, & peu agréable à l'orgueil de ſes Prélats, de céder au *Pontife Romain*; néanmoins, ſe voyant preſſés par les Turcs, & hors d'état de ſe défendre eux-mêmes, ils voulurent bien plier, afin d'être en droit de demander plus librement le ſecours dont ils avoient beſoin. L'Empereur donc, avec le *Patriarche*, les *Prélats*, & les *Barons Grecs*, vinrent à Veniſe, pour aller à Bâle, ſelon l'arrêté du Concile: mais, ayant été effrayés par le bruit de la contagion, ils demandérent que leurs diférens fuſſent terminés dans la Ville de *Florence.* Les *Prélats Grecs* & *Romains* s'étant aſſemblés pluſieurs jours dans nôtre *Egliſe Cathédrale*, après pluſieurs longues diſputes, enfin les *Grecs* cédérent, & s'accordérent avec l'*Egliſe Romaine* & ſon *Pontife.*

APRE'S que la paix fut faite entre *Florence* & *Luques*, & entre le *Duc de Mi-*

Milan & le *Comte François Sforce*, on ſe perſuadoit aiſément qu'on pourroit enfin mettre bas les armes en Italie, ſur-tout en Toſcane & en Lombardie; car, pour le Royaume de Naples, il n'y avoit pas d'apparence que la guerre, qui s'y faiſoit entre *René d'Anjou* & *Alfonſe d'Arragon*, dût finir autrement, que par la ruine de l'un des deux concurrens. Pour le Pape, quoiqu'il eût du chagrin d'être dépouillé de pluſieurs de ſes Places, & que l'on n'ignorât pas auſſi l'ambition du Duc de Milan & des Vénitiens, l'on ne doutoit pourtant point que le *Saint Pere* ne vécut en repos par néceſſité, & les autres par laſſitude.

NÉANMOINS, la choſe alla autrement; car, ni le Duc, ni les Vénitiens, ne voulurent point de repos: ainſi, la Lombardie & la Toſcane devinrent encore le théatre de la guerre. Le Duc étoit trop fier pour ſouffrir que les Vénitiens jouïſſent en repos de *Bergame* & de *Breſce*, ſur-tout, les voyant toûjours ſous les armes, & faiſant des courſes continuelles ſur ſes Terres: deſorte qu'il eſpéroit les mettre à la raiſon, & même reconquérir

les Places qu'ils lui avoient priſes, pourvû que le Pape, les Florentins, & le Comte Sforce, abandonnaſſent cette République. Dans cette penſée, la prémiere réſolution, que Philippe prit, fut de dépouiller le Pape de la Romagne, afin de lui ôter par-là les moyens de lui nuire; & pour les Florentins, il eſpéroit qu'ils demeureroient en repos, dans l'appréhenſion d'attirer chez eux le feu qui en ſeroit ſi proche; ou ſi, nonobſtant cela, ils vouloient remuer, il leur ſeroit plus difficile de l'attaquer. Ce Prince n'ignoroit pas non plus le chagrin que les Florentins avoient contre les Vénitiens au ſujet de Luques: c'eſt ce qui lui faiſoit eſpérer qu'ils ne ſeroient pas ſi empreſſés à prendre les armes en leur faveur. Pour le Comte Sforce, il eſpéroit le rendre conſtant & attaché à ſes intérêts, à cauſe de leur nouvelle amitié, & de l'eſpérance de devenir ſon gendre. Mais, pour ne faire point crier contre lui, & n'obliger pas les gens à prendre les armes, & ſur-tout, pour ne point contrevenir au Traité fait avec le Comte, de ne point entrer dans la Romagne,

il

il la fit attaquer par Piccinino, comme ſi ç'eût été pour ſatisfaire ſon ambition particuliere.

PICCININO étoit dans la Romagne, lorſque le Traité ſe fit entre le Duc & le Comte. Etant convenu avec le Duc, il fit feinte d'être mécontent de ce qu'il avoit fait une Alliance avec le Comte ſon plus grand ennemi. Sur ce prétexte, il ſe retira avec ſes Troupes à *Camurata*, qui eſt entre Fourli & Ravenne, & il s'y fortifia comme s'il eût voulu y demeurer juſqu'à ce qu'il eût trouvé quelque bon parti à prendre. Et comme le bruit de ſon mécontentement étoit répandu par-tout, il fit repréſenter au Pape les ſervices qu'il avoit rendus au Duc de Milan, & l'ingratitude dont il les récompenſoit: que ce Prince s'imaginoit de pouvoir conquérir toute l'Italie, parcequ'il avoit à ſon ſervice les deux Prémiers Capitaines & preſque toutes les Troupes qui y fuſſent; mais que, ſi *Sa Sainteté* vouloit, il trouveroit bien les moyens que de ces deux Généraux, dont il prétendoit diſpoſer, l'un lui feroit la guerre, & l'autre lui deviendroit inutile, parceque, pourvû que le *Saint Pere* le pourvût d'argent

gent, & lui donnât les moyens d'entretenir ſes Troupes, il attaqueroit les Etats que le Comte avoit enlevés à l'*Egliſe*; deſorte qu'étant obligé de ſe défendre lui-même, il ne pourroit pas ſervir d'inſtrument à l'ambition de Philippe.

LE Pape crut aiſément ce que Piccinino lui donnoit à entendre, parcequ'il le trouvoit conforme à toutes les apparences : c'eſt pourquoi il lui envoya *cinq mille Ducats*, accompagnés de promeſſes & d'offres de Places pour lui & pour ſes enfans. Et quoique le Pape fût averti de la fourberie, il ne pouvoit la croire, ni même entendre ceux qui lui donnoient des avis ſalutaires. *Oſtaſio de Polente* étoit Gouverneur de *Ravenne* de la part du Pape ; & Piccinino ne croyant pas devoir différer l'éxécution de ſes deſſeins, parceque ſon fils avoit déſolé *Spolette*, au grand deshonneur du Pape, il réſolut d'attaquer Ravenne, parcequ'il croyoit la choſe fort aiſée, ou parcequ'il avoit intelligence avec Oſtaſio. Quoiqu'il en ſoit, peu de jours après la prémiere attaque, il la prit par compoſition. Après cette conquête, il prit *Boulogne*, *Imola*, & *Four-*

Fourli. Ce qu'il y a de plus étonnant dans cette guerre, c'eſt que de vingt Fortereſſes qui étoient gardées par les Troupes du Pape dans ces Etats-là, il n'y en eut pas une qui ne tombât entre les mains de Piccinino. Mais, il ne ſe contenta pas d'avoir outragé le Pape par ces invaſions, il entreprit encore de le faire par des diſcours de raillerie; car, il lui écrivit, que c'étoit avec juſtice qu'il l'avoit dépouillé de ſes Etats, puiſqu'il n'avoit point eu aucune honte de vouloir mettre la diviſion entre le Duc de Milan & lui, qui depuis longtems vivoient dans une ſi bonne correſpondance, & qu'il avoit eu la hardieſſe de remplir l'Italie de lettres, qui marquoient, qu'il avoit laiſſé le ſervice de ce Prince, & qu'il étoit entré dans celui des Vénitiens.

APRE'S que Piccinino eut conquis la Romagne, il la donna à garder à *François* ſon fils; & pour lui, il s'en alla en Lombardie avec la plus grande partie de ſes Troupes. Là, s'étant joint avec les Troupes du Duc, il entra dans le Païs de *Breſce*, & le prit tout en peu de tems; puis, il aſſiégea la Ville. Le Duc, qui vouloit qu'on lui abandonnât les Vénitiens à ſa diſcré-

crétion, s'excuſoit, auprès du Pape, des Florentins, & de Sforce même, des conquêtes de Piccinino dans la Romagne, diſant, *qu'elles n'étoient pas moins contre ſes intentions, qu'oppoſées au Traité*: &, par des gens appoſtés & ſecrets, il leur faiſoit dire à l'oreille, *que, ſi-tôt que les affaires & le tems le permettroient, il feroit voir combien cette deſobéiſſance lui déplaiſoit.*

LES *Florentins* & le Comte Sforce n'ajoûtoient point de foi à ces diſcours; mais, ils jugeoient bien, comme c'étoit la vérité, que cette entrepriſe n'avoit été faite que pour les tenir en échec, juſqu'à ce qu'il eût terraſſé les Vénitiens, qui s'imaginoient pouvoir réſiſter eux ſeuls à toute la puiſſance du Duc, & qui étoient ſi orgueilleux, qu'ils ne vouloient demander de ſecours à perſonne, ſe contentant de faire la guerre avec leur Général *Gattamelata.*

LE Comte Sforce ſouhaittoit, avec l'appui des *Florentins*, paſſer à Naples au ſecours du Roi *René d'Anjou*, ſi les évènemens ſurvenus en Lombardie, & dans la Romagne, ne l'euſſent point arrêté; & les *Florentins* l'auroient aidé volontiers dans ce deſſein, à cauſe de

de la bonne & ancienne amitié que leur République a toûjours euë pour la Maiſon de France. Le Duc de Milan, au contraire, auroit voulu protéger Alfonſe, à cauſe de l'amitié qu'il avoit faite avec lui dans le tems qu'il le tenoit priſonnier. Mais, l'un & l'autre, aſſez occupés par les guerres de leur Voiſinage, furent obligés de laiſſer-là les deſſeins éloignés.

LES Florentins voyant la Romagne reduite ſous le pouvoir du Duc & les Vénitiens battus, ils appréhendoient auſſi leur perte par celle de leurs Voiſins; ce qui les obligea de prier le Comte de venir en Toſcane, pour aviſer à ce qu'il faudroit faire, afin de s'oppoſer à la puiſſance de Philippe, qui étoit devenue plus redoutable que jamais, aſſeurant que, ſi l'on n'arrêtoit pas en quelque ſorte ſon inſolence, il n'y auroit point d'Etat en Italie qui ne s'en reſſentit bien-tôt. Le Comte voyoit bien que l'appréhenſion des Florentins étoit bien fondée: cependant, la paſſion qu'il avoit de conclure l'Alliance, où le Duc s'étoit engagé avec lui, le tenoit en ſuſpens. Ce Prince, qui connoiſſoit le foible de Sforce, le flattoit d'une grande eſpérance,

rance, pourvû qu'il ne prît point les armes contre ſes intérêts ; car, la jeune Princeſſe étoit déjà en état de contracter mariage : &, pour le mieux entretenir dans cette penſée, il avoit bien des fois diſpoſé toutes choſes pour la concluſion ; mais, il rompoit, après cela, toutes les meſures priſes, ſur des prétextes recherchés. Cependant, afin d'ôter au Comte tout ſujet de doute, il ajoûta aux promeſſes verbales l'éxécution des conditions auxquelles il s'étoit obligé par le Traité, & il lui envoya *trente-mille Florins*, qu'il s'étoit chargé de lui donner en conſidération de cette Alliance.

LA guerre ne laiſſoit pas d'augmenter en Lombardie, & il ne ſe paſſoit point de jour que les Vénitiens ne fiſſent quelque perte ; & les Troupes du Duc avoient défait toutes les Armées qu'ils avoient miſes le long des Rivieres, pris tout le Territoire de Breſce & de Véronę, & ſerré de ſi près ces deux Places, que, ſelon l'opinion commune, elles ne pouvoient pas tenir encore longtems. Le Marquis de Mantouë, qui avoit été bien des années le Général de la République, l'avoit abandonnée, contre ſon attente,

&

& s'étoit engagé avec le Duc; deſorte qu'elle ſe vit obligée, dans la ſuite de cette guerre, de faire, par la peur, ce que par orgueil elle n'avoit pas voulu faire d'abord: car, reconnoiſſant bien qu'elle ne pouvoit pas avoir d'autre remede, que l'amitié des Florentins & celle du Comte Sforce, elle commença à la rechercher, quoiqu'avec confuſion & crainte, parcequ'elle appréhendoit que les Florentins ne lui fiſſent la même réponſe qu'elle leur avoit autrefois faite dans l'affaire de Luques & du Comte. Mais, elle les trouva plus traitables qu'elle n'avoit eſpéré, & plus qu'elle ne devoit attendre de ſa mauvaiſe conduite. Les Florentins ſuivirent plûtôt les mouvemens d'une ancienne averſion contre le Duc de Milan, que le reſſentiment qu'ils pouvoient avoir contre leurs vieux & bons amis. Et comme il y avoit du tems qu'ils avoient prévû l'extrémité où devoient tomber les Vénitiens, ils avoient fait voir au Comte Sforce, *que leur ruine entraineroit la ſienne propre, & qu'il s'abuſoit grandement, s'il s'imaginoit que le Duc le conſidérât davantage dans ſa proſpérité, que dans ſa mauvaiſe fortune, & qu'il lui eût promis ſa fille*

par

par un autre motif, que celui de la crainte qu'il avoit de lui : qu'il penſât donc, que les promeſſes qu'on fait dans la néceſſité ne ſe font bien ſouvent éxécuter que par contrainte : qu'ainſi il faloit pouſſer encore le Duc, ce qui ne ſe pouvoit faire que par l'élévation des Vénitiens : qu'il devoit donc croire, que, ſi les Vénitiens étoient reduits à abandonner leur Etat de Terre Ferme, il ne pourroit plus eſpérer aucun ſecours d'eux, ni même des autres qui le pourroient faire, parce qu'ils ſeroient intimidés par le funeſte éxemple de cette République : que, s'il vouloit un peu éxaminer les Etats d'Italie, il verroit qu'ils étoient, ou pauvres, ou mal-intentionnés pour lui ; & que, comme il l'avoit dit bien des fois, les Florentins ſeuls n'étoient pas en pouvoir de le maintenir : deſorte qu'il voyoit bien que par toutes ſortes de raiſons il étoit obligé de faire enſorte que les Vénitiens demeuraſſent toûjours puiſſans en Terre Ferme.

CES raiſons, jointes à l'averſion que le Comte avoit conçûë contre le Duc, parcequ'il lui ſembloit que ce Prince l'avoit tenu le bec dans l'eau ſur la concluſion du mariage avec ſa fille, lui firent enfin conſentir à un Traité, ſans vouloir pourtant encore s'obliger à paſ-

paſſer le *Pô*; & les articles en furent arrêtez en Février l'an mille quatre-cens-trente-huit. Par ce Traité les Vénitiens promirent de faire les deux tiers de la dépenſe, & les Florentins conſentirent à l'autre tiers; & les uns & les autres s'obligérent conjointement de défendre, à leurs fraix, les États que le Comte tenoit dans la Marche d'Ancone. La ligue ne ſe contenta pas de ſes propres forces, mais elle y joignit celles du *Seigneur de Faience*, des enfans des *Malateſti de Rimini*, & *de Pierogiampagolo des Urſins*, qu'elle engagea dans ſes intérêts. Ils tâchérent auſſi de tenter le Marquis de Mantouë par de grandes promeſſes, afin de le débaucher du ſervice du Duc; mais, ils n'en pûrent venir à bout: & le Seigneur de Faience, après que ſa penſion fut arrêtée avec la ligue, trouvant que le Duc lui faiſoit un meilleur parti, prit ſes intérêts; ce qui éloigna l'eſpérance que les Confédérez avoient de pouvoir terminer promptement les affaires de la Romagne.

La Lombardie étoit alors en mauvais état, parceque Breſce étoit ſerrée de ſi près par les Troupes du Duc, qu'on craignoit à chaque moment que

la

la famine ne l'obligeât à ſe rendre. On craignoit auſſi la même choſe pour Véronè; & ſi l'une de ces Places tomboit ſous le pouvoir du Duc, l'on aſſeuroit que toute la dépenſe faite juſqu'alors, & tous les préparatifs de guerre, étoient perdus. L'on ne voyoit point de remede plus aſſeuré pour prévenir ce malheur, que de faire paſſer le Comte en Lombardie. Mais, il y avoit trois difficultez pour cela. La prémiere étoit de l'engager à paſſer le *Pô*, & à faire la guerre par-tout où l'on voudroit. Le ſecond embarras regardoit les Florentins, qui ſe trouvoient expoſés à la diſcrétion du Duc s'ils éloignoient le Comte d'eux, parcequ'alors ce Prince n'auroit eu qu'à remplir bien ſes Places, & avec une partie de ſes Troupes amuſer le Comte, pendant que, d'autre côté, il pourroit venir en Toſcane avec le reſte de ſes Gens & les éxilez, dont la Régence d'alors avoit une crainte extrême. La troiſieme difficulté étoit de trouver une route aſſeurée pour faire arriver Sforce à Padouë, où les autres Troupes des Vénitiens étoient aſſemblées.

DE toutes ces difficultez celle qui regardoit les *Florentins* étoit la plus délicate.

licate. Cependant, voyant la néceſſité des affaires, laſſés d'ailleurs des importunités avec leſquelles les Vénitiens demandoient le Comte, faiſant entendre que ſans lui ils abandonneroient toutes choſes, la République eut enfin plus d'égards aux beſoins des autres, qu'à ſes propres appréhenſions. Mais, parceque la *Seigneurie* avoit député *Neri di Gino Capponi* pour traiter de cela avec le Comte, elle jugea encore à propos qu'il allât à Veniſe, pour faire trouver plus agréable le ſervice qu'on rendoit aux Vénitiens, & pour convenir & régler avec eux les ſeuretez du paſſage du Comte. Neri, ayant reçû cet ordre, partit de Ceſana, & il paſſa à Veniſe ſur une barque. Jamais on ne fit une ſi belle entrée à aucun Prince, que celle qu'on lui fit dans la Ville, parceque cette République jugeoit bien que la conſervation de ſes Etats dépendoit de la venue de *Capponi* & des choſes qu'il avoit à propoſer. Etant donc introduit dans le Sénat, il leur parla ainſi:

„ LA penſée de mes *Souverains, Séréniſſime Prince*, a toûjours été, que „ la grandeur du Duc de Milan étoit „ la ruine de vôtre Etat & de leur

„ République : qu'ainſi leur conſerva-
„ tion mutuelle dépendoit de la puiſ-
„ ſance de l'un & de l'autre. Si *Vos*
„ *Seigneuries* euſſent toûjours été bien
„ perſuadées de cette vérité, nos af-
„ faires ſeroient en bien meilleur or-
„ dre ; & vous-mêmes, vous ſeriez à
„ couvert des dangers qui vous mena-
„ cent. Mais, parceque vous n'avez
„ point eu de confiance en nous, &
„ que vous ne nous avez point ſecou-
„ rus dans les tems que vous deviez,
„ nous n'avons pas pû courir aux re-
„ medes néceſſaires à vôtre mal ; &
„ vous n'avez pas pû vous-mêmes
„ vous diſpoſer promptement à nous
„ les demander, parcequé vous ne
„ nous avez pas reconnus, dans vôtre
„ bonne & dans vôtre mauvaiſe for-
„ tune, tels que nous ſommes. Ap-
„ prenez donc, que nous ſommes faits
„ de telle ſorte, que ce que nous ai-
„ mons une fois, nous l'aimons toû-
„ jours, & que nôtre haine va ſur le
„ même pied. „

„ *Vôtre Seigneurie Séréniſſime* peut
„ juger elle-même de l'amour que
„ nous avons pour vous, puiſque vous
„ avez vû bien des fois la Lombardie
„ remplie de nos Troupes & de nos

„ exé-

„ exécutions militaires, pour vous se-
„ courir. La haine que nous avons
„ pour Philippe, nous l'aurons éter-
„ nellement pour toute sa Maison:
„ c'est une chose connue de toute la
„ Terre; car, il ne nous est pas pos-
„ sible de nous défaire de nôtre aver-
„ sion pour tous les services que nous
„ pourrions recevoir, ni d'oublier nos
„ amis, quelque chagrin qu'ils nous
„ donnent. Nous n'ignorons pas que
„ nous pouvions fort bien être neu-
„ tres dans cette guerre, en obligeant
„ le Duc, & sans courir de risques;
„ car, encore qu'il fût devenu Souve-
„ rain de toute la Lombardie en vous
„ ruinant, il restoit pourtant encore
„ tant de ressources en Italie, que
„ nous n'avions pas lieu d'appréhen-
„ der nôtre perte, parcequ'un Prince,
„ qui augmente son pouvoir, augmen-
„ te aussi la haine & l'envie qu'on a
„ contre lui, & ces dispositions lui
„ attirent enfin une guerre assez forte
„ pour le mettre à la raison Nous
„ n'ignorons pas, non plus, combien
„ nous évitions de dépenses en ne
„ nous engageant point dans cette
„ guerre-ici, & à quels périls nous
„ nous exposons en nous déclarant,

„ puiſque cela pourroit bien attirer
„ chez nous les ennemis qui ne ſont à
„ preſent qu'en Lombardie. Mais,
„ toutes ces craintes ont cédé à nôtre
„ ancienne amitié pour vous, & nous
„ avons réſolu de vous défendre avec
„ la même vigueur dont nous pourrions
„ nous défendre nous-mêmes, ſi l'on
„ nous attaquoit. C'eſt pour cela que
„ *mes Souverains* ont trouvé à propos,
„ avant toutes choſes, de ſecourir
„ *Vérone* & *Breſce*; ce que l'on ne
„ peut faire que par le moyen du
„ *Comte Sforce*. C'eſt pour cela qu'ils
„ m'ont d'abord député auprès de lui,
„ pour l'engager à paſſer en Lombar-
„ die, & à y faire la guerre ſans diſ-
„ tinction de Lieu, quoiqu'il ne fût
„ point obligé à paſſer le Pô; & en-
„ fin, je l'ai diſpoſé à la choſe par les
„ mêmes raiſons qui nous y ont por-
„ té nous-mêmes. Et comme ce Gé-
„ néral eſt invincible par la force des
„ armes, il ne veut point auſſi être
„ ſurmonté en honnêtetez, & a mê-
„ me voulu enchérir par-deſſus nôtre
„ libéralité envers vous; car, n'igno-
„ rant pas combien ſon départ peut
„ tirer de fâcheuſes ſuites pour la
„ Toſcane, & que cependant il voit

„ que

„ que nous préférons vôtre ſeureté à
„ nôtre propre conſervation, il a vou-
„ lu auſſi ſacrifier tous ſes intérêts à la
„ gloire de vous tirer d'un pas ſi dan-
„ gereux. Je viens donc vous pré-
„ ſenter ce Grand Capitaine, avec ſept
„ mille Chevaux & deux mille Fantaſ-
„ ſins prêts à marcher contre l'enne-
„ mi, en quelque Lieu qu'il ſoit. Je
„ vous prie ſeulement, au nom de *mes*
„ *Souverains*, & de ſa part auſſi, que
„ comme le nombre des Troupes paſ-
„ ſe celui dont on eſt convenu, vous
„ ayez auſſi égard à l'en dédomma-
„ ger, afin qu'il n'ait pas lieu de ſe
„ repentir d'être entré à vôtre ſervi-
„ ce, ni nous auſſi de l'y avoir fait
„ conſentir. „

Le diſcours de cet Ambaſſadeur fut écouté avec la même attention qu'on auroit donnée à un Oracle; & il toucha ſi fort les auditeurs, qu'ils n'eurent pas la patience d'attendre que le *Doge* fit la réponſe ſelon leur coûtume; mais, ſortant tous de leurs ſieges, & élevant les mains, ils remercioient, les larmes aux yeux, les Florentins de leurs charitables ſervices, & Capponi lui-même d'avoir éxécuté ſes ordres avec tant de promptitude & de diligen-

ce; proteſtant que jamais ces grands & obligeans ſervices ne ſortiroient de leur cœur, ni de celui de toute leur poſtérité, & qu'ils vouloient que deſormais leur Patrie fût autant celle des Florentins que la leur propre.

APRE'S que les prémiers tranſports de cette grande tendreſſe furent un peu calmés, l'on délibéra ſur la route que le Comte devoit tenir, afin de le pourvoir de Pontons, de Pionniers, & de tout ce qui lui ſeroit néceſſaire. Il pouvoit venir par quatre Endroits. Le prémier étoit par *Ravenne*; mais, comme l'on y étoit reſſerré par la Mer & par les Marais, on ne l'approuva pas. Le ſecond étoit par le *grand chemin*; mais, le Duc y tenoit un Lieu fortifié, qu'il faloit emporter pour pouvoir paſſer. L'on trouva que cela auroit fait perdre du tems, ce qui eût peut-être fait manquer l'occaſion de ſecourir à propos les aſſiégés, parceque la néceſſité étoit preſſante & demandoit une diligence extrême. La troiſieme route qu'on pouvoit prendre pour venir, c'étoit par la *Forêt de Lugo*; mais, le *Pô* étant débordé, le paſſage étoit devenu impoſſible. Il n'y avoit donc plus que le quatrieme paſſage, au travers

vers de la *Plaine de Boulogne* & ſur le *Pont Puledrano*, par-deſſus lequel il faloit aller à *Ferrare* en paſſant à *Cento*, à la *Pieve*, & entre *Final* & *Bondeno*: & de *Ferrare* l'on pouvoit arriver par terre & par eau à *Padouë*, où l'on joindroit les Troupes de la *Seigneurie de Veniſe*. Quoique cette derniere route eût encore ſes difficultez, & que l'on pût être combattu par les ennemis en quelques Endroits, néanmoins on la préféra aux autres, comme la moins méchante. Si-tôt qu'on l'eut indiquée à Sforce, il ſe mit en marche avec une extrême diligence, & il arriva dans le *Territoire de Padouë* le 20. du mois de Juin.

D'ès que ce Général fut arrivé en Lombardie, tout l'Etat de Veniſe commença à ſe remplir de bonnes eſpérances; & au lieu qu'auparavant il ſembloit deſeſpérer de ſe pouvoir même défendre, il commença à croire qu'il pourroit faire de nouvelles conquêtes. La prémiere choſe, que fit le Comte, fut d'aller au ſecours de *Véronne*; & Piccinino, voulant l'en empécher, alla avec ſon Armée camper à *Soave*, qui eſt un Château ſitué entre le *Vicentin* & le *Véronois*, où il

s'étoit retranché par un foſſé, qui menoit depuis le Château juſqu'aux Marais que la Riviere d'*Adice* forme. Sforce, voyant qu'on lui avoit fermé le chemin par la Plaine, crût qu'il pourroit aller par les Montagnes, & s'approcher par-là de *Vérone*, ſe promettant que Piccinino ne s'en douteroit pas, la route étant rude & difficile; ou, s'il s'en doutoit, il eſpéroit qu'il n'auroit pas aſſez de tems pour lui venir fermer ce paſſage. S'étant donc muni de vivres pour huit jours, il fit paſſer la Montagne à ſes Gens, & deſcendit dans la Plaine au-delà de *Soave*; & quoique Piccinino eût fait faire quelques Forts pour empêcher encore le Comte de paſſer par-là, néanmoins ils ne furent pas aſſez bons pour l'arrêter.

QUAND Piccinino vit ſon ennemi paſſé, contre ſon eſpérance, il paſſa au-delà de l'*Adice*, afin de ne pas être obligé de ſoûtenir un combat inégal; deſorte que le Comte entra dans *Vérone*, ſans rencontrer d'oppoſition. Il ne reſtoit plus que *Breſce* à ſecourir. Cette Ville-là eſt ſi proche du *Lac de la Garde*, qu'encore qu'elle ſoit aſſiégée par terre, on peut pourtant la revic-

tuail-

tuailler par eau, ce qui avoit obligé le Duc de ſe rendre maitre de ce Lac; &, au commencement de ſa proſpérité, il avoit pris tous les Lieux qui pouvoient jetter des vivres dans *Breſce* par le moyen de l'eau. Les Vénitiens y avoient bien quelques Galères, mais qui n'étoient pas en état de livrer combat aux Gens du Duc. Le Comte, voyant cela, jugea à propos d'appuyer la Flotte des Vénitiens avec ſes Troupes de terre, & il eſpéroit par ce moyen ſe rendre maitre des Places qui coupoient les vivres à *Breſce*. Il aſſiégea donc *Bandolino*, Château ſitué ſur le Lac, eſpérant qu'en l'emportant, les autres ſe rendroient.

MAIS, la fortune fut contraire au Comte dans cette rencontre, parceque la plûpart de ſon Monde tomba malade, deſorte que, levant le ſiege, il alla à *Zeno*, Château dans le *Véronois*, qui eſt un Lieu abondant & ſain. Piccinino, voyant la retraite du Comte, afin de ne pas perdre l'occaſion, qui lui ſembloit favorable pour ſe rendre entièrement maitre du Lac, laiſſa le gros de ſon Armée à *Vegaſio*, & avec des Troupes choiſies il alla attaquer la Flotte Vénitienne avec tant de

furie, qu'il la prit preſque toute. Cette victoire fit que preſque tous les Châteaux de deſſus le Lac ſe rendirent au vainqueur.

LES Vénitiens, étonnés de cette défaite, & craignant qu'elle ne fut ſuivie de la reddition de Breſce, ſollicitoient le Comte avec empreſſement d'aller la ſecourir. Mais, voyant qu'il n'y avoit plus moyen de le faire par le Lac, & que ç'eût été une témérité de l'entreprendre par la Plaine, à cauſe des Retranchemens, des Redoutes, & des autres défences que Piccinino y avoit faites; enſorte que qui ſe fût engagé au milieu de tout cela, avec une Armée d'ennemis que l'on y eut rencontrée, ſeroit allé chercher une défaite manifeſte: ainſi, il penſa que comme le chemin des Montagnes lui avoit réüſſi pour ſecourir *Vérone*, il pourroit bien auſſi lui aider à ſecourir *Breſce*. Le Comte ayant donc pris cette réſolution, il partit de *Zeno*, & il alla au *Lac de Saint André* par le *Val d'Acri*. De-là il vint à *Torboli* & à *Penda* ſur le *Lac de la Garde*; puis, il paſſa à *Tenna*, qu'il aſſiégea: car, pour entrer dans *Breſce*, il faloit prendre auparavant ce Château-là.

PIC-

PICCININO, ayant découvert le deſſein de Sforce, fit avancer ſon Armée à *Peſquiere*. De-là il marcha au-devant de lui, avec le Marquis de Mantouë, & quelques-unes de ſes meilleures Troupes; & étant venu aux mains, il fut défait & ſes Gens diſſipés, enſorte qu'une partie fut priſe, & l'autre ſe ſauva dans le camp, ou dans les bâtimens qu'ils avoient ſur le Lac. Piccinino ſe retira dans *Tenna*, & la nuit étant venue, il penſa que, s'il attendoit-là le jour à venir, il ne pouvoit pas manquer de tomber entre les mains de l'ennemi; deſorte qu'il aima beaucoup mieux s'expoſer à un danger douteux, que d'en attendre un aſſeuré. Il n'avoit avec lui, de tant de Gens qu'il avoit menez, qu'un ſeul Valet Allemand, très robuſte de ſa perſonne, & qui avoit toûjours été fort fidèle à ſon Maitre. Piccinino lui perſuada de le mettre dans un ſac, & de l'emporter ſur ſes épaules, comme ſi c'étoit du bagage, & de le mettre en Lieu de ſeureté. L'Armée étoit campée autour de *Tenna*; mais, elle ne faiſoit aucune garde à cauſe de la victoire qu'on venoit de remporter: ainſi, l'Allemand pût aiſément ſauver

ſon Maitre; car, s'étant habillé comme un Goujat, il emporta ſon balot tout au travers du camp, ſans trouver le moindre obſtacle, & le rendit ſain & ſauf au milieu de leur Armée.

SI cet avantage eût été ſuivi d'autant de bonne fortune qu'on en avoit eu en le remportant, il auroit été d'un plus grand ſecours à Breſce, & d'une plus grande utilité pour les Vénitiens. Mais, comme on n'en ſût pas profiter, la joie en fut bien-tôt paſſée, & Breſce continua d'être dans la même extrémité; car Piccinino, étant revenu dans ſon camp, chercha les moyens de reparer la perte, qu'il venoit de faire, par quelque avantage nouveau, en ôtant aux Vénitiens les moyens de ſecourir Breſce. Ce Général connoiſſoit bien la Citadelle de Vérone, & il avoit appris de ſes Gens, qui y étoient priſonniers, qu'on y faiſoit mauvaiſe garde, & qu'il étoit aiſé de s'en rendre maitre. Il crût donc que la fortune lui préſentoit l'occaſion de réparer ſon honneur, avec les moyens de changer en affliction la joie que ſes ennemis avoient euë de ſa défaite.

LA Ville de *Vérone* eſt ſituée en *Lombardie*,

hardie, au pied des Montagnes qui ſéparent l'Italie de l'Allemagne; deſorte qu'elle eſt d'une ſituation moyenne entre la Plaine & les Hauteurs. La Riviere de l'*Adice* ſort de la *Vallée de Trente*; &, en entrant en Italie, elle ne s'étend pas d'abord par la Campagne; mais, tournant ſur la gauche le long des Montagnes, elle arrive à Vérone, & elle paſſe dans la Ville ſans la partager en deux parties égales: car, celle qui eſt vers la Plaine eſt bien plus grande, que celle qui eſt du côté des Montagnes, ſur leſquelles il y a deux Citadelles, dont l'une s'appelle *Saint Pierre*, & l'autre *Saint Felix*. Mais, elles paroiſſent toutes deux meilleures par leur ſituation, qu'elles ne le ſont en effet par leurs fortifications; & comme elles ſont ſituées en Lieu élevé, elles commandent toute la Ville. En-deça de l'*Adice*, du côté de la Plaine, il y a deux autres Citadelles tout proche des murailles de la Ville, & qui ſont bien éloignées de mille pas l'une de l'autre. L'une d'elles s'appelle la *vieille*, & l'autre la *nouvelle Citadelle*. Du dedans de l'une, il y a un mur qui va juſqu'à l'autre, & qui fait comme une corde droite à l'égard d'un

arc, que forme la muraille de la Ville, qui s'étend depuis une de ces Forteresses juſqu'à l'autre. Tout le Terrein, qui ſe trouve entre ces deux murailles, eſt rempli d'habitans, & il s'appelle le *Fauxbourg de Saint Zenon.* Ce fut ce Fauxbourg & ces deux Citadelles que Piccinino réſolut d'emporter, eſpérant d'y réüſſir aiſément, tant pour la mauvaiſe garde qu'on y faiſoit toûjours, que parceque la derniere victoire, qu'on avoit remportée, lui faiſoit croire que la négligence étoit encore plus grande; &, enfin, parcequ'il ſavoit qu'il n'y a point d'éxécution plus aiſée à faire, que celle dont l'ennemi ne croit pas que l'on puiſſe venir à bout.

AYANT donc pris des Gens d'élite, il s'en alla de nuit avec le Marquis de Mantouë à *Vérone*; & ayant eſcaladé la *Citadelle neuve*, il l'emporta. De-là, ſes Gens, étant deſcendus dans la Ville, rompirent la porte de *Saint Antoine*, & firent entrer leur Cavalerie. Ceux qui étoient-là de la part des Vénitiens, & qui gardoient la vieille Citadelle, ayant d'abord entendu le bruit qu'on faiſoit lorſqu'on tuoit les gens qui étoient dans la nouvelle, & enſuite quand

quand l'on rompit la porte, s'étant apperçûs que c'étoit les ennemis, ils s'écriérent & ſonnérent l'allarme. Les habitans ſe réveillérent en deſordre, & ceux qui eurent le plus de courage prirent les armes, & allérent dans la Place devant les *Recteurs*. Pendant cela, les Gens de Piccinino avoient ſaccagé le *Fauxbourg de Saint Zenon*, & paſſoient plus avant; deſorte que les habitans voyant que les Troupes du Duc étoient dans la Ville, & qu'il n'y avoit pas moyen de ſe défendre, ils conſeillérent aux *Recteurs Vénitiens* de ſe retirer dans les Citadelles, pour ſauver leurs perſonnes & la Ville même, leur faiſant entendre qu'il valoit mieux conſerver leur vie & les richeſſes des habitans pour une meilleure fortune, que de ſe mettre en riſque de périr & de ruiner la Ville, pour éviter un malheur, dans lequel on étoit déjà. Ainſi, les *Recteurs* & tous les Vénitiens avec eux ſe retirérent dans la *Forteresſe de Saint Felix*. Après cela, quelques-uns des plus conſidérables habitans allérent trouver Piccinino & le Marquis de Mantouë, pour les ſupplier d'aimer mieux poſſéder une telle Ville riche, que pauvre; ce qui leur ſeroit bien

plus

plus honorable, que de la laiſſer ruiner; ſur-tout, puiſqu'ils ne s'étoient point attiré la faveur de leurs anciens Maîtres, ni la haine des nouveaux, par la réſiſtance. Piccinino & le Marquis les conſolérent, & défendirent la Ville du pillage, autant qu'ils pûrent au milieu d'une licence militaire. Et comme ils étoient aſſeurez que le Comte Sforce ne perdroit point de tems pour venir la reprendre, ils firent tout ce qu'ils pûrent pour ſe rendre maîtres des Forts, & ils ſe retranchérent contre ceux qu'ils ne pûrent point prendre, afin que ces Tranchées empêchaſſent les Gens du Comte d'entrer dans la Ville.

SFORCE étoit avec ſon Armée à *Tenna*, où ayant appris cette nouvelle, d'abord il la crût fauſſe; mais, en ayant été aſſeuré par une confirmation, il voulut réparer ſa prémiere négligence par une grande promptitude. Et quoique tous les Chefs lui conſeillaſſent de laiſſer ſes deſſeins ſur *Breſce* & ſur *Vérone*, & de s'en aller à *Vicence*, pour n'être pas aſſiégé par les ennemis en demeurant-là, il n'en voulut rien faire; mais, il voulut eſſaier de reprendre la Ville; & comme on étoit

dans

dans ces embarras, s'étant tourné du côté des *Provéditeurs Vénitiens* *, & de *Bernard Medicis*, qui étoit *Commiſſaire* auprès de lui de la part des *Florentins*, il leur promit de rentrer dans la Ville, pourvû qu'on lui eût conſervé une des quatre Citadelles.

AYANT donc mis ſes Gens en ordre, il marcha avec une diligence extrême vers *Vérone*. Quand Piccinino le vit, il crût qu'il tiroit du côté de *Vicence*, ſuivant le conſeil qu'on lui avoit donné; mais, s'étant apperçû qu'il faiſoit volte-face du côté de la Place, & qu'il faiſoit marcher toutes ſes Troupes du côté de la Citadelle de *Saint Felix*, il ſe diſpoſa auſſi de ſon côté à la défenſe. Mais, il ne vint pas à tems, parceque les Retranchemens n'étoient pas encore faits, que les ſoldats étoient en diſſenſion entr'eux, à cauſe du pillage & des rançons, & qu'il ne pût pas les rallier aſſez-tôt pour s'oppoſer aux Gens du Com-

* Ce terme ſignifie chez les Vénitiens la même choſe que celui de Commiſſaire chez les Toſcans: car, l'un & l'autre commandent des Troupes, & font, outre cela, l'office d'Intendant d'Armée.

Comte, & les empécher de s'approcher de la Citadelle, & par ce moyen d'entrer dans la Ville, qu'ils reprirent glorieuſement, à la honte de Piccinino, & avec perte de ſes Gens: deſorte qu'il ſe retira d'abord dans ſa Citadelle avec le Marquis de Mantouë; & de-là, prenant la Campagne, ils s'enfuirent à *Mantouë*, où ils ramaſſérent les reſtes de leurs Gens qui s'étoient ſauvés, & allérent joindre les autres qui étoient au ſiege de *Breſce*. *Vérone* fut donc priſe & perdue en quatre jours par l'Armée du Duc.

SFORCE, après cet avantage, & après avoir fait entrer avec bien de la peine des vivres dans Breſce, s'en retourna dans ſes Quartiers à Vérone, parcequ'on étoit déjà en Hiver, & qu'il faiſoit grand froid. Il donna ordre, que, pendant cette ſaiſon, l'on fit à *Torboli* quelques Galères, afin d'être ſi fort au Printems, & par eau, & par terre, que l'on pût entiérement délivrer Breſce.

LE Duc voyoit que la ſaiſon arrêtoit la guerre, & qu'il ne pouvoit pas eſpérer de ſe rendre maitre de Breſce & de Vérone, le tout à cauſe des finances & des conſeils des Florentins, qui

qui ne ſe ſouvenoient plus des mortifications que les Vénitiens leur avoient données, & qui n'avoient point voulu rompre avec eux, quelques promeſſes que ce Prince leur eût faites. Tout cela fit réſoudre de faire recueillir aux Florentins dans leurs propres Terres les fruits de leurs ſemences, en attaquant la Toſcane. C'étoit un conſeil que Piccinino & les éxilez de Florence lui donnoient. Le prémier l'y portoit, parcequ'il avoit envie de ſe rendre maitre des Etats de Braccio, & d'ôter à Sforce ce qu'il avoit dans la Marche d'Ancone. Les éxilez lui donnoient auſſi ce conſeil, par la paſſion qu'ils avoient de retourner chez eux; & chacun, de ſon côté, avoit pouſſé le Duc à cela par des raiſons plauſibles & conformes à ſes inclinations.

PICCININO leur faiſoit entendre comment il pouvoit aiſément l'envoyer en Toſcane, en tenant Breſce aſſiégée, puiſqu'il étoit maitre des Poſtes qui ſont ſur le Lac, que les Places qu'il avoit ſur terre étoient bonnes & bien munies, & qu'il avoit aſſez de Troupes & de Chefs pour s'oppoſer à Sforce, en cas qu'il voulût entreprendre quel-

quelque choſe; mais, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il en vint-là, devant que d'avoir délivré Breſce, ce qui étoit une choſe impoſſible: qu'ainſi il feroit la guerre en Toſcane ſans diſcontinuer ſes deſſeins en Lombardie. Il lui faiſoit voir encore, que les Florentins ſeroient contraints, ou de périr, ou de rappeller le Comte, ſi-tôt qu'on iroit dans leur Païs: que, quelque parti qu'ils priſſent là-deſſus, c'étoit toûjours une victoire pour le Duc.

LES éxilez diſoient, *que, ſi Piccinino s'approchoit de Florence, il étoit impoſſible que le Peuple ne prît pas les armes contre leurs Maîtres, dont l'inſolence & la tyrannie les avoient pouſſés à bout.* Ils faiſoient voir, qu'il étoit aiſé d'en approcher, en s'engageant de faire avoir le paſſage libre par le *Catentin*, à cauſe de l'amitié que le Seigneur du Lieu avoit pour *Albizzi*: deſorte que le Duc, porté de lui-même à la choſe, y fut encore excité par les conſeils de tous ces gens-là.

D'AILLEURS, les Vénitiens, quoique l'Hiver fût fort rude, ne laiſſoient pas de preſſer le Comte de ſecourir *Breſce* avec toute l'Armée. Mais, le Com-

Comte disoit, *que la chose étoit alors impossible, & qu'il faloit attendre le Printems; que, cependant, il faloit mettre toutes choses en état, puis éxécuter tout d'un coup ce dessein, & par eau, & par terre.* Cela ne plaisoit pas aux Vénitiens, qui faisoient tous leurs préparatifs lentement, quoique dans leur Armée il n'y eût pas un Régiment complet. Les *Florentins*, ayant eu avis de tout cela, commencérent à s'épouvanter, voyant que la guerre alloit tomber sur eux, & qu'on n'avoit pas faits de grands progrès en Lombardie. Les *Troupes Ecclésiastiques*, d'autre côté, ne leur faisoient pas peu de peine, non pas que le Pape fût de mauvaise volonté contre eux, mais c'est qu'elles étoient sous le commandement du *Patriarche*, qui étoit leur ennemi déclaré, & elles suivoient bien plûtôt ses ordres, que ceux du Pape même. *Jean Vitelesqui de Corneto*, étant d'abord *Notaire Apostolique*, fut fait *Evêque de Ricanati*, ensuite *Patriarche d'Alexandrie*; mais enfin, étant devenu *Cardinal*, on l'appella *le Cardinal de Florence.* C'étoit un homme rusé & courageux, qui sût si bien faire, qu'il se fit fort aimer du Pape & donner le commandement des

Ar-

Armées Eccléſiaſtiques, ayant été Général dans toutes les entrepriſes que le Pape fit en Toſcane, dans la Romagne, au Royaume de Naples, & à Rome: deſorte qu'il acquit tant d'autorité dans les Troupes, & auprès du Pape même, qu'il craignoit de lui commander quelque choſe; & les ſoldats n'obéïſſoient qu'à lui.

CE Cardinal étoit à Rome avec les Troupes lorſque la nouvelle vint que Piccinino paſſoit en Toſcane. Cela redoubla la frayeur des Florentins, qui ſavoient, que, depuis l'éxil d'*Albizi*, le Cardinal étoit leur ennemi ouvert, parcequ'ils n'avoient pas obſervé le Traité fait par ſon moyen entre eux & lui, la médiation de ce Prélat lui ayant même apporté un fort grand préjudice, parceque ce fut ſur ſa parole qu'*Albizi* mit bas les armes; & par-là il donna la facilité au parti contraire de le chaſſer. Ceux donc qui gouvernoient alors croyoient que le tems fût venu de dédommager le parti des éxilez de toutes leurs pertes, ſur-tout s'ils ſe joignoient à Piccinino lorſqu'il viendroit en Toſcane; ce que les Florentins appréhendoient d'autant plus, qu'ils voyoient qu'il abandonnoit un

deſ-

deſſein prêt à réüſſir, pour en venir faire de nouveaux & d'incertains: *Ce qu'il n'eût jamais entrepris*, diſoient-ils, *s'il n'avoit quelque intelligence ſecrette, ou quelque ſtratagême dans l'eſprit.* Ils avoient donné avis au Pape de leurs ſujets de crainte, & le *St. Pere* avoit commencé à s'appercevoir qu'il avoit trop donné d'autorité aux autres. Mais, pendant que les Florentins étoient dans ces inquiétudes, la fortune leur montra les moyens de s'aſſeurer du Patriarche.

LA République tenoit par-tout des eſpions très exacts, pour examiner ceux qui portoient les lettres, afin de découvrir s'il n'y auroit pas quelque mal-intentionné qui machinât quelque entrepriſe ſur l'Etat. Le hazard voulut qu'on prit à *Monte Pulciano* des lettres que le Patriarche écrivoit à Piccinino ſans le conſentement du Pape. Auſſi-tôt le *Magiſtrat*, établi pour la conduite de la guerre, les porta à *Sa Sainteté*: & quoiqu'elles fuſſent écrites d'un caractère contrefait, & que le ſens en fût tellement embrouillé, que l'on ne pouvoit rien tirer de clair, cependant, cette obſcurité affectée, avec la correſpondance que le Patriarche

che tenoit avec l'ennemi, mirent l'eſprit du Pape dans une telle allarme, qu'il réſolut de s'aſſeurer de ſa perſonne, & en donna la commiſſion à *Antoine Rido de Padouë*, qui étoit Gouverneur du *Château Saint Ange* de Rome. Si-tôt qu'il eut cet ordre, il n'attendoit que l'occaſion pour l'éxécuter.

LE Patriarche avoit réſolu d'aller en Toſcane, & voulant partir de Rome le lendemain, il envoya dire au Gouverneur de ſe trouver le matin ſur le *Pont Saint Ange*, parcequ'il avoit quelque choſe à lui dire en paſſant. Rido crut avoir trouvé l'occaſion, & ayant donné les ordres néceſſaires à ſes Gens, il attendit le Patriarche à l'heure marquée ſur le pont levis du Château, où, dès qu'il fut arrivé, & que Rido eut lié la converſation, il fit ſigne à ſes Gens de lever le pont: deſorte que le Patriarche, de *Général d'Armée* qu'il étoit, ſe vit tout d'un coup le priſonnier du Commandant d'un Château. Les Gens qui l'accompagnoient commencérent à murmurer; mais, ayant appris les ordres du Pape, ils s'appaiſérent. Le Gouverneur conſola par ſes honnêtetez le Patriarche; & l'exhortant à prendre courage, & d'avoir

de

de bonnes eſpérances, il lui dit, *qu'on n'arrêtoit pas des gens de ſa ſorte pour les laiſſer aller enſuite, & que ceux qu'il étoit dangereux de prendre ne devoient pas être relâchés, lorſqu'une fois on avoit fait la démarche de ſe ſaiſir d'eux:* ainſi, ce Cardinal mourut, peu de tems après, en priſon. Le Pape donna le commandement de ſes Troupes à *Louïs, Patriarche d'Aquilée*, & s'engagea de prendre la défenſe de la Toſcane avec quatre mille Chevaux & deux mille Fantaſſins, quoique juſque-là il n'eût jamais voulu conſentir à ſe mêler des diférens de la ligue & du Duc de Milan.

LES Florentins, ſe voyant délivrés de cette appréhenſion, n'avoient plus que celle de Piccinino & des deſordres de la Lombardie, à cauſe de la meſintelligence qui étoit ſurvenue entre le Comte Sforce & les Vénitiens, dont voulant s'informer à fond, ils députérent à Veniſe *Neri de Gino Capponi*, & *Julien d'Avanzati*, leur donnant ordre de régler l'état de guerre pour la campagne prochaine, & que Neri, après avoir entendu les raiſons des Vénitiens, s'en allât trouver le Comte, pour entendre les ſiennes, &

pour le disposer à tout ce qu'il faloit qu'il fit pour le bien des Confédérez. Ces Ambassadeurs n'étoient pas encore arrivés à *Ferrare*, qu'ils apprirent que Piccinino avoit passé le *Pô* avec six mille Chevaux; ce qui leur fit hâter leur voyage: &, quand ils furent arrivés à Venise, ils trouvérent la *Seigneurie* entièrement résoluë qu'on secourût *Bresce*, sans différer davantage, puisque la Ville ne pouvoit pas soûtenir jusqu'au Printems, & attendre que la Flotte distinée pour le Lac fût prête, mais que, n'ayant pas d'espérance d'un autre secours que de celui-là, elle succomberoit; ce qui rendroit le Duc triomphant, & leur feroit perdre tout leur Etat de Terre-Ferme. Neri, là-dessus, alla à Vérone pour entendre ce que diroit le Comte, qui lui démontra avec beaucoup de bonnes raisons, qu'il étoit inutile pour-lors de mener de la Cavalerie du côté de *Bresce*, & que cela porteroit un grand préjudice pour les desseins du Printems, parcequ'il étoit impossible de rien entreprendre dans la saison où l'on se trouvoit alors, & dans une telle situation que celle de *Bresce*, qui pût lui être avantageux: que l'on ne feroit que fatiguer & mettre

tre en desordre l'Armée, ensorte qu'elle seroit hors d'état d'agir dans la belle saison; & qu'il faudroit la remettre dans ses Quartiers à Vérone, pour reparer les desordres arrivés pendant l'Hiver, & pour refaire les nouvelles provisions nécessaires pour la campagne: desorte que tout le tems propre pour l'éxécution se consumeroit à faire des marches & des contremarches.

ORSATTO JUSTINIANI & *Jean Pisani* étoient à Vérone, députez auprès du Comte pour y traiter de cette affaire. Enfin, après bien des contestes, il fut conclu avec eux, *que les Vénitiens donneroient au Comte quatre-vingt mille Ducats pour le Printems prochain, & à leurs autres Troupes quarante Ducats pour chacun; & qu'on se hâteroit d'entrer en campagne avec toute l'Armée, pour donner sur les Etats du Duc, afin que, craignant pour lui-même, il fit revenir Piccinino en Lombardie.* Après cette conclusion, les Députez retournérent à Venise: mais, les Vénitiens agissoient lentement, à cause que la somme étoit fort grosse.

CEPENDANT, Piccinino continuoit sa route, & il étoit déjà arrivé dans la Romagne, où il fit tant avec les enfans de

Pandolfe Malateſta *, que, ſe détachant des Vénitiens, ils prirent le parti du Duc de Milan. Cet accident déplut beaucoup à Veniſe, & encore plus à Florence, parcequ'ils avoient eſpéré les uns & les autres de faire tête par-là à Piccinino. Mais, voyant les *Malateſti* déclarés contr'eux, les *Florentins* furent fort étonnés, d'autant plus qu'ils appréhendoient que *Pierre Jean Paul des Urſins*, leur Général, qui ſe trouvoit ſur les Terres des *Malateſti*, ne fut défait par Piccinino; &, par conſéquent, qu'ils ne demeuraſſent dépourvûs de toute défenſe. Cette même nouvelle n'étonna pas moins le Comte Sforce, parceque Piccinino paſſant en Toſcane, il craignoit qu'il ne lui enlevât la Marche. Ce Général ayant donc réſolu d'aller garder ſa Maiſon, il vint à Veniſe; & ayant été admis à l'audiance, il fit voir, „ qu'il étoit néceſſaire à la ligue qu'il „ fit un voyage en Toſcane, parce„ qu'il faloit faire la guerre dans les „ Païs où étoit l'Armée & le Général „ des

* C'étoit les Seigneurs de *Rimini*, qui eſt une Ville ſur le Golfe de Veniſe, appartenant à preſent au Pape.

„ des ennemis, & non pas où étoient „ ſes Places & ſes Garniſons : car, „ quand on a défait une Armée, la „ guerre eſt finie ; mais, quand on a „ pris les Places, & que l'Armée eſt „ en ſon entier, la guerre n'en eſt que „ plus échauffée ; aſſeurant d'ailleurs, „ que la Marche & la Toſcane étoient perdues, ſi l'on ne s'oppoſoit „ pas vigoureuſement à Piccinino ; & „ que ces Provinces-là étant perdues, „ il ne reſtoit plus de reſſources à la „ Lombardie : mais que, quand elle en „ auroit, pour lui, il n'avoit nullement „ l'intention d'abandonner ſes Sujets „ & ſes Alliez, & qu'étant paſſé en „ Lombardie *Prince*, il ne prétendoit „ pas s'en retourner ſimple Capitaine. „

Le Doge lui répondit, „ qu'il n'ignoroit pas, que, dès qu'il ſeroit „ non ſeulement parti de Lombardie, „ mais même dès qu'il ſeroit au-delà „ du Pô, tout leur Etat de Terre-Ferme étoit perdu, & qu'ils n'étoient pas réſolus de faire davantage de dépenſe pour le conſerver, „ parceque c'eſt une grande imprudence de vouloir tâcher de défendre „ une choſe qu'il faut perdre de né-

„ ceſſité, & qu'il y a bien moins de
„ préjudice & de honte à perdre ſeule-
„ ment ſon Etat, qu'à perdre, & ſon Etat,
„ & ſon argent, tout à la fois : que, lorſ-
„ que la République auroit ſuccombé,
„ l'on verroit alors combien le crédit
„ des Vénitiens eſt néceſſaire pour
„ conſerver la Toſcane & la Roma-
„ gne : qu'ainſi ils étoient oppoſés en-
„ tièrement à ſon ſentiment, parce-
„ qu'ils croyoient que l'on ſeroit vic-
„ torieux par-tout ailleurs, lorſqu'on
„ le ſeroit en Lombardie : qu'il étoit
„ aiſé de le devenir, puiſque les Etats
„ du Duc étoient entièrement décou-
„ verts par le départ de Piccinino,
„ enſorte que l'on pouvoit aiſément
„ les ruiner devant qu'il pût le rappel-
„ ler, ou trouver quelque autre reme-
„ de : & qu'en examinant bien le fait
„ avec toute la pénétration & la pru-
„ dence poſſible, l'on verroit aiſé-
„ ment que le Duc ne s'eſt réſolu d'en-
„ voyer ſon Général en Toſcane,
„ que pour faire déſiſter le Comte de
„ ces deſſeins-là, & pour porter chez
„ les autres la guerre qui étoit chez
„ lui ; deſorte que ſi le Comte ſuivoit
„ Piccinino, ſans une néceſſité extrê-
„ me, c'étoit juſtement faire l'inten-
„ tion

„ tion du Duc, & donner dans le
„ piege qu'il tendoit. Mais, ſi l'on
„ veut faire demeurer l'Armée en
„ Lombardie, & pourvoir à la Toſca-
„ ne le mieux qu'il ſe pourra, il com-
„ mencera, quoique tard, à s'apper-
„ cevoir qu'il a pris un méchant par-
„ ti; & il ne le verra, que dans le
„ tems qu'il ſera ruiné en Lombar-
„ die ſans avoir fait de progrès en
„ Toſcane. „

APRE'S que chacun eut raiſonné & repliqué à ſon tour, l'on conclut de demeurer encore quelque tems, pour voir quel effet produiroit le Traité fait entre Piccinino & les Malateſti; ſi les Florentins pouvoient encore ſe ſervir de *Pierre des Urſins*; & ſi le Pape entroit franchement dans les intérêts de la ligue, comme il l'avoit promis. Après cette réſolution, on apprit en peu de jours, que les Malateſti étoient entrés dans ce Traité, plus par crainte, que par mauvaiſe intention; que Des Urſins étoit allé vers la Toſcane avec ſes Troupes; & que le Pape étoit mieux intentionné que jamais pour la ligue.

CES nouvelles confirmérent le Comte à demeurer en Lombardie; & *Cap-*

poni retourna à *Florence* avec mille hommes de leur Cavalerie & cinq-cens de celle des autres, aux conditions que, ſi *Sforce* étoit abſolument néceſſaire en Toſcane, il partiroit au prémier avis, ſans délibérer davantage. *Capponi* arriva donc en Avril à *Florence* avec cette Cavalerie, & le même jour il ſe joignit à *Des Urſins*.

CEPENDANT, Piccinino, ayant mis ordre aux affaires de la Romagne, avoit deſſein de paſſer en Toſcane; & comme il voulut paſſer par les *Alpes de Saint Benoit* & par la *Vallée de Montone*, il trouva ces paſſages ſi bien défendus par la valeur de *Nicolas de Piſe*, qu'il vit bien que tous ſes efforts ſeroient inutiles de ce côté-là. Or, parceque dans une ſi prompte attaque les Florentins étoient fort mal pourvûs de Soldats & d'Officiers, ils avoient envoyé aux paſſages de ces Montagnes pluſieurs de leurs Citoyens avec de l'Infanterie levée à la hâte. Le *Chevalier Orlandini* ſe trouvant avec eux, on lui confia la garde du *Château de Marradi* & le paſſage des *Alpes* de ce côté-là. Piccinino n'ayant pas crû pouvoir forcer le paſſage de *Saint Benoit*, à cauſe de la valeur de celui qui le

le gardoit, il jugea qu'il viendroit plus facilement à bout de celui de *Marradi*, à cauſe de la poltronnerie de ſon Gouverneur. *Marradi* eſt un Château ſitué au pied des *Alpes*, qui ſépare la *Romagne* de la *Toſcane*; mais, du côté qui regarde la *Romagne*, & au commencement du *Val de Lamona*, il eſt fort, à cauſe de la Riviere, des Montagnes, & du grand nombre d'habitans, quoique d'ailleurs il ſoit ſans murailles: car les gens du Lieu ſont aguerris & fidèles, & la Riviere a tellement mangé le Terrein, & creuſé deſſous ſi profondement, que le Poſte eſt inacceſſible du côté de la Vallée, pourvû qu'on garde un petit pont qui y eſt; & du côté des Montagnes, les rochers ſont ſi eſcarpés, que cette ſituation eſt très aſſeurée.

CEPENDANT, la lâcheté du Chevalier rendit les gens ſans courage & le Lieu ſans défenſe; car, dès qu'il entendit le bruit des ennemis, il abandonna tout, & s'enfuit avec tout ſon Monde ſans s'arrêter, ſi ce n'eſt lorſqu'il fut arrivé au *Bourg Saint Laurent*. Piccinino prit poſſeſſion du Poſte abandonné, étant rempli de ſurpriſe de ce qu'on ne l'avoit pas défendu, & de

joie d'en être le Maitre. Il descendit dans le *Val Mugello*, où il prit quelques Châteaux, & fit camper son Armée à *Puliciano*, d'où il faisoit des courses sur tout le Païs, jusqu'aux Montagnes de *Fiesole*. Il fut même si hardi, qu'il passa l'*Arne*, & vint piller & ravager jusqu'à une bonne lieuë de Florence.

LES *Florentins*, d'autre côté, sans s'étonner, commencérent à s'affermir dans le Gouvernement, sur quoi ils n'avoient rien à appréhender, à cause de l'amour du Peuple pour *Cosme de Medicis*, & à cause qu'ils avoient mis les prémieres charges entre les mains d'un petit nombre des Citoyens les plus puissans, qui asseuroient les choses par une grande sévérité, s'ils voyoient ce Peuple dans la plus légere disposition d'entreprendre quelque nouveauté. Ils savoient d'ailleurs combien Capponi devoit amener de secours en Lombardie, par le Traité qu'il y avoit fait; & ils attendoient les Troupes du Pape. Ces espérances les soûtinrent jusqu'à la venue de Capponi: mais, ayant trouvé la Ville qui commençoit à s'effrayer & à se troubler, il résolut de sortir en campagne, pour arrêter un

un peu les courſes & les ſaccagemens de Piccinino ; & ayant fait un Corps de beaucoup de Fantaſſins, pris du nombre des habitans, avec la Cavalerie qu'il avoit, il ſortit & reprit *Rémole*, que les ennemis tenoient ; & s'y étant campé, il les empêcha de faire des courſes, & donna de grandes eſpérances aux Citoyens de chaſſer leur ennemi d'auprès d'eux.

PICCININO voyant que les Florentins n'avoient fait aucun mouvement lorſqu'ils étoient ſans Troupes, & ayant appris la grande tranquillité qui étoit dans la Ville, il crût qu'il perdoit-là ſon tems, & réſolut de faire d'autres entrepriſes, afin que les Florentins fuſſent obligés d'envoyer leurs Troupes après lui, & qu'il put trouver l'occaſion de leur livrer bataille ; car, il eſpéroit qu'en la gagnant, tout le reſte iroit comme il le ſonhaittoit. Dans l'Armée de Piccinino il y avoit le *Comte de Poppi*, qui, voyant les ennemis dans le *Val de Mugello*, avoit quitté le parti des Florentins, avec qui il étoit ligué. Comme ils avoient appréhendé la choſe dès le commencement, ils réſolurent de l'attacher davantage à leurs intérêts, en lui augmen-

tant ſa penſion, & en le faiſant leur *Commiſſaire* ſur toutes les Places de ſon voiſinage. Néanmoins, l'amour de parti a tant de pouvoir ſur l'eſprit des hommes, qu'il n'y eut, ni bienfaits, ni craintes, qui pûſſent faire oublier à ce Comte l'amitié qu'il avoit pour *Albizi* & pour ceux qui gouvernoient autrefois avec lui: deſorte que, dès qu'il ſût les approches de Piccinino, il ſe joignit à lui, & le conſeilloit avec de grandes inſtances de s'éloigner de la Ville, & de paſſer dans le *Caſentin*, lui faiſant voir la force de ce Païs, & comment il pouvoit de-là tenir les ennemis à l'étroit.

PICCININO ſuivit cet avis, & étant arrivé dans le *Caſentin*, il prit *Romene* & *Bibiene*; puis, il aſſiégea le *Château de Saint Nicolas*. Ce Château eſt ſitué au pied des *Alpes*, qui ſéparent le *Caſentin* du *Val d'Arne*; & comme la Place eſt élevée, & qu'elle avoit une forte Garniſon, le ſiege fut difficile, quoique Piccinino la battît avec toute ſorte d'Artillerie. Il y avoit déjà vingt jours que ce ſiege duroit, & pendant ce tems-là les *Florentins* avoient raſſemblé toutes leurs Troupes, ayant déjà trois mille Chevaux à

Feg-

Fegguine, dont *Des Urſins* étoit Général, & *Capponi* & *Bernard de Medicis Commiſſaires* *. Les gens du Château aſſiégé leur avoient envoyé quatre Députez leur demander du ſecours. Après que les *Commiſſaires* eurent reconnu le Terrein, ils jugérent qu'ils ne pouvoient leur en envoyer, que par les *Alpes* qui viennent du *Val d'Arne*, dont l'ennemi pouvoit occuper les Hauteurs avant qu'on y put arriver, parce qu'il avoit moins de chemin à faire, & qu'il étoit impoſſible d'y aller ſans qu'il s'en apperçût. C'étoit donc tenter une choſe qui ne pouvoit réüſſir, & qui pouvoit perdre leurs Troupes. Les *Commiſſaires*, là-deſſus, ayant donné des louanges aux habitans du Château ſur leur fidélité, leur ordonnérent de ſe rendre quand ils ne pourroient plus tenir.

PICCININO prit donc la Place après vingt-&-deux jours de ſiege; & ayant perdu tant de tems par une ſi petite conquête, cela fut la principale cauſe que ſon deſſein ne lui réüſſit pas, par-

* C'eſt le terme de l'Auteur, qui revient à peu près à celui de Lieutenant-Général & d'Intendant tout enſemble de l'Armée.

parceque, s'il eût toûjours tenu ſes Troupes auprès de Florence, il eût obligé les Magiſtrats à ne pas preſſer le Peuple de payer de gros impôts; & ayant l'ennemi ſi près, ils ne pouvoient pas ramaſſer leurs Troupes ſi aiſément, ni faire tous leurs préparatifs comme lorſqu'il ſe fût éloigné: même, bien des Citoyens auroient eu deſſein de négocier quelque accord avec Piccinino, afin de s'aſſeurer de lui par un Traité, voyant que la guerre alloit tirer de longue. Mais, la paſſion que le Comte de Poppi avoit de ſe venger des habitans de cette Place-là, qui avoient longtems été ſes ennemis, lui fit donner ce conſeil; & Piccinino le prit pour le contenter; mais, il fut cauſe de la ruine de l'un & de l'autre: car, il arrive rarement que la paſſion particuliere ne porte pas préjudice au bien général.

PICCININO, pouſſant plus loin ſes conquêtes, prit *Raſſina* & *Quiouſi*. Le Comte lui conſeilloit de ſe loger-là, lui faiſant voir qu'il pouvoit étendre ſes Troupes entre *Quiouſi*, la *Pieve*, & *Capreſe*, & qu'il étoit par-là maitre des *Alpes*, pouvant aiſément deſcendre dans le *Caſentin*, dans le *Val d'Arne*,

ne, dans le *Val di Quiana*, & dans le *Val du Tibre*, & être ſur les ennemis au prémier mouvement qu'ils feroient. Mais, Piccinino, voyant l'âpreté du Païs, lui répondit, *qu'il ne nourriſſoit pas ſes chevaux de pierres*, & marcha vers *Borgo San Sepolcro*, où il fut fort bien reçû. De-là il ſonda les habitans de *Città di Caſtello*; mais, ils n'écoutérent point ſes propoſitions, étant Alliez des *Florentins*. Et comme il vouloit avoir la Ville de *Pérouſe* à ſa dévotion, il s'y en alla avec quarante Chevaux, & il y fut reçû avec des marques d'amitié, parcequ'il étoit un de leurs Citoyens. Mais, en peu de tems, il leur devint ſuſpect, & quelque choſe qu'il voulût traiter avec eux, il ne vint à bout d'aucune: deſorte qu'après avoir reçû d'eux huit mille *Ducats*, il s'en retourna à ſon Armée.

APRE'S cette petite expédition, il forma une intelligence dans *Cortone*, pour l'enlever aux *Florentins*; mais, étant découverte avant que le tems pris pour l'éxécution fût échû, ſes deſſeins échouérent. *Bartelemi de Senſo* étoit un des prémiers Citoyens de la Ville; & comme il alloit un ſoir,

par

par l'ordre du Gouverneur, garder une des portes, il fut averti par un de ſes amis de n'y pas aller, s'il ne vouloit point être tué. Senſo voulut ſavoir la choſe à fond, & il découvrit toute la trâme qui ſe négocoit avec Piccinino; deſorte qu'il la découvrit par ordre au Gouverneur, qui s'étant aſſeuré des Chefs de la conjuration, & ayant redoublé les Gardes, il attendit que Piccinino vint, ſelon que l'accord avoit été fait. Mais, étant venu en effet la nuit, & ayant vû que la Mine étoit éventée, il retourna à ſon camp.

PENDANT que tout cela ſe paſſoit en Toſcane ſans grands ſuccès pour les Troupes du Duc de Milan, il n'étoit pas non plus en repos dans la Lombardie, mais à ſon préjudice; car, le tems permit que le Comte Sforce ſe mit en campagne avec ſon Armée. Or, parceque les Vénitiens avoient redoublé leur Flotte, le Comte voulut, avant toutes choſes, qu'on ſe rendit maitre de toutes les Places qui étoient ſur le Lac, parce qu'en chaſſant le Duc de-là, on jugeoit tout le reſte facile. Il attaqua donc les Gens de ce Prince avec les Galères des Vénitiens, & les battit, & prit tous les Châteaux qu'il

qu'il tenoit auprès du Lac: deſorte que l'Armée qui aſſiégeoit *Breſce*, ayant appris toutes ces fâcheuſes nouvelles, leva le ſiege après l'avoir continué trois ans.

APRE'S cette victoire, le Comte marcha vers les ennemis, qui s'étoient retirés à *Soncino*, Château ſitué ſur la *Riviere d'Oglio*, & il les en délogea, les obligeant de ſe retirer à *Crémone*, où le Duc fit tête, gardant ſes Terres de ce côté-là. Mais, comme le Comte le ſerroit tous les jours de plus près, & qu'il appréhendoit de perdre la plus grande partie de ſes Etats, il s'apperçût de la faute qu'il avoit faite d'envoyer Piccinino en *Toſcane*; &, afin de la reparer, il lui écrivit, *qu'en quelque état qu'il ſe trouvât, & quelques avancées que fuſſent ſes entrepriſes, il revint inceſſamment, & en grande diligence, en Lombardie.*

CEPENDANT, les *Florentins*, par le moyen de leurs *Commiſſaires*, avoient joint leurs Troupes à celles du Pape, & avoient fait halte à *Anguiari*, Châtenu ſitué au pied des Montagnes qui ſéparent le *Val du Tibre* du *Val di Quiana*, & qui eſt éloigné de *Borgo San*

San Sepolcro environ *quatre Milles* *. Le Païs eſt uni, & la Campagne propre pour les chevaux, & pour faire la guerre; & comme ils ſavoient les avantages que remportoit le Comte Sforce, & le rappel de Piccinino, ils crûrent qu'ils ſortiroient victorieux de cette guerre, ſans tirer l'épée. Ceux donc qui dirigeoient les affaires de la guerre écrivirent aux Chefs, *qu'ils ſe donnaſſent bien de garde d'en venir aux mains, parceque Piccinino ſeroit obligé de quitter la Toſcane dans peu de jours.*

CET ordre vint à ſa connoiſſance, & voyant la néceſſité où il étoit de partir, afin de tenter toutes choſes, il réſolut de livrer bataille, eſpérant de ſurprendre l'ennemi à dépourvû, parce qu'il ſavoit que ſon deſſein n'étoit pas de ſe battre. *Albizi*, le *Comte de Poppi*, & les *éxilez de Florence*, fortifioient Piccinino dans cette penſée, parce qu'ils ſe voyoient manifeſtement perdus s'il s'en alloit; mais, ſi l'on donnoit combat, ils eſpéroient le gagner, ou, au moins, le perdre avec honneur. La réſolution étant donc priſe

* C'eſt à peu près deux lieuës de Paris.

priſe de combattre, l'on fit partir l'Armée de ſon Poſte, & marcher entre *Città Caſtello* & *Borgo*; où étant arrivée ſans que les ennemis s'en apperçûſſent, l'on tira de ce Lieu deux mille hommes, qui, ſe fiant ſur la valeur du Général, & ayant envie de piller, le ſuivirent. Piccinino marchant donc vers *Anguiari* avec ſon Armée en ordre de bataille, il n'étoit pas à deux Milles des *Florentins*, que *Michelet Attendulo* apperçût une groſſe pouſſiere, & ayant vû que c'étoit les ennemis, il cria aux armes. Le deſordre fut grand dans le camp; car, comme ces ſortes d'Armées campent d'ordinaire ſans aucune regle de diſcipline militaire, l'on avoit ajoûté à ce défaut une grande négligence, parceque l'on s'imaginoit que l'ennemi fût éloigné, & plus diſpoſé à la fuite, qu'au combat: deſorte que tous les ſoldats étoient ſans armes, éloignés de leurs Quartiers, & dans les Lieux que la fraicheur & le plaiſir leur avoit fait rechercher. Cependant, la diligence du Général & des *Commiſſaires* fut ſi grande, que tout étoit à cheval, & en état de ſoûtenir le choc, avant que l'ennemi fût arrivé.

COMME donc *Attendulo* fut le premier

mier qui découvrit l'ennemi, il alla auſſi le prémier à ſa rencontre, & il courut avec ſes Gens ſur le pont de la Riviere qui coupe le chemin en travers proche d'*Anguiari*. *Des Urſins* avoit fait combler les foſſez qui étoient de côté & d'autre du chemin qui va depuis le pont juſqu'à *Anguiari*, devant que Piccinino fût arrivé ; & *Attendulo* ſe poſta à l'oppoſite du pont. *Simoncino*, Chef des Troupes du Pape, & le Légat, prirent le Terrein à droite, & *Des Urſins* avec les *Commiſſaires Florentins* prirent celui qui eſt à gauche, plaçant leur Infanterie ſur les bords de la Riviere à droite & à gauche. Les ennemis n'avoient donc aucun moyen de pouvoir joindre les *Florentins*, que par le paſſage du pont, & leur Armée n'avoit auſſi à combattre que-là. Ils avoient néanmoins commandé à leurs Gens de Pied, que ſi l'Infanterie des ennemis ſortoit du chemin, pour venir ſur les flancs de leurs Gendarmes, ils tiraſſent ſur elle avec les *Arbalettes*, afin qu'elle ne pût pas donner ſur leurs Chevaux qui paſſeroient ſur le pont.

LES prémiers ennemis qui parurent furent ſoûtenus vigoureuſement par

At-

Attendulo, & repouſſés de même ; mais, *Aſtorre* & *François Piccinino* *, ſurvenant avec des Gens choiſis, ils donnérent ſur lui avec une telle furie, qu'ils prirent le pont, & le pouſſérent juſqu'au commencement de la montée qui va à *Anguiari* ; d'où ils furent repouſſés à leur tour, & chaſſés au-delà du pont par des Gens qui les prirent en flanc. Ce combat dura deux heures, pendant leſquelles, tantôt Piccinino, tantôt les Florentins, étoient maitres du pont ; & quoique le combat fût égal ſur ce pont, cependant, & en deçà, & en delà, Piccinino avoit un grand deſavantage, parceque, quand ſes Gens le paſſoient, ils trouvoient leurs ennemis en gros Corps, & qui pouvoient aiſément agir, à cauſe qu'on avoit eſplanadé le Terrein en abbattant les foſſez ; deſorte qu'il étoit aiſé de rafraichir ceux qui commençoient à ſe laſſer, en mettant en leur place des Gens qui n'avoient point encore combattu. Mais, lorſque les Troupes Florentines paſſoient de l'autre côté, ce n'étoit pas la même choſe, parce qu'il étoit difficile à Piccinino de rafraichir ſes Gens,

* C'eſt le Fils du Général.

Gens, à cauſe des foſſez & des douves qui les reſſerroient, & qui barroient le chemin: & cela parut bien par l'expérience; car, Piccinino emporta bien des fois le pont, mais ſes Gens furent toûjours repouſſés par leurs ennemis, à qui il étoit ſi aiſé de ſe refraichir. Mais, quand les *Florentins* eurent pris le pont, & qu'ils furent entrés dans le chemin, Piccinino n'étant pas à tems pour rafraichir ſes Gens, à cauſe de la furie des attaquans & de l'incommodité du Terrein, ceux de devant, tombant ſur les autres, & ſe mélant avec eux, y apportérent la confuſion; enſorte que l'Armée fut obligée de tourner le dos, & chacun s'enfuit en deſordre vers le *Borgo*. Les *Florentins* s'attachérent au pillage, qui fut fort grand en priſonniers, équipages, & chevaux; car, il ne s'en ſauva pas mille avec Piccinino. Les habitans de *Borgo*, qui s'étoient joints à ce Général, dans l'eſpérance de piller, furent eux-mêmes la proie de leurs ennemis; car, ils furent tous faits priſonniers & mis à rançon; l'on prit tous les Drapeaux, les Charrois, & les *Fourgons*.

CETTE victoire fut bien plus avantageuſe

tageuſe pour la *Toſcane*, que préjudiciable au *Duc de Milan*, parceque, ſi les *Florentins* euſſent perdu la bataille, ce Prince devenoit Maitre de toute cette Province. Mais lui, étant vaincu, ne perdoit rien que les armes & les chevaux de ſon Armée, dont on peut ſe remonter avec peu de dépenſe; car, jamais on n'a vû des tems où la guerre fût moins dangereuſe pour ceux qui la faiſoient chez les autres; & dans une ſi grande déroute, & dans un combat qui dura ſi longtems, puiſque l'on ſe battit depuis *vingt heures juſqu'à vingt-&-quatre* *, il ne mourut qu'un ſeul homme, encore mourut-il par une chûte de cheval & non pas par ſes bleſſures, ou par quelque coup d'honneur. Les gens ſe battoient donc alors ſans péril, parcequ'étant tous à cheval, & couverts de bonnes armes défenſives, lorſqu'ils ſe rendoient, il n'y avoit pas lieu de les faire mourir: ainſi, dans la mélée ils étoient à couvert de la mort par leurs armes; & lorſqu'ils étoient las de combattre, ils ſau-

* Dans les grands jours cela ſignifie, ſelon nôtre maniere de cómpter, depuis 4. heures du ſoir juſqu'à 8, ou environ.

ſauvoient auſſi leur vie en ſe rendant à l'ennemi.

CETTE bataille eſt un grand éxemple de la pauvre maniere de faire la guerre en ces tems-là, tant par ce qui arriva dans la mélée, que dans les ſuites: car, l'ennemi étant vaincu, & s'étant renfermé dans *Borgo*, les *Commiſſaires* vouloient le pourſuivre, & l'y aſſiéger, pour remporter une victoire complette; mais, il n'y eut, ni Officier, ni Soldat, qui vouluſſent y conſentir, diſant, *qu'ils vouloient mettre leur butin en Lieu de ſeureté, & pancer les bleſſez.* Mais, ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que le lendemain, en plein midi, & ſans demander aucun congé, ni au Général, ni aux *Commiſſaires*, ils allérent à *Arezzo*, où ayant mis leur butin, ils revinrent à *Anguiari*. C'eſt-là une choſe tellement contre toutes les regles de la diſcipline, que les moindres reſtes d'une Armée battue, qui auroient eu quelque conduite, auroit avec raiſon arraché la victoire à de telles gens, qui l'avoient gagnée ſi injuſtement. Outre cela, les *Commiſſaires* vouloient qu'ils gardaſſent les priſonniers, afin d'ôter l'occaſion à l'ennemi de ſe remettre en état; mais,

mais, ils leur donnérent la liberté malgré leurs Commandans. Tout cela fait regarder avec étonnement, qu'une Armée, compoſée de telles gens, puiſſe gagner une bataille, & qu'il s'en puiſſe rencontrer une aſſez foible, & aſſez lâche, pour ſe laiſſer battre par eux.

PENDANT que les Soldats Florentins allérent à *Arezzo*, Piccinino eut le tems de partir de *Borgo* avec ſes Gens, prenant ſa marche vers la *Romagne*. Les *éxilez de Florence* ſe retirérent auſſi avec lui. Ces malheureux voyant toute eſpérance perdue de retourner dans leur Patrie, ils ſe partagérent en pluſieurs Endroits de l'Italie & ailleurs, ſelon la commodité de chacun. *Albizi* alla demeurer à *Ancone*, où ayant fait le deſſein d'acquérir une Patrie celeſte, puiſqu'il avoit perdu celle de la Terre, il fit le voyage de la *Terre Sainte*; & à ſon retour il mourut à table, étant aux nôces d'une de ſes filles, la fortune lui ayant été favorable, au moins en cela, que de permettre qu'il mourût dans le jour le moins malheureux de ſon éxil. C'étoit véritablement un homme fort eſtimé dans toutes ſortes de conditions;

mais, il l'auroit été encore davantage, ſi ſa deſtinée l'avoit fait naitre dans un Etat bien uni, parceque dans un Païs en diviſion, pluſieurs de ces belles qualitez, qui lui faiſoient tort, lui auroient été fort avantageuſes au milieu de la paix & de la bonne intelligence des Citoyens.

QUAND les ſoldats du camp des *Florentins* eurent fait leur voyage d'*Arezzo*, & que Piccinino fut parti, les *Commiſſaires* ſe préſentéreut devant *Borgo*. Les habitans vouloient ſe rendre aux *Florentins*, & ceux-ci ne vouloient pas les recevoir; mais, dans ce Traité, le Légat du Pape ſoupçonna les *Commiſſaires* de vouloir prendre cette Place ſur l'*Egliſe*; deſorte qu'ils en vinrent aux groſſes paroles, & on en ſeroit venu aux mains entre les Troupes de l'*Egliſe* & les *Florentins*, ſi le pour-parler eût duré longtems: mais, comme il ſe termina au contentement du Légat, tout ſe pacifia.

PENDANT l'affaire de *Borgo*, il vint un bruit, que Piccinino étoit allé vers Rome; d'autres diſoient qu'il étoit allé dans la Marche. Cela fit prendre la réſolution au Légat & aux Troupes de Sforce de marcher vers *Pérouſe*, pour ſe-

ſecourir, ou la Marche, ou Rome, en cas que Piccinino y fût allé; & *Bernard de Medicis* alla avec eux, pendant que *Capponi* & les *Troupes Florentines* allérent à la conquête du *Caſentin*. Sans donc perdre de tems, *Capponi* alla à *Raſſina*, qu'il prit avec *Bibiene*, *Prato Vecquio*, & *Romene*. De-là il alla aſſiéger *Poppi*, le ſerrant par deux Endroits; l'un part dedans la Plaine de *Certomondo*; l'autre de deſſus la Colline qui tire du côté de *Fronzoli*.

LE Comte, ſe voyant abandonné de Dieu & des Hommes, s'étoit renfermé dans *Poppi*, non qu'il y eſpérât aucun ſecours; mais, afin de faire ſon Traité moins mauvais. Comme donc *Capponi* le preſſoit fort, il demanda à capituler, & on lui accorda ce qu'il pouvoit eſpérer dans une telle conjoncture, qui étoit de ſe ſauver, lui, ſa femme, & ſes enfans, avec tout ce qu'il pourroit emporter, en cédant la Place & ſon Etat aux *Florentins*. Pendant le Traité, ce pauvre Comte deſcendit ſur le *pont d'Arne*, qui paſſe au pied de la Place; &, tout rempli de douleur & d'amertume, il dit à Capponi: „ Si j'avois bien éxaminé mes forces „ & la puiſſance de la République,

„ je ſerois encore de vos amis & en
„ état de me réjouïr avec vous de vos
„ glorieux ſuccès, & je ne ſerois pas
„ devenu un de vos malheureux en-
„ nemis, reduit à vous ſupplier de
„ rendre ma ruine & ma deſtinée
„ moins inſuportables. Mais, la for-
„ tune, qui vous comble de joie &
„ d'honneur, m'abbat de miſere &
„ d'affliction. Je me ſuis vû, dans mon
„ pouvoir, des chevaux, des armes,
„ des Sujets, des Etats, & des tré-
„ ſors: eſt-il étonnant que je m'en
„ voye dépouiller avec peine? Mais,
„ puiſque vous êtes en état, & dans le
„ deſſein, de ſoûmettre toute la Toſca-
„ ne, il faut bien que nous vous obéïſ-
„ ſions. Cependant, ſi je n'avois
„ point fait une ſi grande faute, ma
„ mauvaiſe fortune n'auroit pû m'acca-
„ bler, & vous ne ſeriez pas en état
„ de faire éclater vôtre généroſité;
„ car, ſi vous avez la bonté de me
„ laiſſer poſſéder mon bien, vous don-
„ nerez au Monde une marque éter-
„ nelle de vôtre clémence. Que vô-
„ tre compaſſion ſurmonte donc la
„ grandeur de mon imprudence, &
„ laiſſez au moins ce ſeul Château à
„ la poſtérité de ceux, dont vos Ancê-
„ tres

„ tres ont reçû une infinité de bien-
„ faits. „

CAPPONI lui répondit, „ que la
„ trop grande eſpérance, qu'il avoit
„ fondée ſur des gens qui avoient trop
„ peu de pouvoir, lui avoit fait faire
„ une faute contre la République, qui,
„ jointe à la conjoncture du tems, le
„ reduiſoit à la néceſſité de céder tout
„ ce qui lui appartenoit, & d'abandon-
„ ner des Lieux, étant devenu l'enne-
„ mi des Florentins, qu'il n'avoit pas
„ voulu conſerver en demeurant dans
„ leur Alliance, parcequ'il avoit bien
„ fait voir par ſa derniere conduite,
„ qu'on ne pouvoit pas les laiſſer dans
„ ſon pouvoir, puiſqu'ils le mettroient
„ en état, au moindre changement de
„ la fortune, de nuire à la Républi-
„ que, qui n'avoit à craindre que de
„ ſes Places, & non pas de ſa per-
„ ſonne : mais que, s'il pouvoit de-
„ venir Prince en Allemagne, les Flo-
„ rentins le ſouhaitteroient fort, &
„ le favoriſeroient, pour l'amour de
„ ſes Ancêtres qu'il venoit d'alléguer. „

LE Comte, outré de colere, répon-
dit à ce diſcours, *qu'il voudroit voir les Florentins encore plus loin de lui.* Sans donc continuer davantage un diſcours

humilié & tendre, & ne pouvant pas mieux faire, il céda la Place avec tous ſes droits; & emmenant ſes meubles, ſa femme, & ſes enfans, fondans en larmes, il ſe retira avec la douleur de perdre un Etat, qui avoit été quatre-cens ans dans ſa Maiſon.

QUAND les nouvelles de tous ces avantages furent arrivées à *Florence*, elles remplirent d'une joie étonnante le Peuple & les Magiſtrats: & parceque *Bernard de Medicis* vit que c'étoit ſans raiſon qu'on avoit fait courir le bruit que *Piccinino* étoit allé du côté de Rome ou de la Marche, il vint rejoindre *Capponi*; & étant retournés enſemble à *Florence*, il fut ordonné de leur faire tous les honneurs que les reglemens de la République pouvoient accorder à des Citoyens victorieux. Ils furent donc reçûs comme en triomphe par la *Seigneurie*, par les *Capitaines des Quartiers*, & enſuite par toute la Ville.

Fin du cinquieme Livre.

HIS-

HISTOIRE
DE
FLORENCE.

LIVRE SIXIEME.

L'INTENTION de tous ceux qui ont entrepris de faire la guerre a toujours été de s'enrichir, & d'appauvrir l'ennemi; car, on n'a point d'autre raiſon de courir après la victoire, que celle de ſe rendre puiſſant & ſon ennemi foible. Par conſéquent, lorſque la victoire vous épuiſe, ou que les conquêtes vous affoibliſſent, vous paſſez les bornes, ou vous n'êtes pas dans les termes que preſcrivent les motifs

de la guerre. Un Etat s'enrichit dans la victoire, lorſqu'après avoir défait entièrement l'ennemi il diſpoſe de ſes dépouilles & des contributions. Au contraire, ce même Etat ne remporte que des victoires ruineuſes, lorſqu'il ne peut détruire ſon ennemi, & que ſes Troupes diſpoſent des contributions & du butin ſans qu'il y ait aucune part. Un tel Prince donc eſt malheureux quand il a du deſavantage; mais, il l'eſt encore plus, lorſqu'il eſt victorieux, parce qu'en perdant, il n'eſt maltraité que des ennemis: mais, lorſqu'il gagne, il l'eſt par les ſiens mêmes; ce qui eſt plus inſuportable, parcequ'il n'eſt pas ſi juſte, & que d'ailleurs cela l'oblige à charger ſes Sujets de nouveaux impôts, &, par conſéquent, à les chagriner. Or, tout Prince, qui a quelque reſte d'humanité, ne peut reſſentir une véritable joie d'une victoire qui afflige tous ſes Sujets. Les Républiques anciennes qui étoient bien gouvernées, lorſqu'elles étoient victorieuſes, elles rempliſſoient leurs tréſors d'or & d'argent; elles faiſoient des largeſſes, des jeux, & des fêtes publiques, à leurs Sujets, & leur remettoient des impôts. Mais, les victoires

toires des tems dont nous faisons l'histoire, prémierement épuisoient l'épargne; ensuite ruinoient les Peuples; &, cependant, elles ne les asseuroient pas de leurs ennemis. Tous ces desordres ne naissoient que de la mauvaise maniere dont l'on faisoit ces guerres: car, comme l'on se contentoit de dépouiller les ennemis sans les tuer, ni les retenir prisonniers, ils ne différoient à refaire la guerre à leur vainqueur, qu'autant de tems qu'il leur en faloit pour être remontés d'armes & de chevaux par ceux qui les avoient pris à leur solde. Les rançons & le butin étant encore abandonnés aux soldats, le Prince ne pouvoit point s'en prévaloir dans les nouvelles levées; mais, il faloit qu'il tirât des veines de ses Sujets toutes ces nouvelles dépenses: & tout ce que produisoit la victoire à l'égard du Peuple, c'est qu'elle rendoit son Prince empressé, & moins équitable, à le charger. Les soldats d'alors avoient mis la guerre sur un tel pied, que les vainqueurs & les vaincus avoient seulement besoin de trouver de nouvelles finances, s'ils vouloient être les Maitres de leurs Troupes; car, il faloit remettre les

ſoldats vaincus en équipage, & récompenſer les vainqueurs: & comme les prémiers ne pouvoient pas retourner à la guerre, ſans être équippés de nouveau, les autres n'y vouloient point retourner, à moins qu'on ne leur donnât de nouvelles récompenſes. Il arrivoit de-là, que l'un gagnoit peu dans la victoire, & que l'autre ne ſentoit pas beaucoup ſa perte; car, le vaincu avoit le tems de ſe rétablir, & le vainqueur n'avoit pas celui de pouſſer ſa victoire. Cette corruption & ce renverſement de la diſcipline militaire étoient cauſe que Piccinino ſe trouvoit en campagne à la tête d'une nouvelle Armée, devant qu'on ſçût par toute l'Italie qu'il avoit été battu; & il faiſoit la guerre plus vigoureuſement après ſa défaite, qu'il ne l'avoit faite auparavant. Ce fut par cette raiſon, qu'après avoir été battu auprès de *Breſce*, il fut néanmoins en état de prendre *Vérone*: qu'après que ſon Armée eut été diſſipée, lorſque Sforce lui eut repris cette Ville-là, il ne laiſſa pas de trouver le moyen d'en remettre ſur pied une aſſez puiſſante pour paſſer en *Toſcane*; où ayant été défait auprès d'*Anguiari*, devant qu'il fût arrivé

rivé dans la *Romagne*, il ſe trouva plus fort en campagne, qu'il n'étoit avant cette perte: deſorte qu'il pût rendre au *Duc Philippe* l'eſpérance de défendre la *Lombardie*, qu'il avoit appréhendé de perdre, à cauſe de l'abſence de ce Général, qui pendant qu'il rempliſſoit la *Toſcane* de troubles, ſon Prince craignoit de perdre ſes Etats. Et comme il jugeoit que ce malheur pourroit bien lui arriver devant le retour de Piccinino, qu'il avoit rappellé parcequ'il n'avoit pas aſſez de forces pour détourner l'orage, il ſe tourna du côté de l'addreſſe & des négociations, qui lui avoient ſi ſouvent réüſſi en de pareilles conjonctures, & envoya *Nicolas d'Eſte*, *Prince de Ferrare*, à *Peſquiere*, auprès du *Comte Sforce*, pour le porter à la paix, en lui faiſant voir, que ce n'étoit pas ſon intérêt de continuer la guerre; *Car*, diſoit-il, *ſi le Duc de Milan fait de ſi grandes pertes, qu'il ne puiſſe plus conſerver ſon crédit & ſa réputation, vous ſerez le prémier à en ſouffrir, puiſque les Florentins & les Vénitiens, n'ayant plus de ſujet de craindre, ne feront plus de cas de vous. Et pour vous aſſeurer que le Duc ſouhaitte effectivement la paix, il vous*

offre la concluſion de vôtre mariage avec ſa fille, qu'il envoyera à Ferrare; &, ſi-tôt que le Traité ſera conclu, je vous la remettrai entre les mains.

LE Comte répondit, *que ſi le Duc recherchoit la paix tout de bon, il la trouveroit aiſément, puiſque les Vénitiens & les Florentins la ſouhaittoient: qu'il eſt vrai qu'on avoit peine à ſe confier à la parole qu'il en donnoit à preſent, parcequ'on ſavoit bien qu'il ne l'avoit jamais recherchée, que dans la néceſſité, qui dès qu'elle eſt paſſée, l'envie le reprend auſſi-tôt de recommencer la guerre: qu'il ne pouvoit pas non plus ajoûter foi à la promeſſe qu'il lui faiſoit, de conclure enfin ſon mariage avec ſa fille, puiſqu'il l'avoit tant de fois trompé là-deſſus: que, néanmoins, la paix étant faite, il ſe remettoit pour cette affaire entre les mains de ſes amis.*

LES Vénitiens, qui ſoupçonnent, même ſans fondement, les gens qu'ils ont à leur ſolde, prirent avec raiſon un grand ombrage de ces négociations; & le Comte, voulant l'ôter de leur eſprit, continuoit la guerre avec vigueur. Cependant, le courage de l'un étant ramolli par des penſées d'ambition, & celui des Vénitiens étant refroidi par les ſoupçons qu'ils avoient de

de Sforce, il ſe fit fort peu de choſes tout le reſte de la campagne. Ainſi, Piccinino étant revenu en *Lombardie*, & l'Hiver étant déjà commencé, toutes les Armées retournérent dans leurs Quartiers; le Comte vint à *Vérone*; le Duc à *Crémone*; les Troupes Florentines en *Toſcane*; & celles du Pape dans la *Romagne*. Ces dernieres, après la victoire remportée auprès d'*Anguiari*, attaquérent *Fourli* & *Boulogne*, pour les tirer des mains de *François Piccinino*, qui les gouvernoit au nom de ſon pere: mais, ce deſſein ne leur réüſſit pas, parceque ce Gouverneur ſe défendit courageuſement. Néanmoins, ces Armées donnérent tellement l'épouvante aux habitans de *Ravenne*, qui appréhendoient de retomber ſous le pouvoir de l'*Egliſe*, que, du conſentement d'*Oſtaſio de Polente* leur Souverain, ils ſe donnérent aux Vénitiens, qui, pour récompenſer ce Prince du don qu'il leur avoit fait de ſon Etat, l'envoyérent avec ſon fils finir ſes jours en *Candie*, afin qu'il ne lui reprit jamais l'envie de regagner par la force ce qu'il leur avoit donné par une ſi grande imprudence. Dans toutes ces différentes entrepriſes, nonobſtant la ba-

taille gagnée auprès d'*Anguiari*, l'argent vint à manquer au Pape; deſorte qu'il vendit aux *Florentins* le *Borgo San Sepolcro* pour la ſomme de vingt-cinq-mille *Ducats*.

COMME toutes les affaires étoient dans cette diſpoſition, & que la venue de l'Hiver ſembloit mettre tout le monde à couvert de la guerre, chacun ne penſoit plus à la paix; particulièrement le *Duc de Milan*, parcequ'il ſe trouvoit aſſeuré par la ſaiſon & par le retour de Piccinino: deſorte qu'il avoit rompu toutes ſes négociations avec le Comte, & employoit une diligence extrême à remettre ſon Général ſur le bon pied, & à faire tous les préparatifs néceſſaires pour une guerre prochaine. Sforce, s'en étant apperçû, alla à Veniſe pour aviſer avec le Sénat à ce qu'ils auroient à faire pour la campagne ſuivante.

D'AUTRE CÔTÉ, Piccinino ſe trouvant en fort bon état, & voyant que l'ennemi étoit en deſordre, il n'attendit pas le retour du Printems, & dans le plus rude tems de l'Hiver il paſſa l'*Adda*, & entra dans le *Territoire de Breſce*, s'emparant de tout le Païs, à la réſerve d'*Adula* & d'*Acri*, & prit plus

plus de deux-mille Chevaux des Troupes de Sforce, qui ne s'attendoient pas à cette expédition. Mais, ce qui fâcha le plus le Comte, & qui étonna les Vénitiens davantage, fut, que *Ciarpellon*, un des Prémiers Officiers de ſon Armée, prit parti contre lui. Sforce, ayant appris ces méchantes nouvelles, partit auſſi-tôt de Veniſe, & vint à *Breſce*, où il vit qu'après ces éxécutions militaires Piccinino étoit retourné dans ſes Quartiers : ainſi, trouvant la guerre éteinte, il ne jugea pas à propos de la rallumer; mais, il ſe remit en état, puiſque l'ennemi lui en donnoit le tems & la commodité, afin qu'au retour de la belle ſaiſon il put ſe venger des vieilles inſultes reçûes. Il conſeilla donc aux Vénitiens de rappeller toutes leurs Troupes qui ſervoient en *Toſcane*, & ſouhaitta qu'ils priſſent à leur ſolde *Michelet Attendulo*, en la place de *Gattamelata*, qui étoit mort.

QUAND le Printems fut venu, Piccinino ſe trouva le prémier en campagne, & aſſiégea *Cignano*, qui eſt un Château diſtant *douze Milles* de *Breſce*, & Sforce vint pour le ſecourir : ainſi, ces deux Généraux ſe faiſoient la guerre l'un

l'un à l'autre, ſelon leur méthode ordinaire. Mais, le Comte, appréhendant pour *Bergame*, alla aſſiéger *Martinengue*, qui eſt un Château dans une telle ſituation, que, lorſqu'on en eſt maitre, l'on peut aiſément ſecourir cette Ville-là. Piccinino l'endommageoit extrêmement, parcequ'ayant prévû que l'ennemi ne pouvoit le troubler dans ſon deſſein, que par la voie de ce *Château de Martinengue*, il l'avoit pourvû de tout ce qu'il faloit pour le bien défendre; enſorte que le Comte fut obligé de l'attaquer avec toutes ſes forces. Mais, Piccinino ſe poſta avec toute ſon Armée dans des Lieux par où il empéchoit la conduite des vivres deſtinés pour l'Armée de Sforce, qui, de ſon côté, n'oſoit pas l'attaquer, parcequ'il s'étoit retranché & fortifié de maniere, qu'il n'eût pû le faire ſans un danger manifeſte. Ainſi, la choſe en vint-là, que le Comte, qui aſſiégeoit, étoit en plus grand riſque, que les gens qui étoient aſſiégés dans le Château: deſorte que le manque de convois ôtoit à Sforce les moyens de continuer le ſiege, & il ne pouvoit le lever ſans s'expoſer extrêmement; ce qui promettoit une victoire manifeſte

au

au Duc de Milan & une ruine entiere aux Vénitiens & au Comte.

MAIS, la fortune, qui ne manque jamais de moyens pour ſecourir ceux qu'elle favoriſe, & pour traverſer ceux à qui elle eſt contraire, fit naitre dans l'eſprit de Piccinino tant d'inſolence & tant d'orgueil, à cauſe de l'eſpérance qu'il avoit d'une victoire ſi conſidérable, que, s'oubliant ſoi-même, & perdant le reſpect dû à ſon Prince, il lui envoya dire, *qu'ayant été ſi longtems à ſon ſervice, ſans y avoir acquis aſſez de terre pour pouvoir y être enterré, il vouloit ſavoir de lui quelle récompenſe il pouvoit eſpérer de tous ſes travaux, puiſqu'il ſe trouvoit en état de le rendre Souverain de toute la Lombardie, & de lui remettre tous ſes ennemis entre les mains: & comme il jugeoit qu'une victoire aſſeurée devoit produire une récompenſe aſſeurée, il ſouhaittoit qu'il lui accordât la Ville de Plaiſance, afin qu'étant laſſé d'avoir fait ſi longtems la guerre, il pût enfin ſe repoſer quelque jour.* Il fut même aſſez effronté pour menacer le Duc d'abandonner tout là, s'il ne lui accordoit ſa demande.

CETTE maniere inſolente de demander les choſes outra tellement ce Prin-

Prince, qu'il aima mieux s'expoſer à manquer une ſi belle occaſion, que d'accorder ce qu'on lui demandoit. Ainſi, après avoir été inflexible à toutes les menaces de ſes ennemis, & à tous les dangers qu'il avoit couru, il ſe rendit enfin traitable à cauſe de l'inſolence de ſes amis. C'eſt ce qui le fit réſoudre de s'accorder avec le Comte, à qui il envoya *Antoine de Tortône*, avec les offres de ſa fille en mariage & les conditions de la paix. Le tout fut accepté avec empreſſement par le Comte de Sforce & par tous les Confédérez. Ayant donc réglé & arrêté le Traité en ſecret, le Duc envoya l'ordre à Piccinino de faire une trêve d'un an avec le Comte, lui marquant, *qu'il étoit ſi las de faire de ſi grandes dépenſes, qu'il aimoit mieux une paix aſſeurée, qu'une victoire incertaine.*

PICCININO tomba des nues à une telle nouvelle, ne pouvant pas comprendre quel motif pouvoit obliger le Duc à laiſſer échapper une ſi grande victoire, parcequ'il ne pouvoit pas ſe figurer qu'on pût ſauver ſes ennemis pour ne pas récompenſer ſes ſerviteurs. Ainſi; il s'oppoſoit le plus qu'ils pouvoit à une telle réſolution, enſorte que le

le Duc, pour le faire consentir à obéïr, fut obligé de le menacer de l'abandonner à ses soldats & à ses ennemis, en cas d'un plus long refus. Il obéït donc par force, se plaignant de ses malheurs, puisque, tantôt sa mauvaise fortune, tantôt son Maitre même, lui arrachoient la victoire de ses ennemis.

LA trêve étant conclue, l'on fit le mariage de *Madame Blanche* avec le *Comte de Sforce*, & le *Duc de Milan* remit entre les mains du Comte la Ville de *Crémone* pour dot. Après ce mariage, la paix fut conclue au mois de Novembre mille quatre-cens quarante-&-un. Les Plénipotentiaires de la part des Vénitiens étoient *François Barbadico*, & *Pagolo Trono*, & *Agnolo Acciaiolo* le fut pour les Florentins. Par ce Traité, les Vénitiens demeurérent Maitres de *Pesquiere*, d'*Asola*, & de *Leonato*, Châteaux dépendans du Marquisat de Mantouë.

APRÈS que la paix fut conclue en *Lombardie*, la guerre ne laissoit pas de continuer dans le *Royaume de Naples*; &, ne pouvant pas se terminer, elle la ralluma encore en Lombardie. Le *Roi René d'Anjou* avoit été dé-

dépouillé du Royaume, excepté de la Ville de *Naples*, où *Alfonſe d'Arragon* le tenoit aſſiégé, pendant que la guerre ſe faiſoit en Lombardie: deſorte qu'Alfonſe, croyant tenir la victoire entre ſes mains, réſolut, pendant qu'il aſſiégeoit Naples, de dépouiller le Comte de la Ville de *Benevent* & de ſes autres Terres qu'il poſſédoit alors, parcequ'il eſpéroit en venir à bout ſans courir de riſque, puiſque le Comte étoit occupé à la guerre de Lombardie. En effet, Alfonſe vint à bout de ſes deſſeins, & prit ſans peine toutes ces Places-là; mais, ayant appris que la paix étoit faite en Lombardie, il craignit que le Comte n'entrât dans le parti de René, pour rentrer dans ſon bien: & le Roi René, pour la même raiſon, comptoit ſur le Comte.

RENÉ envoya donc vers Sforce, pour le prier de venir ſecourir un ami, & ſe venger en même tems d'un ennemi. D'autre côté, Alfonſe prioit le Duc de Milan, qu'en conſéquence de leur Alliance il donnât tant d'affaires au Comte, qu'il lui fut impoſſible de penſer à celles-là. Le Duc conſentit à cette propoſition, ſans penſer qu'il troubloit une paix qu'il venoit de

de conclure ſi deſavantageuſement pour lui. Il fit donc entendre au Pape *Eugene*, qu'il étoit tems que *Sa Sainteté* rentrât dans les Places que le Comte avoit uſurpées ſur les *Terres de l'Egliſe*; & que, pour cet effet, il lui offroit Piccinino, qu'il payeroit tant que la guerre dureroit: car, après la paix, ce Général s'étoit retiré dans la *Romagne* avec ſes Troupes.

LE Pape accepta cette offre avec avidité, à cauſe de la haine qu'il portoit au Comte, & à cauſe de la paſſion qu'il avoit de rentrer dans ſon bien; & ſi, par la même eſpérance, Piccinino l'avoit fait tomber autrefois dans le piége, il ſe flattoit qu'il n'y avoit à preſent rien à craindre à cet égard, puiſque le *Duc de Milan* s'en méloit: deſorte qu'ayant joint ſes Troupes avec celles de Piccinino, il attaqua la *Marche d'Ancone*. Le Comte, attaqué ſi à l'improviſte, aſſembla ſes Gens, & alla contre ſon ennemi.

CEPENDANT, *Alfonſe* prit *Naples*: ainſi, tout le Royaume, à la réſerve ſeulement de *Caſtel nuovo*, tomba entre ſes mains. *René*, après avoir laiſſé une bonne Garniſon dans cette Place, vint à *Florence*, où il fut reçû avec tous

tous les honneurs poſſibles ; mais, après quelque ſéjour, n'eſpérant pas de pouvoir ſoûtenir la guerre, il s'en retourna à *Marſeille*.

PENDANT toutes ces menées, Alfonſe ſe rendit maitre de *Caſtel nuovo*, & le Comte ne pouvoit pas tenir dans la *Marche* contre le Pape & Piccinino. Il eut donc recours aux Vénitiens & aux Florentins pour en avoir du ſecours, leur faiſant entendre, que ſi, pendant qu'il vivoit encore, ils ne s'oppoſoient pas aux entrepriſes du Pape & du Roi de Naples, ils auroient après cela aſſez d'affaires eux-mêmes, parcequ'ils ne manqueroient pas de ſe liguer avec le Duc de Milan, & de partager l'Italie entre eux.

CES deux Républiques furent un tems dans l'incertitude quel parti elles devoient prendre, tant parcequ'elles doutoient qu'il fût à propos de rompre avec le Pape & le Roi de Naples, que parceque les affaires de *Boulogne* les occupoient : car, *Annibal Bentivoglio* avoit chaſſé de cette Ville-là *François Piccinino* ; &, voulant s'y maintenir nonobſtant le *Duc de Milan*, qui ſoûtenoit Piccinino, il envoya demander du ſecours aux Vénitiens & aux Floren-

rentins, qui ne lui en avoient pas refuſé. Etant donc occupés par cette guerre, ils ne pouvoient ſe réſoudre à ſecourir le Comte. Mais, Bentivoglio ayant battu François Piccinino, il leur ſembla que ces affaires-là étoient terminées; ainſi, les Florentins réſolurent de ſecourir le Comte. Mais, ils voulurent auparavant s'aſſeurer du Duc de Milan, & ils renouvellérent l'Alliance avec lui; à quoi le Duc conſentit volontiers, parce qu'ayant bien voulu qu'on fit la guerte au Comte, pendant que le Roi René avoit les armes à la main; à preſent qu'il étoit entièrement dépouillé & chaſſé du Royaume, il ne trouvoit pas à propos que le Comte fût dépoſſédé de ſon bien: deſorte que non ſeulement il conſentit à le ſecourir, mais, de plus, il écrivit à Alfonſe, *qu'il le prioit de retourner chez lui, & de laiſſer le Comte en repos.* Et quoique ce Roi eût peine à s'y réſoudre, néanmoins, à cauſe des obligations qu'il avoit au Duc, il conſentit de le ſatisfaire, & il ſe retira avec ſes Gens au-delà du *Trente.*

PENDANT que ces choſes ſe paſſoient ainſi dans la *Romagne*, les *Florentins* ne demeurérent pas en repos en-

entr'eux. Entre les Citoyens le plus en crédit dans le Gouvernement, il y avoit *Neri de Gino Capponi*, dont la réputation donnoit plus d'ombrage à *Medicis*, que tous les autres; car, outre l'autorité qu'il avoit dans la Ville, il en avoit encore une grande ſur les Troupes, parcequ'ayant bien des fois commandé les Armées de la République, ſa valeur & ſon mérite lui avoient gagné l'affection des ſoldats. De plus, le ſouvenir des victoires que lui & ſon pere avoient remportées, l'un par la conquête de *Piſe*, & l'autre par la défaite de Piccinino auprès d'*Anguiari*; ce ſouvenir, dis-je, le faiſoit aimer de bien des gens, & craindre de ceux qui ne vouloient point de compagnons dans le Gouvernement.

ENTRE tous les Chefs de l'Armée Florentine, *Balduccio d'Anguiari* étoit aſſeurement un des plus excellens Capitaines, n'y en ayant point dans toute l'Italie qui le ſurpaſſât en mérite, en bravoure, & en force: & comme il avoit toûjours ſervi dans l'Infanterie, il s'y étoit acquis un ſi grand pouvoir, que tout le monde jugeoit qu'il en diſpoſeroit toûjours, comme il lui plairoit, dans toutes les occaſions. Cet Offi-

Officier étoit intime ami de Capponi, parcequ'ayant toûjours été témoin de ſa valeur, il avoit conçû bien de l'amitié pour lui, à cauſe de ſon mérite; & cela donnoit beaucoup de jalouſie aux autres Citoyens, qui jugeant qu'il étoit dangereux de le laiſſer libre, & plus dangereux encore de l'arrêter, ils réſolurent de s'en défaire; & la fortune leur fut favorable dans ce deſſein.

BARTELEMI ORLANDINI étoit alors *Gonfalonier de Juſtice*. C'étoit celui-là même, qui, ayant été envoyé pour défendre le *Château de Marradi*, lorſque Piccinino paſſa en *Toſcane*, s'enfuit ſi honteuſement, abandonna avec tant de lâcheté un Païs qui ſe défendoit preſque de lui-même, comme nous l'avons remarqué ci-devant. Cette lâcheté déplût tellement à *Balduccio d'Anguiari*, qu'il la publia, & par ſes lettres, & par des diſcours remplis de mépris & de colere. Cela donna tant de confuſion & de reſſentiment à *Orlandini*, qu'il ſouhaittoit paſſionnément de s'en venger, s'imaginant d'effacer ſon infamie par la mort de celui qui la lui reprochoit ſi fortement. Les

autres *Citoyens* * n'ignoroient pas la paſſion d'*Orlandini*; deſorte qu'ils n'eurent pas de peine à lui perſuader d'aſſaſſiner d'*Anguiari*, en lui remontrant, que d'un même coup il ſatisferoit ſa vengeance, & qu'en même tems il délivreroit l'Etat d'un homme, qu'il étoit dangereux de conſerver, & préjudiciable de l'envoyer ailleurs.

ORLANDINI étant bien réſolu de faire cette belle action, il renferma dans ſa chambre beaucoup de jeunes gens armés, & Balduccio étant venu ſur la Place, où il venoit d'ordinaire tous les jours, pour parler de ſa penſion aux Magiſtrats, le *Gonfalonier* l'envoya appeller; & il voulut bien aller le trouver, ne ſoupçonnant rien. Orlandini alla au devant de lui, & fit deux ou trois tours avec lui dans la galerie qui eſt devant la chambre des *Seigneurs*, en lui parlant toûjours de ſes gages. Enſuite, quand il crût qu'il étoit tems, il paſſa devant la chambre où étoient les gens en armes, & leur fit ſigne. Incontinent ils ſortirent

* Ce terme vague de *Citoyens* eſt un trait d'ami de l'Auteur en faveur de Coſme de Medicis, à la Maiſon de qui Machiavel étoit attaché.

rent ſur ce pauvre Commandant, &, l'ayant trouvé ſans armes & ſeul, ils l'aſſaſſinérent, & le jettérent par les fenêtres du Palais dans la *Douäne*, d'où il fut porté dans la Place, où on lui coupa la tête, & on l'expoſa tout le jour en ſpectacle à la Populace. Il laiſſa un fils, qui étoit encore jeune; mais, il ne vécut pas longtems. Sa femme, deſolée de la perte de ſon mari & de ſon fils, ne voulut point ſe remarier; mais, ayant fait un Couvent de ſa maiſon, où elle reçût pluſieurs Dames de Qualité, elle vécut & mourut ſaintement dans ſa retraite. Son nom demeura à ce Couvent qu'elle fonda, & ſa réputation, qui eſt encore récente, durera juſqu'à la fin du Monde.

CETTE mort diminua en partie le pouvoir de *Capponi*, & lui fit perdre des amis & du crédit. Cependant, les Citoyens, qui étoient dans le gouvernement, ne ſe contentérent pas de cela. Mais, voyant qu'ils s'étoit déjà écoulé dix ans depuis qu'ils s'étoient rendus les Maitres de l'Etat, & que le pouvoir du *Conſeil extraordinaire* étoit fini, ce qui faiſoit que pluſieurs, & par leurs actions, & par leurs diſ-

cours, prenoient bien plus de hardieſſe qu'ils ne jugeoient à propos, ils crûrent qu'il faloit ſe raffermir encore, en donnant du pouvoir aux perſonnes de leur parti, & en abbattant les autres.

POUR venir plus aiſément à bout de ce deſſein, ils firent, par le moyen du *Conſeil général*, un nouveau *Conſeil extraordinaire*, qui réforma les charges; remit entre les mains de peu de perſonnes le pouvoir de faire la *Seineurie*; renouvella la *Chancellerie des Reformations*, en l'ôtant à *Philippe Perouzi*, & la donnant à un homme qui devoit ſe gouverner ſelon l'intention des plus puiſſans. Ce Conſeil prolongea encore les termes du banniſſement des *Reléguez*, & mit en priſon *Jean* fils de *Simon Veſpucci*. Il priva des charges ceux qui avoient été *Adjoints* dans le Gouvernement du parti oppoſé; & ils en privérent encore les enfans de *Pierre Baroncelli*, tous les *Serragli*, *Bartelemi Fortini*, *François Caſtellani*, & beaucoup d'autres. Par cette conduite ils ſe fortifiérent dans la poſſeſſion du Gouvernement, & s'acquirent du crédit en abbattant l'orgueil de leurs ennemis & de ceux qui leur étoient

étoient ſuſpects. Ainſi, après avoir fixé & affermi toute l'autorité entre leurs mains, ils penſérent aux affaires du dehors.

NOUS avons dit ci-deſſus, que le *Roi Alfonſe* avoit abandonné *Nicolas Piccinino*, & que le *Comte Sforce* étoit devenu puiſſant par le ſecours des *Florentins*, ce qui le mit en état d'attaquer Piccinino auprès de *Fermo*, où il le battit; enſorte qu'étant abandonné de preſque tout le monde, il ſe retira avec fort peu de Gens dans *Montecquio*, où il ſe fortifia & ſe défendit ſi bien, qu'en peu de tems toutes ſes Troupes revinrent le joindre. Le nombre en étoit ſi grand, qu'il pouvoit tenir tête au Comte, ſur-tout à cauſe de la venue de l'Hiver, qui obligea les uns & les autres de mettre leurs ſoldats dans les Quartiers.

PICCININO s'attacha tout l'Hiver à fortifier ſon Armée de monde, en quoi il fut aidé par le Pape & par le *Roi Alfonſe*. Ces Généraux donc ſe mirent en campagne ſi-tôt que le Printems fut venu: mais, Piccinino étant le plus fort, le Comte ſe trouvoit reduit preſque à l'extrémité; & il auroit ſuccombé, ſi le Duc de Milan n'eût

point rompu les meſures de Piccinino, en l'envoyant prier qu'il vint le trouver inceſſamment, ayant à lui dire des choſes de la derniere importance, qu'il ne pouvoit lui dire que de bouche. Ce pauvre Général, ſouhaittant fort de ſavoir ce que c'étoit, abandonna une victoire aſſeurée pour un bien incertain, & laiſſant ſon fils *François* Chefs des Troupes, il s'en alla à Milan. Le Comte l'ayant appris, il ne voulut pas perdre l'occaſion de livrer bataille pendant que le Général étoit abſent; deſorte qu'étant venu aux mains avec *François* auprès *de Monte Loro*, il défit ſon Armée, & le prit priſonnier.

NICOLAS PICCININO arriva à *Milan*, où il ſe vit trompé par le *Duc Philippe*, & apprenant, de plus, la défaite & la priſon de ſon fils, il mourut de chagrin, en l'an mille-quatre-cens quarante-&-cinq, âgé de ſoixante-&-quatre ans. Il fut plus brave qu'il ne fut heureux, & il laiſſa deux fils, *François* & *Jaques*, qui furent moins braves, & plus malheureux encore, que leur pere: deſorte que ces Troupes de *Braccio* ſe diſſipérent peu à peu, au contraire de celles des *Sforces*, qui, étant

étant favoriſées de la fortune, acquirent de plus en plus beaucoup de réputation.

LE Pape voyant l'Armée de Piccinino battue & lui-même mort; d'ailleurs, ne faiſant pas grand fond ſur le ſecours du *Roi d'Arragon*, il voulut faire la paix avec le Comte; & elle fut conclue par la médiation des *Florentins*. Par ce Traité, le Pape demeura Maitre dans la *Marche*, d'*Oſimo*, *Fabriano*, & *Ricanati*; le reſte demeura au Comte. Si-tôt que la paix fut faite dans la *Marche*, toute l'Italie auroit été tranquile, ſi *Boulogne* n'eût point troublé ſon repos. Il y avoit dans cette Ville-là deux familles très puiſſantes, les *Canneſqui* & les *Bentivoglio*. Le Chef de cette derniere étoit *Annibal*, & celui de l'autre s'appelloit *Battiſte*; &, afin de ſe mieux aſſeurer les uns des autres, ils avoient contracté une Alliance de familles enſemble: mais, entre des gens qui aſpirent à une même grandeur, il peut bien ſe faire des liaiſons de parenté, ſans qu'il s'en faſſe jamais d'amitié.

BOULOGNE étoit en ligue avec *Florence* & *Veniſe*, & le Traité en avoit été fait par *Annibal Bentivoglio*, après

qu'il en eut chaſſé *François Piccinino*. Or, *Battiſte Canneſqui*, ſachant combien le *Duc de Milan* ſouhaittoit d'avoir *Boulogne* dans ſes intérêts, entretint correſpondance avec ce Prince, pour ſe défaire de *Bentivoglio*, & pour mettre la Ville ſous ſon autorité. Après donc qu'ils furent convenus des moyens, *Canneſqui* attaqua avec ſes gens *Bentivoglio*, & le tua le vingt-quatre de Juin de l'an mille quatre-cens quarante-&-cinq; puis, courant par tous les Quartiers de la Ville, il s'écria, *Vive le Duc de Milan.* Il y avoit alors dans *Boulogne* des *Commiſſaires* de Veniſe & de Florence, qui, au prémier bruit, ſe retirérent dans leurs maiſons. Mais, voyant enſuite que le Peuple s'aſſembloit en armes en grand nombre dans la Place, & criant contre les aſſaſſins, ſe plaignant de la mort de *Bentivoglio*, ces Miniſtres reprirent courage, & ſe joignirent au Peuple: puis, attaquant enſemble les gens de *Canneſqui*, ils les défirent en peu d'heures, tuant les uns, & chaſſant les autres hors de la Ville. *Battiſte Canneſqui* n'ayant pas eu le tems de fuir, ni ſes ennemis l'occaſion de le tuer, il ſe cacha chez lui dans

dans une foſſe, faite pour conſerver du bled; & après qu'on l'eut cherché tout le jour ſans le pouvoir trouver, quoiqu'on ſût fort bien qu'il n'étoit pas ſorti de la Ville, l'on épouvanta ſi fort ſes gens, qu'un laquais le découvrit. On le tira donc de cette foſſe tout armé, & d'abord on le tua; puis, on le traina par les rues, & enfin on le brula. Ainſi, la puiſſance du Duc de Milan donna bien le courage à *Canneſqui* de faire cette grande entrepriſe; mais, les forces du Prince ne vinrent pas à tems pour la ſoûtenir.

La mort de cet homme, & la fuite de tous ſes parens, ayant mis fin à ce tumulte, *Boulogne* demeura dans une très grande confuſion, parcequ'il n'y avoit perſonne de la Maiſon *Bentivoglio* capable de gouverner, *Annibal* n'ayant laiſſé qu'un fils de ſix ans, nommé *Jean*: deſorte qu'on appréhendoit qu'il n'arrivât de la diviſion dans le parti des *Bentivoglio*, qui ſeroit cauſe du retour des *Canneſqui*; ce qui ruineroit la Ville & même leur parti. Pendant donc qu'ils étoient ſi indéterminés, le Comte de Poppi, qui ſe trouvoit alors dans la Ville, leur dit, *que, s'ils vouloient être gouvernés par une*

perſonne deſcendue du Sang d'Annibal, il ſavoit bien le moyen de leur en faire trouver une. Et il leur dit, *que Hercule Bentivoglio, couſin d'Annibal, étant à Poppi il y a environ vingt ans, s'attacha à une jeune fille du Lieu, dont il eut un fils, appellé Santi; & que le même Hercule l'avoit aſſeuré bien des fois, qu'il étoit à lui, comme en effet il n'eût pas pû le nier, parcequ'il ſe rencontre entre eux une fort grande reſſemblance.* Les habitans de *Boulogne*, ſe perſuadant de tout ce que le *Comte de Poppi* leur apprenoit ſur ce chapitre, ne perdirent point de tems pour envoyer à Florence des Citoyens d'entre eux, afin de reconnoître le jeune-homme, & d'obtenir de *Medicis* & de *Capponi* qu'on le remit entre leurs mains. Celui que l'on croyoit être le pere de *Santi* étoit déjà mort, enſorte que l'enfant étoit ſous la tutele d'un oncle, nommé *Antoine de Caſceſe.* Or, cet *Antoine* étoit riche, ſans enfans, & ami de *Capponi*, qui ayant appris toute cette affaire, il jugea qu'il ne faloit, ni la mépriſer, ni l'accepter à l'étourdie: deſorte qu'il voulut que *Santi*, en préſence de *Medicis*, parlât avec les Députez de *Boulogne.* Etant donc tous enſemble, *San-*

ti

ti fut, non ſeulement reſpecté, mais même preſque adoré, par les *Boulonois*, tant l'attache & l'amour de parti a de force ſur l'eſprit des gens. Il ne fut rien conclu pour l'heure, ſi-non que *Medicis* prenant à part le jeune-homme, il lui dit: *Perſonne ne peut vous bien conſeiller dans cette affaire, que vous-même; & il faut que vous ſuiviez vôtre propre penchant, parceque, ſi vous voulez être ſorti de Bentivoglio, il faudra que vous vous portiez aux grandes actions & à tout ce qui ſera digne d'un tel Pere & d'une ſi grande Maiſon: mais, ſi vous demeurez le fils d'Agnolo de Caſceſe, vous reſterez dans Florence à conſumer baſſement vôtre vie dans le métier abject de la laine.*

CE diſcours fit impreſſion ſur l'eſprit de ce garçon, & dans l'abord ayant preſque refuſé de prendre le parti qu'on lui propoſoit; après cela il diſoit, *qu'il ſe remettoit entièrement à tout ce que* Capponi *&* Medicis *lui conſeilleroient.* Etant donc demeurés d'accord avec les *Boulonois*, l'on donna à *Santi* des ſerviteurs, des chevaux, & des habits; & peu après il fut conduit à *Boulogne* bien eſcorté. Là il fut établi Curateur des enfans d'*Annibal* &

Gouverneur de la Ville, où il ſçut ſe conduire avec tant de prudence, qu'au lieu que tous ceux de la Maiſon de *Bentivoglio* avoient toûjours été tués par leurs ennemis, celui-ci vécut en paix, & mourut comblé de gloire.

APRÈS la mort de *Nicolas Piccinino* & la paix conclue dans la *Marche*, le Duc de Milan deſiroit d'avoir un Général pour commander ſes Troupes; & pour cela il traita ſecrettement avec *Ciarpellon*, l'un des plus conſidérables Officiers qu'eût le Comte Sforce, & ils convinrent enſemble des conditions: ainſi, *Ciarpellon* demanda congé au Comte pour aller à Milan, afin d'entrer en poſſeſſion de quelques Châteaux que le *Duc Philippe* lui avoit donné dans les guerres paſſées. Mais Sforce, ſoupçonnant la choſe, le fit prémierement arrêter; enſuite, il le fit mourir, afin que le Duc ne s'en ſervit pas contre ſes intentions, alléguant que cet Officier avoit été ſurpris dans quelque trâme contre lui. Cela chagrina & piqua fortement le Duc; mais, les Florentins & les Vénitiens en eurent beaucoup de joie, parcequ'ils appréhendoient toutes choſes de la grande puiſſance de Philippe & des Troupes

de

de Sforce, ſi une fois elles étoient unies enſemble. La colere du Duc fit encore renaitre la guerre dans la *Marche d'Ancone.*

SIGISMOND MALATESTI étoit Seigneur de *Rimini*, & comme il étoit gendre du Comte, il eſpéroit d'avoir la Ville de *Peſaro*; mais, le Comte, après qu'il l'eut priſe, la donna à ſon frere *Alexandre*; ce qui irrita extrêmement *Malateſti.* Son reſſentiment fut beaucoup plus grand, lorſqu'il vit que *Frédéric de Montefeltro*, ſon ennemi capital, fut encore aidé par le Comte à conquérir l'*Etat d'Urbin*; ce qui fut cauſe que *Malateſti* ſe ligua avec le *Duc de Milan*, & qu'il ſollicitoit le Pape & le Roi de Naples à faire la guerre au Comte, qui, de ſon côté, voulant faire goûter à ſon gendre les prémiers fruits d'une guerre qu'il ſouhaittoit tant, il réſolut de le prévenir, & tomba ſur lui à l'improviſte: deſorte que la *Romagne* & la *Marche* furent incontinent remplies de troubles, parceque le Duc de Milan, le Roi de Naples, & le Pape, envoyérent de puiſſans ſecours à *Malateſti*, & les Florentins & les Vénitiens donnoient de l'argent au Comte, ne pouvant pas

lui donner des Troupes. Le Duc, ne ſe contentant pas de la guerre dans la *Romagne*, voulut encore ôter à Sforce *Crémone* & *Pontremoli*: mais, cette derniere Place fut défendue par les Florentins, & l'autre par les Vénitiens. Ainſi, la guerre ſe ralluma encore en *Lombardie*, & après quelques faits d'armes arrivés dans le *Crémonois*, *François Piccinino*, Général des Troupes de *Philippe*, fut défait auprès de *Caſal* par *Michelet*, Général des Troupes des Vénitiens.

CETTE victoire donna l'eſpérance aux Vénitiens de dépouiller le Duc de ces Etats. Ils envoyérent donc un *Commiſſaire* à *Crémone*, & attaquérent la *Guiaradadda*, dont ils s'emparérent entièrement, excepté de *Crémone*. Enſuite, paſſant l'*Adda*, ils firent des courſes juſqu'aux portes de *Milan*; ce qui obligea le Duc de recourir à *Alfonſe*, le priant de le ſecourir, & lui faiſant voir le péril où ſeroit le Royaume de Naples, ſi les Vénitiens devenoient maitres de la *Lombardie*. Alfonſe promit le ſecours, qui ne pouvoit paſſer qu'avec peine ſans le conſentement de Sforce: ainſi, Philippe ſupplia le Comte de ne vouloir

point

point abandonner un beau-pere, déjà vieux & aveugle. Le Comte étoit piqué contre le Duc de ce qu'il lui avoit fait la guerre; d'autre côté, la puiſſance des Vénitiens ne lui plaiſoit pas, & l'argent commençoit déjà à lui manquer; la ligue ne lui en fourniſſoit que petitement, parceque les Florentins n'avoient plus d'appréhenſion du Duc de Milan, dont la puiſſance leur avoit fait rechercher le Comte; & les Vénitiens ſouhaittoient ſa ruine, parcequ'ils ne voyoient que lui qui les pût empêcher de ſe rendre maitres de la *Lombardie*. Néanmoins, pendant que le Duc cherchoit de le mettre dans ſes intérêts, & qu'il lui offroit la diſpoſition de toutes ſes Troupes, pourvû qu'il rendît la *Marche* au Pape & qu'il abandonnât les Vénitiens, ces derniers lui envoyérent auſſi des Ambaſſadeurs, pour lui promettre Milan, en cas qu'ils le priſſent, & le commandement à toûjours de leurs Troupes, pourvû qu'il continuât la guerre dans la *Marche*, & qu'il empêchât le ſecours du *Roi Alfonſe* de paſſer en *Lombardie*.

Les offres des Vénitiens étoient grandes, & les obligations que le Comte

te leur avoit l'étoient auſſi, puiſqu'ils avoient entrepris cette guerre pour ſauver *Crémone*. D'autre côté, les mauvais traitemens, qu'il avoit reçûs du Duc, étoient récens, & ſes promeſſes infidèles & petites. Cependant, le Comte étoit en ſuſpens quel parti il prendroit, parcequ'il étoit retenu, d'un côté, par ſon engagement avec la ligue, par ſa parole donnée, par les derniers ſervices qu'on venoit de lui rendre, & par les offres de beaucoup de grands avantages : d'autre côté, il étoit touché des prieres d'un beau-pere. Mais, ce qui le tenoit le plus en balance de ce côté-ici, c'eſt qu'il craignoit qu'il n'y eût du venin caché ſous l'appui que les Vénitiens lui préſentoient & ſous la belle apparence de leurs grandes offres, jugeant bien, qu'en cas qu'ils vinſſent à bout de leurs deſſeins, il devroit dépendre entièrement d'eux, non ſeulement pour l'éxécution de leurs promeſſes, mais même à l'égard de ſes propres Etats : or, jamais Prince ne s'eſt abandonné à la diſcrétion d'un autre, ſi ce n'eſt par néceſſité.

PENDANT que le Comte balançoit ainſi, l'ambition des Vénitiens lui fit bien-tôt prendre parti ; car, s'étant flat-

flattés de prendre *Crémone* par le moyen de quelques intelligences qu'ils y avoient, ils cherchérent un prétexte pour en faire approcher leurs Troupes: mais, ceux qui commandoient dans la Ville de la part du Comte ayant éventé la mine, les Vénitiens manquérent leur coup, & ils perdirent avec cela le Comte, qui, ſans garder deſormais aucunes meſures, ſe ligua avec le Duc de Milan.

LE Pape *Eugene* mourut en ce tems-là, & eut pour ſucceſſeur *Nicolas V*: & comme le Comte étoit déjà avec toutes ſes Troupes à *Cotignole*, pour paſſer en *Lombardie*, il y reçût la nouvelle de la mort du *Duc de Milan*, qui arriva le dernier d'Août de l'an mille quatre-cens quarante-ſept. Cette nouvelle accabla le Comte, parcequ'il trouvoit que ſes Troupes n'étoient pas en bon ordre, à cauſe qu'elles n'avoient pas reçû tout ce qui leur étoit dû. Il craignoit du côté des Vénitiens, qu'il voyoit armés & devenus ſes ennemis pour les avoir abandonnés, & s'être ligué avec le feu Duc. Il appréhendoit de la part d'*Alfonſe*, ſon ennemi de longue main. Il ne comptoit point ſur le Pape, ni ſur les Florentins, par-

ceque

ceque ceux-ci étoient ligués avec les Vénitiens, & qu'il retenoit des Etats appartenans à l'*Egliſe*. Il réſolut pourtant de braver la fortune, & de ſe conduire ſelon les accidens qui ſurviendroient, parcequ'en agiſſant on découvre ſouvent des expédiens, qui demeureroient toûjours inconnus, ſi l'on demeuroient les bras croiſés. Il eſpéroit beaucoup ſur la penſée qu'il avoit, que les *Milanois*, voulant ſe défendre contre l'ambition des Vénitiens, ne le pouvoient faire par d'autres ſecours, que par celui de ſes armes.

AINSI, prenant courage, il paſſa dans le *Territoire de Boulogne*; puis, étant au-delà de *Modene* & de *Reggio*, il fit halte avec ſes Troupes ſur la *Riviere de Lenza*, & envoya à *Milan* faire offre de ſes ſervices. Depuis que le Duc fut mort, une partie des *Milanois* vouloit vivre en forme de République, & les autres vouloient être ſous l'autorité d'un Prince. Ce dernier parti étoit encore partagé en deux, les uns voulant ſe donner au Roi Alfonſe, les autres demandant le Comte. Ainſi, ceux qui vouloient vivre ſous un Gouvernement libre, étant plus unis entre eux, l'emportérent ſur les autres; & ils

ils établirent une République ſelon qu'ils le trouvérent à propos. Mais, pluſieurs Villes de l'Etat ne voulurent point s'y ſoûmettre, eſpérant pouvoir ſe maintenir libres auſſi-bien que *Milan* même; & celles qui ne penſoient point à ſe rendre indépendantes ne vouloient point obéïr aux *Milanois*. Sur ce pied-là, *Lodi* & *Plaiſance* ſe donnérent aux Vénitiens; *Pavie* & *Parme* ſe firent libres.

LE *Comte Sforce*, voyant toutes ces confuſions, ſe retira à *Crémone*, où les Ambaſſadeurs, qu'il avoit envoyez à *Milan*, vinrent avec ceux de la Ville, pour conclure avec lui d'être le Général des *Milanois*, aux mêmes conditions qu'il avoit accordées avec le feu Duc; y ajoûtant, outre cela, *que la Ville de Breſce lui appartiendroit, & qu'en cas qu'on conquit Vérone, il la gardroit pour lui, en reſtituant la prémiere.*

DEVANT que le Duc mourût, le Pape *Nicolas V.* avoit tâché de mettre la paix entre tous les Princes Italiens: &, pour y parvenir, il convint avec les Ambaſſadeurs de Florence, qui lui furent envoyez à ſon éxaltation, de faire une Aſſemblée à *Ferrare*, pour

y traiter d'une longue trêve, ou d'une paix ſolide. Le Légat du Pape donc, les Ambaſſadeurs du *Duc Philippe*, ceux des Vénitiens & des Florentins, ſe trouvérent tous dans cette Ville-là: mais, ceux du *Roi Alfonſe* ne s'y trouvérent pas. Ce Prince étoit alors à *Tivoli* avec beaucoup de Troupes à pied & à cheval; & de-là il appuyoit les intérêts du Duc. L'on ſoupçonna même, qu'après que ces deux Princes eurent mis le *Comte Sforce* dans leur parti, ils avoient deſſein d'attaquer ouvertement les Vénitiens & les Florentins; & ils amuſoient les gens par la paix qu'on traitoit à *Ferrare*, juſqu'à ce que les Troupes du Comte fuſſent paſſées en *Lombardie*. Cependant, le Roi n'avoit point envoyé ſes Ambaſſadeurs à la Conférence, diſant, *qu'il ratifieroit tout ce que le Duc concluroit.*

L'ON traita de la paix pendant pluſieurs jours; &, après bien des conteſtes, l'on demeura d'accord, ou de faire une paix pour toûjours, ou une trêve pour cinq ans, ſelon que le Duc de Milan ſouhaitteroit, ou l'une, ou l'autre. Mais, ſes Ambaſſadeurs étant allez à Milan pour ſavoir ſa volonté, ils le trouvérent mort. Nonobſtant cela, les Milanois

lanois vouloient continuer le Traité : mais, les Vénitiens n'y voulurent pas conſentir, eſpérant de ſe rendre maîtres de cet Etat, en le preſſant ſi vigoureuſement, qu'il fût obligé de ſe ſoûmettre avant qu'on eût le tems de le ſecourir. Ce qui les fortifia encore dans cette eſpérance, ce fut de voir les Florentins en guerre avec le Roi Alfonſe. Ce Prince étoit à *Tivoli*, & voulant continuer ſes deſſeins ſur la *Toſcane*, comme il en étoit convenu avec le feu Duc, il eſpéroit que la guerre, qui étoit déjà allumée en *Lombardie*, lui donneroit aſſez de tems & de commodité pour prendre pied dans l'Etat des Florentins, devant que de ſe déclarer ouvertement. Sur cela, il trâma une intelligence dans la Forteresſe de *Cennina* au *Val d'Arne*, & la prit.

Les Florentins, frappés de cet accident imprévû, & voyant le Roi en marche pour venir contre eux, ils levérent des Troupes, & créérent le *Conſeil des Dix*, pour gouverner les affaires de la guerre, à laquelle ils ſe préparérent ſelon leur coûtume ordinaire. Le Roi étoit déjà avec ſon Armée dans le Païs de *Sienne*, & il faiſoit tout

ce

ce qu'il pouvoit pour mettre cette Ville dans ſes intérêts : néanmoins, les *Siennois* demeurérent fermes dans l'Alliance des *Florentins*, & ne donnérent point d'entrée au Roi, ni dans leur Ville, ni dans aucune de leurs Places. Il eſt vrai, qu'ils lui fourniſſoient des vivres, ne pouvant pas s'en défendre, à cauſe de leur foibleſſe & de la force de l'ennemi. Le Roi changea le deſſein qu'il avoit de paſſer par le *Val d'Arne*, tant parce qu'il avoit laiſſé reprendre la Fortereſſe de *Cennina*, que parceque les Florentins avoient à peu près le monde qu'il leur faloit : deſorte qu'il prit la route de *Volterre*, prenant pluſieurs Châteaux dans ſon Territoire. De-là il paſſa dans celui de *Piſe*, où, par le moyen d'*Henri* & de *Fatio de Conti de la Guerardeſque*, il prit quelques Châteaux, d'où il voulut aller prendre *Campille :* mais, il n'en pût venir à bout, parcequ'elle fut défendue par les Florentins & par l'Hiver ; ce qui fut cauſe que le Roi, laiſſant des Garniſons pour défendre les Places conquiſes, & pour faire des courſes dans le Païs ennemi, ſe retira dans ſes Quartiers d'Hiver dans le Territoire de Sienne.

LES

LES Florentins, ſe prévalant de la mauvaiſe ſaiſon, ſe fortifiérent tant qu'ils pûrent de Troupes, qu'ils mirent ſous la conduite de *Frédéric*, *Seigneur d'Urbin*, & de *Sigiſmond Malateſti*, *Seigneur de Rimini*; & quoique ces deux Chefs fuſſent mal enſemble, la prudence de *Capponi* & de *Bernard de Medicis*, *Commiſſaires* de Florence, les entretint en ſi bonne correſpondance, qu'ils furent en état d'entrer en campagne avant la fin de l'Hiver, & de reprendre les Places qu'on avoit perdues dans le *Piſantin*, auſſi-bien que celles du *Volterran*: de plus, l'on ſerra de ſi près les ſoldats du Roi, qui auparavant faiſoient des courſes dans le Païs près de la Mer, qu'à peine pûrent-ils conſerver les Places qu'on leur avoit données à garder.

MAIS, quand le Printems fut venu, les *Commiſſaires* firent halte à *Spedaletto* avec toutes leurs Troupes, qui conſiſtoient en cinq-mille Chevaux & deux-mille Fantaſſins, & le Roi vint avec les ſiennes, au nombre de quinze-mille, à une bonne lieuë près de *Campille*. Mais, lorſque l'on croyoit qu'il venoit aſſiéger cette Place, il ſe jetta ſur *Piombino*, eſpérant l'emporter aiſément

à

à cauſe qu'il étoit mal pourvû, & que ce Poſte lui ſeroit très avantageux, & d'un grand préjudice aux Florentins; parceque de-là il pouvoit les miner par une longue guerre, le Lieu étant facile à ſecourir par Mer, & propre pour mettre tout le *Piſantin* à contribution. Cette attaque déplût beaucoup aux Florentins; & ayant conſulté ſur ce qu'il y avoit à faire, ils jugérent qu'il faloit ſe poſter avec l'Armée dans les Bois de *Campille*, & que le Roi ſeroit ainſi obligé de ſe retirer après une déroute, ou, au moins, avec honte. Pour cet effet, ils armérent quatre *Galeaſſes* *, qu'ils avoient à *Livourne*, & par leur moyen ils jettérent trois-cens hommes dans *Piombino*; puis: ils campérent à *Caldane*, qui eſt un Poſte où il étoit fort difficile de les attaquer, parceque, s'ils ſe fuſſent poſtés dans la Plaine au milieu des Bois, ils auroient été en riſque.

L'ARMÉE Florentine tiroit ſes convois des Places voiſines, qui, étant en fort petit nombre & très peu habitées, avoient

* Ce ſont des Bâtimens qui vont à la rame, comme les Galères; mais, qui ſont bien plus grands, ayant un pont comme les vaiſſeaux.

avoient peine à fournir tout ce qu'il faloit: ainſi, elle ſouffroit principalement par le manque de vin, parceque, comme il ne s'en recueilloit point dans le Païs, & qu'on ne pouvoit en tirer d'ailleurs, il n'étoit pas poſſible que tout le monde en eût. Mais, le Roi, par le moyen de la Mer, à la réſerve du fourage, ne manquoit de rien, quoiqu'il fût fort refſerré par l'Armée des Florentins. Ils voulurent donc eſſaier s'ils pourroient auſſi fournir des vivres à leur Armée par la voie de la Mer; ainſi, ils chargérent leurs Galeaſſes de munitions de bouche: mais, ſept Galères du Roi les ayant rencontrées, elles en prirent deux, & donnérent la chaſſe aux deux autres. Cette perte ôta entiérement l'eſpérance aux Florentins de pouvoir rafraichir leurs Troupes; deſorte que deux-cens de leurs fourageurs paſſérent dans le camp du Roi, ſur-tout parcequ'ils manquoient de vin, & les autres commençoient à murmurer, diſant, *qu'ils ne pouvoient pas demeurer dans un Païs ſi chaud ſans vin, & n'ayant que de mauvaiſes eaux.*

LES *Commiſſaires* donc réſolurent d'abandonner ce Poſte, & s'en allérent à la conquête de quelques Châteaux

que le Roi tenoit encore. Ce Prince n'étoit pas en meilleur état de ſon côté; car, quoiqu'il ne manquât point de vivres, & qu'il eût davantage de Troupes que ſes ennemis, néanmoins ſon Armée étoit ſi remplie des maladies que la Marine produit dans la grande chaleur, que pluſieurs de ſes Gens en mouroient, & preſque tous en étoient attaqués: deſorte que l'on mit quelques propoſitions de paix ſur le tapis. Le Roi demandoit cinquante-mille *Florins*; & qu'on lui abandonnât Piombino; ce qui ayant été conſulté à Florence, pluſieurs y conſentoient, parcequ'ils ſouhaittoient la paix, diſant, *qu'ils ne voyoient pas les moyens de demeurer vainqueurs dans une guerre qui demandoit de ſi grandes dépenſes pour la ſoûtenir.* Mais Capponi, s'étant tranſporté à Florence, apporta tant de raiſons pour diſſuader cette paix, que tous les Citoyens conſentirent à ne la point accepter; prenant, de plus, le Seigneur de Piombino ſous leur protection, & s'engageant de le ſecourir en tout tems, pourvû qu'il ne s'abandonnât pas lui-même, & qu'il continuât à vouloir ſe défendre auſſi courageuſement qu'il avoit fait juſqu'à preſent.

LE Roi ayant appris cette réſolution, & voyant qu'avec une Armée abbattue de maladie il ne pouvoit pas emporter la Place, il en leva le ſiege, ſes Troupes étant plus délabrées, que s'il eût perdu une bataille; car, il laiſſa plus de deux-mille hommes morts dans ſon camp, & avec le reſte de cette pauvre Armée languiſſante il ſe retira dans le *Territoire de Sienne.* De-là il prit la route de *Naples*, fort en colere contre les *Florentins*, qu'il menaçoit d'une nouvelle guerre pour le Printems prochain.

PENDANT que les affaires alloient ſur ce pied en *Toſcane*, dans la *Lombardie* le *Comte Sforce*, étant devenu le Général des Milanois, voulut avant toutes choſes faire amitié avec *François Piccinino*, qui étoit à leur ſolde, afin de pouvoir s'en prévaloir dans les deſſeins qu'il avoit, ou que, du moins, il gardât plus de meſures s'il vouloit le traverſer. Ce Général entra donc en campagne avec ſon Armée, ce qui fit beaucoup appréhender aux habitans de Pavie de ne ſe pouvoir pas défendre contre lui; &, d'ailleurs, ne voulant pas devenir Sujets des Milanois, ils offrirent leur Ville au Comte, à condition de ne les mettre pas ſous la *Domination de Milan.*

Le Comte ſouhaittoit fort cette Ville pour lui, parcequ'elle lui paroiſſoit un bon commencement pour colorer ſes deſſeins; & il n'étoit point retenu par la crainte, ou la honte, de rompre la foi donnée: *car, l'on ſait aſſez que les Grands ne trouvent rien de honteux; que la perte, étant très perſuadés qu'il y a de la gloire à faire des conquêtes par les voies de la fourberie & de l'infidélité.* Mais, tout ce qu'il craignoit en faiſant la choſe, c'étoit que les Milanois n'en fuſſent ſi offenſés, que cela les obligeât de ſe donner aux Vénitiens. D'ailleurs, ne prenant pas la Ville, il appréhendoit fort du côté du Duc de Savoie, à qui pluſieurs des Citoyens vouloient ſe donner; & ſi l'une de ces deux choſes arrivoit, il perdoit l'eſpérance de devenir Maitre de la *Lombardie*. Néanmoins, croyant qu'il y avoit moins de riſque à s'emparer de la Place, qu'à la laiſſer prendre à un autre, il réſolut de l'accepter, dans l'eſpérance de le faire trouver bon aux Milanois, à qui il fit entendre, que, ne l'acceptant pas, c'étoit les expoſer à de très grands périls, parceque cette Ville ſe ſeroit donnée, ou aux Vénitiens, ou au Duc de Savoie; qu'en

qu'en tel cas leur Etat étoit perdu: qu'ainſi il valoit mieux qu'ils l'euſſent pour Voiſin, puiſqu'il étoit leur ami, que d'être ſi proches de l'une de ces deux grandes Puiſſances, qui ſeroient ſans doute de leurs ennemis.

CELA inquiéta fort les Milanois, parcequ'ils croyoient avoir découvert l'ambition du Comte & les mauvaiſes intentions qu'il avoit dans toutes ſes démarches. Mais, ils ne jugérent pas à propos de lui marquer ce qu'ils en penſoient, parceque, ſe ſéparant de lui, ils ne ſavoient de quel côté ſe tourner, ſi ce n'eſt de ſe donner aux Vénitiens, dont ils redoutoient l'orgueil & la tyrannie. C'eſt ce qui les fit réſoudre à ne ſe point détacher de Sforce, & à ſe ſervir de lui pour remédier aux maux qui leur pendoient ſur la tête, parcequ'ils n'avoient pas ſeulement les Vénitiens ſur les bras, mais ils étoient encore attaqués par les Génois, & par le Duc de Savoie, agiſſant au nom du Duc d'Orléans, qui avoit épouſé une ſœur du feu Duc Philippe. Mais, le Comte n'eut pas de peine à délivrer les Milanois de ces craintes-là. Il ne leur reſtoit plus d'ennemis, que les Vénitiens, qui vouloient

s'emparer de l'Etat avec une puiſſante Armée, ſe voyant déjà Maitres de *Lodi* & de *Plaiſance*. Mais, le Comte aſſiégea cette derniere; &, après bien de la peine, il la prit, & la ſaccagea.

ENSUITE, l'Hiver étant venu, il mit ſes Troupes en Quartier, & s'en alla à *Crémone*, où il paſſa toute cette ſaiſon en repos avec ſa femme. Mais, quand le Printems fut commencé, les Milanois & les Vénitiens ſe mirent en campagne. Les prémiers ſouhaittoient de prendre *Lodi*, & après cela de faire la paix, parcequ'ils commençoient à s'ennuyer beaucoup des dépenſes de la guerre. D'ailleurs, ils ſoupçonnoient la fidélité de leur Général, deſorte qu'ils ſouhaittoient de n'avoir plus la guerre, pour s'aſſeurer de lui, & pour goûter un peu le repos. Ils réſolurent donc que leur Armée marcheroit pour prendre *Caravage*, eſpérant que *Lodi* ſe rendroit ſi-tôt qu'on auroit ôté ce Château à l'ennemi. Le Comte obéït à ſes Supérieurs, quoique ſa penſée fût d'aller au-delà de l'*Adda* ſe jetter ſur le Païs de *Breſce*. Il mit donc le ſiege devant Caravage, & ſe fortifia de tranchées & de remparts, afin que ſi les Vé-

Vénitiens vouloient lui faire lever le ſiege, ils ne pûſſent l'attaquer qu'à leur deſavantage. Ils vinrent avec leur Général *Michelet*, & ſe poſtérent à deux portées de *Mouſquet* * près du Comte, où pendant pluſieurs jours ils eſcarmouchérent beaucoup.

CELA n'empéchoit pas que le Comte ne preſſât toûjours fortement la Place, l'ayant reduite à la néceſſite de ſe rendre; ce qui déplaiſoit beaucoup aux Vénitiens, qui s'imaginoient perdre toutes leurs eſpérances en perdant ce Château. Il y eut là-deſſus de grandes conteſtés entre leurs principaux Officiers, ſur les moyens de le ſecourir; à quoi l'on ne voyoit point d'autre expédient, que d'aller forcer l'ennemi dans ſes retranchemens, ce qu'on ne pouvoit faire qu'avec un grand deſavantage. Mais, le Sénat de Veniſe, quoique naturellement timide, & éloigné de toutes les entrepriſes douteuſes & de riſque, faiſoit néanmoins tant de cas de la conſervation du Château, qu'ils aimérent mieux mettre le tout

* Il y a *deux portées d'arc* dans l'Original; mais, j'ai pris nôtre uſage, parceque c'eſt à peu près la même choſe

tout pour le tout, que de ſe perdre & renoncer par-là à leurs projets. Ils réſolurent donc d'attaquer le Comte, à quelque prix que ce fût; &, s'étant diſpoſés à cela, un jour, dès que l'aube parut, ils donnérent ſur l'Endroit le moins gardé. D'abord, ils mirent l'Armée en deſordre, comme il arrive d'ordinaire dans des attaques imprévûes; mais, incontinent, Sforce remédia ſi bien à cette confuſion, que l'ennemi, après avoir fait pluſieurs efforts pour forcer les retranchemens, fut honteuſement repouſſé. Mais, outre cela, il fut battu & mis en déroute d'une ſi étrange maniere, que de douze-mille Chevaux il ne s'en ſauva pas mille, ayant encore perdu tout leur bagage & leurs équipages. Jamais les Vénitiens n'avoient été battus d'une maniere ſi ruineuſe pour eux, & ſi capable de les jetter dans l'épouvante.

ENTRE les priſonniers il ſe trouva un *Provéditeur* * de Veniſe, qui, avant le

* C'eſt un Officier que les Vénitiens envoyent pour avoir inſpection ſur l'Armée & ſur le Général même, à qui il donne les ordres du Sénat, dont il eſt toûjours chargé.

le combat, & pendant la guerre, avoit parlé insolemment du Comte, le traitant de *Bâtard* & de *Canaille*; ensorte qu'après le combat, se voyant pris, & se souvenant bien de ses emportemens, il craignit d'être traité comme il le méritoit : c'est pourquoi, étant arrivé devant le Comte, l'esprit rempli de terreur, selon le naturel des gens superbes & lâches, qui sont insolens dans la prospérité, mais abjects & soûmis dans la mauvaise fortune, il se jetta en terre aux pieds de Sforce, fondant en larmes, & lui demandant pardon des insolences qu'il avoit dites contre lui. Sforce le releva, & le prenant par la main, il lui dit de prendre courage, & le consola, en lui donnant de bonnes espérances. Ensuite, il lui dit, *qu'il s'étonnoit, qu'un homme, aussi grave & aussi prudent qu'il vouloit qu'on le crût, eût fait une si grande faute, que de tenir des discours si honteux d'une personne qui le méritoit si peu. Pour ce qui est des choses que vous me reprochez, je ne sçai point ce qui s'est passé entre feu Monsieur de Sforce mon pere & Madame Lucie ma mere, parceque je n'y étois pas, & que, par conséquent, je n'ai pû leur indiquer ce qu'ils devoient*

faire; ainſi, je ne dois attendre, ni honneur, ni blâme, de leur conduite: mais, je ſçai bien, que, de ce qui a dépendu de moi, je n'ai pas lieu d'appréhender la cenſure de perſonne, & vous & vôtre Sénat en pouvez encore tout nouvellement rendre un véritable témoignage. Il l'exhorta enſuite d'avoir plus de retenue à l'avenir dans les diſcours qu'il feroit des autres, & plus de prudence & de conduite dans les deſſeins qu'il formeroit, & dans toutes les entrepriſes qu'il voudroit mettre en éxécution.

APRE'S cette victoire, le Comte paſſa dans le *Breſcian* avec ſon Armée triomphante, & s'empara de tout le Païs; puis, il vint camper à deux Milles de *Breſce*. Les Vénitiens, d'autre côté, perſuadés qu'après leur défaite le prémier coup qu'on leur donneroit devoit tomber ſur cet Endroit-là, l'avoient muni le mieux qu'ils avoient pû; après quoi, ils employérent toute la diligence poſſible pour raſſembler des forces, recueillant autant qu'ils pûrent les débris de leur Armée. Ils envoyérent encore demander du ſecours aux Florentins en vertu de la ligue qu'ils avoient faite, & ceux-ci, ſe voyant délivrés du *Roi Alfonſe*, leur en-

envoyérent mille Fantaſſins & deux-mille Chevaux. Tout cela joint enſemble donna le tems aux Vénitiens de traiter de la paix. Pendant un tems il a été comme annexé à cette République d'être battue en guerre, & de regagner par la paix, non ſeulement ce qu'elle avoit perdu, mais encore quelque choſe de plus. Le Sénat ſavoit que les Milanois ſe défioient de leur Général, qui ne vouloit pas ſe contenter de cette qualité, mais qui vouloit devenir leur Souverain. Les Vénitiens ſavoient encore que leur République étoit aux choix de faire la paix, ou avec eux, ou avec le Comte, parceque l'Etat de Milan la ſouhaittoit par le motif de la crainte, & Sforce la ſouhaittoit par celui de l'ambition: mais, ils aimérent mieux la faire avec le dernier, en lui offrant de l'aider dans le deſſein qu'il avoit ſur cet Etat, parcequ'ils eſpéroient que les Milanois, ſe voyant trompés par le Comte, aimeroient mieux ſe donner à tout autre, qu'à lui; &, en les reduiſant à ne pouvoir ſe défendre d'eux-mêmes, & à ne pouvoir plus ſe fier à Sforce, ils ſeroient contraints de ſe jetter entre leurs bras, faute d'autres moyens.

QUAND cette réſolution eut été priſe, l'on ſonda l'eſprit du Comte, & on le trouva très diſpoſé à la paix, parcequ'il ſouhaittoit que la victoire qu'il venoit de remporter à *Caravage* fût pour ſon compte, & non pas pour celui des Milanois. Les Vénitiens conclurent donc un Traité avec Sforce, par lequel ils s'obligérent de lui fournir tous les mois treize mille *Florins*, avec un ſecours de quatre-mille Chevaux & de deux-mille Fantaſſins, tant que dureroit la guerre, & juſqu'à ce qu'il ſe fût rendu maître de Milan. D'autre côté, le Comte s'obligea de rendre aux Vénitiens toutes les Places & les priſonniers, avec tout ce qu'il avoit pris ſur eux dans cette guerre, ſe contentant ſeulement de ce que le Duc Philippe poſſédoit lorſqu'il mourut

QUAND la nouvelle de ce Traité fut arrivée à Milan, elle conſterna bien plus la Ville, que la victoire de Caravage ne l'avoit réjouïe. Les Grands faiſoient des plaintes; le Peuple jettoit des cris; les femmes & les enfans répandoient des larmes; & tous enſemble traitoient le Comte de *Traître* & de *Perfide:* & quoiqu'ils fuſſent perſuadés

que

que leurs prieres & leurs promeſſes ne lui feroient pas changer le deſſein tyrannique qu'il avoit formé, ils ne laiſſérent pas de lui envoyer des Ambaſſadeurs, pour voir de quel air & avec quels diſcours il pallieroit un ſi noir attentat. Quand donc ces Ambaſſadeurs furent admis à l'audience, l'un d'eux parla au Comte en ces termes :

„ CEUX qui veulent obtenir quelque choſe des autres ont accoûtumé „ d'employer les prieres, ou de propoſer des avantages, ou de faire „ des menaces, afin que les gens, touchés de bonté, ou gagnés par l'utilité, ou intimidés par la crainte, „ conſentent à ce que l'on ſouhaitte „ d'eux. Mais, quand on a affaire à „ des perſonnes impitoyables & fort „ intéreſſées, qui, de plus, s'imaginent „ être aſſez puiſſantes, ces trois motifs n'ayant aucun lieu, c'eſt inutilement que l'on cherche de les adoucir par les prieres, de les gagner „ par des promeſſes, ou de les épouvanter par des menaces. Nous „ donc, reconnoiſſant, quoique trop „ tard, vôtre cruauté, vôtre ambition, & vôtre orgueil, ſommes venus vers vous, non pas dans le deſ-

„ ſein de vous demander quelque choſe,
„ ni dans l'eſpérance de l'obtenir, quand
„ bien nous la demanderions ; mais,
„ pour vous faire ſouvenir de tous les
„ biens que vous avez reçûs du Peu-
„ ple Milanois, & pour vous repré-
„ ſenter l'ingratitude dont vous les
„ reconnoiſſez, afin qu'au milieu des
„ cruels ennuis que nous reſſentons,
„ nous goûtions au moins le plaiſir de
„ vous les reprocher. Souvenez-vous
„ ſeulement de l'état où vous étiez
„ après la mort du Duc Philippe. Vous
„ étiez mal avec le Pape & avec le
„ Roi de Naples ; vous aviez aban-
„ donné les Florentins & les Véni-
„ tiens, qui commençoient à vous re-
„ garder comme leur ennemi, à cau-
„ ſe de l'outrage que vous veniez de
„ leur faire & du peu de beſoin qu'ils
„ avoient de vous ; vous étiez fatigué
„ de la guerre que vous aviez euë
„ contre l'Etat Eccléſiaſtique ; vous
„ aviez peu de Troupes, point d'a-
„ mis, point d'argent, & hors d'eſ-
„ pérance de conſerver vos Etats &
„ la réputation que vous aviez acqui-
„ ſe : enfin, vous étiez ſur le bord de
„ vôtre ruine ſans nôtre malheureuſe
„ ſimplicité ; car, nous avons été les

„ ſeuls

„ ſeuls qui vous avons donné retrai-
„ te, étant portés à cette bonté par
„ le reſpect que nous avions pour la
„ mémoire de nôtre feu Prince, dont
„ vous aviez l'honneur d'être Allié,
„ & avec qui vous veniez de faire un
„ Traité. Nous eſpérions donc que
„ vôtre amitié deſcendroit juſqu'à ſes
„ héritiers, & que, ſi nous ajoûtions
„ aux largeſſes, dont il vous avoit
„ comblé, de nouvelles libéralitez,
„ cette amitié devroit être ferme &
„ même éternelle; & là-deſſus nous
„ avons augmenté vôtre prémier Trai-
„ té avec le feu Duc de la promeſſe
„ de *Breſce*, ou de *Vérone*. Que pou-
„ vions-nous vous donner ou vous pro-
„ mettre davantage? Et vous, que
„ pouviez-vous en ces tems-là, je ne
„ dis pas attendre, mais même ſou-
„ haitter au-delà, de la part d'aucun
„ Souverain? Vous avez donc reçû
„ de nous un bien au-deſſus de vos eſ-
„ pérances; & pour nous, nous rece-
„ vons de vous un mal que nous n'en
„ devions pas attendre. „

„ MAIS, vous n'avez pas attendu
„ juſqu'à preſent à nous donner des
„ marques de vos intentions injuſtes;
„ car, ſi-tôt que vous avez eu le com-

„ man-

„ mandement de nos Armées, vous
„ avez accepté pour vous la Ville de
„ *Pavie* contre toutes les regles de
„ l'équité, & nous devions bien juger
„ dès-lors tout ce que nous devions
„ eſpérer de vôtre amitié. Nous ſouf-
„ frîmes donc cette injuſtice, eſpé-
„ rant qu'une ſi grande conquête ſa-
„ tisferoit vôtre ambition. Mais, he-
„ las! ceux qui ſouhaittent ne ſe con-
„ tentent pas d'une partie. Vous pro-
„ mîtes, que toutes les conquêtes que
„ vous feriez enſuite ſeroient pour
„ nous, parceque vous eſpériez nous
„ ravir tout d'un coup ce que vous nous
„ remettiez peu à peu entre les mains;
„ & cela eſt arrivé après la victoire
„ de *Caravage*, qui, étant miſe en é-
„ tat d'être gagnée par nôtre ſang &
„ par nôtre bien, a été effectivement
„ remportée à nôtre ruine. Que les
„ Républiques ſont malheureuſes lorſ-
„ quelles ont à défendre leur liberté
„ contre l'ambition de ceux qui la
„ veulent opprimer! Mais, celles-là
„ ſont bien plus malheureuſes enco-
„ re, qui ſont reduites à ſe défendre
„ contre leurs propres mercénaires,
„ devenus rebelles comme vous! Qu'au
„ moins la Poſtérité profite de nôtre
„ def-

„ deſaſtre, puiſque nous n'avons pas
„ été rendus ſages par l'exemple des
„ Thébains & de Philippe de Macé-
„ doine, qui, après la victoire rem-
„ portée ſur leurs ennemis, devint d'a-
„ bord le Général de cette Républi-
„ que, enſuite ſon ennemi, & enfin il
„ fit de ſes Maitres ſes Sujets. „

„ TOUTE la faute donc que nous
„ avons faite, eſt de nous être trop
„ confiés en une perſonne, dont nous
„ devions avoir de la défiance; car,
„ toutes les actions de vôtre vie & de
„ vôtre ambition, qui ne ſe contente
„ d'aucun grade & d'aucun état, nous
„ devoient bien faire tenir mieux ſur
„ nos gardes. Devions-nous nous con-
„ fier à un homme, qui a trahi le Prin-
„ ce de Luques; qui a fait des extor-
„ ſions aux Florentins & aux Véni-
„ tiens; qui a marqué du mépris à nô-
„ tre Prince défunt; qui a inſulté un
„ Roi; &, ſur-tout, qui a fait une ſi
„ outrageuſe guerre à Dieu même, &
„ à ſon Egliſe? Nous ne devions pas
„ nous flatter qu'un tel homme eût
„ plus d'égards pour nous, que pour
„ tant de Princes, & qu'il nous dût
„ garder la foi qu'il leur a tant de fois
„ violée. Cependant, nôtre impru-

„ den-

„ dence ne juſtifie pas vôtre perfidie,
„ & ne vous garantit pas de l'infamie
„ dont nous eſpérons vous couvrir
„ dans le Monde par nos juſtes plain-
„ tes. Elle ne fera pas non plus mou-
„ rir le Ver dont vôtre conſcience
„ doit être rongée, lorſqu'elle penſera
„ que les armes, que nous vous avions
„ miſes à la main pour nous défendre
„ contre les autres, vous auront ſervi
„ à nous outrager & à nous perdre ;
„ car, vous viendrez vous-même à
„ vous juger digne de tous les châti-
„ mens, que méritent les Parrici-
„ des. „

„ Et, bien que vôtre ambition vous
„ puiſſe aveugler, toute la Terre, qui
„ voit vôtre injuſtice, vous fera bien
„ ouvrir les yeux ; Dieu lui-même vous
„ les ouvrira, s'il eſt vrai qu'il abhorre
„ le parjure, la perfidie, & la trahi-
„ ſon ; & s'il ne ſupporte pas toûjours
„ les ſcélérats, comme il a fait juſ-
„ qu'ici, en ne vous accablant pas,
„ pour en tirer ſans doute un plus
„ grand bien, qui nous eſt inconnu.
„ N'eſpérez donc pas une victoire
„ certaine ; car, la juſte colere de
„ Dieu ſaura bien vous l'arracher ; &
„ nous ſommes réſolus de perdre la

„ vie

„ vie avant que de perdre la liberté :
„ & ſi nous n'avons pas la force de
„ la maintenir, nous la ſoûmettrons
„ toûjours à tout autre qu'à vous. Si
„ enfin nos crimes nous attirent l'af-
„ freuſe deſolation de tomber entre
„ vos mains, ſoyez aſſeuré qu'une au-
„ torité, uſurpée par la trahiſon &
„ par les crimes les plus lâches, fini-
„ ra en vôtre perſonne, ou en celles
„ de vos enfans, avec la derniere mi-
„ ſere & la derniere infamie. „

LE Comte, quoiqu'il ſe ſentit déchirer par cette harangue, ne marqua pourtant aucune altération extraordinaire, ni dans ſes diſcours, ni dans ſon extérieur ; mais, il répondit, „ qu'il vouloit bien pardonner à leur „ colere un diſcours ſi peu ſage, au- „ quel il repliqueroit éxactement, s'il „ étoit en préſence de gens qui pûſ- „ ſent juger de leurs diférens, parce- „ qu'il feroit bien voir qu'il n'a point „ fait de mauvais traitemens aux Mi- „ lanois, mais qu'il a ſeulement tâ- „ ché de ſe mettre à couvert de ceux „ qu'ils pouvoient lui faire, puiſqu'ils „ ne pouvoient pas avoir oublié la „ conduite qu'ils avoient tenue après „ la victoire de Caravage ; puiſqu'au-

„ lieu

„ lieu de le récompenſer par le don de
„ *Breſce* ou de *Vérone*, comme ils l'a-
„ voient promis, ils tâchoient de fai-
„ re la paix avec les Vénitiens, afin
„ de lui mettre à dos les ennemis, de
„ jouïr du fruit de ſa victoire ſous le
„ titre de la paix, & de poſſéder tran-
„ quilement eux ſeuls tous les avanta-
„ ges que ſa bonne conduite dans la
„ guerre leur avoit procurés: qu'ainſi
„ ils ne pouvoient pas raiſonnablement
„ ſe plaindre, s'il avoit fait une paix
„ qu'ils avoient eux-mêmes recher-
„ chée les prémiers; car, s'il n'eût
„ pas pris ce parti-là, il ſeroit à pre-
„ ſent en état de leur pouvoir faire les
„ mêmes reproches qu'ils lui faiſoient:
„ que ce même Dieu, dont ils implo-
„ roient la vengeance de l'injuſtice
„ qu'ils prétendent avoir reçûë, feroit
„ voir ſi ce qu'il dit eſt véritable ou
„ non: qu'on verroit auſſi, par les ſe-
„ cours qu'il donneroit, lequel des
„ deux partis lui eſt le plus agréable,
„ & qui eſt celui dont les armes ſont
„ les plus juſtes. „

QUAND les Ambaſſadeurs ſe furent retirés, le Comte ſe mit en état de pouvoir attaquer les Milanois, & ceux-ci ſe préparérent à la défenſe, donnant,

nant, pour cet effet, la conduite de cette guerre à *François* & à *Jaques Piccinino*, qui leur étoient demeurés fidèles, à cauſe de l'ancienne animoſité qui a toûjours regné entre les *Braccio* & les *Sforces*. Les Milanois eſpéroient de ſe maintenir au moins juſqu'à ce ce qu'ils euſſent détaché les Vénitiens des intérêts du Comte, dont ils ne pouvoient pas croire que cette République pût être longtems amie. Le Comte, qui avoit bien cette même penſée, crût qu'il étoit de la prudence de ſe l'attacher par l'intérêt, ſi les Traitez n'étoient pas aſſez forts pour cela. C'eſt pourquoi, lorſqu'il falut diſtribuer les différentes attaques, il voulut bien que les Vénitiens attaquaſſent *Crême*; &, pour lui, il devoit attaquer le reſte de l'Etat avec les autres Troupes.

Le Comte ayant fermé les yeux aux Vénitiens par cette addreſſe, ils demeurérent unis avec lui aſſez de tems, pour qu'il pût ſe rendre maitre de tout le Milanois, ſerrer la Capitale même de ſi près, qu'ils ne pouvoient plus y faire entrer ce qui leur étoit néceſſaire. Se voyant donc hors d'eſpérance de ſecours, ils envoyérent des Am-

Ambaſſadeurs aux Vénitiens, pour les prier d'avoir compaſſion de leurs malheurs, & pour les faire réſoudre à ſoûtenir leur liberté, comme doit faire une République envers une autre, plûtôt que de la laiſſer opprimer par un Tyran, qu'il ne ſera pas aiſé après cela de tenir en bride, comme ils pourroient peut-être le ſouhaitter: qu'au-reſte, ils ne doivent pas s'imaginer qu'un tel homme veuille s'en tenir au Traité fait avec eux; & qu'infailliblement il voudra r'avoir toutes les anciennes dépendances de la Duché de Milan.

COMME les Vénitiens ne s'étoient pas encore rendus maitres de *Crême*, qu'ils vouloient prendre devant que de changer de parti, ils donnérent une réponſe publique aux Ambaſſadeurs, par laquelle ils marquoient, qu'étant en Alliance avec le Comte, ils ne pouvoient pas leur accorder du ſecours; mais, dans le particulier, ils les entretinrent de maniere, que, pouvant faire fond ſur un bon ſuccès, ils eurent lieu d'en donner des aſſeurances à leurs Supérieurs. Le Comte étoit déjà ſi près de Milan, qu'il en battoit les Fauxbourgs; deſorte que les Vénitiens,

tiens, ſe voyant maitres de *Crême*, crûrent qu'il ne faloit pas différer plus longtems à ſe joindre avec les Milanois, faiſant un Traité avec eux, dont les prémiers articles étoient une promeſſe formelle de défendre leur liberté. Si-tôt que ce Traité fut conclu, ils commandérent à leurs Miniſtres, qu'ils tenoient auprès du Comte, d'en prendre inceſſamment congé, & de venir dans leur camp. Ils lui firent part auſſi de la paix qu'il venoient de faire avec les Milanois, & lui donnérent vingt jours de tems pour la ratifier.

CE changement des Vénitiens ne ſurprit point le Comte, parcequ'il l'avoit prévû beaucoup auparavant, & qu'il craignoit de le voir arriver de jour en jour. Il ne pût néanmoins s'empécher d'en reſſentir une auſſi vive douleur, que celle que les Milanois avoient euë du tems de ſa révolte contre eux. Dès qu'il vit que c'étoit une choſe faite, il demanda deux jours de terme aux Ambaſſadeurs des Vénitiens pour leur rendre réponſe, pendant leſquels il réſolut d'amuſer la République, & de ne point diſcontinuer ſon entrepriſe: c'eſt pourquoi il diſoit

en

en public, *qu'il vouloit accepter la paix*; & là-deſſus il envoye ſes Ambaſſadeurs à Veniſe, avec ample pouvoir de la ratifier; mais, en particulier, il leur avoit commandé de n'en rien faire, & de rechercher mille méchantes raiſons, & des prétextes plauſibles, pour en différer la concluſion. De plus, afin de perſuader les Vénitiens de la ſincérité de ſes paroles, il fit trêve pour un mois avec les Milanois, & s'éloigna de leur Ville, diſtribuant ſes Troupes dans les Garniſons qu'il avoit dans leur voiſinage.

CETTE fine conduite fut la cauſe qu'il vint à bout de ſes deſſeins, & de la perte des Milanois; parceque, voyant la trêve faite, l'ennemi éloigné, & les Vénitiens dans leur Alliance, ils crûrent que le Comte ne penſoit plus à eux. Les Vénitiens auſſi, ſe confiant ſur la paix, négligérent les préparatifs de la guerre. Mais, cette penſée fit un double préjudice aux aſſiégés. Le prémier fut, de ne ſe pas préparer comme il faloit à une vigoureuſe défenſe; l'autre fut, qu'ayant ſemé beaucoup de grain dans le Païs dont les Troupes s'étoient retirées, ils donnérent lieu au Comte de les affamer

famer aiſément. Lui, de ſon côté, ſavoit bien tirer ſon avantage de toutes les fautes de ſes ennemis, & ſe ſervir de ce délai, pour ſe rafraichir lui & ſes Troupes, & pour ſe fortifier de tout ce qui lui manquoit.

LES Florentins ne s'étoient déclarés pour aucun parti dans cette guerre de *Lombardie*, & ils n'avoient en rien aidé le Comte, ni lorſqu'il étoit pour les *Milanois*, ni dans la ſuite; parceque, n'ayant point eu beſoin de ſecours, il ne leur en avoit point demandé. Ils avoient ſeulement envoyé quelque renfort aux Vénitiens après qu'ils eurent été battus à *Caravage*, afin de ſatisfaire au Traité de ligue qu'ils avoient fait enſemble. Mais, le Comte étant demeuré ſeul, & n'ayant aucune reſſource d'ailleurs, il fut obligé de demander du ſecours aux *Florentins*, en public à la *Seigneurie*, & en particulier à ſes meilleurs amis, & ſur-tout à *Coſme de Medicis*, avec qui il avoit entretenu une bonne amitié, & qui lui avoit toûjours donné de bons avis dans ſes entrepriſes, & fourni abondamment à ſes beſoins. Il ne lui manqua pas non plus dans celui-ci, qui étoit preſſant; mais, il l'aida comme Parti-

culier, & l'encouragea à pouſſer ſes deſſeins. Il fit même ce qu'il put pour le faire ſecourir par l'Etat; mais, il s'y trouva des difficultez.

NERI DE GINO CAPPONI, qui avoit extrêmement de crédit à *Florence*, ne trouva pas qu'il fût de l'intérêt de la République que le Comte devint Maître de *Milan*, & il croyoit qu'il étoit plus avantageux au repos de l'Italie de lui faire ratifier la paix, que de lui laiſſer continuer la guerre. Sa prémiere raiſon étoit, *qu'il arriveroit que les Milanois, deſeſpérés contre le Comte, ſe donneroient aux Vénitiens; ce qui étoit la ruine de toute l'Italie.* Enſuite, *quand même il viendroit à conquérir cette Duché, il lui ſembloit que tant de Troupes & de Domaines joints enſemble étoient formidables: & ſi, pendant qu'il n'étoit que Comte, il ſe rendoit inſupportable, que ſeroit-ce quand il ſeroit devenu Duc?* Il ſoûtenoit donc, qu'il étoit de l'intérêt de la République & de toute l'Italie, que l'on obligeât le Comte à ſe contenter de ſa grande réputation dans la guerre; qu'on laiſſât la *Lombardie* ſe partager en deux Républiques, qui ne ſe ligueroient jamais au préjudice des autres Etats, & qui ne leur pourroient ja-

jamais nuire étant ſéparées. Pour parvenir à ces fins, *Capponi* concluoit, *qu'il n'y avoit point de meilleur expédient, que de ne point ſecourir le Comte, & d'entretenir l'ancienne ligue avec les Vénitiens.*

CES raiſons n'étoient point goûtées par les amis de *Medicis*, parcequ'ils croyoient qu'elles étoient employées par *Capponi*, non par la penſée qu'il eût que c'étoit le bien du Public; mais, pour empêcher que le Comte ne devint Duc, parcequ'étant grand ami de *Medicis*, il lui ſembloit que cela augmenteroit beaucoup ſon crédit. *Medicis*, de ſon côté, ſoûtenoit auſſi par ſes raiſons, qu'il étoit utile à la République, & avantageux à l'Italie, de ſecourir le Comte, parcequ'il étoit mal-à-propos de croire que les *Milanois* pûſſent vivre en liberté, les qualitez des habitans, leur maniere de vivre, & les anciennes factions qui regnoient parmi eux, ne permettant pas qu'ils pûſſent introduire chez eux aucune eſpece de République; qu'ainſi il faloit que le Comte, ou que les Vénitiens, en devinſſent les Maîtres: &, en tel cas, il n'y avoit perſonne ſi ſtupide, qui ne vit bien lequel étoit le plus

avantageux, d'avoir pour voiſin un Prince puiſſant, à la vérité, mais ami; ou d'en avoir un très puiſſant, & ennemi: qu'il ne croyoit pas non plus qu'on dût appréhender que la guerre avec le Comte pouſſât les *Milanois* à ſe donner aux Vénitiens, parceque le prémier avoit ſon parti dans la Ville, & que les autres n'y en avoient point: deſorte que, quand ils ne pourront pas conſerver leur liberté, ils ſe ſoûmettront plûtôt au Comte, qu'aux Vénitiens.

CETTE diverſité d'avis tint longtems la Ville en ſuſpens. Enfin, l'on conclut d'envoyer des Ambaſſadeurs au Comte, pour chercher les moyens de faire un Traité, avec ordre de le conclure, s'ils voyoient le Comte aſſez puiſſant pour pouvoir eſpérer la victoire; mais, s'ils ne le voyoient pas en cet état, qu'ils le tiraſſent en longueur par addreſſe. Ces Ambaſſadeurs n'étoient encore qu'à *Reggio*, lorſqu'ils apprirent que le Comte s'étoit rendu maître de *Milan*; car, dès que la trêve fut finie, il s'approcha & ſerra de près la Ville, eſpérant d'y entrer bientôt, en dépit des Vénitiens, parcequ'ils ne pouvoient pas y jetter du ſecours,

cours, que du côté de l'*Adda*, dont il lui étoit facile de leur empêcher le paſſage. Il ne craignoit pas non plus qu'ils vinſſent camper près de la Ville, à cauſe de l'Hiver. Il eſpéroit auſſi d'en venir à bout avant la fin de cette ſaiſon, ſur-tout, depuis que, *François Piccinino* étant mort, il ne reſtoit plus que *Jaques* ſon frere qui commandoit la Milice des *Milanois*.

LES Vénitiens avoient cependant envoyé un Ambaſſadeur à *Milan*, pour les encourager à ſe bien défendre, en leur promettant un grand & prompt ſecours. Pendant que l'Hiver dura, il y eut quelques eſcarmouches entre les Troupes du Comte & celles des Vénitiens: mais, la douceur étant venue, ils firent camper leur Armée ſur l'*Adda*, ſous le commandement de *Pandolfe Malateſta*. Là ils conſultérent s'ils devoient, pour ſecourir *Milan*, attaquer le Comte, & tenter la fortune du combat. Leur Général n'en fut pas d'avis, connoiſſant la valeur de *Sforce* & de ſes Troupes. Sa penſée donc étoit, que, ſans combattre, on remporteroit ſeurement l'avantage que l'on demandoit, parceque le manque de fourage & de bled chaſ-

ſeroit le Comte: qu'ainſi il faloit demeurer toûjours dans ce campement-là, parceque les *Milanois*, voyant le ſecours ſi proche, ne ſe rendroient pas à l'ennemi.

CE conſeil fut approuvé des Vénitiens, tant parcequ'ils le voyoient le plus ſeur, que parceque, tenant toûjours les *Milanois* dans la néceſſité, ils ſeroient enfin contraints de ſe donner à eux, dans la penſée que jamais ils ne pourroient ſe réſoudre à devenir Sujets du Comte, après tous les mauvais traitemens qu'ils en avoient reçûs. Cependant, ils étoient reduits à la derniere extrémité, parceque cette Ville étant naturellement remplie de pauvres, ils mouroient de faim dans les ruës mêmes; ce qui faiſoit naitre des bruits & des plaintes en différens Quartiers de la Ville, & cela donnoit beaucoup d'appréhenſion aux Magiſtrats, qui donnoient tous les ordres poſſibles pour empécher les aſſemblées. Une Populace ne ſe diſpoſe pas facilement à la ſédition; mais, quand elle y eſt une fois diſpoſée, le prémier accident la met aiſément en mouvement. Comme donc deux hommes d'aſſéz baſſe condition raiſonnoient enſemble, auprès

près de la *Porte Neuve*, du mauvais état de la Ville, & de leurs miſeres, & quels moyens il ſeroit à propos d'employer pour la conſervation de l'Etat, d'autres ſe joignirent à eux, juſque-là, que la Troupe ſe groſſit; enſorte qu'il ſe répandit un bruit par la Ville, que les habitans de la *Porte Neuve* avoient pris les armes contre les *Magiſtrats*. La Populace, qui n'attendoit que l'occaſion de faire une émûte, pris les armes, ſe mit ſous la conduite d'un Chef, nommé *Gaſpard de Vicomercato*, & s'en alla au Lieu où les *Magiſtrats* étoient aſſemblés. Tous ces gens-là entrérent avec une telle furie, qu'ils tuérent tous ceux qui ne pûrent pas ſe ſauver par la fuite. *Leonard Veneto*, Ambaſſadeur de Veniſe, fut un de ceux qu'ils aſſommérent, le prenant pour la cauſe de leur extrême diſette, & s'imaginant qu'il regardoit leur miſere avec joie. Etant donc devenus comme les *Souverains de la Ville*, ils conſultérent enſemble ſur ce qu'il y avoit à faire pour ſortir de ces miſeres & ſe procurer du repos: & tous conclurent, que, ne pouvant pas ſe maintenir en liberté, il étoit néceſſaire d'avoir recours à un Prince qui

put les défendre. Les uns vouloient appeller le *Roi Alfonſe*; d'autres le *Duc de Savoie*; & d'autres le *Roi de France*. Pour le *Comte*, perſonne ne le propoſa, tant étoient encore grands les reſſentimens qu'on avoit contre lui. Cependant, comme l'on ne convenoit point des autres, *Gaſpard de Vicomercato* fut le prémier qui en parla. Il fit voir tout au long, *que, ſi l'on vouloit ſe délivrer de la guerre, il n'y avoit point d'autre moyen pour cela, que de l'appeller, parceque la Ville avoit beſoin d'une paix prompte & aſſeurée, n'étant pas en état d'attendre un ſecours éloigné*. Il adoucit le plus qu'il pût, par ſon diſcours, la conduite du Comte; il chargea fort les Vénitiens & les autres Potentats d'Italie, qui n'avoient pas voulu leur procurer la liberté, les uns par ambition, les autres par avarice: &, puiſqu'ils étoient reduits à ſe donner un Maitre, il valoit mieux en prendre un qui les ſçût défendre, que d'en chercher d'autres, afin qu'au moins, en tombant dans l'eſclavage, ils pûſſent jouïr de la paix, en évitant une continuation de guerre plus périlleuſe, & plus préjudiciable encore, qu'elle n'avoit été juſqu'alors.

CET

CET homme fut écouté avec un grand ſilence; &, après qu'il eut fini de parler, tous s'écriérent d'une voix, *qu'on appellât le Comte.* En même tems ils députérent leur *Harangueur* en ambaſſade, pour lui offrir leur Ville. Il alla donc lui porter une ſi agréable & ſi heureuſe nouvelle, qui fut reçûë de lui avec beaucoup d'agrément; deſorte qu'il entra comme *Souverain* dans *Milan* le vingt-ſix de Février de l'an mille quatre-cens-cinquante, & il y fut reçû avec un applaudiſſement ſurprenant de ceux-là mêmes, qui, un peu auparavant, l'avoient déchiré & outragé avec tant d'animoſité.

SI-TÔT que la nouvelle en fut arrivée à Florence, les Ambaſſadeurs, qui étoient en chemin, eurent ordre, au lieu d'aller faire un Traité avec le *Comte de Sforce*, d'aller faire un compliment de congratulation au *Duc de Milan.* Ce Prince les reçût avec beaucoup d'honneur, ſachant bien qu'il ne pouvoit pas avoir de plus fidèles ni de plus puiſſans amis en Italie pour le mettre à couvert de l'ambition des Vénitiens, que la République de *Florence*, qui, de ſon côté, ſe voyant délivrée de l'ombrage que lui donnoit la

Maiſon de Viſconti, appréhendoit d'avoir des démélez avec la *Maiſon d'Arragon* & avec les *Vénitiens*. Les *Rois d'Arragon* étoient ſes ennemis, à cauſe de l'amitié que le Peuple de Florence avoit euë de tout tems pour les *François*. Les *Florentins* voyant donc que la haine invétérée des Vénitiens contre les *Viſconti* ſe renouvelloit dans la perſonne de *Sforce*, & ſe ſouvenant avec quelle animoſité cette République les avoit perſécutez, ils ne doutoient point qu'elle ne fit la même choſe contre le nouveau Duc; deſorte qu'ils cherchoient les moyens de la perdre. Tout cela fut cauſe que Sforce & les Florentins firent une Alliance étroite enſemble, & que les Vénitiens & le Roi Alfonſe ſe liguérent contre leurs communs ennemis, & convinrent de faire en même tems la guerre, les uns au Duc de Milan, & le Roi de Naples aux Florentins. Les prémiers s'imaginoient que le Duc, étant nouvellement établi, ne pourroit pas ſe défendre contre eux, ni par ſes propres forces, ni par les ſecours qu'il pourroit avoir d'ailleurs.

MAIS, parceque la ligue entre les deux Républiques ſubſiſtoit toûjours, &

& qu'après la guerre de *Piombino* le *Roi Alfonſe* avoit fait la paix avec les Florentins, ils crûrent les uns & les autres, qu'il n'étoit pas honnête de rompre la paix, ſi l'on ne trouvoit pas auparavant les moyens de colorer la guerre par quelque ſpécieux prétexte. Sur cela, les uns & les autres envoyérent à Florence des Ambaſſadeurs, pour faire part à la République de la ligue qu'ils venoient de conclure enſemble, *ſans deſſein*, diſoient-ils, *de maltraiter perſonne, mais ſeulement pour mettre leurs Etats en ſeureté.* En même tems l'Ambaſſadeur de Veniſe fit des plaintes à la *Seigneurie*, de ce qu'on avoit donné paſſage à *Alexandre*, frere du Duc Sforce, par *Lanigiano*, afin qu'il put mener des Troupes en *Lombardie*; que, de plus, la République avoit conſeillé & moyenné le Traité fait entre le Duc de Milan & le Marquis de Mantouë; que tout cela étoit contre l'intérêt de ſes Maitres, & contre l'Alliance qu'on avoit les uns avec les autres; qu'il étoit donc obligé de les avertir en bonne amitié, *que quand l'on choque ſes amis ſans raiſon, l'on leur donne lieu d'en avoir un juſte reſſentiment; & que, quand l'on rompt la paix, l'on doit*

s'attendre à la guerre. La *Seigneurie* ordonna à *Medicis* de répondre à cet Ambaſſadeur.

POUR donc s'acquitter de cette commiſſion, il repaſſa, par un long & ſage diſcours, ſur tous les bienfaits & tous les bons offices que la République avoit rendus aux Vénitiens, leur remontrant quel grand Domaine ils avoient acquis par les finances, les ſecours, & les conſeils, des Florentins, qui ayant été les auteurs de leur Union & de leur Alliance, ils ne ſeroient jamais la cauſe de leur meſintelligence: qu'ayant toûjours aimé la paix, il étoit impoſſible qu'ils n'approuvaſſent pas la ligue que ſes Maitres venoient de faire avec le Roi Alfonſe, puiſqu'elle n'avoit pour but que la conſervation de la paix: que, cependant, ils s'étonnoient des plaintes que les Vénitiens leur faiſoient, & de ce qu'un Etat ſi puiſſant s'attachoit à des choſes ſi légeres & de ſi peu de conſéquence, que celles dont il étoit queſtion à preſent. Si, néanmoins, on trouvoit qu'elles méritaſſent d'être relevées, ils étoient bien aiſes de faire ſavoir à tout le Monde, *que les Florentins prétendoient que leur Païs fût ouvert à tous ceux qui vou-*

voudroient y paſſer, & que le Duc de Milan avoit aſſez de conduite & aſſez de ſageſſe, pour faire un Traité avec un Marquis de Mantouë, ſans leurs conſeils & leur crédit: qu'ainſi ils avoient lieu de croire, que, ſous ces plaintes, il y avoit quelques venin caché: que, ſi cela étoit, l'on fera connoitre aiſément à toute la Terre, qu'il eſt auſſi dangereux d'avoir les Florentins pour ennemis, qu'il eſt utile de les avoir pour amis.

CETTE affaire n'eut pas de ſuite pour l'heure, & il parut que les Ambaſſadeurs s'en retournérent fort ſatisfaits. Néanmoins, cette ligue conclue, & la conduite des Vénitiens & du Roi, donnoient lieu aux Florentins, & au Duc de Milan, de s'attendre plûtôt à une nouvelle guerre, qu'à l'eſpérance d'une paix ſolide. Ainſi, la République ſe ligua avec le Duc; & cependant l'on découvrit les mauvaiſes intentions des Vénitiens, qui firent un Traité avec les *Siennois*, & chaſſérent les Florentins & tous leurs Sujets des Terres de leur Domination. Peu de tems après, le Roi Alfonſe en fit autant, ſans avoir égard à la paix qu'il avoit faite l'année précédente, & ſans en avoir le moindre ſujet, ni même aucun pré-

texte. Les Vénitiens tâchérent auſſi de mettre *Boulogne* dans leurs intérêts; &, donnant des forces aux *exilez* de cette Ville-là, ils les firent entrer dedans la nuit par les *Egoûts* qui ſont ſous terre. L'on ne s'apperçût point de leur entrée, que lorſqu'ils commencérent les prémiers à donner l'allarme; & le bruit ayant éveillé *Santi*, il entendit que toute la Ville étoit entre les mains des Rebelles. Quoique pluſieurs lui conſeillaſſent de ſauver ſa vie par la fuite, puiſque, demeurant, il ne pouvoit pas conſerver l'Etat, il voulut néanmoins s'oppoſer à ſa mauvaiſe fortune; &, prenant les armes, il encouragea ſes Gens, fit tête aux Rebelles avec quelques amis, en attaqua une partie, qu'il mit en déroute, les tua, & chaſſa le reſte hors de la Ville: deſorte que chacun trouva que *Santi* avoit donné une éclatante preuve qu'il étoit du Sang des *Bentivoglio*, ou qu'au moins il en devoit être.

TOUTE cette conduite & ces menées perſuadérent entiérement les Florentins qu'ils auroient bien-tôt la guerre. Ils reprirent donc leur vieille méthode pour ſe mettre en état de defenſe, firent le *Magiſtrat des Dix*, prirent

rent à leurs gages de nouveaux Généraux, envoyérent des Ambaſſadeurs à Rome, à Naples, à Veniſe, à Milan, & à Sienne, pour demander du ſecours aux Alliez; pour s'éclaircir ſur ceux qui leur étoient ſuſpects; pour gagner ceux qui n'étoient pas encore déclarés; & pour pénétrer les deſſeins de leurs ennemis. L'on ne pût tirer du Pape que des paroles vagues & de grandes exhortations à la paix. Le Roi ne paya que de vaines défaites ſur ce qu'il avoit chaſſé les Sujets de la République, offrant de donner des ſaufconduits à tous ceux qui lui en demandoient; &, quelque ſoin qu'il prit pour cacher ſes deſſeins pour la guerre, les Ambaſſadeurs ne laiſſérent pas de pénétrer dans ſes mauvaiſes intentions, & découvrirent pluſieurs des préparatifs qu'il faiſoit, pour ſe mettre en état de nuire, autant qu'il pourroit, aux Florentins. L'on ſerra encore de plus près les nœuds de la ligue avec le Duc de Milan; &, par ſon entremiſe, l'on fit une Alliance avec les Génois, en accommodant tous les démélez qu'on avoit les uns avec les autres ſur des repréſailles & ſur d'autres diférens. Les Vénitiens firent tout

tout ce qu'ils pûrent pour traverſer cet accommodement, ſans oublier de faire prier l'*Empereur de Conſtantinople* de chaſſer les Florentins de ſon Empire; car, il eſt vrai qu'ils entrérent dans cette guerre-ici avec une animoſité ſurprenante, tant la paſſion de dominer s'étoit emparée de leur eſprit, juſqu'à vouloir entièrement détruire une République, à qui ils étoient redevables de leur grandeur: mais, l'Empereur les refuſa. Les Ambaſſadeurs, que Florence envoyoit aux Vénitiens, reçûrent ordre du Sénat de ne pas mettre les pieds ſur leus Terres, diſant, *qu'étant en Alliance avec le Roi, ils ne pouvoient leur donner audiance ſans ſa participation.* La Ville de *Sienne* reçût ceux qu'on lui envoyoit avec de bonnes paroles, appréhendant d'être perdus avant que la ligue pût les ſecourir: deſorte qu'ils jugérent à propos d'endormir une Puiſſance, qu'ils n'avoient pas la force de ſoûtenir.

SELON qu'on le pût conjecturer pour lors, les Vénitiens & le Roi, ayant deſſein de juſtifier la guerre qu'ils vouloient faire, envoyérent des Ambaſſadeurs à Florence; mais, comme l'on ne voulut pas les laiſſer entrer ſur

les

les Terres de la République, celui de Veniſe, & celui du Roi, ne voulant pas faire lui ſeul la charge qu'on leur avoit donnée à tous deux, cette Ambaſſade ne fut point menée à ſa fin; ce qui fit connoître aux Vénitiens, que les Florentins ſavoient bien leur rendre les mêmes marques de mépris qu'ils leur avoient données quelques mois auparavant.

PENDANT que chacun étoit dans l'appréhenſion de toutes ces nouvelles brouilleries, l'*Empereur Frédéric III.* paſſa en Italie pour ſe faire couronner, & le trentieme de Janvier de l'an mille quatre-cens cinquante-&-un il fit ſon entrée dans *Florence*, avec quinze-cens Chevaux, étant reçû par la *Seigneurie* avec tous les honneurs imaginables. Ce Prince ſéjourna dans la Ville juſqu'au ſixieme de Février, qu'il en partit pour aller prendre la Couronne à Rome. Son couronnement y ayant été fait ſolemnellement, auſſi-bien que ſon mariage avec l'*Impératrice*, qui y étoit venue par Mer, il s'en retourna en Allemagne; & au mois de Mai il repaſſa à Florence, où l'on lui fit les mêmes honneurs, qu'à ſon entrée. Puis, ayant été régalé ſur

ſa

ſa route par le *Marquis de Ferrare*, il lui donna *Modene* & *Reggio* pour le dédommager.

DANS le même tems, les Florentins ne manquérent pas de ſe préparer pour la guerre, qui étoit bien près d'éclore; &, afin de donner de la réputation à leurs affaires, & de la terreur à leurs ennemis, eux & le Duc firent une Alliance avec le *Roi de France*, pour mieux mettre leurs Etats en défenſe, & ils en firent un grand éclat par toute l'Italie, & une grande parade, avec beaucoup de magnificence & de marques de joie.

L'ON étoit alors au mois de Mai de l'an mille quatre-cens cinquante-&-deux; & les Vénitiens ne jugeant pas à propos de différer davantage la guerre contre le *Duc de Milan*, ils l'attaquérent du côté de *Lodi*, avec ſeize-mille Chevaux & ſix-mille hommes de Pied. Dans le même tems, le *Marquis de Montferrat* l'attaqua auſſi du côté d'*Alexandrie*, ſoit par ambition, ſoit parcequ'il y fût porté par les Vénitiens. Le Duc, d'autre côté, avoit fait une Armée de dix-huit-mille Chevaux & de trois-mille Fantaſſins; &, après avoir muni *Alexandrie*, *Lodi*, &

tous

tous les autres Endroits par où les ennemis pouvoient l'attaquer, il donna avec tout ſon Monde ſur le Païs de *Breſce*, où il endommagea extrêmement les Vénitiens, & de tous côtez l'on pilloit les Païs des uns & des autres, & l'on ſaccageoit les pauvres Villages. Mais, le *Marquis de Monferrat* ayant été défait à *Alexandrie* par les Gens du Duc, il lui fut facile, après cette victoire, de s'oppoſer aux Vénitiens, & d'attaquer leur Païs avec plus de forces.

PENDANT que la guerre ſe faiſoit en *Lombardie* avec différens ſuccès, très peu dignes d'être remarqués, le *Roi Alfonſe* & les *Florentins* la faiſoient auſſi en *Toſcane*, à peu près ſur même pied. *Ferrand*, fils naturel d'*Alfonſe*, étoit venu en *Toſcane* avec douze-mille Hommes, commandés par *Frédéric*, *Seigneur d'Urbin*. Leur prémier exploit fut, d'attaquer *Foiano* dans le *Val de Quiana*, parcequ'ayant pour amis les habitans de *Sienne*, ils entrérent par-là ſur les Terres des Florentins. Ce Château étoit foible & petit, par conſéquent ayant peu de Garniſon; mais, elle étoit compoſée de gens, qui, dans ces tems-là, paſſoient pour braves & fidè-

fidèles; ils n'étoient qu'au nombre de deux-cens, la *Seigneurie* n'y en ayant pas envoyé davantage. Ce fut devant un tel Château que *Ferrand* mit le ſiege, & la valeur des aſſiégés fut ſi grande, ou celle de l'aſſiégeant fut ſi petite, qu'il employa trente-ſix jours pour s'en rendre le maitre. Ce long intervalle donna le tems à la République de mieux pourvoir aux Endroits de plus grande conſéquence, de raſſembler ſes Troupes, & de ſe mettre en meilleure défence qu'elle n'étoit.

APRÈS que l'ennemi eut pris ce Château, il paſſa dans le *Quianti*, où ils ne pûrent pas prendre deux petites Terres qui appartenoient à des Bourgeois de la Ville. Les ayant donc laiſſées derriere, ils allérent aſſiéger *Caſtelline*, qui eſt un Château ſur les frontieres du *Quianti*, proche de *Sienne* d'environ dix Milles, mais fort peu de choſe à l'égard des fortifications, & encore plus foible de ſituation. Cependant, cette miſérable Armée fut encore plus piêtre que tout cela; &, après un ſiege de quarante-quatre jours, elle décampa de-là avec la derniere infamie: car, il eſt vrai que les Armées d'alors étoient ſi peu formidables, & les guer-

res

res ſi peu dangereuſes, que les Poſtes, qu'on abandonne aujourd'hui comme impoſſibles à défendre, ſe défendoient dans ces tems-là comme des Places imprenables.

PENDANT que *Ferrand* demeura dans le *Quianti* avec ſon Armée, il fit pluſieurs courſes & du butin ſur les Terres de la République, & il vint juſqu'à ſix Milles près de Florence, avec aſſez de terreur & de pertes pour les habitans, qui avoient pris à leurs gages huit-mille Hommes, ſous la conduite d'*Aſtorre de Faience* & de *Sigiſmond Malateſti*; mais, ils les tenoient vers le *Château de Collé*, loin de l'ennemi, afin de n'être pas obligés d'en venir à une bataille, jugeant bien, qu'en ne la perdant point, ils ne pouvoient pas ſuccomber dans cette guerre, parceque les petits Châteaux ſe reſtituent par un Traité de paix; & pour les Places de conſéquence, ils dormoient en repos, ſachant bien qu'on ne les attaqueroit pas.

OUTRE cette Armée, le *Roi Alfonſe* avoit une Flotte de vingt Bâtimens, tant en Galères, qu'en Flûtes, ſur la *Mer de Piſe*. Pendant donc qu'il tenoit *Caſtelline* aſſiégée par Terre, il

alla

alla avec ſa Flotte attaquer la *Roque de Vada*, dont il ſe rendit maitre par la négligence du *Châtellain*. Cela fut cauſe que les ennemis incommodérent depuis le Païs circonvoiſin : mais, l'on ſe délivra de ce chagrin, en envoyant des ſoldats à *Campiglia*, qui repouſſérent les ennemis vers la Marine.

LE Pape ne s'intéreſſoit dans toutes ces brouilleries, qu'autant qu'il croyoit que cela étoit néceſſaire pour mettre les parties d'accord. Ce Pontife ne vouloit pas entrer dans les guerres étrangeres; mais, il fut ſur le point d'en eſſuyer une chez lui-même, qui étoit bien plus dangereuſe. Il y avoit dans ces tems-là un Particulier à Rome, nommé *Etienne Porcari*, noble par ſa naiſſance & par ſon ſavoir, mais encore bien plus par la grandeur de ſon mérite. Cet homme ſouhaittoit de faire quelque choſe qui fût digne d'aller juſqu'à la Poſtérité, comme il eſt naturel aux gens qui ſont amoureux de la gloire. Il crut donc qu'il ne pouvoit pas former un deſſein plus glorieux, que de délivrer ſa Patrie de la main des Prêtres, & de la remettre dans ſon ancienne liberté, ſe flattant, qu'en cas que cela réüſſit, il ſeroit appellé

pellé le *nouveau Fondateur & le ſecond Pere de Rome.* La corruption des Eccléſiaſtiques, & le mécontentement de la Nobleſſe & du Peuple Romain, lui donnoit lieu d'eſpérer un bon ſuccès; mais, ſur-tout, il fondoit ſes eſpérances ſur les Vers de *Petrarque*, dans la Chanſon qui commence, *Eſprit noble*, où le Poëte dit *:

Un jour viendra, qu'à Rome un Cavalier,
Conſidéré dans toute l'Italie,
Négligera ſon bien particulier,
Pour procurer celui de ſa Patrie.

PORCARI n'ignoroit pas que les Poëtes ſont quelquefois remplis de l'eſprit de Prophétie; & il en étoit ſi perſuadé dans cette rencontre, qu'à tout moment il croyoit être ſur le point de voir accomplir ce que *Petrarque* prédit dans cette Chanſon, & que c'étoit lui qui devoit le mettre en exécution, parceque, quand il ſe comparoit avec les autres Romains, il n'en voyoit aucun

* *Sopra il monte Tarpeio Canzon vedrai*
Un Cavalier ch'Italia tutta honora,
Penſoſo più d'altrui, che di ſe ſteſſo.

cun qui dût entrer en concurrence avec lui, ſoit qu'on le regardât du côté de l'éloquence, ou de celui du ſavoir, ou que l'on fit réfléxion ſur ſon crédit, & ſur la quantité d'amis qu'il avoit.

S'ÉTANT donc mis cette penſée dans l'eſprit, il ne pût ſi bien faire, que dans ſes diſcours, dans ſes converſations, & dans ſes manieres d'agir, il ne découvrit ce qui lui tenoit tant au cœur, & ne ſe rendit ſuſpect au Pape, qui, pour s'aſſeurer de lui, & prévenir le mal qu'il pourroit faire, le relégua à *Boulogne*, & commanda au Gouverneur qu'il l'obligeât à ſe préſenter tous les jours devant lui. Ce prémier obſtacle n'étonna pas *Porcari*; au contraire, il n'en fut que plus animé à rechercher les moyens d'éxécuter ſon deſſein; &, employant toute la précaution poſſible, il entretenoit correſpondance avec ſes amis: il fit même pluſieurs allées & venues à Rome, avec une prodigieuſe promptitude, qu'il étoit toûjours retourné aſſez-tôt pour ſe repréſenter au Gouverneur dans les tems marqués. Quand donc il vit qu'il avoit aſſez mis de gens dans ſon parti, il réſolut de ne pas différer davantage l'éxé-

l'éxécution de cette entrepriſe ; &, pour cet effet, il donna charge à ſes amis qui étoient à Rome, qu'à certain jour & heure marquée ils fiſſent un ſouper ſplendide, où ils invitaſſent tous les conjurez, avec ordre à chacun d'amener ſes plus particuliers amis, leur promettant, au-reſte, de les aller trouver avant que le repas fût fini.

TOUT ayant été réglé ſelon les ordres de *Porcari*, lui-même ſe trouva dans la maiſon où l'on ſoupoit ; deſorte que, ſur la fin du repas, il parut tout d'un coup au milieu des conjurez, étant habillé de drap d'or, avec des chaines & des ornemens qui lui donnoient un air majeſtueux & d'autorité ; &, ayant embraſſé tout le monde, il leur fit un long diſcours, & les anima à éxécuter réſolument une entrepriſe ſi glorieuſe. Enſuite, il les partagea en deux troupes, ordonnant que l'une d'elles s'emparât dès le lendemain matin du Palais du Pape, & que l'autre allât par la Ville exciter le Peuple à prendre les armes. Mais, le Pape ayant eu connoiſſance de la choſe dès la nuit même, ſoit parceque quelqu'un des conjurez l'eût révélée, ſoit parce qu'on eut du

ſoupçon de ce qu'on ſçut que *Porcari* étoit arrivé en Ville; quoiqu'il en ſoit, l'ordre fut donné de le prendre: deſorte qu'on ſe ſaiſit de lui & de la plûpart de ſes complices, qu'on fit mourir, comme ils le devoient attendre. Voilà comment ſe termina cette grande entrepriſe; & ſi l'on peut donner quelque louange à ſon auteur ſur les bonnes intentions qu'il avoit, l'on le blâmera toûjours d'avoir manqué de jugement, parceque des choſes de telle nature, ſi elles paroiſſent glorieuſes dans le projet, elles entrainent preſque toûjours avec elles une ruine aſſeurée.

LA guerre avoit déjà duré en *Toſcane* près d'un an, & la ſaiſon de la campagne de mille quatre-cens cinquante-trois étoit déjà commencée, lorſque le Seigneur *Alexandre Sforce*, frere du *Duc de Milan*, vint au ſecours des Florentins avec deux-mille Chevaux; deſorte que leur Armée étant augmentée par cette venue, & celle du Roi de Naples diminuée, ils crûrent qu'il faloit reprendre ce qu'ils avoient perdu; &, ſans beaucoup de peine, ils rentrérent dans quelques Places. Enſuite, ils allérent aſſiéger

Faia-

Foiano: mais, le peu de ſoin des *Commiſſaires* fut cauſe que le Lieu fut pillé; & les habitans l'ayant abandonné, ils eurent bien de la peine à revenir le peupler, encore falut-il les y obliger par des récompenſes & par des éxemptions. L'on reprit encore la *Forteresſe de Vada*, parceque les ennemis l'abandonnérent & la brulérent, n'eſpérant pas de pouvoir la garder.

PENDANT que l'Armée des Florentins faiſoit ces progrès, celle du Roi, n'oſant pas s'approcher de l'ennemi, s'étoit retirée auprès de *Sienne*, & ſouvent elle faiſoit des courſes ſur les Terres de la République, où elle pilloit, faiſoit du bruit, & donnoit de grandes allarmes. Le Roi lui-même cherchoit tous les moyens d'attaquer ſon ennemi par quelque Endroit, qui l'obligeât de partager ſes forces; & il tâchoit de lui faire de nouvelles affaires & de nouveaux deſſeins ſur lui, qui diminuaſſent un peu ſon courage. *Gerard Gambatorti* étoit alors *Seigneur du Val de Bagno*. Ce Seigneur & ſes Ancêtres avoient toûjours été au ſervice des Florentins, ou ſous leur protection. Le Roi Alfonſe traita avec lui, pour qu'il lui remit entre les mains

ſa Seigneurie, à la charge de lui en rendre une autre dans le Royaume de Naples. Cette trâme fut ſçûë à Florence, & on envoya un Ambaſſadeur à *Gambatorti*, pour découvrir ſon penchant, & pour l'exhorter à ſe ſouvenir des obligations que ſes Ancêtres & lui avoient à la République, & à lui demeurer fidèle. Cet homme témoigna, à ce diſcours, d'être fort ſurpris, & affirma avec des ſermens très forts, que jamais une penſée ſi criminelle ne lui étoit tombée dans l'eſprit, & qu'il iroit volontiers à Florence, pour ſervir lui-même de garand de ſa fidélité; mais, qu'étant indiſpoſé, il feroit faire par ſon fils ce qu'il ne pouvoit faire lui-même: & l'ayant mis entre les mains de l'Ambaſſadeur, il le pria de l'emmener pour otage avec lui. Ce diſcours & ces offres firent croire aux Florentins qu'il diſoit la vérité, & que ſon accuſateur l'avoit calomnié; deſorte qu'ils ſe repoſérent ſur cette penſée.

MAIS, *Gambatorti* preſſa avec plus d'inſtance qu'auparavant ſon Traité avec le Roi, qui, dès qu'il fut conclu, envoya au Val de Bagno *Frere Puccio, Chevalier de Saint Jean de Jéruſalem**,

lem *, avec assez de Troupes pour entrer en possession des Forteresses & des Places de ce Seigneur-là. Mais, les Peuples du Païs, étant affectionnés à la République, ne promettoient qu'avec chagrin aux *Commissaires du Roi* de lui garder l'obéïssance & la fidélité. Le *Chevalier Puccio* avoit déjà pris possession de tout cet Etat, à la réserve de la Forteresse de *Corzano*. Or, pendant que *Gambatorti* remettoit toutes ses Places entre les mains du Chevalier, il avoit, entr'autres personnes, auprès de lui, un jeune homme courageux, nommé *Antoine Gualandi Pisono*, qui ne pouvoit souffrir cette trahison; & ayant considéré la situation du Lieu, & les gens qui étoient dedans, dont il remarqua le mécontentement, & dans leurs gestes, & sur leur visage, il se tourna au dedans du Château pendant que *Gambatorti* y faisoit entrer les *Aragonois*, & il le repoussa de ses deux mains hors de l'entrée, commandant au Corps de Garde de fermer la porte au nez de ce scélérat, & exhortant la Gar-

* Ce sont ceux que l'on appelle à present *Chevaliers de Malte.*

Garniſon de demeurer fidèle à la République.

SI-TÔT que ce bruit fut répandu dans *Bagno* & dans les Lieux voiſins, tous les gens du Païs prirent les armes contre les *Arragonois*, & arborant l'Etendart de la République, ils les chaſſérent tous. La nouvelle de tout ceci étant arrivée à Florence, l'on mit en priſon le fils de *Gambatorti*, qu'on tenoit en otage, & l'on envoya à *Bagno* des Troupes pour garder le Païs au nom de la République, ayant reduit cette petite Principauté en Balliage. Mais, ce Malheureux, qui avoit été traitre, & à ſon Souverain, & à ſon fils, avoit eu aſſez de peine à ſe ſauver, abandonnant ſa femme & ſa famille, avec tout ſon bien, à la diſcrétion de ſes ennemis.

CET accident fit grand bruit à Florence; car, s'il fût arrivé que le Roi fût devenu Maitre de ce Païs, il eût pû facilement, & à ſon aiſe, faire des courſes dans le *Val de Tevere* & dans le *Caſentin*, où ce Prince auroit tellement chagriné & fait diverſion des forces des *Florentins*, qu'ils n'auroient pû les oppoſer toutes entieres à ſon Ar-

Armée qu'il avoit auprès de *Sienne*. Outre les préparatifs que les *Florentins* avoient fait en Italie pour s'oppoſer à toute la puiſſance de la ligue ennemie, ils avoient envoyé *Agnolo Acciaiuoli* leur Ambaſſadeur vers le *Roi de France*, afin de faire un Traité avec lui, pour qu'il donnât le pouvoir au *Roi René d'Anjou* de venir en Italie au ſecours du Duc de Milan & de leur République, afin qu'après avoir défendu ſes amis, il pût penſer enſuite à ſe rendre maitre du Royaume de Naples; &, pour cet effet, ils lui promettoient des ſecours d'hommes & d'argent.

PENDANT que la guerre ſe faiſoit en *Toſcane* & en *Lombardie* de la maniere que nous venons de faire voir, l'Ambaſſadeur de la République conclut ſon Traité avec le *Roi René*, dont les clauſes étoient: *Qu'il viendroit en Italie dans tout le mois de Juin, avec deux-mille quatre-cens Chevaux; qu'à ſon arrivée dans Alexandrie, les Alliez lui donneroient trente-mille Florins; & que tant que la guerre dureroit, on lui en donneroit dix-mille par mois.* Comme donc ce Prince vouloit, en vertu de ce Traité, paſſer en Italie, il fut retenu par le *Duc de Savoie* & le *Marquis de*

Montferrat, qui étoient Alliez des Vénitiens. Mais, l'Ambaſſadeur de Florence lui conſeilla de retourner en Provence & de paſſer par Mer en Italie, avec ce qu'il pourroit de ſes Gens, afin de donner de la réputation à ſes amis, & que, de l'autre côté, il fit ſolliciter vivement le *Roi de France* d'obliger le *Duc de Savoie* à laiſſer paſſer le reſte des Troupes par ſon Païs. Tout cela fut éxécuté ſelon le conſeil de cet Ambaſſadeur; car, le *Roi René* paſſa par Mer en Italie, & le Duc de Savoie laiſſa paſſer ſon Monde chez lui, afin de ne pas deſobliger le Roi de France. Le Duc de Milan reçût avec tous les honneurs imaginables le Roi René; & les François s'étant joints aux Italiens, l'on attaqua avec tant de furie les Vénitiens, qu'on reprit en fort peu de tems toutes les Places qu'ils avoient conquiſes dans le Païs de *Crémone:* &, outre cela, ils s'emparérent preſque de tout le *Breſcian*, enſorte que Armée Vénitienne, ne ſe trouvant pas en ſeureté dans la Campagne, s'étoit retirée ſous les murailles de *Breſce.* Comme donc l'on étoit à *Vérone*, le Duc de Milan crût qu'il faloit mettre ſes Troupes dans les

Quar-

Quartiers d'Hiver, & il donna *Plaiſance* au Roi René, afin d'y prendre ſes logemens. Ainſi, ayant paſſé l'Hiver ſans rien faire, quand la belle ſaiſon fut venue, & qu'on croyoit que le Duc s'alloit mettre en campagne pour dépouiller les Vénitiens de leur État de *Terre-Ferme*, tout d'un coup le Roi lui fit entendre qu'il étoit obligé de retourner en France.

CETTE réſolution fut une nouveauté & une ſurpriſe au Duc, qui le chagrina extrêmement; & quoiqu'il allât promptement pour diſſuader ce Prince d'une telle penſée, il ne put jamais, ni par ſes prieres, ni par ſes promeſſes, lui faire changer de deſſein. Le Roi lui promit ſeulement de lui laiſſer une partie de ſon Monde, & de lui envoyer enſuite le Prince *Jean d'Anjou* ſon fils, afin qu'il continuât à ſecourir la ligue en ſa place. Ce départ ne déplut point aux Florentins, parce qu'ayant reconquis leurs Places, ils ne craignoient plus le Roi de Naples. D'autre côté, ils ne ſouhaittoient pas que le Duc de Milan fit d'autres conquêtes en Italie, que celles des Places dépendantes de ſa Duché.

LE *Roi René* s'en alla, & envoya

ſon fils, comme il l'avoit promis, qui, ne s'arrêtant pas en *Lombardie*, vint à Florence, où il fut reçû avec de grands honneurs. Ce départ du Roi fit pancher le Duc de Milan à la paix; & les Vénitiens, le Roi Alfonſe, & les Florentins, qui ſe trouvoient fatigués de la guerre, ne ſouhaittoient pas moins le repos, que lui. Mais, le Pape, ſur-tout, avoit toûjours marqué fortement qu'il ſouhaittoit l'union entre tous les Princes, parceque, dans cette même année, *Mahomet*, *Empereur des Turcs*, avoit pris *Conſtantinople* & conquis toute la *Gréce*. Ces victoires allarmérent tous les Chrétiens, principalement le Pape & les Vénitiens, chacun d'eux s'imaginant déjà d'avoir ces Armées-là ſur les bras.

LE Pape donc pria tous les Potentats d'Italie qu'ils envoyaſſent auprès de lui des Ambaſſadeurs, avec plein-pouvoir de conclure une paix générale. Tous ces Plénipotentiaires étant aſſemblés, chacun tâchoit de faire valoir ſes droits; ce qui fit naitre beaucoup de difficultez dans le Traité. Le Roi de Naples vouloit que les Florentins lui rembourçaſſent les fraix qu'il avoit faits dans la guerre; les Florentins,

tins, au contraire, vouloient en être dédommagés eux-mêmes. Les Vénitiens demandoient *Crémone* au Duc de Milan; & lui leur demandoit *Bergame*, *Breſce*, & *Creme*. Il ſembloit donc que tous ces obſtacles fuſſent inſurmontables. Cependant, ce qui à Rome parut fort difficile à faire par pluſieurs fut fini aiſément entre les deux intéreſſez à Veniſe & à Milan; car, pendant que les négociations étoient en train à Rome, ce Duc & cette République s'accordérent le neuf d'Avril mille quatre-cens cinquante-quatre; &, par le Traité, chacun rentra en poſſeſſion de ce qu'il avoit avant la guerre, laiſſant au Duc le pouvoir de reprendre les Places que le *Duc de Savoie* & le *Marquis de Montferrat* avoient priſes ſur lui. Les autres Princes d'Italie eurent un mois de tems pour ratifier le Traité.

LE Pape, les Florentins, la Ville de Sienne, & les autres Petits Princes, le ratifiérent dans le terme marqué: &, outre cela, le Duc & les Républiques de Veniſe & de Florence firent une Alliance entre eux pour vingt-cinq ans. Il n'y eut que le Roi Alfonſe entre tous les Princes d'Italie

qui fût mécontent de cette paix, parce-qu'il lui ſembloit que ſa réputation y ſouffroit beaucoup, puiſqu'il n'y entroit que comme adhérent, & non pas comme partie principale. Cela le tint longtems en ſuſpens, ne voulant point s'expliquer. Mais, le Pape & les autres Princes lui ayant envoyé pluſieurs Ambaſſades ſolemnelles, il acquiſça à leurs inſtances, ſur-tout à celles du Pape, & il entra dans l'Alliance, avec ſon fils, pour trente-ans, faiſant de plus une double parenté avec le Duc de Milan, parceque chacun de ces deux Princes donna ſa fille en mariage au fils de l'autre. Mais, afin qu'il reſtât toûjours quelque ſemence de guerre en Italie, il ne voulut point traiter avec les Alliez, qu'on ne lui eût donné le pouvoir de faire la guerre aux *Génois*, à *Sigiſmond Malateſta* *, & à *Aſtorre*, *Prince de Faience.*

APRE'S ce Traité conclu, *Ferrand*, fils du Roi, s'en retourna de Sienne, où il étoit encore, & prit la route du Royaume de Naples, n'ayant rien fait dans cette guerre, que perdre du Monde, ſans faire aucune conquête. Ainſi,

* C'étoit le Prince de Rimini.

ſi, la paix générale étant conclue, l'on appréhendoit que le Roi Alfonſe la troublât, à cauſe de la haine qu'il avoit contre les Génois. Mais, la choſe alla autrement, parceque ce ne fut point le Roi qui la troubla ouvertement; mais, les *Troupes mercénaires* le firent, comme cela étoit déjà arrivé autrefois.

LES Vénitiens, ayant fait la paix, avoient congédié *Jaques Piccinino*, leur Général, qui, s'étant joint à d'autres Chefs, paſſérent, ſans deſſein formé, dans la *Romagne*, & de-là dans le Païs de *Sienne*, où *Piccinino* s'étant arrêté, il fit la guerre à cette République, & lui prit quelques Places. Dans le commencement de ces troubles & de l'année mille quatre-cens cinquante-cinq, le Pape mourut, & eut pour ſucceſſeur *Calixte III.* Ce Pontife, voulant prévenir la guerre qui menaçoit d'éclore bien-tôt, envoya promptement ſon Général *Ventimiglia*, avec ce qu'il put aſſembler de Monde, & s'étant joint aux Troupes de Florence & du Duc de Milan, qui s'étoient auſſi mis en peine d'étouffer cette guerre naiſſante, il s'en alla trouver Piccinino, & lui livra bataille auprès de *Bolſene*:

& quoique Ventimiglia fut fait priſonnier, Piccinino eut du pire, & ſe retira comme en déroute à *Caſtiglione de Peſcaia*; & ſi le Roi Alfonſe ne l'eût ſoûtenu par l'argent qu'il lui envoya, il fût entiérement ſuccombé.

CE ſecours de finances fit croire à tout le monde, que Piccinino n'avoit excité ces nouveaux troubles, qu'à la ſollicitation du Roi Alfonſe. Ce Prince voyant bien qu'il étoit découvert, il voulut regagner la confiance des Alliez, qu'il s'étoit aliénés par cette petite guerre. Il obligea donc Piccinino à rendre les Places priſes ſur les Siennois, à condition que ceux-ci lui donneroient vingt-mille *Florins*; &, l'accord étant fait, Alfonſe reçût dans ſes Etats ce Général avec ſes Troupes.

DANS ces tems-là, quoique le Pape fût occupé à reduire Piccinino à la raiſon, cela ne l'empécha pas de penſer à ſe mettre en état de ſecourir la Chrétienté, qui s'en alloit ſuccomber ſous la puiſſance des Turcs. Il envoya donc chez tous les Princes Chrétiens des Légats & des Prédicateurs, pour les perſuader, avec leurs Peuples, de prendre les armes pour la défence de leur Religion, de leurs perſonnes, &

de

de leurs tréſors, contre l'ennemi commun. Ainſi, à Florence, beaucoup de gens firent des largeſſes pour cela, & pluſieurs encore ſe croiſérent d'une croix rouge, & ſe mirent en état d'être prêts à marcher dans cette guerre. Les Florentins firent encore bien des Proceſſions ſolemnelles, & le Public & les Particuliers donnérent aſſez de marques, qu'ils vouloient ſe diſtinguer, entre tous les Chrétiens, par leurs libéralitez, par leurs conſeils, & par les riſques de leurs propres perſonnes, dans cette grande entrepriſe. Mais, le feu de cette *Croiſade* fut un peu amorti par la nouvelle que le Turc, aſſiégeant *Belgrade*, qui eſt une Place ſituée en *Hongrie* ſur le *Danube*, les Hongrois l'avoient défait & bleſſé.

CELA fut cauſe que le Pape & les autres, étant revenus de l'appréhenſion que leur avoit donné la priſe de *Conſtantinople*, commencérent à ſe ralentir dans leurs préparatifs. Les *Hongrois* ſe refroidirent auſſi par la mort de *Jean Vaivode*, ſous la conduite duquel ils avoient remporté cette victoire.

MAIS, pour revenir aux affaires d'Italie, les guerres des hommes étant finies,

finies, dans l'année mille quatre-cens cinquante-ſix, par la reduction de Piccinino à ſon devoir, il ſembla que Dieu la voulût faire à ſon tour par des orages de vents épouvantables, qui ſurvinrent en *Toſcane*, dont on n'avoit jamais ouï parler, & dont la Poſtérité aura peine à croire les effets ſurprenans & très remarquables. Il ſe leva donc au vingt quatre d'Août un tourbillon de nuage gros & épais, qui vint du *Golfe de Veniſe* devers *Ancone*, & qui occupoit bien, de tous ſens, un eſpace d'environ *onze Milles* *. Ce nuage, pouſſé par une force ſupérieure, ſoit qu'elle fût naturelle, ſoit qu'elle fût miraculeuſe, combattoit contre lui-même; & les petits nuages, qui s'en ſéparoient, s'élevant tantôt vers le Ciel, & tantôt s'approchant de la Terre, ſe tournoient les uns contre les autres; & quelquefois ils tournoient en rond d'une viteſſe prodigieuſe, pouſſant devant eux un vent tempétueux, au-delà de l'imagination: &, pendant ce choc, l'on voyoit paroître des feux & des éclairs ex-

* C'eſt environ cinq lieuës & demie de Paris.

extrêmement éclatans. Ces petits nuages, ainſi ſéparés entre eux, ces vents ſi terribles, & ces éclairs ſi redoublés, produiſoient un bruit, qui ſurpaſſoit de beaucoup les plus grands tremblemens de Terre & les plus furieux coups de tonnerre, qu'on eût jamais entendus; deſorte que l'épouvante, qu'ils produiſoient, étoit ſi terrible, que tous ceux qui entendirent ces éclats ſurprenans crûrent que la fin du Monde étoit venue, & que le reſte du Ciel, la Terre & la Mer, rentrant dans la confuſion, alloient reproduire l'ancien *Chaos*. Par-tout où ce tourbillon épouvantable paſſa, il fit mille effets étonnans, & comme miraculeux. Mais, il n'y eut point d'Endroit où cela parût tant, qu'auprès du *Château de Caſſiano*, qui eſt ſitué à huit Milles de *Florence*, ſur les Collines qui ſéparent le *Val de Piſe* d'avec celui de *Grieve*. Cette furieuſe tempête, paſſant donc entre ce Château & le *Bourg de Saint André*, qui eſt ſur la même Colline, ne toucha point au Bourg, & elle paſſa de maniere à *Caſſiano*, qu'elle n'abbattit que quelques cheminées & quelques creneaux de murailles: mais, dans l'eſpace d'entre ces deux

Lieux,

Lieux, elle rasa plusieurs maisons, jusques dans les fondemens. Les couvertures des Eglises de *Saint Martin* à *Bagnole*, & de *Sainte Marie de la Paix*, furent portées toutes entieres à plus d'un Mille de-là. Un Muletier fut emporté avec ses Mulets, du chemin où il étoit, dans des Valons du Païs, où il fut trouvé mort. Tous les plus gros chênes, & tous les arbres les plus forts, qui ne pliérent pas sous une telle violence, furent non seulement ébranchés & brisés, mais même ils furent emportés bien loin de leurs racines: desorte que, l'orage étant fini, & le jour commençant à paroitre, les hommes demeuroient comme hébétés d'étonnement, appercevant tout ce desordre. L'on voyoit le Païs desolé & ruiné, avec la chûte des maisons & des Eglises; l'on entendoit les cris de ceux dont les héritages étoient bouleversés, & qui avoient laissé, sous les ruines de leurs maisons, leurs parens & tout leur bétail accablés: desorte que le seul récit de tout cela rempliſſoit tout à la fois de compassion & d'épouvantement ceux qui l'entendoient faire.

SANS-DOUTE que par-là Dieu voulut

lut plûtôt menacer que châtier la *Toſcane*; car, ſi une telle tempête fût entrée dans une Ville, entre toutes les maiſons & tous les habitans, comme elle entra entre les chênes, les autres arbres, & quelques maiſons diſperſées deçà & de-là, ſans doute qu'elle eût été une ruine & un fleau, qu'il n'eſt pas aiſé d'exprimer. Mais, Dieu ſe contenta pour l'heure de ce petit échantillon de ſa colere, pour réveiller dans l'eſprit des hommes les penſées de ſa puiſſance infinie.

POUR revenir au Roi *Alfonſe*, comme nous avons dit qu'il n'étoit pas ſatisfait de la paix, & que la guerre, qu'il avoit fait entreprendre par *Piccinino* contre les *Siennois* ſans fondement, avoit été ſans aucun fruit, il voulut eſſaier ce que produiroit celle qu'il lui étoit permis de faire par la clauſe du Traité d'Alliance qu'il avoit conclue avec les principaux Potentats d'Italie. Ainſi, en l'an mille quatre-cens cinquante-ſix, il fit la guerre aux *Génois* par Mer & par Terre, ayant deſſein de remettre cet Etat ſous les *Adorni*, & d'en dépouiller les *Frégoſes*, qui en étoient comme en poſſeſſion. D'autre côté, il commanda à Piccinino de paſſer

ſer la Riviere de *Tronto*, & d'aller contre *Sigiſmond Malateſta*. Mais, comme il avoit mis bon ordre à toutes ſes Places, il ne craignoit gueres les attaques de ce Général; deſorte que les deſſeins du Roi ne produiſirent rien de ce côté-là. Mais, l'entrepriſe de Gênes le fit tomber, lui & ſon Etat, dans une guerre bien plus grande qu'il n'eût bien voulu.

PIERRE FRÉGOSE étoit alors *Doge* de la République; & comme il appréhendoit de ſuccomber ſous les efforts du *Roi Alfonſe*, il réſolut de donner ce qu'il ne pouvoit garder lui-même à un Prince aſſez puiſſant pour le défendre contre ſes ennemis, & qui pût même le récompenſer d'un tel préſent. Pour cet effet, il envoya des Ambaſſadeurs à *Charles VII.*, *Roi de France*, pour lui offrir & lui remettre entre les mains l'Etat de Gênes. Le Roi l'accepta, & envoya *Jean d'Anjou*, fils du *Roi René*, pour en prendre poſſeſſion. Comme ce jeune Prince avoit pris aſſez les manieres italiennes, parcequ'il y avoit peu de tems qu'il étoit parti de Florence pour retourner en France, le Roi jugea qu'il ſeroit plus propre à commander dans un tel Païs, qu'un

qu'un autre. D'ailleurs, il croyoit qu'il pourroit aller de Gênes à la conquête du Royaume de Naples, dont le Roi René ſon pere avoit été dépouillé par Alfonſe d'Arragon. Jean d'Anjou alla donc à Gênes, où il fut reçû comme le Souverain; & on lui remit entre les mains toutes les forces de la Ville & de l'Etat.

CE fut-là un changement qui déplut beaucoup à Alfonſe, trouvant qu'il s'étoit attiré un ennemi trop puiſſant. Sans pourtant s'épouvanter trop, il continua l'entrepriſe avec bien du courage; & il avoit déjà conduit ſa Flotte auprès de *Villa Marina* à *Porto Fino*, lorſqu'il fut attaqué d'une maladie ſubite, qui l'emporta. Cette mort délivra de la guerre, & les Génois, & leur Prince Jean d'Anjou; & Ferrand, fils du défunt, & héritier de ſa Couronne, étoit rempli de crainte, ayant ſur les bras un ennemi d'une telle réputation en Italie. Il ſoupçonnoit même la fidélité de ſes Barons, qui, aimant la nouveauté, pourroient bien s'attacher aux François. Il appréhendoit encore que le Pape, dont il connoiſſoit l'ambition, ne formât le deſſein de le dépouiller de ſon Royaume ſur

ce

ce qu'il le voyoit nouveau-venu, &, par conſéquent, mal affermi ſur le Trône. Toute ſon eſpérance n'étoit que ſur le Duc de Milan, qui n'avoit pas moins d'inquiétude pour la conſervation de ce Royaume-là, que *Ferrand* lui-même, parcequ'il appréhendoit, qu'après que les François l'auroient conquis, ils ne lui demandaſſent auſſi ſa Duché comme un Etat qui leur aptenoit *.

SI-TÔT donc qu'Alfonſe fut mort, le Duc de Milan écrivit à *Ferrand*, & lui envoya des Troupes. Par ce ſecours il lui donnoit de la réputation, & par ſes lettres il le fortifioit & l'encourageoit beaucoup, en lui promettant qu'il ne l'abandonneroit nullement dans une néceſſité ſi preſſante.

LE Pape réſolut, après la mort d'*Alfonſe*, de donner le Royaume de Naples à *Pierre Louïs Borgia*, ſon neveu; &, afin de donner un prétexte honnête à ce deſſein, & d'avoir plus facilement l'acquieſcement des Prin-

* A cauſe que le Duc d'Orléans avoit épouſé une Princeſſe de la Maiſon de Viſconti, qui étoit légitime héritiere de l'Etat, la Ligne maſculine ayant manqué.

Princes d'Italie, il publia qu'il vouloit mettre ce Royaume ſous le commandement de la *Sainte Egliſe Romaine*; ce qui l'obligeoit à preſſer le Duc de Milan de ne donner aucun ſecours à *Ferrand*, en lui offrant la reſtitution des Places qui lui appartenoient dans cet Etat. Mais, le *Saint Pere* mourut au milieu de toutes ſes penſées & de ſes nouveaux projets, & il eut pour ſucceſſeur *Pie II* *, Siennois, de la Maiſon des *Piccolomini*. Ce Pape, qui ne penſoit qu'au bien de la Chrétienté, & à attirer du reſpect à l'*Egliſe*, oubliant & négligeant tous ſes intérêts particuliers, couronna *Ferrand* pour Roi de Naples, à la priere du Duc de Milan, parcequ'il jugeoit qu'il ſeroit plus aiſé de procurer la paix en Italie, en maintenant un Prince qui étoit déjà en poſſeſſion, qu'en favoriſant les François pour leur faire conquérir ce Royaume, ou qu'en prenant la réſolution de s'en emparer lui-même

* C'eſt celui qui avoit nom *Æneas Sylvius*, qui fut Sécretaire du Concile de Bâle, qui fit de beaux Ouvrages pour ces tems-là, & qui écrivit même contre les prétentions des Papes.

me, ſuivant le deſſein de Calixte. Cette obligation, que *Ferrand* avoit à *Pie II.*, lui fit donner, en reconnoiſſance, la *Principauté de Malfi* à *Antoine*, neveu du Pape, avec ſa fille naturelle en mariage. Outre cela, il rendit à l'*Egliſe Benevent* & *Terracine*.

IL ſembloit, après cela, que la guerre fût finie en Italie; & le Pape ſe préparoit déjà à liguer toute la Chrétienté contre les Turcs, comme *Calixte* avoit commencé: mais, il ſurvint de la diviſion entre les *Frégoſes* & *Jean*, *Prince de Gênes*. Cette diſpute fit naître des guerres bien plus grandes & de bien plus grande conſéquence, que les précédentes. *Pierre Frégoſe* étoit dans un de ſes Châteaux ſur la *Riviere de Gênes* *; & là il lui ſembloit que *Jean d'Anjou* ne l'avoit pas aſſez récompenſé des obligations qu'il lui avoit, & à toute ſa Maiſon, qui l'avoit rendu Maitre de l'Etat. C'eſt ce qui les fit venir à une manifeſte rupture entr'eux. Cet accident plût beaucoup à *Ferrand*, comme étant le ſeul remede & le ſeul moyen de ſe mettre en

* C'eſt ainſi que l'on appelle le bord de la Mer en ce Païs-là.

en ſeureté : c'eſt pourquoi il ſecourut *Frégoſe* d'hommes & d'argent, eſpérant que par-là il viendroit à bout de chaſſer Jean d'Anjou hors d'Italie. Ce Prince, ayant connoiſſance de tout cela, envoya demander du ſecours en France, afin de pouvoir faire tête à *Frégoſe*, qui étoit très puiſſant, ayant été aſſiſté fort conſidérablement ; deſorte que le Prince ſe reduiſit à garder la Ville, dans laquelle *Frégoſe* entra une nuit, & s'empara de quelques Poſtes : mais, quand le jour fut venu, les François combattirent *Frégoſe*, le tuérent, & taillérent en piéces, ou firent priſonniers, tous ſes ſoldats.

CETTE victoire fit naitre le deſſein à Jean d'Anjou de conquérir le Royaume de Naples ; deſorte qu'au mois d'Octobre de l'an mille quatre-cens cinquante-neuf il partit de Gênes avec une belle Flotte, fit route du côté de Naples, deſcendit à *Baie*, & de-là à *Seſſe*, où il fut reçû par le Duc du Lieu. Le *Prince de Tarente*, la Ville d'*Aquila* *, & pluſieurs autres Villes & & Princes, ſe déclarérent pour les François, enſorte que le Royaume étoit

* Capitale de l'*Abruzo*.

toit preſque tout conquis. *Ferrand*, voyant ce déſordre, eut recours au Pape & au Duc de Milan, à qui il demanda du ſecours: &, afin de diminuer le nombre de ſes ennemis, il fit la paix avec *Malateſta*; ce qui choqua tellement Piccinino, qui étoit ennemi mortel de ce Prince, que, quittant le ſervice de *Ferrand*, il prit parti auprès de Jean d'Anjou. *Ferrand* envoya encore de l'argent à *Frédéric*, *Seigneur d'Urbin*, & il mit toute la diligence poſſible pour faire une Armée qui étoit bonne pour ces tems-là: mais, ayant attaqué les ennemis auprès de la *Riviere de Sarni*, il fut mis en déroute, & la plûpart de ſes principaux Commandans furent faits priſonniers.

APRE'S cette perte, la Ville de Naples demeura fidèle à Ferrand, avec quelques Princes & quelques Places, la plus grande partie s'étant rendue à Jean d'Anjou. Sur cela, Piccinino étoit d'avis, qu'après un tel avantage le Prince allât à Naples, & s'emparât de cette Capitale de l'Etat; ce qu'il ne voulut pas ſuivre, diſant, *qu'il vouloit prendre prémierement tout le Domaine, & que cette grande Ville ne tirant plus de ſecours d'aucune autre Place de l'E-*

l'Etat, elle ſeroit conquiſe plus facilement. Mais, il arriva tout le contraire ; ce qui fit que ce jeune Prince manqua ſon coup, ne faiſant pas réfléxion que les membres ſuivent d'ordinaire les mouvemens de la tête, & que la tête n'a pas accoûtumé de ſuivre ceux des membres. Ferrand s'étoit retiré dans Naples, &-là il recevoit ceux qui étoient chaſſés de ſes Etats., amaſſant de l'argent par les voies les plus doûces qu'il pouvoit ; deſorte qu'il fit encore une eſpece d'Armée. Il envoya auſſi ſolliciter le Pape & le Duc de le ſecourir, ce qu'ils firent l'un & l'autre bien plus promptement & bien plus conſidérablement, qu'ils n'avoient encore fait, parcequ'ils commençoient à appréhender beaucoup qu'il ne fût dépouillé de ſon Royaume.

FERRAND donc étant devenu puiſſant, il ſortit de ſa Capitale, & s'étant remis en réputation, il reconquêtoit des Places. Pendant que la guerre ſe faiſoit dans le Royaume, il ſurvint un accident, qui fit perdre entièrement le crédit à Jean d'Anjou, & qui lui ôta tout moyen de venir à bout de ſon deſſein. Les Génois étoient dégoûtés de la fierté & de l'avarice du

Gouverneur que le Prince leur avoit laiſſé; deſorte qu'ils prirent les armes contre lui, & le contraignirent de ſe renfermer dans le petit Château. Les *Frégoſes* & les *Adornes* ſe réünirent pour ce deſſein, & le Duc de Milan les ſecourut de Troupes & d'argent, tant pour ſe rendre maitres de l'Etat, que pour le conſerver. Le Roi René, eſpérant néanmoins de rentrer dans Gênes par le moyen de ce petit Château, vint au ſecours de ſon fils avec une Flotte; mais, en faiſant la deſcente, il fut mis en deſordre & contraint de s'en retourner avec honte en Provence.

QUAND cette nouvelle fut arrivée au Royaume de Naples, elle étonna beaucoup Jean d'Anjou. Néanmoins, il ne renonça point à ſon deſſein; mais, il y ſoûtint la guerre fort longtems, étant aidé par les Barons qui s'étoient rebellés contre Ferrand, & qui, par conſéquent, n'en eſpéroient pas de pardon. Enfin, après pluſieurs évènemens ſurvenus dans cette guerre, les deux Armées royales vinrent aux mains; & Jean d'Anjou fut mis en déroute auprès de *Troie*, en l'an mille quatre-cens & ſoixante-trois. Ce deſa-

desavantage ne chagrina pas tant ce Prince, que la révolte de Piccinino, qui reprit encore le parti de Ferrand; ainsi, se voyant dénué de forces, il se retira à *Histria*, & de-là en France.

CETTE guerre dura quatre ans, & la négligence du Prince d'Anjou lui fit perdre ce que la valeur de ses soldats lui avoit fait gagner bien des fois. Les *Florentins* ne prirent point parti ouvertement dans ces diférens. Il est bien vrai que *Jean d'Arragon*, nouveau Roi de ce Païs-là par la mort d'*Alfonse*, pressa fort la République de secourir *Ferrand* son neveu, comme ils y étoient obligés par la derniere ligue qu'ils avoient faite avec *Alfonse* son pere. Les *Florentins* lui répondirent, *qu'ils n'étoient point liés avec Ferrand; qu'ils n'étoient pas d'humeur d'assister le fils dans une guerre que le pere s'étoit attirée lui-même; & que, comme elle avoit été commencée sans leur participation & sans leur avis, ils la laisseroient continuer & finir sans leur assistance.* Là-dessus, les Ambassadeurs du *Roi d'Arragon* protestérent contre la République, lui déclarant, *qu'elle étoit tombée dans les peines de la rupture du Traité, & dans tous les dommages &*

toutes les pertes qui s'en enſuivroient. Enſuite, ils ſe retirérent de la Ville fort en colere. Cependant, les *Florentins* demeurérent en paix au dehors, tant que cette guerre dura; mais, ils n'eurent point de repos au dedans, comme nous le verrons plus particuliérement dans le Livre ſuivant.

Fin du ſixieme Livre.

HISTOIRE
DE
FLORENCE.

LIVRE SEPTIEME.

IL ſemblera peut-être à ceux qui liront le Livre précédent, que je m'y ſuis trop étendu ſur les affaires du *Royaume de Naples* & de la *Lombardie*, m'étant propoſé dans cet Ouvrage d'écrire ſeulement ce qui regarde la *République de Florence*. Cette penſée ne m'a pourtant pas empéché, ou ne m'empéchera pas à l'avenir, de faire de ces ſortes de récits; car, quoique je ne me ſois pas engagé d'écrire l'*Hiſtoire d'Italie*, il me

ſemble néanmoins que je ne dois pas oublier les choſes les plus conſidérables qui regardent cette partie de l'Europe, parceque, n'en parlant point, nôtre Hiſtoire en ſeroit moins intelligible & plus deſagréable, puiſque la conduite des autres Peuples & des autres Etats d'Italie a ſouvent fait naitre des guerres, où les *Florentins* ont été obligés d'entrer; comme, par éxemple, la guerre d'entre *Jean Duc d'Anjou* & le *Roi Ferrand* a produit ces grandes animoſités & cette haine violente, qui ſurvint entre *Ferrand* & la *Maiſon de Medicis* en particulier: car, le Roi ſe plaignant, que, bien loin de le ſecourir dans cette guerre, l'on avoit favoriſé ſon ennemi, cette meſintelligence fut la ſource de pluſieurs grands maux, comme nous l'allons voir dans la ſuite.

MAIS, parcequ'en parlant des affaires étrangeres je ſuis parvenu juſqu'à l'année mille quatre-cens ſoixante-trois, & que j'ai deſſein de décrire toutes les brouilleries inteſtines de la République arrivées pendant ces tems-là, il faut que je remonte bien des années au-deſſus. Cependant, avant de le faire, je donnerai, ſelon ma coûtume,

me, un petit diſcours en forme de prélude, par lequel je montrerai, que ceux qui ſe flattent de voir une République dans une parfaite union ſe trompent beaucoup dans leur eſpérance.

IL eſt vrai qu'il y a des diviſions qui ſont préjudiciables aux Républiques, & d'autres qui leur ſont utiles. Celles-là leur ſont avantageuſes, qui ne font, ni Corps, ni Parti, & qui ne laiſſent pas de ſubſiſter. Au contraire, les diviſions ſont pernicieuſes, lorſqu'elles forment un Corps de partiſans. Ceux donc qui voudront fonder un Etat républicain, ne pouvant pas empêcher qu'il n'y regne des meſintelligences, doivent au moins faire enſorte qu'il n'y ait point de factions. Il faut pour cela ſavoir que les Citoyens acquiérent du crédit dans une République en deux manieres; ou par les voies publiques, ou par les particulieres. Les moyens publics de ſe mettre en autorité, c'eſt lorſqu'on gagne une bataille; qu'on prend des Places; qu'on s'acquitte d'une Ambaſſade avec ſoin & avec prudence; que l'on donne des conſeils ſages pour la conduite de l'Etat, & qui ſont ſuivis d'un heureux

ſuccès. Les moyens particuliers de ſe mettre en réputation, c'eſt, prémierement, de faire beaucoup de bien à pluſieurs Particuliers; d'en défendre l'un de l'oppreſſion du *Magiſtrats*; d'aider l'autre de ſon bien; de faire parvenir l'autre aux charges par ſon crédit; & de gagner le Peuple par des ſpectacles & par des largeſſes publiques. Ce ſont-là les moyens qui font naitre des factions & des partis différens; & un crédit, acquis par de ſemblables voies, eſt auſſi pernicieux à l'Etat, qu'une réputation extraordinaire d'un Particulier lui eſt avantageuſe, lorſqu'elle n'eſt point appuyée par un parti formé, parcequ'alors elle ne regarde que ce Particulier-là. Et quoiqu'il ſoit impoſſible d'éteindre l'envie qui regne d'ordinaire entre des Citoyens de ce caractère, cependant, comme ils n'ont point de partiſans qui s'attachent à eux par leur propre intérêt, il faut néceſſairement que ces Particuliers-là ſervent à l'Etat, bien loin de lui nuire: car, pour ſe faire valoir, ils ſont obligés d'en procurer la grandeur, & ſur-tout de s'entre-obſerver, & d'éclairer les démarches les uns des autres, pour que pas un d'eux

ne

ne ſorte des termes d'un bon Citoyen.

MAIS, les meſintelligences qu'il y a dans *Florence* ont toûjours fait naitre des factions; voilà pourquoi elles ont toûjours été pernicieuſes à l'Etat; & une faction, qui ſe trouvoit la plus puiſſante, n'étoit unie avec elle-même qu'autant de tems que le parti oppoſé avoit encore des forces: car, ſi-tôt qu'il avoit entièrement ſuccombé, la faction qui avoit eu le deſſus, n'étant plus retenue par aucune crainte, & ne ſe ſoûmettant plus aux reglemens qu'elle obſervoit auparavant pour ſa conſervation, il arrivoit qu'elle ſe ſubdiviſoit elle-même en d'autres factions. Le parti de *Coſme de Medicis* fut le parti regnant dans l'année mille quatre-cens trente-quatre. Mais, comme l'autre ne laiſſoit pas d'être conſidérable & rempli de gens de très grande conſéquence, *Medicis* & les ſiens, n'étant point délivrés de la crainte des autres, conſervérent entre eux une grande union, & ſe conduiſirent avec beaucoup de douceur & de modeſtie; enſorte qu'ils ne firent aucune faute préjudiciable à leur faction, & évitérent toûjours de ſe rendre odieux au

Peuple par quelque action qu'on eût pû mal expliquer. Ainſi, toutes les fois que dans leur gouvernement ils avoient beſoin du Peuple, ils le trouvérent toûjours fort diſpoſé à accorder à leurs Chefs les *Conſeils extraordinaires* & toute l'autorité qui leur étoit néceſſaire. Pendant donc vingt-&-un an, qui s'écoulérent depuis mille quatre-cens trente-quatre juſqu'en cinquante-&-cinq, ils obtinrent ſix fois l'autorité des *Conſeils extraordinaires* par le moyen des *Parlemens* *.

Il y avoit dans ces tems-là à Florence deux Citoyens très puiſſans, comme nous l'avons remarqué bien des fois, qui étoient *Coſme de Medicis* & *Neri Capponi*. Ce dernier avoit acquis toute ſon autorité par des moyens publics, enſorte qu'il avoit beaucoup d'amis & peu de partiſans. Mais, l'autre s'étant acquis du crédit par les voies publiques & par les particulieres, il avoit beaucoup d'amis & beaucoup de partiſans. Etant donc unis tous deux tant qu'ils vécurent enſemble, ils obtinrent toûjours du Peuple tout ce qu'ils ſouhaittoient & ſans aucune peine,

* Ce ſont les Aſſemblées générales du Peuple.

ne, parceque leur puiſſance étoit appuyée d'une bienveillance générale. Mais, dans l'année mille quatre-cens cinquante-cinq, où, après la mort de *Neri de Capponi*, le parti oppoſé ſe trouva éteint, ce gouvernement-là trouva des difficultez quand il voulut reprendre ſon autorité ordinaire, & ceux qui en furent cauſe étoient les propres amis de *Medicis* & les plus puiſſans de l'Etat, parcequ'ils ne craignoient plus le parti éteint, & qu'ils étoient bien aiſes de diminuer le pouvoir de *Medicis*. L'envie qu'ils en avoient fut la ſource des diviſions qui parurent enſuite dans l'an ſoixante-&-ſix; car, ceux qui étoient dans le gouvernement conſeilloient toûjours, dans toutes les Aſſemblées publiques, où l'on traitoit de l'adminiſtration de la République, de ne point remettre ſur pied des *Conſeils extraordinaires*; de faire fermer les *bourſes*; & de créer les *Magiſtrats* au ſort, ſelon l'uſage des anciens *ſcrutins* *.

SI *Medicis* vouloit prévenir les effets de ces changemens, il faloit qu'il ſui-

* Ce ſont les Aſſemblées publiques, où l'on fait les Magiſtrats.

ſuivit l'une de ces deux voies: *ou de s'emparer du gouvernement par force avec les partiſans qu'il avoit encore, & par ce moyen perſécuter tous les autres: ou de laiſſer les choſes aller leur train, & avec le tems faire ſentir à ſes amis, que ce n'étoit pas lui, mais eux-mêmes, qui reſtoient ſans crédit & ſans autorité.* Ainſi, de ces deux expédiens il prit le dernier, parcequ'il ſavoit bien qu'il ne couroit aucun riſque dans cette ſorte de gouvernement, puiſque les *bourſes* étoient encore pleines des noms de ſes amis, & qu'ainſi il reprendroit toûjours, quand il voudroit, ſa prémiere autorité. La coûtume de faire les *Magiſtrats* au ſort ayant été rétablie, la plûpart des Citoyens la regardoient comme le rétabliſſement de leur liberté, & les *Magiſtrats* eux-mêmes ne jugeoient plus ſelon le caprice des plus puiſſans, mais ſelon qu'il leur ſembloit raiſonnable; deſorte que, tantôt les Créatures d'un Grand, & tantôt celles d'un autre, avoient du deſſous; & les Maiſons, qui auparavant étoient remplies de ſolliciteurs & de préſens, ſe trouvoient incontinent vuides des uns & des autres. Ces mêmes Citoyens plus puiſſans ſe voyoient encore devenus

venus égaux à ceux qui étoient avant cela extrêmement au-deſſous d'eux, & ils ſe voyoient quelquefois ſoûmis à ceux qui n'étoient que leurs égaux. Ils n'étoient plus reſpectés ni conſidéres; ſouvent même ils étoient moquez & raillés; & l'on parloit d'eux & de l'Etat par les Rues & par les Places publiques, ſans aucune retenue ni aucuns égards. Tout cela leur fit bien-tôt connoitre, que ce n'étoit pas *Medicis*, mais eux-mêmes, qui étoient dépoſſédés du gouvernement.

MEDICIS feignoit de n'en rien appercevoir; & ſi-tôt qu'il s'agiſſoit de quelque choſe qui plaiſoit au Peuple, il étoit le prémier à l'appuyer. Mais, ce qui épouvanta davantage les Grands, & qui donna le plus de lieu à *Coſme de Medicis* de leur faire ſentir la faute qu'ils avoient faite, c'eſt que l'on remit ſur pied la maniere d'impoſer les droits ſelon les regles & la diſpoſition des loix, & non pas à la diſcrétion des hommes. Ce reglement avoit déjà été établi en l'an mille quatre-cens vingt-ſept. Si-tôt que la réſolution en fut priſe, & que l'on eut créé un Magiſtrat pour en venir à l'éxécution, les Grands ſe réünirent encore plus qu'ils

qu'ils n'étoient, & allérent trouver *Medicis*, le ſuppliant de les vouloir tirer, & lui auſſi, des mains de la Populace, & de rétablir le gouvernement, de maniere qu'ils pûſſent regagner l'eſtime & la conſidération où ils étoient auparavant, & lui ſa prémiere puiſſance.

MEDICIS répondit, *qu'il le vouloit bien; mais, qu'il entendoit que les loix, qu'on établiroit pour cela, fuſſent faites dans l'ordre, & du conſentement du Peuple, & non pas par violence, dont il ne prétendoit pas même entendre parler.* L'on chercha donc dans les *Conſeils* les moyens de faire un nouveau *Conſeil extraordinaire*; mais, on ne pût l'obtenir: deſorte que ces *Grands* revinrent trouver *Medicis*, le ſuppliant avec la derniere ſoûmiſſion de vouloir bien conſentir à un *Parlement.* Mais, il le refuſa nettement, parceque ſon deſſein étoit de les matter, & de leur faire ſentir vivement la faute qu'ils avoient faite. Et, parceque *Donato Coqui*, étant fait *Gonfalonier de Juſtice*, crut, que, de ſon chef, il pouvoit entreprendre de faire un *Parlement*, *Medicis* le fit tellement jouer & moquer par les *Seigneurs* qui étoient en *Magiſtrature.*

ture avec lui, qu'il en devint fou, & fut renvoyé chez lui comme hébété.

CEPENDANT, comme il ne faut pas laiſſer aller les choſes ſi avant, qu'on ne puiſſe plus après cela en être le Maitre, *Medicis* crût, que *Luc Pitti*, homme entreprenant & hardi, étant parvenu à être *Gonfalonier de Juſtice*, il étoit tems de le laiſſer agir ſuivant le deſſein de rétablir l'autorité des *Grands*, afin que, ſi la choſe étoit deſapprouvée, ce fût ſur *Pitti*, & non pas ſur lui, que le blâme en tombât. Ce *Gonfalonier*, dès le commencement de ſa *Magiſtrature*, propoſa bien des fois de remettre ſur pied le *Conſeil extraordinaire*; & comme on ne lui accordoit point ſa demande, il menaça ceux qui entroient dans les *Conſeils*, & leur dit, avec un orgueil extrême, mille paroles outrageuſes; &, peu après, il y joignit les effets: car, au mois d'Août de l'an mille quatre-cens cinquante-trois, à la veille de *Saint Laurent*, ayant rempli le Palais de gens armés, il appella le Peuple dans la Place; &, les armes à la main, il le fit conſentir par force à ce qu'il n'avoit pû en obtenir de bonne volonté.

A-

APRE'S qu'ils eurent repris l'autorité, & qu'ils eurent fait le *Conſeil extraordinaire*; qu'enſuite ils eurent créé les principaux Magiſtrats, ſelon le bon plaiſir d'un petit nombre de perſonnes; ils voulurent affermir, par la crainte, une autorité qu'ils avoient uſurpée par la force: c'eſt ce qui leur fit d'abord reléguer *Jérôme Machiavel*, avec quelques autres, & dépouiller beaucoup d'autres Citoyens de leurs charges. Ce *Machiavel* ſe rendit par la ſuite rebelle, parcequ'il ne garda pas les bornes de ſon éxil; & comme il couroit par toute l'Italie pour en exciter les Princes à faire la guerre à ſa Patrie, il fut pris à *Lunigiane* par la trahiſon d'un des Seigneurs du Lieu; & de-là il fut conduit à Florence, où l'on le fit mourir peu après en priſon.

CETTE maniere de gouvernement dura huit ans, dans une terrible violence & dans une tyrannie inſupportable, parceque *Coſme de Medicis* étant déjà vieux & fort caſſé, &, de plus, affoibli par les indiſpoſitions qu'il ſouffroit, il ne pouvoit pas être preſent, comme à l'ordinaire, au gouvernement de la Réoublique: deſorte qu'elle

le étoit expoſée au pillage d'un petit nombre de ſes Citoyens. *Luc Pitti* fut fait *Chevalier* par l'Etat, en reconnoiſſance des grands ſervices qu'il venoit de lui rendre; & lui, pour montrer qu'il n'étoit pas méconnoiſſant des honneurs qu'il en recevoit, il fit établir, que deſormais les *Prieurs des Métiers* ſeroient apellés les *Prieurs de la Liberté*, afin qu'ils conſervaſſent au moins le nom de la choſe qu'ils avoient perdue. Il fit encore rétablir, qu'à l'avenir le *Gonfalonier* ſeroit aſſis au milieu des *Seigneurs*; car, juſque-là il avoit été ſeulement aſſis à leur droite. Afin auſſi qu'il ſemblât que Dieu s'intéreſſoit dans ce changement, il fit faire des Proceſſions publiques & des Services ſolemnels pour le remercier du rétabliſſement du gouvernement.

PITTI reçût de riches préſens de *Medicis* & de la *Seigneurie*, & tous les autres à l'envi lui en firent auſſi; deſorte qu'on croit que tout ce qu'il reçût montoit bien à la ſomme de vingt-mille *Ducats*. Son crédit même devint ſi grand, que ce n'étoit plus *Medicis*, mais *Pitti*, qui gouvernoit deſormais la République. Cela lui donna une telle aſſeurance, qu'il commen-

ça

ſoient pas grand fond ſur *Pierre de Medicis* ſon fils, qui, bien qu'il fût honnête homme, ſeroit obligé d'avoir de grands égards pour ces gens-là, parcequ'il étoit mal ſain, & d'ailleurs nouveau-venu dans le maniement des affaires: deſorte que les Tyrans, ne voyant perſonne qui pût leur tenir la bride haute, ſe donneroient carriere dans la licence, qu'ils avoient déjà priſe, de piller impunément le Peuple. Chacun donc regretta fort le défunt.

COSME DE MEDICIS fut, pour un Homme de Robe, le Citoyen le plus illuſtre & le plus eſtimé qui ait jamais été à Florence, ni même dans aucune République qui ſoit parvenue à notre connoiſſance. Il fut dans ſon tems le prémier en autorité & en richeſſes auſſi-bien qu'en prudence & en libéralité; car, les principales qualitez, qui l'élevérent à être comme le Prince dans ſa Patrie, furent ſa magnificence & ſes largeſſes. Ce dernier caractère devint encore plus remarquable après ſa mort, lorſque *Pierre de Medicis* ſon fils voulut entrer en connoiſſance des biens qu'il pouvoit avoir; car, il ſe trouva que dans tout l'Etat il n'y avoit aucun Citoyen diſtingué à qui *Coſme* n'eût prê-

té

té de groſſes ſommes: ſouvent même il n'attendoit pas qu'on vint lui en demander; mais, ſi-tôt qu'il avoit reconnu le beſoin de quelque perſonne de condition, il lui ouvroit ſa bourſe. Sa magnificence parut auſſi dans la quantité de bâtimens qu'il fit; car, dans Florence, il releva dès les fondemens les *Couvens* & les *Egliſes de Saint Marc* & de *Saint Laurent* & le Monaſtère de *Saint Verdiano*; &, dans les *Montagnes de Fieſole*, il fit la même choſe à *Saint Jérôme* & à l'*Abbaie*, auſſi-bien que dans le *Mugel* à une *Egliſe de Minimes*. Il fit, de plus, faire dans *Sainte Croix*, aux *Servites* *, à *Agnoli*, & dans *Saint Miniat*, des *Autels* & des *Chapelles* très ſuperbes; &, après avoir bâti toutes ces *Egliſes* & toutes ces *Chapelles*, il les remplit de *Paremens* & de tout ce qui eſt néceſſaire pour les ornemens du *Service*. Outre tous ces édifices de dévotion, il bâtit encore des maiſons pour lui, dont l'une, qui eſt dans la Ville, eſt fort proportionnée

* C'eſt un Ordre de Moines, qui ſe ſont dédiés, plus particulièrement que les autres, au ſervice de la Sainte Vierge. Le fameux *Frà Paolo* étoit de cet Ordre.

née à la grandeur d'un ſi puiſſant Citoyen, & les quatre qu'il bâtit dehors ſont plûtôt des Palais de Princes, que des maiſons de Particuliers. Mais, parcequ'il ne trouvoit pas que ce fût aſſez d'acquérir de la réputation en Italie par la quantité & la magnificence des beaux *édifices* qu'il y faiſoit, il fit encore bâtir à *Jéruſalem* une retraite pour les pauvres *Pélerins* qui ſeroient malades. Enfin, l'argent qu'il mit à tous ces édifices monta à des ſommes immenſes. Au-reſte, quoique ſes bâtimens, ſes actions, & ſes manieres, euſſent quelque choſe de la grandeur royale; que, d'ailleurs, il fût dans *Florence* comme le Prince; il fut néanmoins ſi modéré & ſi prudent, qu'il ne s'éloigna jamais de la *modeſtie républicaine*: car, dans ſa maniere de vivre, dans ſes voyages, dans ſa converſation, & dans ſes Alliances, il demeura toûjours dans les bornes d'un ſimple Bourgeois, ſachant bien que les choſes extraordinaires, & qui paroiſſent à tout moment aux yeux de tout le monde, attirent plus d'envie de la part des hommes, qu'elles ne le méritent dans le fond; & c'eſt toûjours une marque d'honnêteté d'éviter l'éclat. C'eſt pourquoi,

quoi, quand il fut queſtion de marier ſes fils, il ne rechercha point des Alliances de Princes, mais il donna à *Jean de Medicis Cornelie d'Aleſſandri*, & à *Pierre*, *Lucrece de Tornabuoni*. Pour les petites-filles qu'il eut de ſon fils *Pierre de Medicis*, il maria *Blanche de Medicis* à *Guillaume de Pazzi*, & *Nannine* à *Bernard de Rucellai*. Il ne ſe trouva perſonne dans ſon tems, ni entre les Princes, ni dans les Républiques, qui eût autant d'eſprit que lui; c'eſt ce qui fut cauſe, que, nonobſtant tous les changemens de la fortune, les diviſions de la République, & l'humeur légere & changeante des Citoyens, il fut Maitre du Gouvernement & de l'Autorité publique pendant trente-&-un an: car, comme il étoit d'une prudence conſommée, il prévoyoit les maux de loin, ce qui faiſoit qu'il avoit toûjours le tems d'en prévenir la violence, ou de ſe préparer ſi bien contre eux, qu'ils ne lui apportoient aucun préjudice. Par ce moyen, il reprima l'ambition des Citoyens qui vouloient opprimer la liberté de leur Patrie, & ſçût ſi bien mettre des bornes à celle des Princes étrangers, que les Etats, qui étoient

ligués avec lui & avec la République, étoient aſſeurez de dompter leurs ennemis, ou, du moins, d'en ſoûtenir tous les efforts ſans aucun deſavantage; & tous ceux qui lui étoient oppoſés perdoient leur tems, ou leur argent, & ſouvent leurs Etats. Les Vénitiens en ſont de bons témoins; car, tant qu'ils furent unis avec *Coſme de Medicis* contre *Philippe*, *Duc de Milan*, ils eurent toûjours l'avantage; mais, dès qu'ils en furent ſéparés, ils furent d'abord battus par le même Duc, & enſuite par ſon ſucceſſeur *François Sforce*. Quand les mêmes Vénitiens ſe liguérent avec *Alfonſe*, Roi de Naples, contre la République de *Florence*, *Coſme* vint à bout, par ſon crédit, d'épuiſer Naples & Veniſe de finances; enſorte que ces deux Etats furent contraints d'accepter la paix qu'on voulut bien leur accorder. *Coſme* donc eut toûjours une iſſue glorieuſe de toutes les difficultez qu'il rencontra pendant ſon gouvernement, & dehors & dedans l'Etat; & ceux qui les firent naitre n'en remportérent jamais que de la confuſion: deſorte que toutes les diſſenſions inteſtines ne ſervirent qu'à l'affermir dans l'autorité qu'il

qu'il avoit à *Florence*, & les guerres étrangeres augmentérent ſa puiſſance & ſa réputation ; car, il ſoûmit au pouvoir de la République *Borgo San Sopolcro*, *Monte Doglio*, le *Caſentin*, & le *Val di Bagno*. Enfin, il vint à bout de tous ſes ennemis, & éleva tous ſes amis.

CE Grand homme nâquit en mille trois-cens quatre-vingt-neuf, le jour de *Saint Coſme* & de *Saint Damien*. D'abord qu'il commença à faire figure dans le Monde, il eſſuya mille traverſes, comme l'éxil, la priſon, le riſque qu'il y courut d'être condamné à la mort ; & lorſqu'il alla au *Concile de Conſtance* avec le *Pape Jean* *, il fut obligé, à ſon retour, de ſe déguiſer, pour éviter d'être aſſaſſiné. Mais, quand il eut paſſé l'age de quarante ans, ſa vie fut très heureuſe, & ſon bonheur alla juſque-là, que de ſe communiquer à tous ceux qui entrérent dans ſes intérêts pour le gouvernement de l'Etat, & même juſqu'à ſes Fac-

* C'étoit *Jean XXIII.*, Napolitain, qui fut un de ceux que le Concile de Conſtance dépoſa, quoiqu'il eût tenu le *Siege* un peu plus de cinq ans. Cela arriva l'an 1417.

Facteurs qui avoient le maniement de de ſes tréſors dans pluſieurs Endroits de l'Europe: c'eſt ce qui enrichit ſi extraordinairement tant de *Familles Florentines*, comme celle des *Tornabuoni*, celle des *Benci*, celle des *Portinari*, & celle des *Saſſetti*. Outre tous ces gens-là, ceux encore qui ſuivoient ſes avis, ou qui dépendoient de lui, devinrent ſi opulens, que, quoiqu'il dépenſât continuellement en aumônes & en bâtimens d'*Egliſes*, il ſe plaignoit quelquefois à ſes amis, *que jamais il n'avoit pû venir à bout de dépenſer tant pour Dieu, qu'il ne ſe vit toûjours ſur ſes Livres être ſon redevable de Sommes infinies, que ce bon Pere lui rendoit inceſſamment par une eſpece de prodigalité. Coſme de Medicis* étoit d'une taille médiocre, d'un teint baſané, & d'un air à s'attirer le reſpect. Il n'avoit pas d'étude; mais, il étoit très éloquent & rempli d'une prudence naturelle. Il étoit officieux envers ſes amis, pitoyable envers les pauvres, utile dans la converſation, pénétrant dans les conſeils, prompt dans l'éxécution, grave dans le diſcours, & vif dans les reparties. Un jour *Renaud d'Albizi*, étant encore au commencement

ment de ſon éxil, lui envoya dire, *Que la Poule couvoit.* Coſme lui répondit, *Qu'elle ne feroit pas une bonne couvée étant hors de ſon nid.* Il y eut quelques autres Rebelles qui lui donnérent à entendre, *qu'ils ne dormoient pas. Je le croi bien*, dit-il, *puiſque j'ai troublé leur repos.* Il dit un jour, en parlant du *Pape Pie*, qui ſe mettoit fort en peine d'unir & d'animer les Princes Chrétiens à faire la guerre au Turc, *Que ce bon Veillard faiſoit une entrepriſe de Jeune-Homme.* Comme les Ambaſſadeurs de Veniſe furent venus à Florence avec ceux du *Roi Alfonſe*, pour faire des plaintes de la République, il leur montra ſa tête, & demanda à ces Vénitiens, *de quelle couleur étoient ſes cheveux.* Ils lui dirent, *qu'ils étoient blancs. Hé bien*, dit-il, *avant qu'il ſoit peu je ferai enſorte que vos Maitres les auront comme moi.* Comme ſa femme lui demandoit, quelques heures devant ſa mort, *Pourquoi il tenoit les yeux fermés*; il répondit, *C'eſt pour les y accoûtumer.* Quelques Citoyens lui diſant, au retour de ſon éxil, *que c'étoit gâter la République, & agir contre la conſcience, que d'en chaſſer tant de gens de bien*; il répondit, *qu'une République gâtée valoit*

mieux qu'une République perdue; qu'il ne faloit qu'un bel habit pour faire croire qu'un homme eſt un homme de bien; & qu'enfin les Etats ne ſe gouvernoient pas en diſant ſon Chapelet. Ce diſcours donna lieu à ſes ennemis de le faire paſſer pour un homme qui s'aimoit plus lui-même, que la Patrie, & ce Monde-ici, que l'autre.

L'ON pourroit rapporter encore une grande quantité de bons mots qu'il a dit; mais, comme cela n'eſt pas néceſſaire ici, l'on n'en dira pas davantage. *Coſme de Medicis* eut encore la belle qualité d'aimer & d'élever les Savans; car, ce fut lui qui fit venir à Florence *Argiropole*, Grec de naiſſance, & l'un des Grands Hommes de ce tems-là, & il l'y établit pour enſeigner le Grec & les Belles-Lettres à la Jeuneſſe de la République. Il entretint auſſi chez lui *Marſilio Ficino*, reſtaurateur de la Philoſophie de *Platon*, & il eut pour lui une eſtime & une amitié très particuliere, deſorte qu'il lui donna une Terre auprès de *Carregge*, l'une de ſes Maiſons de Campagne; & il lui procura par-là les moyens de pouvoir vaquer avec moins de diſtraction, & plus de commodités, à l'étude

de & à la méditation. Sa prudence donc, ſes grandes richeſſes, & ſes manieres, le firent craindre & aimer à Florence, & eſtimer, au-delà de ce qu'on peut s'imaginer, de tous les Princes d'Italie & d'ailleurs : deſorte qu'il poſa de ſi ſolides fondemens pour l'établiſſement de ſes Deſcendans, qu'après l'avoir égalé en mérite, ils l'ont fort ſurpaſſé en fortune, juſque-là, qu'ils ont eu, dans toute la Chrétienté, la même autorité & le même crédit, que le Grand *Coſme* avoit à Florence *. Cependant, il eut de grands ſujets de chagrin dans les dernieres années de ſa vie, parceque, des deux fils qu'il eut, *Pierre* & *Jean de Medicis*, le dernier mourut, & c'étoit ſur lui qu'il comptoit le plus. L'autre étoit valétudinaire, enſorte que ſa foibleſſe le rendoit incapable des ſoins de l'Etat & de ſa Maiſon. *Coſme* donc ſe faiſant porter dans les appartemens de ſon Palais après la mort de ſon fils, il diſoit, en ſoûpirant, *Cette maiſon eſt trop*

* Cela eſt particulierement vrai à l'égard de *Leon X.* & de *Clement VII.*, tous deux deſcendus de *Coſme*, qui ont eu l'un & l'autre un grand pouvoir en Europe.

trop grande pour une famille ſi peu nombreuſe. C'étoit encore une ſenſible douleur à un cœur auſſi grand que le ſien, quand il penſoit qu'il n'avoit point étendu les bornes de l'Etat de *Florence* par quelque conquête conſidérable; & il s'en plaignoit avec encore plus d'amertume quand il ſe repréſentoit que *François Sforce* l'avoit trompé, en lui promettant, pendant qu'il n'étoit que Comte, *que, ſi-tôt qu'il ſeroit Duc de Milan, il employeroit ſa puiſſance à rendre les Florentins Maîtres de Luques.* Mais, il ne lui tint pas parole, parceque, changeant de fortune, il changea d'inclination; &, étant devenu Duc, il voulut jouïr en paix d'un Etat qu'il avoit acquis par les armes: c'eſt pourquoi il ne donna, ni à *Coſme*, ni à aucun autre, la ſatisfaction qu'ils attendoient de lui par quelque entrepriſe en leur faveur; & depuis qu'il fut Duc, il ne fit point d'autres guerres, que celles qui lui étoient abſolument néceſſaires pour ſe maintenir. Cette conduite donna à *Coſme* des chagrins mortels, faiſant réfléxion qu'il avoit tant fait de dépenſe, & tant pris de peine, pour élever un ingrat & un infidèle. De plus, les indiſpoſitions

de

de ſa vieilleſſe l'empéchoient de vaquer, avec ſes ſoins & avec ſon activité ordinaire, à la conduite de l'Etat & de ſes affaires particulieres; enſorte que l'un & l'autre en recevoient un grand préjudice. Ses affaires domeſtiques étoient mal gouvernées, & ſes biens diſſipés par ſes enfans & par les gens qui les avoient ſous leur conduite; & la République étoit mangée par ſes propres Citoyens. Tout cela lui fit paſſer les derniers tems de ſa vie dans l'inquiétude. Il ne laiſſa pas de mourir dans une grande réputation, & comblé de gloire. Tous les Citoyens, & tous les Princes Chrétiens, marquérent à ſon fils *Pierre de Midicis* de la douleur de cette perte. Toute la Ville aſſiſta à ſes funérailles, l'*Egliſe de Saint Laurent* ayant été choiſie pour le Lieu de ſa ſépulture: &, par l'ordre de l'Etat, il fut, dans ſon Epitaphe, nommé LE PERE DE LA PATRIE.

SI, en écrivant les actions du Grand *Coſme*, j'ai fait comme ceux qui écrivent les vies des Princes, & non pas comme un homme qui écrit une hiſtoire, que perſonne n'en ſoit ſurpris, parceque, comme c'étoit un homme fort extraordinaire dans nôtre Répu-

blique, je me ſuis ſenti obligé d'en faire auſſi un éloge extraordinaire.

DANS ces tems-là que Florence & l'Italie ſe trouvoient dans les diſpoſitions que nous avons marquées, *Louïs XI.*, *Roi de France*, avoit ſur les bras une *guerre* * très conſidérable, qui lui étoit ſuſcitée par les *Grands* de ſon Royaume, ſecourus par *François*, *Duc de Bretagne*, & par *Charles*, *Duc de Bourgogne*. Cette guerre fut de ſi grande conſéquence pour le Roi, qu'il ne fut pas en état d'appuyer *Jean*, *Duc d'Anjou*, dans ſes entrepriſes ſur la République de Gênes & ſur le Royaume de Naples. Au contraire, comme il ſe voyoit en état d'avoir beſoin de tout le Monde, il donna la Ville de *Savone*, que les François avoient conſervée, au Duc de Milan, & lui fit même entendre, *que, s'il vouloit ſe rendre maître de Gênes, il le favoriſeroit dans ce deſſein.* Le Duc accepta ces offres, & avec le crédit que lui donnoit l'Alliance du Roi, joint à l'intelligence qu'il

* C'eſt celle que l'on appelloit la guerre pour le bien public, quoique ceux qui la lui firent n'euſſent en vûë que leur intérêt & leur ambition particuliere.

qu'il avoit avec les *Adorni*, il ſe rendit maitre de cette République; &, pour en marquer ſa reconnoiſſance à ce Monarque, il lui envoya un ſecours de quinze-cens Chevaux, ſous la conduite du *Prince Galeas* ſon fils ainé.

FERRAND D'ARRAGON étant donc demeuré *Roi* de tout le *Royaume de Naples*, & *François Sforce Duc de Milan & Prince de Gênes*; comme ils avoient déjà marié leurs enfans enſemble, ils penſérent aux moyens d'affermir leur autorité, afin de jouïr en paix de leurs Etats pendant leur vie, & de les tranſmettre libres & indépendans à leur poſtérité. Ces deux Princes jugérent, que, pour cet effet, il étoit à propos que *Ferrand* s'aſſeurât de ſes *Barons* qui avoient pris le parti du *Duc d'Anjou* contre lui, & que *Sforce* fit enſorte de diſſiper les armes des *Braccio*', ennemis naturels de ſa Maiſon. Elles étoient alors ſous la conduite de *Jaques Piccinino*, qui les avoit portées à une haute réputation, parcequ'il étoit demeuré le Prémier & le plus Grand Capitaine d'Italie: & n'ayant point d'Etats, il ſe rendoit redoutable à tous ceux qui en poſſédoient, mais ſur-tout au *Duc de Milan*, qui, jugeant

des autres par lui-même, ne pouvoit ſe promettre de jouïr de ſes Païs en paix, & de les laiſſer ſeurement à ſes enfans, tant que *Piccinino* ſeroit au Monde. Sur ce projet, le *Roi Ferrand* rechercha tous les moyens de faire un accord avec ſes *Barons* rebelles, n'oubliant aucun artifice pour leur ôter tout ſujet de défiance. Il y réüſſit fort heureuſement, parceque ces Seigneurs ſe voyoient perdus très aſſeurément, en demeurant en guerre avec leur Roi; au lieu que, faiſant un Traité avec lui, leur perte ne leur paroiſſoit que douteuſe: & parceque les hommes évitent avec plus de ſoin les maux aſſeurés, que les incertains, il arrive de-là que les Princes perfides ont de grandes facilitez pour tromper les Particuliers. Ceux-ci donc ſe confiérent à la paix que leur Roi leur accorda, parcequ'ils ne voyoient que des périls inévitables dans la continuation de la guerre; &, s'étant remis entre ſes mains, ce Prince trouva moyen de les exterminer tous, en différentes manieres & ſous divers prétextes.

Ce coup étonna *Jaques Piccinino*, qui étoit à *Solmone* avec les Troupes; &, voulant ôter au Roi les moyens de le

ſe perdre, il entra en négociation avec le Duc de Milan, par le moyen de ſes amis, afin de ſe remettre dans ſes bonnes-graces : & le Duc lui ayant fait toutes les offres imaginables, ce Général réſolut de ſe remettre entre ſes mains; deſorte qu'il alla le trouver à Milan, accompagné ſeulement de cent Chevaux. *Jaques Piccinino* avoit longtems fait la guerre, & ſous ſon pere, & avec ſon frere, prémierement pour le *Duc Philippe*, & enſuite pour le Peuple de Milan : & ce long uſage lui avoit fait beaucoup d'amis dans Milan, & lui avoit attiré une bienveuillance générale, que l'état préſent des affaires avoit encore augmentée conſidérablement, parceque le bonheur & la grande puiſſance des *Sforces* leur avoit fait beaucoup d'envieux, & les malheurs de Piccinino, avec ſa longue abſence, avoient fait naitre une très grande compaſſion pour lui dans le Peuple de Milan, & une grande paſſion de le voir encore. Tout cela parut fort à ſa venue, s'étant trouvé fort peu de Perſonnes de Qualité qui n'allaſſent pas au-devant de lui, & les rues étoient remplies de gens, qui le regardoient paſſer avec

un plaiſir ſingulier, & qui rempliſſoient l'air du nom de ſa Maiſon.

Tous ces honneurs hâtérent ſa perte, le Duc joignant, au deſſein qu'il avoit formé de s'en défaire, la jalouſie & les ſoupçons que lui cauſa cette tendreſſe générale que l'on avoit pour lui. Mais, afin de le faire d'une maniere cachée, le Duc voulut qu'on célébrât les nôces de *Druſiane* ſa fille naturelle, qu'il avoit accordée il y avoit longtems avec *Piccinino*. Enſuite, il demeura d'accord avec le Roi Ferrand, *qu'il le prendroit à ſa ſolde avec le titre de Général de ſes Armées, & une penſion de cent mille Florins par an.* Après la concluſion de ce Traité, *Piccinino* s'en alla à *Naples* avec un Ambaſſadeur du *Duc de Milan* & avec *Druſiane* ſa femme. Le Roi le reçût avec beaucoup de marques d'honneur & de joie, & le traita pendant pluſieurs jours avec beaucoup de magnificence, accompagnée de pluſieurs divertiſſemens: mais, comme il eut demandé permiſſion de s'en retourner à *Solmone*, où il avoit ſes Troupes, le Roi l'invita au Château avec ſon fils *François*; &, après le feſtin, on les empriſonna tous deux, & l'on s'en défit peu

peu de tems après. Voilà comme nos Princes Italiens redoutoient, en la perſonne des autres, le mérite dont eux-mêmes ſe voyoient dépourvûs; deſorte que, l'étouffant de cette maniere, & ne ſe trouvant plus enſuite aucune perſonne de valeur, ils expoſérent toute l'Italie aux miſeres qui la deſolérent peu de tems après.

DANS ces tems-là, le Pape *Pie II.* avoit mis en bon ordre les affaires de la *Romagne*; ainſi, il jugea que dans une paix ſi générale il étoit tems de faire agir toute la Chrétienté contre le Turc, & il remit ſur pied tout ce que ſes prédéceſſeurs avoient fait pour cela; deſorte que tous les Princes promirent, les uns du monde, les autres de l'argent; &, en particulier, *Matthias*, *Roi de Hongrie*, & *Charles*, *Duc de Bourgogne*, promirent de ſervir en perſonne, deſorte que le Pape les fit Chefs de cette entrepriſe; & ce Pontife conçût de ſi grandes eſpérances du ſuccès de cette grande affaire, qu'il partit de Rome, & s'en alla à Ancone, qui étoit le Rendez-vous de toute l'Armée. Les Vénitiens avoient auſſi promis aſſez de Bâtimens pour paſſer les Troupes en *Eſclavonie*. Il ſe fit donc

donc un ſi grand concours de gens à *Ancone* après que le Pape y fut arrivé, que toutes les proviſions de la Ville & des Lieux voiſins furent bien-tôt conſumées; & la diſette y devint ſi grande, que pluſieurs en ſouffroient beaucoup. De plus, il ne ſe trouva point d'argent pour en fournir à ceux qui en manquoient, & le *Roi Matthias* & le *Duc Charles* ne parurent point. Les Vénitiens, de leur côté, y envoyérent un de leurs Chefs avec quelques Galères, plûtôt par une eſpece d'oſtentation & pour faire voir qu'ils tenoient leur parole, que pour fournir aux beſoins du paſſage. Le Pape donc, étant vieux & infirme, mourut au milieu de toutes ces traverſes & de tous ces troubles; &, après ſa mort, chacun retourna chez ſoi.

CE Pape mourut l'an mille quatre-cens ſoixante-cinq, & *Paul II.*, Vénitien, fut élû en ſa place. Mais, afin que toutes les Principautez d'Italie changeaſſent de Maitres, *François Sforce*, *Duc de Milan*, mourut auſſi l'année ſuivante, ſeize ans après s'être rendu Maitre de cette Duché, & *Galeas* ſon fils fut reconnu Duc en ſa place.

LA

LA mort de ce Prince fut cauſe que les diviſions s'augmentérent à Florence, & firent paroître plus promptement leurs mauvaiſes ſuites. Après que *Coſme de Medicis* fut mort, *Pierre* ſon fils, étant demeuré maître de ſes biens & de ſon autorité, attira auprès de lui *Dioti Salvi Neroni*, homme d'un grand pouvoir & d'un grand crédit auprès de tous les autres Citoyens; & *Coſme* avoit tant de confiance en lui, qu'en mourant il ordonna à ſon fils de ſuivre entièrement les conſeils de cet homme dans le maniment de ſon bien & dans la conduite & le ménagement du pouvoir qu'il lui laiſſoit dans l'Etat. *Pierre de Medicis* donc eut pour *Neroni* tout la confiance que *Coſme* avoit en lui; & comme ce fils vouloit s'aſſujettir aux ordres de ſon pere après ſa mort même, auſſi-bien qu'il l'avoit fait pendant ſa vie, il ne vouloit rien faire, ni pour le maniment de ſes affaires particulieres, ni pour le gouvernement de l'Etat, que par les avis de *Neroni*. Pour commencer par ſon bien, il ordonna qu'on lui remit entre les mains tous les comptes de toutes les facultez, afin qu'il en put reconnoître le bon & le mauvais état,

& lui donner ſes avis là-deſſus. *Dioti Salvi Neroni* promit d'agir dans ce Miniſtère avec diligence & avec fidélité. Mais, quand tous les comptes furent venus, il trouva qu'il y avoit bien du deſordre ; & comme il ſe conduiſoit bien plus par ſa propre ambition, que par l'amitié qu'il marquoit à *Pierre de Medicis*, ou par les obligations qu'il avoit à feu ſon pere, il crût avoir trouvé les moyens de lui faire perdre toute la confiance que les Citoyens avoient en lui, & qu'enfin il le dépouilleroit de l'autorité dans le gouvernement, que *Coſme* lui avoit laiſſée comme héréditaire.

NERONI, ayant cette penſée, vint trouver *Medicis*, & lui donna un conſeil qui paroiſſoit fort honnête & fort raiſonnable, mais qui, ſous cette belle apparence, cachoit la ruine de celui à qui le donnoit. Il fit donc voir à *Medicis* le mauvais ordre de ſes affaires, & quelles dépenſes il étoit obligé de faire, s'il ne vouloit pas perdre ſon crédit & la réputation d'être opulent & puiſſant dans l'Etat, C'eſt pourquoi il lui dit, *qu'il ne pouvoit apporter aucun remede plus honnête à ce deſordre, qu'en ſe prévalant des Sommes qui étoient dûës*

à feu ſon pere, tant par les Citoyens que par les Etrangers; car, Coſme de Medicis, *ſe voulant acquérir des partiſans dans l'Etat, & des amis chez les Etrangers, avoit été très libéral de ſon bien; deſorte qu'il ſe trouvoit, par ce moyen, créancier de pluſieurs Sommes très conſidérables.* *Pierre de Medicis* approuva cet avis comme bon & honnête, trouvant qu'il devoit remédier aux deſordres de ſon bien avec ſon bien même. Mais, il n'eût pas plûtôt donné l'ordre d'éxiger ces dettes, que les Citoyens en eurent autant de reſſentiment, que s'il leur eût ravi leur bien au lieu de leur demander ce qui lui étoit dû; & là-deſſus ils faiſoient mille médiſances de lui, ſans garder aucunes meſures, & le traitoient d'ingrat & d'avare.

NERONI voyant que par ſes conſeils il avoit fait perdre à *Medicis* le crédit qu'il avoit, auſſi-bien que la faveur du Peuple, il complotta avec *Luc Pitti*, *Agnolo Acciaiuoli*, & *Nicolas Soderini*, pour le dépouiller de la puiſſance & de l'autorité qu'il avoit. Chacun dans ce parti avoit ſes vûës. *Luc Pitti* ſouhaittoit de ſuccéder à *Coſme de Medicis* dans le pouvoir qu'il avoit eu; car,

car, deſormais, il étoit devenu aſſez puiſſant lui-même, pour ne ſe croire plus obligé d'avoir aucuns égards pour *Pierre de Medicis*. *Neroni*, qui voyoit que *Pitti* n'étoit pas propre à être le Chef dans un Etat, s'imaginoit qu'étant délivré de *Medicis*, il faloit de néceſſité que toute l'autorité lui tombât bien-tôt entre les mains. *Soderini* vouloit que la République jouït d'une plus grande liberté, & qu'elle fût gouvernée par l'autorité des Magiſtrats. *Agnolo Acciaiuoli* haïſſoit en ſon particulier les *Medicis*, par la raiſon ſuivante. Son fils *Raphaël* avoit épouſé longtems auparavant *Alexandrine de Bardi*, qui lui avoit apporté une très grande dot. Cette jeune femme étoit maltraitée de ſon mari & de ſon beau-pere, ou par leur mauvaiſe humeur, ou parcequ'elle-même s'attiroit ces mauvais traitemens; quoiqu'il en ſoit, *Laurent d'Iliarone* ſon parent, touché des ſouffrances d'une ſi jeune perſonne, alla de nuit en armes avec ſes amis la tirer de la maiſon de ſon mari. Tous les *Acciaiuoli* firent de grandes plaintes d'une telle inſulte de la part des *Bardi*; & le différent étant remis au jugement de *Coſme de Medicis*, il ordonna, *que*

le

le mari rendroit la dot à Alexandrine; & qu'enſuite elle retourneroit avec lui, ſi bon lui ſembloit. *Agnolo Acciaiuoli* ne trouva pas que *Coſme* l'eût traité en ami dans cette occaſion; &, ne pouvant s'en venger ſur lui, il réſolut de le faire ſur ſon fils,

CEPENDANT, quoique tous ces conjurez euſſent chacun leur but, ils prenoient tous le même prétexte, diſant, *qu'ils vouloient que l'Etat fût gouverné par l'autorité des Magiſtrats, & non pas ſelon le bon plaiſir d'un petit nombre de gens.* Ce qui augmenta encore beaucoup la haine qu'on avoit déjà contre *Medicis* & les médiſances qu'on faiſoit de lui, c'eſt que pluſieurs Marchands firent banqueroute en ce tems-là. On l'en chargeoit publiquement, & l'on diſoit, *qu'ayant voulu ſans délai retirer les Sommes qui lui étoient dûës, il avoit reduit ces Marchands à faire banqueroute, au grand préjudice & au grand deshonneur de la République.* L'on joignit à tout cela, *qu'il cherchoit les moyens de faire marier ſon fils Laurent de Medecis avec Clarice des Urſins*; & cela donna plus ample matiere à chacun de faire des médiſances de lui, diſant, *qu'on voyoit très clairement qu'il ſe trouvoit trop Grand Sei-*

Seigneur pour entrer dans une Alliance Florentine, & que la République lui paroiſſant trop petite pour en être un des Citoyens, il vouloit ſe diſpoſer à s'en rendre le Souverain, parce qu'un Bourgeois, qui ne veut point avoir ſes égaux pour parens, veut les avoir pour ſes Sujets; que donc il n'eſt pas raiſonnable qu'ils ſoient davantage ſes amis.

LES Chefs de ce complot ſe croyoient déjà aſſeurés du ſuccès de leurs deſſeins, parceque la plus grande partie des Citoyens le ſuivoient, étant charmés de ce beau nom de Liberté, dont ces gens-là couvroient leurs intentions. Comme tous ces mouvemens commençoient à beaucoup brouiller la République, il y eut des Particuliers, qui, étant fâchés d'y voir tant de diſſenſions, voulurent eſſaier ſi l'on pourroit les appaiſer par quelques divertiſſemens nouveaux, parceque ſouvent les Peuples oiſifs ſont le ſujet & la matiere dont les brouillons ſe ſervent pour troubler l'Etat. Pour donc faire ceſſer cette oiſiveté, & occuper l'eſprit des gens à d'autres choſes, qu'aux affaires du gouvernement, ces bons Citoyens crûrent qu'il ſeroit à propos de faire des réjouïſſances dans

la

la Ville; & comme l'année de la mort de *Coſme de Medicis* étoit paſſée, ils prirent l'occaſion de relever le deuil de cette mort, & ordonnérent deux fêtes publiques des plus ſuperbes qui ſe ſoient jamais vûës dans Florence. L'une d'elles repréſentoit l'hiſtoire des trois Sages, venans d'Orient, ſous la conduite de l'Aſtre qui leur montroit le Lieu de la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Cette fête étoit ſi pompeuſe & ſi magnifique, qu'elle occupa toute la Ville pendant pluſieurs mois à en faire les préparatifs. L'autre fête fut un Tournoi, où les plus conſidérables jeunes hommes de la République coururent contre les plus illuſtres Cavaliers d'Italie. Celui de tous ceux qui parurent davantage, en cette rencontre, parmi les Florentins, fut *Laurent de Medicis*, fils ainé de *Pierre*; deſorte que, ſans aucune faveur, il remporta le prix par ſon ſeul mérite.

APRE'S ces ſpectacles, les Citoyens reprirent tous leurs intrigues, & chacun parut plus attaché à ſon deſſein. Toutes ſes différentes penſées furent cauſe de beaucoup de troubles, qui augmentérent extrêmement, par deux accidens. Le prémier fut, que l'autorité

torité du *Conſeil général* * ſe trouva terminée; l'autre fut la mort de *François, Duc de Milan. Galeas* donc, ſucceſſeur de *François*, envoya des Ambaſſadeurs à Florence pour confirmer l'Alliance que ſon pere avoit euë evec la République; &, entre les articles de ce Traité, il y en avoit un, par lequel l'Etat s'étoit obligé de payer tous les ans une certaine Somme à ce Duc. Mais, les principaux de ceux qui étoient contraires à la Maiſon de *Medicis*, prenant occaſion de cet article, s'oppoſérent à la concluſion, diſant, „ que l'Alliance avoit été faite „ avec François Sforce, & non pas „ avec Galeas. Le prémier donc étant mort, ils n'étoient plus obligés „ à ce qu'ils avoient fait avec lui; & „ il n'étoit pas à propos de faire revivre un tel engagement, parceque „ Galeas n'avoit point hérité de la „ valeur de ſon pere, & que, par „ conſéquent, il ne faloit pas s'en promettre le même avantage: que ſi „ l'on avoit eu peu de ſecours de „ François, il y en avoit encore moins „ à eſpérer de Galeas: qu'enfin, ſi „ quel-

* Della Balia.

„ quelqu'un des Bourgeois de la Ré-
„ publique avoit envie de donner des
„ gages & des penſions à ce Prince,
„ afin de ſe maintenir par-là dans l'au-
„ torité & d'augmenter ſon pouvoir
„ particulier, ce procédé étoit con-
„ traire aux devoirs d'un véritable
„ Citoyen, & ruineux pour la liberté
„ de la République. „

PIERRE DE MEDICIS, d'autre part, ſoûtenoit, „ qu'il n'étoit pas à
„ propos de perdre l'amitié du Duc
„ de Milan par de ſimples raiſons d'in-
„ térêt, & que rien n'étoit plus avan-
„ tageux à l'Etat auſſi-bien qu'au reſte
„ de l'Italie, que de s'entretenir toû-
„ jours en bonne union avec ce Prin-
„ ce, afin que les Vénitiens, le voyant
„ toûjours en Alliance perpétuelle a-
„ vec les Florentins, ne pûſſent ja-
„ mais s'emparer de ſes Etats par une
„ guerre ouverte, ou par des Allian-
„ ces ſuſpectes; car, ils ne ſauront
„ pas plûtôt la rupture entre la Répu-
„ blique & ce Prince, qu'ils pren-
„ dront les armes contre lui; & com-
„ me il eſt jeune, nouvellement éta-
„ bli dans ſon Etat, & deſtitué d'Al-
„ liez, ils trouveront aiſément les
„ moyens de ſe rendre les Maitres de

„ cette Duché par la force, ou par „ l'artifice : &, de quelque maniere „ que cela arrive, l'on y voyoit la ruine inévitable de Florence. „

CES raiſons ne furent point approuvées; deſorte que la diviſion commença à éclater, chacun des partis s'aſſemblant en différens Endroits; car, les partiſans de Medicis s'aſſembloient dans la *Crocetta*, & les autres dans la *Piété*; & comme ces derniers ſouhaittoient fort la perte de Medicis, ils avoient engagé pluſieurs Citoyens à ſigner leur entrepriſe. Mais, une fois entre les autres qu'ils ſe trouvérent enſemble, ils tinrent Conſeil touchant ce qu'ils avoient à faire; & tous demeuroient d'accord d'abbaiſſer le pouvoir de Medicis; mais, ils ne convenoient pas de la maniere. Une partie d'entre eux, qui étoient les plus modérés, vouloient que, puiſque le pouvoir du *Conſeil général* étoit fini, l'on fit enſorte qu'il ne le reprit plus. Par ce moyen-là chacun trouvoit ſon compte, parceque la République ſeroit gouvernée par les Magiſtrats & par les Conſeils ordinaires, ce qui ſeroit peu à peu tomber l'autorité de Medicis; &, perdant le pouvoir & la ré-

réputation, il perdroit auſſi le crédit dans ſa marchandiſe, parceque ſes affaires étoient en tel état, que ſi l'on pouvoit faire enſorte qu'il ne pût ſe prévaloir des déniers du Public, il ſeroit obligé de faire banqueroute; & ſitôt que cela ſeroit arrivé, il ne ſeroit plus à craindre: que, par cet expédient, l'on recouvroit la liberté ſans répandre de ſang, & ſans bannir perſonne, ce qui devoit être le but & l'intention de tous les bons Citoyens. Mais, au contraire, ſi l'on vouloit ſe ſervir de la force, l'on s'expoſoit à mille inconvéniens & à mille riſques, parce qu'on laiſſe ſouvent tomber un homme, lorſqu'il tombe de lui-même; mais, lorſqu'un autre le veut renverſer, on le ſoûtient. De plus, ne faiſant rien d'extraordinaire contre lui, il n'auroit aucun lieu de prendre les armes; & quand même il en viendroit-là, ce ne pourroit être qu'a ſa ruine, par le ſoupçon qu'il feroit naitre dans l'eſprit de tout le monde, donnant par-là plus de facilitez de le perdre.

PLUSIEURS des autres, qui ſe trouvoient dans cette Aſſemblée, n'approuvoient pas ces longueurs, diſant, *que ce ſeroit à Medicis, & non pas à*

eux, qu'elles ſeroient avantageuſes, parce-que, ſi l'on prenoit le parti de ſe contenter des choſes ordinaires, cet homme ne couroit aucun riſque; & pour eux, ils en couroient beaucoup, puiſque les Magiſtrats, *qui ſeroient de ſes ennemis, ne le chaſſeroient pas du Gouvernement, & ſes amis ne manqueroient pas de le faire* Prince, *comme il arriva dans l'année cinquante-&-huit: que donc, ſi le prémier avis étoit l'avis des gens de bien, ce dernier étoit celui de la prudence; qu'ainſi il faloit ſe défaire de* Medicis *pendant qu'on étoit animé contre lui. Le moyen d'y parvenir, c'étoit de s'armer au dedans, & de prendre au dehors le* Marquis de Ferrare *aux gages de l'Etat, afin de n'être pas ſurpris au dépourvû; & ſi-tôt qu'on ſeroit aſſez heureux pour avoir une Seigneurie bien-intentionnée, il faloit prendre ces meſures-là.* L'avis général fut donc, qu'on attendit la nouvelle *Seigneurie*, afin de ſe conduire ſelon la diſpoſition où elle ſe trouveroit.

ENTRE ces conjurez il s'y en trouva un, qui s'appelloit *Nicolas Fedini*, qui faiſoit entre eux la fonction de *Chancelier*. Cet homme, pouſſé par une eſpérance qui lui paroiſſoit plus ſolide, découvrit à Medicis toute la trâ-

trâme de cette conjuration, & lui porta la liſte de tous ceux qui y étoient engagés, & qui l'avoient ſignée. Medicis fut fort ſurpris de voir le nombre & la qualité des Citoyens ligués contre lui; & ayant pris conſeil avec ſes amis, il prit auſſi le parti de faire ſigner tous ceux qui lui étoient favorables. Ayant donc commis ce ſoin à l'un de ſes plus intimes, il trouva tant de molleſſe & de légereté dans la plûpart des Citoyens, qu'un grand nombre de ceux qui avoient ſigné contre lui ſignérent auſſi pour lui.

PENDANT que toutes ces intrigues ſe conduiſoient avec tant de variété, le tems vint qu'il falut renouveller le Prémier Magiſtrat, & *Nicolas Soderini* fut fait *Gonfalonier de Juſtice.* Ce fut une choſe étonnante avec quel concours de gens diſtingués & du Peuple il fut conduit au Palais. Sur le chemin on le couronna d'une couronne d'Olivier, pour faire entendre que c'étoit de lui qu'on devoit attendre le repos & la liberté de la Patrie. Cet éxemple & une infinité d'autres ont toûjours fait voir, qu'il n'eſt pas avantageux d'entrer dans une charge, ou dans un Gouvernement, avec une

réputation extraordinaire, parceque, comme il eſt impoſſible d'y répondre par des effets qui y ſoient proportionnés, les hommes voulant obtenir plus qu'ils ne doivent eſpérer, cette grande réputation ne produit à la fin que du blâme & du deshonneur. *Thomas* & *Nicolas Soderini* étoient freres. Ce dernier étoit le plus emporté & le plus courageux, & *Thomas* étoit plus prudent. Celui-ci, qui étoit intime de *Medicis*, connoiſſant l'humeur de ſon frere, qui ne deſiroit que la liberté de ſon Païs, & que le Gouvernement ſe fixât ſans chagriner perſonne, exhorta le *Gonfalonier* à faire un nouveau *ſcrutin* *, afin de pouvoir emplir les *bourſes* des noms de ceux qui aimoient la liberté; ce qui étant une fois fait, le Gouvernement s'établiroit & s'affermiroit, ſans faire tort à perſonne, & ſans exciter de tumulte.

NICOLAS SODERINI ſuivit ſans difficulté les avis de ſon frere, & conſuma tout le tems de ſa Magiſtrature dans ce projet vain & inutile. Les Chefs des conjurez mêmes, qui étoient ſes amis, lui laiſſérent perdre tout ce tems.

* C'eſt l'Aſſemblée qui fait les Magiſtrats.

tems-là, parceque, par envie & par jalouſie, ils ne vouloient pas que l'Etat ſe reformât par ſon autorité, eſpérant pouvoir y parvenir aiſément ſous un autre *Gonfalonier*. Cependant, la fin de la Magiſtrature de *Soderini* vint; & ayant entamé bien des affaires ſans en finir aucune, il ſortit de ſa charge avec plus de honte, qu'il n'avoit eu d'honneur & d'applaudiſſement en y entrant.

CET éxemple fortifia beaucoup le parti de *Medicis*, & donna de plus grandes eſpérances à ſes amis, faiſant même entrer dans ſes intérêts ceux qui juſque-là s'étoient tenus dans la neutralité : deſorte que, les choſes étant devenues égales de part & d'autre, il ſe paſſa pluſieurs mois ſans aucune entrepriſe. Cependant, le parti de *Medicis* ſe fortifioit de plus en plus; deſorte que ſes ennemis s'en appercevant, ils s'unirent plus particuliérement, & conclurent de faire, par la force, ce qu'ils n'avoient pû faire par la voie du *Magiſtrat*, ayant réſolu de faire aſſaſſiner *Medicis*, qui étoit pour-lors malade à *Carregge*. Pour cet effet, ils formérent le deſſein de faire approcher de la Ville le *Marquis de Ferrare* avec ſes Troupes; &, après

mort de *Medicis*, ils réſolurent de venir en armes dans la Place, afin d'obliger la *Seigneurie* à former le Gouvernement ſelon leur volonté ; car, quoique tous les *Seigneurs* ne fuſſent pas de leurs amis, ils eſpéroient qu'ils feroient conſentir, par la crainte, ceux d'entre eux qui leur étoient contraires.

DIOTI SALVI NERONI, afin de mieux cacher ſes mauvaiſes intentions, viſitoit ſouvent *Medicis*, & l'entretenoit de l'union de la République, en lui donnant ſes avis là-deſſus. Mais, toutes ces menées lui avoient été découvertes. De plus, *Dominique Marteille* lui fit ſavoir, que *François Neroni*, frere de *Dioti Salvi*, l'avoit ſollicité d'entrer dans leur parti, & lui faiſant voir une victoire certaine & le parti oppoſé vaincu, Sur cela, *Medicis* ſe réſout à prévenir les ennemis, & prit pour prétexte de ſon armement les intelligences qu'ils entrenoient avec le *Marquis de Ferrare*. Il feignit donc d'avoir reçû une lettre de *Jean Bentivoglio*, Prince de Boulogne, par laquelle il donnoit avis que le Marquis de Ferrare étoit avec ſes Troupes ſur la Riviere d'*Albo*, & qu'on diſoit tout haut,

haut, qu'il venoit à Florence : deſorte que, ſur cet avis, Medicis prit les armes, & vint à Florence fort bien accompagné. Enſuite, tous ceux qui étoient dans ſes intérêts s'armérent auſſi ; & le parti contraire en fit autant: mais, il y eut plus d'ordre du côté de Medicis, parcequ'il avoit eu le tems de ſe précautionner, au lieu que les autres n'avoient pas encore diſpoſé leurs affaires comme ils avoient réſolu de faire. *Dioti Salvi*, étant voiſin de Medicis, ne ſe trouvoit pas en ſeureté dans ſa maiſon ; mais, tantôt il alloit au Palais ſolliciter la *Seigneurie* de faire quitter les armes à Medicis, & tantôt il alloit chez *Luc Pitti*, afin de l'affermir de plus en plus dans leur parti. Mais, *Nicolas Soderini* fut le plus vigoureux de tous ; car, il prit les armes, & fut ſuivi de preſque tout le Menu-Peuple de ſon Quartier ; &, s'en allant chez Pitti, *il le preſſa de monter à cheval, & de venir dans la Place pour appuyer la* Seigneurie, *qui étoit dans leurs intérêts, & qu'aſſurément ils remporteroient l'avantage ; au lieu qu'en demeurant dans ſa maiſon, il ſeroit honteuſement accablé de ſes ennemis armés, ou vilainement trompé par ceux*

qui ne le ſeroient pas, & qu'il auroit tout le tems de ſe repentir de n'avoir pas fait ce qu'il ne ſeroit plus tems de faire, s'il tardoit davantage: que, s'il vouloit remporter la victoire en perdant Medicis, *rien ne lui ſeroit plus facile: que, s'il vouloit la paix, il faloit ſe mettre en état d'en preſcrire les conditions, & non pas de les recevoir d'un ennemi victorieux.*

CE diſcours n'ébranla point Pitti, parcequ'il n'étoit plus animé contre Medicis, qui l'avoit adouci par de nouvelles alliances & par de nouvelles promeſſes, ayant déjà pris ſa niece pour la marier à *Jean Tornabuoni.* Pitti donc, ayant d'autres vûës, conſeilla à Soderini *de mettre bas les armes, & de retourner dans ſa maiſon, parcequ'il devoit être ſatisfait de ce que la République ſeroit gouvernée par les Magiſtrats; qu'ainſi il arriveroit que tout le monde deſarmeroit, & que la* Seigneurie, *qui étoit plus dans leurs intérêts, que dans ceux de leurs ennemis, ſeroit pourtant Juge des diférens des uns & des autres.*

SODERINI donc, ne pouvant pas le perſuader, s'en retourna chez lui; mais, devant que de partir, il lui parla ainſi: *Je ne peux pas moi ſeul faire le bonheur de la Patrie; mais, je veux bien lui*

lui prédire ſes malheurs. Le parti que vous prenez fera perdre la liberté à la République, vous fera dépouiller de vôtre autorité, moi de tous mes biens, & jettera les autres dans l'exil.

PENDANT tout ce deſordre, la *Seigneurie* avoit fermé le Palais, & s'étoit renfermée avec tous ſes Magiſtrats, ſans prendre le parti de perſonne. Les Citoyens, & particuliérement ceux du parti de Pitti, voyant Medicis armé & ſes ennemis ſans armes, commencérent à penſer aux moyens de ſe faire de ſes amis, ne voyant plus d'eſpérance de lui nuire: deſorte que les plus conſidérables de la Ville, qui étoient les Chefs des factions, s'aſſemblérent au Palais en préſence des *Seigneurs*, où l'on parla beaucoup de l'état préſent de la République, & des moyens d'y ramener l'union & la bonne intelligence; & parceque l'indiſpoſition de Medicis l'empéchoit de s'y trouver auſſi, ils demeurérent d'accord d'aller le trouver chez lui. Il n'y eut que Soderini qui ne voulut pas être de la partie, & qui, après avoir recommandé ſes enfans & ſes maiſons à ſon frere *Thomas Soderini*, il ſe retira à la Campagne,

afin d'y attendre la fin de toutes choſes, ſe mettant dans l'eſprit qu'elle ſeroit malheureuſe pour lui, & ruineuſe à la République.

QUAND les autres Citoyens furent arrivés chez Medicis, celui d'entre eux qui étoit chargé de porter la parole commença d'abord à ſe plaindre des troubles ſurvenus dans la Ville, faiſant voir, „que ceux qui étoient les plus „ blâmables dans cette affaire étoient „ ceux qui avoient commencé à prendre les armes ; & que, ne ſachant „ pas ce que Medicis vouloit, lui qui „ avoit été le prémier à s'armer, ils „ étoient venus pour apprendre de „ lui ſes intentions, & pour les ſuivre, pourvû qu'elles ne fuſſent point „ contraires au bien de l'Etat. „

MEDICIS répondit à ce diſcours, „ que ce n'eſt pas celui qui prend le prémier les armes qui eſt la cauſe des deſordres, mais que ce ſont ceux qui „ mettent les autres en néceſſité de „ les prendre : que, s'ils vouloient „ bien éxaminer leur conduite à ſon „ égard, ils s'étonneroient moins de „ ce qu'il avoit fait pour ſa juſte défence, puiſqu'ils verroient par-là, „ que leurs Aſſemblées nocturnes;

„ leurs complots où ils s'étoient enga-
„ gés par leurs ſignatures; leurs trâ-
„ mes pour le dépouiller de ſon auto-
„ rité & lui ôter la vie; que tout ce-
„ la l'avoit obligé à recourir aux ar-
„ mes; mais, ne les ayant point por-
„ tées plus loin que ſa maiſon, cette
„ conduite juſtifioit aſſez la droiture
„ de ſon cœur, & faiſoit voir claire-
„ ment qu'il n'avoit eu intention que
„ de ſe défendre ſans attaquer perſon-
„ ne: qu'il ne vouloit & ne deſiroit
„ que ſa ſeureté & ſon repos, & que
„ jamais il n'avoit marqué ſouhaitter
„ autre choſe, parceque, depuis que
„ le pouvoir du *Conſeil extraordinaire*
„ étoit fini, il n'avoit point eu recours
„ à aucune intrigue pour le faire con-
„ tinuer, & qu'il étoit fort content
„ que la République fût gouvernée
„ par les Magiſtrats, pourvû qu'ils en
„ fuſſent contens auſſi: qu'ils devoient
„ bien ſe ſouvenir que *Coſme de Medi-*
„ *cis* & ſes enfans ſe ſavoient faire
„ reſpecter & aimer dans la Républi-
„ blique, & pendant que le *Conſeil ex-*
„ *traordinaire* ſubſiſte, & pendant qu'il
„ n'y en a point: que c'étoit eux, &
„ non pas ſa Maiſon, qui l'avoit re-
„ mis en l'an cinquante-huit; & qu'à

 „ pre-

„ preſent, s'ils n'en vouloient point, „ il n'en vouloit point auſſi: mais, „ que ce n'étoit pas aſſez pour eux, „ parcequ'il s'étoit apperçû qu'ils ne „ croyoient pas être en ſeureté à Flo- „ rence tant qu'il y ſeroit: que véri- „ tablement il n'auroit jamais pu croi- „ re, ni même s'imaginer, que des „ gens, qui étoient de ſes amis, & „ qui l'avoient été de ſon pere, ne ſe „ crûſſent pas en ſeureté avec un ami, „ qui n'a jamais paru aimer autre cho- „ ſe, que la paix & le repos.„ Enſuite, il addreſſa la parole à Dioti Salvi Neroni & à ſes freres, qui étoient préſens, & il leur reprocha, en termes forts & accompagnés de colere, tous les bienfaits qu'ils avoient reçûs de Coſme ſon pere, la confiance qu'il avoit euë en eux, & leur extrême ingratitude: & ce qu'il leur dit toucha ſi vivement quelques-uns de ceux qui étoient-là, que, ſi Medicis ne les eût retenus, ils les auroient tuez. Enfin, la concluſion de ſon diſcours fut, *qu'il approuveroit tout ce que la* Seigneurie *& eux regleroient; & que, pour lui, il ne demandoit rien, que de finir ſes jours en ſeureté & en repos.* L'on parla beaucoup ſur toutes ces affaires; mais,

pour

pour lors, il ne fut rien arrêté, ſi non qu'il étoit néceſſaire de reformer l'Etat & de changer le gouvernement.

BERNARD LOTTI étoit alors *Gonfalonier de Juſtice*; & comme Medicis ſavoit qu'il n'étoit pas de ſes amis, il crut qu'il ne devoit rien entreprendre pendant que cet homme-là étoit dans la *Magiſtrature*; ce qui ne pouvoit pas être de conſéquence, puiſqu'il en devoit bien-tôt ſortir. Mais, le tems de l'élection des *Seigneurs* qui gouvernent dans les mois de Septembre & d'Octobre étant venu, *Robert Lyon* fut élû pour la prémiere charge de la *Magiſtrature* *; & ayant diſpoſé toutes choſes, il convoqua le Peuple dans la Place, & fit faire un nouveau *Conſeil extraordinaire*, qui n'étoit compoſé que des partiſans de Medicis; &, peu de tems après, ce Conſeil fit des Magiſtrats entièrement conformes aux volontez de la nouvelle *Régence*.

CE changement, qui arriva dans l'an mille quatre-cens ſoixante-ſix, épouvanta les Chefs de la faction oppoſée; deſorte qu'Agnolo Acciaiuoli ſe retira à Naples; Dioti Salvi Neroni & Ni-

* C'eſt-à-dire *Gonfalonier*.

Nicolas Soderini allérent à Veniſe; Pitti reſta à Florence, ſe confiant aux promeſſes que Medicis lui avoit faites & dans la nouvelle Alliance qui étoit entre eux. Ceux qui s'étoient enfuis furent déclarés Rebelles; toute la Famille des Neroni fut diſperſée; & Meſſire *Jean Neroni*, Archevêque de Florence, ſe bannit lui-même à Rome, pour éviter un plus mauvais traitement. Pluſieurs autres Citoyens, qui s'enfuirent d'abord, furent enſuite relégués en différens Endroits. Mais, on n'en demeura pas-là; car, on ordonna une Proceſſion pour remercier Dieu de la conſervation de l'Etat & de la réünion des Citoyens; &, pendant cette cérémonie, il fut pris un nombre de Particuliers, que l'on tortura: enſuite, l'on en fit mourir une partie; l'autre fut condamnée au banniſſement.

DANS tous les changemens qui arrivérent, il n'y en eut point de ſi étonnant, que celui où ſe trouva Luc Pitti, parcequ'on connut auſſi-tôt par-là combien il y a de différence entre la victoire & la défaite, entre l'élévation & l'abbaiſſement. Son Palais, qui avoit accoûtumé d'être rempli d'une grande quantité de Citoyens, devint d'a-

d'abord comme un déſert. Dans les rues, ſes parens & ſes amis, bien loin de l'accompagner & de lui faire la cour, appréhendoient même de le ſaluer, parceque les uns avoient perdu leurs charges, les autres leurs biens, & tous étoient menacés. Les bâtimens ſomptueux, qu'il avoit commencé, furent d'abord laiſſés-là par les Ouvriers. Au lieu des gratifications qu'il recevoit auparavant, il étoit expoſé à l'injuſtice & aux mauvais traitemens. Le reſpect & l'honneur, qu'on lui rendoit dans ſa proſperité, furent convertis en inſultes & en mépris: deſorte que pluſieurs de ceux qui lui avoient autrefois fait préſent de quelque choſe précieuſe, le lui redemandoient, comme s'ils n'avoient eu intention que de la lui prêter; & les autres, qui dans leurs diſcours l'avoient toûjours élevé juſqu'aux Cieux, commencérent alors à le traiter d'ingrat & d'homme emporté. Il ſe repentit donc bien de n'avoir pas crû Nicolas Soderini, & de n'avoir pas préféré une mort glorieuſe à une vie ſi indigne & ſi triſte. Ceux qui étoient chaſſés firent ce qu'ils pûrent entre eux pour regagner l'état, où ils n'avoient pas eu la prudence de

ſe

ſe conſerver. Agnolo Acciaiuoli, qui étoit à Naples, ne voulut pourtant point faire aucune entrepriſe, qu'il n'eût tâché prémierement de ſe remettre bien avec Medicis; &, pour cet effet, il lui écrivit en ces termes:

„ JE me ris de tous les caprices de „ la fortune, voyant comment elle „ fait, ſelon qu'il lui plait, les amis en„ nemis, & les ennemis amis. Vous „ pouvez vous ſouvenir, que, lorſque „ vôtre pere fut banni, je m'attirai „ l'éxil à moi-même, & je me mis ſur „ le point de perdre la vie, étant „ plus touché de l'injuſtice qu'on lui „ faiſoit, que du ſoin de moi-même; „ &, tant que j'ai vécu, je n'ai ja„ mais manqué d'honorer & de ſervir „ vôtre Maiſon dans la perſonne de „ *Coſme de Medicis*, & depuis ſa mort „ je n'ai jamais eu intention de vous „ faire de tort. Il eſt vrai, que vôtre „ peu de ſanté, & le bas âge de vos en„ fans, m'ont tellement effrayé, que „ j'ai crû qu'il étoit néceſſaire de „ mettre la République en état de ne „ pas être bouleverſée lorſque vous „ viendriez à mourir. C'eſt-là l'ori„ gine de tous les mouvemens que

„ vous

„ vous avez vû, & qui n'étoient
„ point faits pour vous perdre, mais
„ peur conſerver l'Etat. Si, enfin,
„ c'eſt-là une faute, il me ſemble que
„ mes bonnes intentions & ma con-
„ duite précédente la doivent bien fai-
„ re oublier; car, je ne peux pas m'i-
„ maginer que vous puiſſiez être im-
„ placable envers moi, après que vô-
„ tre Maiſon y a trouvé ſi longtems
„ une ſi grande fidélité, & que vous
„ puiſſiez oublier tous mes ſervices
„ pour une ſeule faute que j'ai faite.„

MEDICIS, après avoir reçû cette lettre, y fit la réponſe qui ſuit:

„ SI vous riez à Naples, je ne
„ pleure pas ici; & ſi vous étiez en
„ état de rire à Florence, il faudroit
„ apparemment que je pleuraſſe au
„ Lieu où vous êtes. Je confeſſe que
„ vous avez aimé mon pere; mais,
„ confeſſez auſſi qu'il vous a fait du
„ bien: deſorte que l'obligation que
„ vous nous aviez étoit d'autant plus
„ grande, qu'il y a de différence en-
„ tre la parole & l'effet. Puis donc
„ que vos ſervices ont été reconnus,
„ vous ne devez pas être ſurpris ſi à
„ préſent vous recevez le châtiment
„ des fautes que vous avez faites. Au-

„ reſte,

„ reſte, ne vous excuſez point ſur l'a-
„ mour que vous avez pour la Patrie,
„ parceque perſonne ne croira jamais
„ que Florence ait reçû plus de gran-
„ deur & plus de marques d'attache-
„ ment de la part de vôtre Maiſon,
„ que de la mienne. Vivez donc à
„ Naples dans vôtre infamie, puiſque
„ vous n'avez pas ſçû vous maintenir
„ dans l'honneur que vous aviez ac-
„ quis ici. „

ACCIAIUOLI, voyant qu'il n'y avoit point de grace à eſpérer, vint à Rome, & ſe joignit à l'Archevêque & aux autres éxilez. Là ils employérent les moyens les plus forts qu'ils pûrent pour faire perdre à *Medicis* le crédit qu'il y avoit, & il eut bien de la peine à l'empécher, Cependant, comme ſes amis l'aidérent, il fit échouër le deſſein de ſes ennemis. D'autre part, *Neroni* & *Nicolas Soderini* mirent toute pierre en œuvre pour obliger le Sénat de Veniſe à déclarer la guerre à leur Patrie, ſe figurant que ſi elle étoit attaquée d'une nouvelle guerre, elle ne pourroit la ſoûtenir, à cauſe que le Gouvernement n'étoit pas encore bien affermi, & même qu'il s'étoit rendu odieux.

DANS

DANS ce tems-là il y avoit à *Ferrare* un *Jean François Strozzi*, fils de feu *Palla Strozzi*, qui avoit été banni avec ſon pere, dans le changement qui arriva à Florence en l'année mille quatre-cens trente-quatre. Ce *Jean François* avoit un grand crédit, & les autres Marchands le croyoient très riche. Les Rebelles donc lui firent entendre la facilité qu'il y avoit de rentrer dans leur Patrie, pourvû que les Vénitiens l'entrepriſſent; & ils ſe perſuadoient aiſément que cette République le feroit, pourvû qu'on contribuât un peu aux fraix de la guerre; ſi-non, ils doutoient qu'elle s'y réſolût. *Strozzi*, qui ſouhaittoit fort de ſatisfaire le reſſentiment qu'il avoit contre Florence, ſe laiſſa aiſément perſuader par les avis de ces gens-là, & promit de concourir de tout ſon pouvoir à cette entrepriſe. Les éxilez, là-deſſus, allérent trouver le Doge, lui firent des plaintes de leurs malheurs, qui ne leur étoient arrivés, diſoient-ils, „ que pour avoir „ voulu que leur Patrie fût gouvernée „ ſelon la diſpoſition des loix, & que „ ce fuſſent les Magiſtrats, & non pas „ un petit nombre de Particuliers, qui „ diſpoſaſſent de toutes choſes : que

„ cette

„ cette réſolution avoit porté *Medicis*
„ & ſes adhérents, gens accoûtumez à
„ vivre tyranniquement, à prendre les
„ armes par fourberie, à nous les faire
„ quitter par un trait de ſurpriſe & de
„ trahiſon, & enfin à nous faire bannir
„ de nôtre Patrie avec la même perfi-
„ die. Mais, ſans ſe contenter de cela,
„ ils ont attenté de rendre Dieu com-
„ plice dans le deſſein qu'ils avoient
„ d'opprimer pluſieurs honnêtes gens
„ qui étoient reſtez dans la Ville, ſous
„ l'aſſeurance de la foi & de la parole
„ qu'on leur avoit donné; car, abuſant
„ des ſaintes cérémonies de la Religion
„ & des prieres les plus ſolemnelles,
„ dans l'imagination ſans doute d'in-
„ téreſſer auſſi la Divinité dans leurs
„ infidélitez, ils ont arrêté & fait mou-
„ rir inhumainement un bon nombre
„ de Citoyens; ce qui eſt un exem-
„ ple outré d'impiété & de barbarie:
„ que, pour en tirer vengeance, ils
„ ne pouvoient avoir un recours plus
„ raiſonnable, qu'à ce vénérable Sé-
„ nat, qui, ayant toûjours joüi de ſa
„ liberté, devoit avoir compaſſion
„ de ceux qui l'avoient perdue: qu'ils
„ vouloient donc animer à la deſtruc-
„ tion des Tyrans un Etat libre, & à

„ la

„ la punition des impies un Peuple
„ rempli de zêle: qu'au-reſte, ils de-
„ voient ſe ſouvenir que les *Medicis*
„ leur avoient arraché l'Etat de *Lom-*
„ *bardie*, lorſque *Coſme*, contre l'avis
„ des autres Citoyens, prit le parti de
„ *François Sforce*, & le ſecourut con-
„ tre les intérêts de cette République;
„ deſorte que, ſi elle n'étoit pas é-
„ mûë par les juſtes plaintes de tant
„ de malheureux, elle devoit, au
„ moins, l'être par un ſujet de reſſen-
„ timent & de vengeance, auſſi bien
„ fondé & auſſi raiſonnable qu'étoit
„ celui que la faction des *Medicis* lui
„ avoient donné. „

Ces dernieres paroles achevérent d'émouvoir le Sénat, & il réſolut que *Barthelemi Coleone*, leur Général, attaqueroit l'Etat de Florence. Sans donc perdre un moment, l'on aſſembla les Troupes, auxquelles ſe joignit *Hercule d'Eſte*, envoyé pour cela par *Borſo*, *Duc de Ferrare*. Cette Armée brula d'abord le *Bourg de Doadola*, & fit encore quelques autres hoſtilitez dans le Païs circonvoiſin, parceque les Florentins n'avoient pas encore fait leurs préparatifs. Mais, dès que la faction contraire à *Medicis* ne fut plus dans Flo-

Florence, la République avoit fait une nouvelle ligue avec *Galeas*, *Duc de Milan*, & avec *Ferrand*, *Roi de Naples*, ayant, outre cela, pris le *Comte d'Urbin* pour leur Général : deſorte qu'étant bien en amis, ils ne firent pas grand compte de leurs ennemis; car, *Ferrand* envoya ſon fils *Alfonſe*, & *Galeas* vint en perſonne; & l'un & l'autre étoient accompagnés de forces ſuffiſantes. Leur Quartier d'aſſemblée fut à *Caſtracaro*, qui eſt un Château appartenant aux Florentins, & ſitué au pied des Montagnes par où l'on deſcend de *Toſcane* dans la *Romagne*.

CEPENDANT, les ennemis s'étoient retirés vers *Imola*, deſorte qu'il ſe faiſoit quelques eſcarmouches entre les deux Armées, ſelon l'uſage de ces tems-là, & pas une d'elles n'attaqua ni n'aſſiégea de Places, ni ne donna occaſion à l'ennemi de lui livrer bataille; mais, l'une & l'autre demeurant dans ſes Retranchemens, elles donnérent des marques d'une lâcheté étonnante. Tout cela déplaiſoit beaucoup aux Florentins, qui ſe voyoient accablés d'une guerre, où la dépenſe étoit grande, & les eſpérances petites: ainſi, les *Magiſtrats* en firent des plaintes aux

aux *Commiſſaires* à qui ils en avoient commis la conduite. Ceux-ci répondirent, *que le Duc Galeas étoit la ſeule cauſe de tout ce deſordre, parceque, comme il avoit beaucoup d'autorité & peu d'expérience, il n'avoit pas le jugement de prendre bien ſon parti, & ne vouloit pas ſuivre le ſentiment de ceux qui en ſavoient plus que lui: qu'enfin il étoit impoſſible de faire rien d'utile & de glorieux, tant que ce Prince commanderoit l'Armée.*

LES Florentins firent donc entendre au *Duc de Milan*, „qu'il leur étoit „ fort avantageux qu'il fût venu en „ perſonne à leur ſecours, parceque „ la ſeule réputation d'un ſi Grand „ Prince étoit capable de faire perdre „ cœur à leurs ennemis: que, cependant, ils eſtimoient plus ſa conſervation & celle de ſes Etats, que „ leurs propres intérêts, parceque, „ tant qu'il ſeroit heureux, ils n'avoient rien à craindre; mais, qu'ils „ devoient fort appréhender, s'il lui „ arrivoit quelque malheur: qu'ils ne „ trouvoient donc pas qu'il dût être „ ſi longtems éloigné de Milan, étant „ nouvellement élevé à la ſouveraine „ Puiſſance, & étant environné d'ennemis puiſſans & ſuſpects; deſorte

„ que ceux qui voudroient trâmer „ quelque choſe contre lui pourroient „ aiſément y réüſſir : qu'ainſi, ils lui „ conſeilloient de s'en retourner dans „ ſes Etats, & de laiſſer une partie „ de ſes Gens pour la défence de leur „ République. „ La propoſition plût à *Galeas*, qui, ſans en pénétrer les motifs, s'en retourna à Milan.

LES Chefs des Florentins étant délivrés de cet obſtacle, ils voulurent faire voir que c'étoit la ſeule cauſe de leur inutilité & de leurs lenteurs ; c'eſt ce qui les fit ſerrer de plus près l'ennemi : deſorte qu'ils en vinrent enfin à un combat en forme, & il dura un demi jour ſans qu'aucun des partis pliât. Cependant, il n'y mourut pas un ſeul homme, & il n'y eut que quelque chevaux bleſſés & quelques priſonniers faits de part & d'autre. Comme on étoit déjà en Hiver, & que, par conſequent, la ſaiſon de ſe retirer, & de mettre les Armées dans les Quartiers, étoit venue, *Coleone* ſe retira vers *Ravenne*, les Troupes Florentines allérent en *Toſcane*, & celles du Duc de Milan & du Roi de Naples firent route les unes & les autres vers les Terres de leurs Souverains. Mais, comme

cette

cette entrepriſe n'avoit fait naitre aucun mouvement à *Florence*, ainſi que les Rebelles l'avoient promis ; d'ailleurs, les finances néceſſaires pour payer les Troupes étant épuiſées, l'on parla de paix ; &, après quelques négociations, elle fut bien-tôt conclue.

LES Rebelles de Florence ſe voyant par la paix deſtitués de toute eſpérance, ils ſe retirérent chacun en différens Endroits. *Dioti Salvi Neroni* alla à *Ferrare*, où le Prince le reçût & l'entretint. *Nicolas Soderini* alla à *Ravenne*, &-là il paſſa ſa vie avec une petite penſion que les Vénitiens lui donnérent. Cet homme étoit en réputation d'être équitable & courageux, mais lent & irréſolu a prendre parti. Cela fut cauſe qu'étant *Gonfalonier*, il perdit l'occaſion d'une entiere victoire ſur *Medicis*, qu'enſuite il voulut inutilement remporter, lorſqu'il n'étoit plus qu'un Particulier.

LA paix étant conclue, le parti, qui demeura le maitre dans Florence, crut n'avoir rien fait, s'il ne détruiſoit pas par toutes ſortes de voies, non ſeulement les gens qui lui étoient oppoſés, mais même ceux qui lui étoient le moins du monde ſuſpects : ainſi, ils

portérent *Bardo Altoviti*, qui étoit *Gonfalonier de Juſtice*, à ôter les charges aux uns, & à bannir les autres. Ce procédé augmenta leur autorité, & imprima davantage de terreur aux autres. Ils éxerçoient donc leur puiſſance & leur domination avec ſi peu d'égards, qu'il ſembloit que le Ciel & leur bonne fortune leur euſſent donné la République en proie. La plûpart de ces deſordres étoient inconnus à *Medicis*, & l'accablement où le reduiſoit ſon peu de ſanté ne lui permettoit pas de remédier à ceux qui venoient à ſa connoiſſance; car, il étoit dans une telle extrémité, qu'il n'avoit plus de libre, que l'uſage de ſa langue. Cependant, il voulut réjoüir la Ville, & pour cet effet il réſolut de faire de magnifiques nôces à *Laurent de Medicis*, qu'il avoit marié avec *Clarice des Urſins*. Il y eut dans cette rencontre des pompes & des magnificences véritablement dignes de la grandeur de celui qui les faiſoit. L'on employa pluſieurs jours à faire des bals de différentes manieres, des feſtins & des repréſentations de l'Antiquité. A tout cela on joignit deux ſpectacles militaires, afin de faire mieux voir la grandeur

deur de la *Maiſon de Medicis*, & le pouvoir qu'elle avoit. L'un de ces ſpectacles étoit de la Cavalerie, qui repréſentoit un combat en raſe Campagne; & l'autre étoit un ſiege de Place. Le tout fut éxécuté avec tout l'ordre & toute l'addreſſe qu'on pouvoit ſouhaitter.

PENDANT que ces choſes ſe paſſoient à Florence, le reſte de l'Italie étoit en tranquillité, mais pourtant épouvantée de la puiſſance formidable des Turcs, qui, continuant leurs conquêtes, continuoient à battre les Chrétiens, ayant pris *Negrepont* à la grande infamie & au grand préjudice de la Chrétienté. Dans le même tems, *Borſo d'Eſte*, *Marquis de Ferrare*, mourut, & *Hercule* ſon frere lui ſuccéda. Cet *Hercule* devint enſuite le plus Grand Capitaine de toute l'Italie. Le Pape *Paul* mourut auſſi, & il eut pour ſucceſſeur *Sixte IV.*, qui avoit nom auparavant *François de Savone*. C'étoit un homme de la plus baſſe & de la plus abjecte naiſſance du Monde: mais, ſon rare mérite l'avoit d'abord élevé à la charge de *Général des Cordeliers*, & enſuite à la dignité de *Cardinal*. Il fut le prémier à faire voir juſqu'où peut aller la puiſſance

d'un Pape, & il montra bien, que beaucoup de choſes, qu'on avoit crues juſqu'alors des abus & des crimes, changeoient de nom & de nature ſous l'autorité pontificale. Il avoit dans ſa famille un nommé *Pierre* & un nommé *Jérôme*, que tout le monde ſavoit être ſes enfans; mais, on leur donnoit un nom plus honnête. Comme *Pierre* étoit *Moine*, il le fit *Cardinal*, ſous le titre de *Saint Sixte*, & il donna à *Jérôme* la Ville de *Fourli*, dont il dépouilla *Antoine Ordelaſſi*, de qui la Maiſon avoit depuis longtems regné dans cette Ville-là. Ces traits d'ambition le firent reſpecter par les Princes d'Italie, deſorte qu'ils recherchoient tous ſon amitié; &, pour cet effet, le Duc de Milan donna *Catherine* ſa fille naturelle à *Jérôme*, & pour dot la Ville d'*Imola*, dont il avoit dépouillé *Taddée Alidoſſi*. Il ſe fit encore une nouvelle Alliance entre le Roi de Naples & le Duc de Milan, qui maria *Jean Galeas* ſon ainé avec *Iſabelle*, fille d'*Alfonſe*, qui étoit le fils ainé du Roi *Ferrand*.

CEPENDANT, l'on vivoit en Italie dans une profonde paix; & le plus grand ſoin des Princes étoit de s'obſerver, & de s'aſſeurer les uns des autres

tres par de nouvelles Alliances de Sang & de nouveaux Traitez. Néanmoins, au milieu de cette tranquillité générale, Florence étoit troublée par ſes propres Citoyens, & *Medicis* ne pouvoit pas apporter de remede aux deſordres de leur ambition, parcequ'il étoit accablé de maladies. Néanmoins, voulant décharger ſa conſcience, & voir s'il pourroit leur donner de la confuſion de leur procédé, il les fit tous venir chez lui, & leur parla en ces termes :

„ JE n'aurois jamais crû que les „ manieres & la conduite de mes amis „ m'euſſent pû reduire à ſouhaitter & „ à regretter mes ennemis, & que la „ victoire me dût jamais paroitre plus „ inſupportable, que la défaite & la „ ruine, parceque je croyois avoir „ avec moi, & dans mes intérêts, des „ gens capables de quelques bornes „ & de quelque retenue dans leurs „ paſſions, & qu'ils ſe contenteroient „ de vivre dans leur propre Païs en „ pleine paix, comblés d'honneur, &, „ de plus, vengés entièrement de „ leurs ennemis. Mais, je ne vois „ que trop, à preſent, combien je me „ ſuis trompé, & combien je connoiſ-

„ ſois peu l'ambition naturelle de tous
„ les hommes, & encore beaucoup
„ moins la vôtre; car, enfin, vous
„ n'êtes pas contens d'être comme
„ Souverains dans une Ville ſi puiſſan-
„ te, & de partager, dans vôtre pe-
„ tit nombre, des honneurs, des digni-
„ tez, & des avantages, qui ſatisfai-
„ ſoient autrefois une ſi grande quan-
„ tité de Citoyens. Vous n'êtes pas
„ contens d'avoir partagé entre vous
„ la dépouille de vos ennemis. Enfin,
„ vous n'êtes pas contens de pouvoir
„ accabler tout l'Etat des charges pu-
„ bliques, & d'en demeurer éxempts,
„ en poſſédant toutes les richeſſes de
„ l'Etat. Vous voulez encore deſo-
„ ler tout le monde par mille injuſti-
„ ces criantes. Vous dépouillez vos
„ Voiſins de leurs biens; vous ven-
„ dez la Juſtice; vous ne vous ſoû-
„ mettez point aux jugemens de Poli-
„ ce; vous opprimez les gens de bien,
„ & vous élevez les coquins. Je ne
„ croi pas même que toute l'Italie
„ jointe enſemble pût enfin fournir
„ autant d'éxemples de violence &
„ d'avarice, que pourroit faire cette
„ ſeule Ville-ici. Nôtre Patrie donc
„ nous aura donné la vie, afin que

„ nous

„ nous la faſſions périr; elle nous aura
„ donné la victoire ſur nos ennemis,
„ afin que nous ſoyons ſes deſtruc-
„ teurs; elle nous aura comblés d'hon-
„ neurs, afin que nous l'accablions
„ d'infamie. Je vous jure ſur la foi
„ & ſur la parole d'un homme de bien,
„ que ſi vous continuez à vous condui-
„ re de maniere que j'aye ſujet de me
„ repentir d'avoir remporté la victoi-
„ re, je vous ferai aſſeurement re-
„ pentir à vôtre tour d'en avoir ſi
„ mal-uſé. „

CES Citoyens répondirent à ce diſcours ſelon le Tems & ſelon le Lieu; néanmoins, ils ne diſcontinuérent point leurs violences & leurs tyrannies: deſorte que *Medicis* fit venir en ſecret *Agnolo Acciaiuoli* à *Caſaggiolo*, où il s'entretint avec lui amplement de l'état de la Ville; & l'on ne doute point, que, s'il n'eût pas été prévenu par la mort, il auroit fait revenir tous les éxilez de Florence, afin de reprimer l'inſolence & la rapacité de ceux qui gouvernoient. Mais, la mort s'oppoſa à un ſi digne & ſi noble projet; car, étant enfin accablé des grands maux qu'il ſouffroit & des chagrins qui le tourmentoient, il mourut à l'âge de

cinquante-&-trois ans. Son mérite & ſa bonté ne pûrent pas être parfaitement connus par ſa Patrie, parcequ'il vécut preſque juſques à la fin de ſes jours ſous la conduite de *Coſme* ſon pere; & le peu de tems qu'il le ſurvécut, il fut obligé de le paſſer dans des diviſions d'Etat & en maladies. Il fut enterré dans l'*Egliſe de Saint Laurent* près de ſon pere, & on lui fit une pompe funèbre digne de lui. Il laiſſa deux fils, *Laurent* & *Julien*, qui, bien qu'ils donnaſſent l'eſpérance d'être des gens très utiles à l'Etat, néanmoins, leur jeuneſſe faiſoit peur à tout le monde.

Il y avoit dans le Gouvernement de Florence un Citoyen, qui ſurpaſſoit de beaucoup tous les autres. C'étoit *Thomas Soderini*, dont la prudence & l'autorité étoit réconnue, non ſeulement dans ſa Patrie, mais auſſi auprès de tous les Princes d'Italie. Après la mort de *Medicis*, toute la Ville avoit les yeux ſur lui, & pluſieurs Citoyens alloient lui faire la Cour comme au Chef de la République, & même pluſieurs Potentats l'honorérent de leurs lettres. Mais, comme il étoit d'une prudence conſommée, & qu'il connoiſ-

noiſſoit bien ſa fortune & celle de la Maiſon de *Medicis*, il ne répondit point aux lettres que les Souverains lui avoient écrites ; & pour les Citoyens, il leur dit, *que c'étoit au Palais de Medicis, & non pas chez lui, qu'ils devoient aller :* &, afin de confirmer par ſon exemple ce qu'il conſeilloit par ſes diſcours, il aſſembla tous les Chefs des Prémieres Maiſons dans le Couvent de *Saint Antoine*, où il fit auſſi venir *Laurent* & *Julien de Medicis*. Là il fit un diſcours grave & long ſur l'état de la République, ſur celui de l'Italie, & ſur la diſpoſition des Princes qui y regnoient. Sa concluſion fut, que, s'ils vouloient vivre en paix & dans une bonne intelligence au dedans, ſans craindre la guerre au dehors, ils devoient avoir tous les égards imaginables pour ces jeunes hommes-ici, & conſerver à leur Maiſon tout le crédit qu'elle avoit eu juſqu'alors, parceque jamais les hommes ne ſe fâchent de faire toûjours les mêmes choſes qu'ils ont accoûtumé de faire : pour les nouveautez, ſi on y donne facilement, l'on s'en dégoûte de même ; & il a toûjours été bien plus aiſé de conſerver une autori-

té, qui, par la longueur du tems, s'eſt élevée au-deſſus de l'envie, que d'en remettre ſur pied une nouvelle, qui peut être détruite par un nombre infini d'occaſions imprévûës. *Laurent de Medicis* parla enſuite à *Soderini*, ce qu'il fit avec tant de modeſtie & de gravité, que, bien qu'il fût jeune, il donna à chacun l'eſpérance de devenir ce qu'on l'a vû depuis; & devant que l'Aſſemblée ſe ſéparât, tous ces Citoyens jurérent de regarder ces jeunes-gens comme leurs enfans; & eux réciproquement jurérent de regarder ces Citoyens comme leurs peres.

APRE'S cette concluſion, *Laurent* & *Julien* étoient reſpectés comme les Princes de la République. Eux, de leur côté, ſuivoient entièrement les conſeils de *Soderini*. Ainſi, pendant que l'on vivoit aſſez tranquilement dehors & dedans, n'y ayant point de guerre qui troublât le repos public, il ſurvint un accident imprévû, qui fut comme un préſage des malheurs qui devoient arriver. Entre les familles qui tombérent avec la faction des *Pitti*, celle des *Nardi* ſe trouva du nombre, parceque *Salveſtre* & ſes freres, qui en étoient les Chefs, furent d'abord

bord éxilés; enſuite, ils furent déclarés Rebelles, à cauſe de la guerre que *Bartelemi Coleone* fit à la République. Entre ces freres il y en avoit un, nommé *Bernard*, qui étoit jeune, prompt, & courageux. Comme la pauvreté lui rendoit ſon éxil inſupportable, & qu'il ne voyoit pas que la paix lui laiſſât aucune eſpérance du retour, il réſolut d'entreprendre quelque choſe qui pût exciter une nouvelle guerre, parceque ſouvent le moindre principe produit de grands effets, les hommes ayant plus de penchant à ſuivre une affaire déjà commencée, qu'à la commencer eux-mêmes.

BERNARD NARDI avoit de grandes connoiſſances à *Prato*, auſſi-bien que dans tout le Païs de *Piſtoïe*, particulièrement avec la famille de *Palandre*. Ce n'étoit, à la vérité, qu'une famille de Païſans; mais, elle étoit remplie de gens de cœur, & qui étoient élevés dans les armes & dans le carnage. *Nardi* ſavoit qu'ils étoient mécontens de ce que le *Magiſtrat* de Florence les avoit maltraités dans leurs quérelles. Outre cela, il connoiſſoit les diſpoſitions des habitans de *Prato*, qui croyoient être ſoûmis à des Mai-

tres fiers & avares; & quelqu'un l'avoit informé de leur chagrin contre le Gouvernement. En faisant donc révolter *Prato*, tout cela lui donna l'espérance de pouvoir exciter un embrasement dans la *Toscane*, où il iroit tant de gens porter dequoi l'entretenir, que ceux qui voudroient l'éteindre n'en pourroient jamais venir à bout. Sur cela, *Nardi* communiqua son dessein à *Dioti Salvi Neroni*, & lui demanda, qu'en cas qu'il se rendit maître de *Prato*, quel secours il pourroit attendre des Princes par le moyen de ses sollicitations. *Neroni* trouva l'entreprise très dangereuse, & presque impossible. Cependant, voyant qu'il pouvoit encore tenter fortune aux risques d'un autre, il fortifia *Nardi* dans ce dessein, en lui promettant un secours très asseuré de la part du *Prince de Boulogne* & du *Marquis de Ferrare*, pourvû qu'il pût faire ensorte de tenir & de défendre *Prato* au moins quinze jours.

NARDI étant rempli d'espérance sur cette promesse, il se transporta secrettement à *Prato*; &, ayant fait ouverture de la chose à quelques-uns des habitans, il les y trouva très disposés. Pour ces gens de la famille de *Palandre*,

dre, il les trouva auſſi fort réſolus à cette entrepriſe; & étant tous convenus du tems & des moyens de l'exécution, il en donna avis à *Dioti Salvi Neroni*. *Céſar Petrucci* étoit alors *Podeſta* * du Lieu de la part de la République. Ces ſortes de Gouverneurs tiennent d'ordinaire auprès d'eux les clefs des Villes où ils ſont, & quand quelqu'un des habitans veut ſortir ou entrer de nuit dans la Place, ils refuſent rarement d'en faire ouvrir les portes, ſurtout dans un tems non-ſuſpect. *Nardi*, qui n'ignoroit pas cette coûtume, ſe préſenta à la pointe du jour à la porte du côté *de Piſtoïe*, étant accompagné des *Palandres* & d'environ cent hommes armés; & ceux du dedans, avec qui il avoit intelligence, prirent auſſi les armes, & l'un d'eux demanda les clefs au *Podeſta*, feignant que quelqu'un des habitans, qui étoit dehors, ſouhaittoit de rentrer en Ville. Le *Podeſta*, qui ne ſe doutoit de rien, les en-

* C'eſt le nom que l'on donnoit alors à Florence, & que l'on donne encore aujourd'hui à Veniſe, à ceux que l'on envoye dans les Places & dans les Villes, pour y commander & y rendre la Juſtice.

envoya par un de ſes domeſtiques, à qui on les ôta dès qu'il fut un peu éloigné du Palais; & la porte étant ouverte, *Nardi* fut introduit dans la Place avec tous les conjurez, qui, étant convenus enſemble de ce qu'il faloit faire, ſe partagérent en deux troupes. L'une d'elles, étant conduite par un des habitans, appellé *Salveſtre*, s'empara de la Citadelle; & l'autre, ſous la conduite de *Nardi*, prit le Palais & le *Podeſta* avec toute ſa famille, qu'il donna en garde à quelques-uns de leurs Gens. Enſuite, ils allérent tous criant *LIBERTÉ* par toute la Ville. Le jour ayant déjà commencé à paroitre, pluſieurs des habitans ſe rendirent dans la Place à ce bruit; &-là apprenant que la Citadelle & le Palais étoient déjà pris, & que le *Podeſta* étoit priſonnier avec toute ſa famille, ils étoient dans une extrême ſurpriſe d'un tel accident. Là-deſſus, le *Conſeil des Huit*, qui eſt le principal *Magiſtrat* de la Ville, s'aſſembla dans ſon Palais pour conſulter ſur ce qu'il y avoit à faire. Mais, *Nardi* & les ſiens ayant couru quelque tems par la Ville ſans qu'aucun les ſuivit, & apprenant que les *Huit* étoient aſſemblés, il alla les trouver, & leur dit,

dit, „ que le motif de ſon entrepriſe „ étoit de les délivrer, auſſi-bien que „ ſa Patrie, de l'eſclavage où ils é- „ toient tous, & que ce leur ſeroit une „ gloire extrême s'ils prenoient auſſi „ les armes & le ſecondoient dans ce „ généreux deſſein, où ils acquerroient „ un repos ſolide, & une réputation „ éternelle. Il leur repréſenta leur „ ancienne liberté & l'état preſent où „ ils étoient reduits. Il leur fit voir „ les aſſeurances qu'il avoit d'un grand „ ſecours, pourvû qu'ils vouluſſent „ reſiſter quelques jours aux forces des „ Florentins. Il aſſeura qu'il avoit des „ intelligences dans Florence, qui ne „ manqueroient pas de ſe déclarer dès „ qu'on auroit avis que toute cette „ Ville-ici auroit pris le parti de le „ ſuivre. „

CE diſcours n'ébranla point les *Huit*, que répondirent à *Nardi*, „ qu'ils „ ne ſavoient point ſi Florence étoit „ libre ou eſclave, & qu'ils ne ſe „ mettoient point en peine de l'ap- „ prendre, puiſque c'étoit une affaire „ qui ne les regardoit pas: que, pour „ eux, ils ſavoient bien qu'ils ne pou- „ voient pas ſouhaitter une plus a- „ gréable liberté, que celle d'être gou-

„ ver-

„ vernés par les Magiſtrats de cette „ République, dont ils n'avoient ja„ mais reçû aucun traitement qui pût „ les obliger à prendre les armes con„ tre eux: qu'ainſi ils lui conſeilloient „ de rendre la liberté à leur *Podeſta*, „ & de faire ſortir ſes Gens de leur „ Ville; & pour lui, ils l'exhortoient „ à ſe retirer de ce péril éminent a„ vec autant de diligence qu'il avoit „ eu de témérité à s'y expoſer. „

CETTE réponſe ne fit point perdre courage à *Nardi*; mais, voyant que la douceur ne faiſoit point d'impreſſion ſur ces gens-là, il voulut voir s'il gagneroit davantage par la crainte. Pour donc leur en donner, il réſolut de faire mourir le *Podeſta*; &, l'ayant tiré de priſon, il commanda qu'on le pendit aux fenêtres du Palais. Ce Gouverneur étoit déjà proche du Lieu de ſon ſupplice, ayant la corde au col, lorſqu'il apperçût *Nardi*, qui étoit-là pour le faire éxécuter promptement. Se tournant donc vers lui, il lui dit: „ Vous me faites mourir dans l'eſpé„ rance que les habitans prendront „ enſuite vôtre parti; mais, il vous „ arrivera tout le contraire, parceque „ ce Peuple-ici a tant de reſpect pour

„ les

„ les *Recteurs* que le Magiſtrat de Flo-
„ rence leur envoye, que, dès qu'ils
„ verront l'injuſtice que vous me fai-
„ tes, cela vous attirera de ſa part
„ un tel reſſentiment, que vous n'en
„ aurez à attendre autre choſe, que
„ vôtre perte. Si donc vous voulez
„ réüſſir dans vôtre entrepriſe, ce ne
„ ſera pas par ma mort que vous en
„ viendrez à bout, mais en me con-
„ ſervant la vie, parceque, ſi-tôt que
„ je commanderai à ces gens-ici ce
„ que vous ſouhaittrez qu'ils faſſent,
„ ils ſuivront bien plûtôt mes ordres,
„ que les vôtres ; & moi me ſoûmet-
„ tant entièrement à tout ce qu'il
„ vous plaira de m'ordonner, vous
„ trouverez par cet expédient le
„ moyen de réüſſir dans tous vos deſ-
„ ſeins. „

COMME *Nardi* étoit embarraſſé ſur ce qu'il avoit à faire, il écouta ce conſeil, & il commanda à *Petrucci* de venir ſur un balcon qui répondit ſur la Place, & d'ordonner au Peuple de ſe ſoûmettre deſormais à cette nouvelle autorité. Si-tôt que cela fut fait, on remit *Petrucci* en priſon. Mais, la foibleſſe des conjurez étant reconnue, pluſieurs des Florentins, qui étoient dans

dans la Ville, s'étoient déjà assemblés; & l'un d'entre eux, nommé *George Ginori*, *Chevalier de Rhode* *, fut le prémier qui prit les armes contre eux, & qui attaqua *Nardi* pendant qu'il alloit discourant par la Ville, priant & menaçant les habitans, s'ils ne lui obéïssoient pas & ne prenoient pas son parti. *Ginori*, qui étoit assez bien accompagné, se jetta sur lui, le blessa, & le prit. Si-tôt que cela fut fait, il ne fut pas mal-aisé de délivrer le *Podesta*, & de défaire les autres conjurez; car, comme ils étoient en petit nombre & dispersés, ils furent presque tous tués ou faits prisonniers.

CEPENDANT, la nouvelle de ce mouvement étoit déjà arrivée à Florence; mais, l'on y avoit bien amplifié les choses: car, on leur avoit persuadé que *Prato* étoit pris; qu'on avoit assassiné le *Podesta* avec toute sa famille; que la Ville étoit pleine d'ennemis; que *Pistoïe* étoit en armes; & que plusieurs de ses Citoyens étoient de la conjuration. Ainsi, le Palais fut bien-

* Ce sont ceux que l'on appelle *les Chevaliers de St. Jean de Jérusalem*, si connus sous le nom de *Chevaliers de Malte*.

bien-tôt rempli de Citoyens, qui s'aſſemblérent pour conſulter avec la *Seigneurie* ſur l'état des affaires.

IL y avoit alors à Florence un très fameux Général, qui s'appelloit *Robert de Saint Severin.* L'on réſolut de l'envoyer à *Prato* avec tout ce qu'on pourroit aſſembler de Troupes: enſuite, on lui ordonna d'approcher de la Place, & de donner une connoiſſance éxacte de l'état des choſes, y apportant les remedes que ſa prudence lui ſuggéreroit. *Saint Severin* n'étoit encore qu'à peine au-delà du *Château de Campi*, lorſqu'il fut rencontré par un Envoyé de *Petrucci*, qui apportoit pour nouvelles, que *Nardi* étoit pris & ſes complices mis en fuite, ou tués; deſorte que tout étoit tranquile dans la Place. Là-deſſus, *Saint Severin* s'en retourna à Florence, &, peu après, *Nardi* y fut tranſporté. Il fut interrogé par le Magiſtrat du fond de cette intrigue; & comme on la trouvoit peu conſidérable, le priſonnier dit, *qu'il s'y étoit embarqué, parce qu'aimant mieux mourir à Florence, que de paſſer ſa vie dans l'éxil, il avoit voulu que ſa mort fût au moins accompagnée de quelque entrepriſe mémorable.*

CET-

CETTE émûte étant preſque auſſitôt étouffée qu'excitée, les Citoyens reprirent leur prémier train pour leur conduite, croyant n'être obligés à garder aucunes meſures dans un Gouvernement qu'ils avoient ſi bien établi & affermi. De-là ſurvinrent les inconvéniens & les deſordres, qui ſont aſſez ordinaires pendant le repos, parceque les jeunes-gens étant devenus plus émancipés que jamais dans leur maniere de s'habiller, dans les aſſemblées, & dans d'autres divertiſſemens de cette nature, ils faiſoient des dépenſes exceſſives. N'ayant aucune occupation, ils employoient tout leur tems & conſumoient tout leur bien au jeu & en débauches de femmes. Tout leur ſoin étoit de paroître ſuperbement vétus, & d'affecter des diſcours remplis de rencontres & de fineſſes; & celui qui faiſoit les plus fortes & les plus piquantes médiſances paſſoit pour le plus ſage, & s'acquéroit une plus grande réputation que les autres.

CES manieres de vivre furent encore portées plus loin par les Courtiſans du Duc de Milan, qui vint à Florence avec la Ducheſſe & toute ſa Cour, *afin*, diſoit-il, *de s'acquitter d'un*

vœu

vœu qu'il avoit fait. Il fut donc reçû avec toutes les magnificences convenables à un ſi Grand Prince & ſi ami de l'Etat. Ce fut alors qu'on vit pour la prémiere fois dans nôtre Ville, *que dans le tems du* Carême, *où l'*Egliſe *ordonne de ne point manger de viande, toute cette Cour ne s'en abſtenoit point, ſans aucun reſpect, ni de Dieu, ni de l'Egliſe.* L'on fit auſſi pluſieurs ſpectacles pour faire honneur à ce Prince. Il y en eut un entre autres dans l'*Egliſe du Saint Eſprit*, qui repreſentoit ſa deſcente ſur les Apôtres; & parceque dans une telle cérémonie on allume pluſieurs feux, il arriva que tout cet édifice fut brulé: deſorte que pluſieurs crûrent, que Dieu, étant irrité contre nous, avoit voulu en donner cette marque comme une étincelle de ſa colere.

Si donc ce Duc trouva Florence remplie de Courtiſanes, de voluptez, & de manieres de vivre, qui ne doivent point ſe ſouffrir dans un Etat bien policé, il la laiſſa encore dans un plus grand deſordre. Cela fit penſer aux honnêtes gens qu'il faloit y remédier. L'on fit donc une nouvelle loi, qui régloit les habits, les pompes funèbres, & les feſtins. Mais, au milieu d'une

ſi

ſi grande tranquillité, il ſurvint un nouveau trouble en *Toſcane*, auquel on ne s'attendoit pas.

L'ON découvrit dans le *Territoire de Volterre* une Mine d'alun, & ceux qui la trouvérent, reconnoiſſant bien ſa valeur, eurent recours à quelques Citoyens de Florence, afin d'être aidés de leur bourſe, & maintenus par leur autorité; &, pour reconnoiſſance, ils voulurent bien leur faire part du profit qu'on en tireroit. Cette affaire fut d'abord traitée de bagatelle par le Peuple de *Volterre*, comme il arrive d'ordinaire dans toutes les entrepriſes nouvelles & dans tout ce qu'on n'a pas accoûtumé de voir: mais, ces habitans en ayant avec le tems reconnu l'utilité, ils voulurent reparer trop tard, & ſans fruit, la faute qu'ils avoient faite, & qu'ils auroient très aiſément prévenue au commencement. L'on commença donc à traiter l'affaire dans leurs Conſeils, & l'on y opina, qu'il n'étoit pas juſte qu'une richeſſe, trouvée dans un Territoire appartenant au Public, ne tournât qu'au profit de quelques Particuliers. Là-deſſus, ils envoyent des Députez à Florence, où l'on établit pour *Commiſſaires* de la choſe

ſe quelques-uns des Citoyens ; &, ſoit qu'ils fuſſent gagnés par les intéreſſez, ſoit qu'ils jugeaſſent que c'étoit le droit & la juſtice, ils firent leur rapport, *que le Peuple de Volterre demandoit une choſe injuſte, voulant priver ſes Citoyens du profit de leur travail & de leur induſtrie: que, partant, cette Mine appartenoit aux Particuliers, & non pas au Public; que, cependant, il étoit raiſonnable que ces Particuliers payaſſent tous les ans une certaine Somme, afin de marquer par-là leur ſujettion & leur dépendance.*

CETTE réponſe, au lieu d'appaiſer le trouble & la diſſenſion dans *Volterre*, ne fit que l'exciter & l'aigrir davantage; deſorte que, dans leur Conſeil & dans toute la Ville, il ne ſe parloit d'autre choſe, le Public redemandant ce qu'il croyoit qu'on lui avoit injuſtement ôté, & les Particuliers voulant être maintenus dans ce qu'ils croyoient avoir acquis légitimement, & que le jugement des Florentins leur avoit conſervé. Pendant que ces brouilleries s'aigriſſoient de plus en plus, il fut tué dans cette Ville-là un Citoyen de grande réputation, qui s'appelloit *Pecorino*. Après lui, l'on en tua beaucoup d'au-

tres, qui étoient de ſon parti, & l'on ſaccagea leurs maiſons, que l'on brula enſuite. La ſédition alla même ſi loin, qu'à peine s'empéchérent-ils d'aſſaſſiner les *Recteurs* qui étoient dans la Ville de la part de la République.

APRÈS une telle inſulte, la prémiere choſe qu'ils réſolurent, ce fut d'envoyer des Députez à Florence, afin de faire entendre à la *Seigneurie*, que ſi leur République vouloit bien les maintenir dans les conventions dont on étoit demeuré d'accord autrefois enſemble, qu'ils vouloient bien demeurer auſſi dans la ſujettion où ils étoient. La réponſe qu'on devoit leur faire fut fort débattue dans le Conſeil. *Thomas Soderini* vouloit qu'on reçût les habitans de *Volterre* à rentrer dans leur devoir, aux conditions qu'ils le ſouhaittoient eux-mêmes, parcequ'il jugeoit qu'on n'étoit pas dans une conjoncture propre à laiſſer allumer un tel feu ſi près de Florence, depeur qu'il ne prit auſſi à la Ville même. La raiſon de cela, c'eſt qu'il craignoit l'eſprit & le naturel du Pape, la puiſſance du Roi de Naples, & qu'il ne trouvoit pas qu'il falut beaucoup ſe fier à l'amitié des

des Vénitiens, non plus qu'à celle du Duc de Milan, parcequ'on pouvoit douter de la fidélité des prémiers & de la valeur du dernier, insistant fort sur cette maxime ordinaire, *Qu'une méchante paix vaut mieux qu'une bonne victoire.* D'autre côté, *Laurent de Medicis*, croyant avoir rencontré l'occasion de faire connoitre sa conduite & sa prudence, fut d'avis qu'on employât les armes pour faire rentrer les habitans de *Volterre* dans leur devoir par la force, étant aussi poussé à cela par ceux qui étoient jaloux du crédit & de l'autorité de *Soderini*. Ainsi, il disoit, *qu'il faloit punir l'insolence de cette Ville-là : que, si l'on n'en faisoit pas un exemple très sévere, tous les autres Vassaux ne manqueroient pas de se soûlever pour le moindre sujet qu'ils croiroient en avoir.*

QUAND cette résolution fut prise, l'on répondit aux Députez de Volterre, *qu'ils ne pouvoient pas demander l'observation d'un Traité qu'ils avoient eux-mêmes rompu; que, partant, ils n'avoient qu'à se remettre à la discrétion de la République, ou à s'attendre à la guerre.*

CES Députez étant retournés chez

eux chargés d'une telle réponſe, les habitans ſe préparérent à la défence, en fortifiant leur Ville, & en envoyant demander du ſecours à tous les Princes d'Italie; mais, il y en eut peu qui les écoutaſſent, n'y ayant que les *Siennois* & le *Seigneur de Piombino* qui leur en donnaſſent quelque eſpérance. Les *Florentins*, de leur côté, penſant que la victoire dépendoit de la diligence, mirent ſur pied dix mille Fantaſſins & deux mille Chevaux; & cette Armée entrant ſur le *Territoire de Volterre*, ſous la conduite de *Frédéric, Seigneur d'Urbin*, il s'en rendit bien-tôt le maître. Enſuite, l'on aſſiégea la Ville, laquelle étant ſituée ſur un Lieu élevé, qui eſt eſcarpé preſque tout à l'entour, l'on ne pouvoit la battre, que du côté du *Temple de Saint André.*

LES habitans de la Ville avoient pris à leur gage environ mille ſoldats pour leur défence; mais, ces gens-là voyant la vigueur des *Florentins* dans leurs attaques, & ne croyant pas de pouvoir défendre la Place, ils ſe rallentiſſoient dans leur devoir, & devenoient de plus en plus hardis à inſulter les Particuliers chez qui ils étoient logés. Ces pauvres habitans étoient donc

donc combattus au dehors par leurs ennemis, & maltraités au dedans par ceux qui les devoient défendre ; de-ſorte que, ſe voyant ſans aucune bonne eſpérance, ils commencérent à penſer à la paix ; &, ne pouvant pas avoir de meilleures conditions, ils ſe rendirent à la diſcrétion des *Commiſſaires*. Ceux-ci firent ouvrir les portes, & ayant fait entrer la plûpart de leurs Troupes, ils allérent au Palais où étoient les *Prieurs*, à qui ils commandérent d'aller dans leurs maiſons ; & comme ils y alloient, l'un d'entre eux fut, par mépris, dépouillé par un des ſoldats. Ce commencement donna lieu au ſac & à la deſtruction de la Ville, (car, ordinairement, le genre-humain eſt bien plus porté au mal, qu'au bien) & le pillage dura un jour entier, ſans épargner les femmes, ni les Lieux de dévotion ; & les ſoldats, tant ceux qui avoient attaqué la Ville, que ceux qui l'avoient mal défendue, dépouillérent ces pauvres gens de tout ce qu'ils avoient.

LA nouvelle de cette victoire fut reçûë à Florence avec une joie exceſſive ; & comme cette entrepriſe ne pouvoit s'attribuer qu'à *Laurent de Me-*

dicis, elle lui donna une grande réputation, juſque-là, qu'un de ſes amis reprocha à *Soderini* l'avis qu'il avoit donné, en lui demandant, *Que dites-vous à preſent que nous avons gagné Volaterre?* Soderini répondit, *Il me ſemble, pour moi, que nous l'avons perdue, parceque, ſi elle ſe fût rendue à nous volontairement, nous en retirerions du profit & de la force: mais, comme nous ne pouvons la conſerver que malgré elle, dans le tems de guerre elle nous cauſera du chagrin & elle nous affoiblira, & en tems de paix elle nous fera beaucoup de dépenſe.*

DANS ces tems-là, le Pape voulant tenir les Villes de ſa dépendance dans le devoir, il abandonna *Spolette* à la diſcrétion du ſoldat, parcequ'elle s'étoit ſoûlevée par le moyen des factions qui regnoient chez elle. Enſuite, *Città di Caſtello* étant dans un ſemblable ſoûlevement, il la fit aſſiéger. *Nicolas Vitelli* étoit Prince de cette Ville-là, & il étoit ami particulier de *Laurent de Medicis*; deſorte qu'il ne le laiſſa point manquer de ſon ſecours, qui ne fut pourtant pas aſſez puiſſant pour le défendre; mais, il le fut aſſez pour allumer entre le Pape & *Medicis* une haine aſſez forte, pour produire par la ſuite

fuite de fort méchans fruits. Ces fruits n'auroient pas même tardé à paroître ſans la mort de *Frere Pierre*, *Cardinal de Saint Sixte.* Ce Cardinal ayant fait un tour dans l'Italie, & ſéjourné à Veniſe & à Milan, ſous prétexte de faire honneur au mariage d'*Hercule*, *Marquis de Ferrare*, il alloit ſondant l'intention de ces Princes, pour voir comme ils étoient diſpoſés à l'égard des Florentins. Mais, étant de retour à Rome, il mourut, non ſans ſoupçon d'avoir été empoiſonné par les Vénitiens, qui redoutoient la puiſſance du Pape *Sixte*, tant qu'il pourroit ſe prévaloir du courage & du ſavoir-faire de *Frere Pierre*; parcequ'encore que ſa naiſſance fût abjecte, qu'enſuite il n'eût point eu d'autre éducation que dans la baſſeſſe monacale, néanmoins, dès qu'il fut Cardinal, il donna des marques d'un orgueil & d'une ambition ſi déméſurée, que, bien loin de ſe contenter du Cardinalat, le Pontificat même étoit trop peu de choſe pour lui. Il en donna des marques dans un feſtin qu'il fit à Rome, qui auroit paſſé pour exceſſif chez le plus puiſſant Monarque; car, il y dépenſa plus de vingt mille *Florins.*

SIXTE IV. étant privé d'un tel Miniſtre, il procéda dans ſes deſſeins avec plus de lenteur. Cependant, les Florentins, le Duc de Milan, & les Vénitiens, ayant fait une ligue enſemble, & laiſſé lieu au Pape & au Roi de Naples pour y entrer, ce Pontife en fit auſſi une avec le Roi, & ils laiſſérent, à leur tour, place aux autres Princes pour y entrer. L'Italie donc étoit partagée en deux factions, parceque tous les jours il ſurvenoit des accidens qui faiſoient naitre de l'aigreur entre ces deux ligues, comme, par éxemple, ce qui arriva à l'égard de l'*Iſle de Cipre*, à laquelle le *Roi Ferrand* aſpiroit, & les *Vénitiens* s'en emparérent. Cela fut cauſe que le Pape & le Roi s'unirent encore plus étroitement.

DANS ce tems-là, *Frédéric*, *Prince d'Urbin*, paſſoit pour le plus Grand Capitaine d'Italie, & il avoit fait longtems la guerre pour les Florentins. Sur cela, le Roi & le Pape réſolurent de l'attirer dans leur parti, afin d'ôter un Chef de cette conſidération à leurs ennemis: c'eſt pourquoi le Roi le pria de le venir trouver à Naples, & le Pape le lui conſeilla. *Frédéric* y conſen-

ſentit, au grand étonnement & au grand déplaiſir des *Florentins*, qui craignoient qu'il ne lui arrivât la même choſe qu'à *Jaques Piccinino*. Mais, il en fut tout au contraire, parceque *Frédéric* revint de Naples & de Rome comblé d'honneur & Chef de la ligue de ces deux Puiſſances. Avec cela, le Pape & le Roi ne laiſſoient pas de ſonder les *Siennois* & les *Seigneurs de la Romagne*; pour les mettre dans leurs intérêts, & pour ſe mettre plus en en état de nuire aux *Florentins* par leur moyen. Mais, ces derniers, s'appercevant de toutes ces intrigues, ſe précautionnoient de tout leur pouvoir contre l'ambition de ces deux Potentats; &, ne pouvant plus diſpoſer de *Frédéric d'Urbin*, ils prirent à leurs gages *Roberd de Rimini*. Ils renouvellérent leur Alliance avec *Pérouſe*, & ſe liguérent avec le *Seigneur de Faience*.

Le Pape & le Roi alléguoient, pour juſtifier leur animoſité contre les Florentins, *qu'ils ſouhaittoient qu'ils ſe détachaſſent des Vénitiens, & qu'ils ſe liguaſſent avec eux, parceque le Pape ne croyoit pas que l'Etat de l'*Égliſe *pût conſerver ſa réputation, ni le* Comte Jérô-

me *ſes Etats de la* Romagne, *tant que les Florentins & les Vénitiens auroient ligue enſemble.* D'autre côté, les Florentins craignoient que le Pape & le Roi ne les vouluſſent ſéparer des Vénitiens, non pour en faire des amis, mais pour les expoſer davantage à leur ambition. Ainſi, dans toutes ces méfiances, l'on vécut deux ans en Italie, ſans qu'il ſurvint aucun trouble,

MAIS, le prémier, qu'on vit, parut en *Toſcane*, & il fut peu de choſe. Il faut ſe ſouvenir que *Braccio de Pérouſe*, ſi eſtimé en ſon tems pour la guerre, laiſſa deux fils, *Odet* & *Charles*. Ce dernier étoit enfant, & l'autre fut tué par les gens de *Val di Lamona*, comme nous l'avons déjà remarqué. Mais, *Charles* étant venu en âge de porter les armes, les Vénitiens le mirent au nombre de leurs Chefs, tant pour honorer la mémoire de ſon pere, que pour l'eſpérance qu'on avoit de ce jeune-homme. Dans ce tems-ici ſa penſion étoit finie, & il ne voulut point que le Sénat la lui renouvellât pour l'heure; mais, il prit la réſolution de voir s'il pourroit, à la faveur du nom qu'il portoit, & de la ré-

réputation de ſon pere, rentrer dans les Etats qu'il avoit auprès de *Pérouſe*. Les Vénitiens y conſentirent volontiers, parcequ'il leur étoit ordinaire d'augmenter leur puiſſance par toutes les nouveautez qui pouvoient ſurvenir.

CHARLES donc vint en *Toſcane*, & il ne vit pas grand'-choſe à eſpérer du côté de *Pérouſe*, à cauſe qu'elle étoit alliée avec les Florentins. Voulant néanmoins que la levée de bouclier, qu'il avoit faite, produiſit quelque choſe digne de mémoire, il attaqua les *Siennois*, alléguant, *qu'ils lui étoient redevables, à cauſe des ſervices que ſon pere leur avoit rendu dans le tems de leurs néceſſitez; qu'ainſi il en vouloit être ſatisfait*; & il ſe jetta ſur leurs Terres avec tant de furie, qu'il bouleverſa preſque tout leur *Domaine*. Cette République voyant une telle inſulte, ſes *Magiſtrats* crûrent que les *Florentins* y avoient donné les mains; car, ces gens-là reçoivent facilement toutes les impreſſions qu'on leur veut donner au deſavantage de nôtre République: & là-deſſus ils rompirent la tête au Pape & au Roi de Naples à force de leur faire des plaintes. Ils envoyérent

même des Ambaſſadeurs à *Florence*, qui ſe plaignirent de ces injuſtices, inſinuant adroitement, *que jamais* Charles Piccinino *n'auroit eu la hardieſſe de leur faire tant d'inſultes, s'il n'eût eu du ſecours de perſonne.* Mais, les *Florentins* ſe diſculpérent de cette accuſation, diſant, *qu'ils étoient prêts d'employer leur puiſſance, afin que* Charles *ne les endommageât plus; & auſſi-tôt ils lui commandérent de ceſſer ſes hoſtilitez contre les* Siennois, *dans tous les termes que leurs Ambaſſadeurs le ſouhaittérent.*

PICCININO en fit de grandes plaintes, faiſant voir, *que les* Florentins, *en ne lui donnant point de ſecours, s'étoient eux-mêmes privés d'une très grande conquête, & lui avoient ôté le moyen d'acquérir de la gloire, parcequ'il eût pû les rendre maitres en peu de tems de leur Ville, tant il avoit trouvé de lâcheté dans ses gens-là & de méchans ordres pour leur défence. Piccinino donc ſe retira, & retourna à ſon prémier ſervice chez les Vénitiens.* Et les *Siennois*, bien que ce fût par le moyen des *Florentins* qu'ils fuſſent délivrés de ſi grands maux, ne laiſſérent pas d'en conſerver beaucoup de reſſentiment contre leurs libérateurs, ne croyant pas leur être fort

fort redevables d'être ſortis des miſeres dont ils s'imaginoient qu'ils étoient la cauſe.

PENDANT que toutes les affaires étoient ainſi diſpoſées entre le Roi de Naples, le Pape, & la *Toſcane*, il ſurvint en *Lombardie* un accident de bien plus grande conſéquence, & qui fut le préſage d'autres plus grands maux. Un nommé *Cola*, *Mantouän*, homme ſavant & ambitieux, enſeignoit à Milan la Langue Latine aux enfans des meilleures Maiſons de la Ville. Ce Docteur, ſoit qu'il eût horreur des débordemens & de la conduite du Duc, ou qu'il fût porté par un autre motif, ne ceſſoit dans tous ſes diſcours d'exagérer le malheur qu'on avoit de vivre ſous un méchant Prince; diſant, *Que ceux-là étoient heureux & glorieux qui avoient l'avantage d'être nez dans une République*; faiſant voir, que tous les Grands Hommes avoient été formés ſous cette ſorte de Gouvernement, & non pas ſous des Princes, parceque les Etats libres nourriſſent & entretiennent les gens d'eſprit & de courage, & les autres les exterminent. Les Républiques tirent avantage du mérite & de

la vertu, & les Princes redoutent l'un & l'autre.

JEAN-ANDRÉ LAMPOGNANO, *Charles Viſconti*, & *Jérôme Olgiato*, étoient les jeunes hommes avec qui *Cola* avoit le plus de liaiſon, & il s'étoit ſouvent entretenu avec eux des mauvaiſes qualitez du Prince, & du malheur où l'on étoit ſous ſa domination. Enfin, il tourna ſi bien ces jeunes eſprits, & acquit tant de pouvoir ſur eux, qu'il les fit jurer ſolemnellement, *que, ſi-tôt qu'ils ſeroient en âge d'agir, ils délivreroient leur Patrie d'une telle tyrannie.* Ces jeunes gens étant remplis de cette paſſion, qui augmenta en eux avec l'âge, la vie ſcandaleuſe du Duc, & les mauvais traitemens qu'ils en reçûrent, les obligérent encore à mettre plus promptement leur deſſein à éxécution.

GALEAS, *Duc de Milan*, étoit cruel, & plongé dans l'impureté, & les fréquentes marques qu'il avoit donné de ces deux infames paſſions l'avoient rendu très odieux, parceque, non content de débaucher les Femmes de Qualité, il prenoit encore un plaiſir brutal à les proſtituer à la Canaille; & il ne croyoit pas que ce fût aſſez de faire

faire mourir les gens, s'il n'inventoit outre cela, quelques moyens de les faire ſouffrir bien longtems. De plus, l'on étoit perſuadé qu'il étoit coupable de la mort de ſa mere, parcequ'il ne croyoit pas être *Souverain* pendant que cette Princeſſe vivroit; deſorte qu'il la traita ſi mal, qu'elle ſe vit contrainte d'aller finir ſes jours à *Crémone*, qui étoit une Ville qu'on lui avoit donnée pour ſon Douaire: mais, elle mourut ſubitement en y allant; ce qui fit croire à bien des gens qu'elle étoit morte par les ordres de ſon fils.

CE Prince avoit deshonoré *Lampognano* & *Viſconti* dans la perſonne de leurs femmes, & il avoit refuſé à *Olgiato* l'inveſtiture de l'Abbaye de *Miremont*, que le Pape lui avoit accordée. Ces mauvais traitemens particuliers augmentérent en eux le deſir de délivrer leur Patrie de tant de miſeres, eſpérant, que, s'ils venoient à bout de tuer le Tyran, ils ſeroient bien-tôt appuyez de la plûpart de la Nobleſſe & de tout le Peuple. Ayant donc réſolu la choſe, ils ſe trouvoient ſouvent enſemble; mais, comme on ſavoit qu'ils étoient amis dès leur enfance, cela ne donnoit aucun ſoupçon. Ils par-

parloient toujours de cette grande affaire; &, afin de ſe fortifier le courage & ſe faciliter davantage la choſe, ils ſe frapoient la poitrine & les côtez avec les guaines des coûteaux qu'ils deſtinoient à cette éxécution. Ils raiſonnérent ſur le tems & ſur le Lieu. Le Château ne leur paroiſſoit pas un Lieu ſeur pour cela; d'entreprendre une telle action à la chaſſe, elle étoit incertaine & le coup dangereux; dans le tems que le Duc alloit à la promenade par la Ville, la choſe étoit difficile; dans les aſſemblées, elle étoit douteuſe. Ils réſolurent donc de le tuer dans quelque pompe & dans quelque fête publique, où ils ſeroient aſſeurés qu'il viendroit, & où ils auroient des moyens plus faciles, & moins ſuſpects, d'aſſembler leurs amis ſous différens prétextes. Ils demeurérent auſſi d'accord, que l'un d'eux venant, par quelque maniere que ce fût, à être arrêté & pris, les autres devoient le tuer avec leur épée, ou par le moyen des armes de leurs ennemis.

L'ON étoit alors dans l'année mille quatre-cens ſoixante-&-ſeize, & la *Fête de Noel* n'étoit pas éloignée. Or, par-

parceque le jour de *Saint Etienne* le Prince avoit accoûtumé de viſiter le Temple de ce Martir avec une grande pompe, ils conclurent que ce ſeroit-là le tems & le Lieu propre à éxécuter leur deſſein. Comme donc le matin de cette fête fut venu, ils firent armer quelques-uns de leurs meilleurs amis & de leurs ſerviteurs, diſant, *qu'ils vouloient aller ſecourir Olgiato, qui avoit deſſein, malgré quelques-uns de ſes ennemis, de conduire un Ruiſſeau ſur ces Terres*: &, les ayant ainſi fait armer, ils les conduiſirent à l'Egliſe, diſant, *qu'ils vouloient prendre congé du Prince devant que de partir.* Ils firent encore, ſous différens prétextes, venir pluſieurs de leurs amis & de leurs parens, eſpérant qu'après le coup chacun prendroit le parti de les ſuivre pour mettre la derniere main au deſſein qu'ils avoient; car, ils étoient réſolus, après la mort du Prince, de s'aſſembler tous, avec ceux à qui ils avoient fait prendre les armes, & d'aller dans l'Endroit de la Ville où ils croyoient qu'il fût plus aiſé de faire ſoûlever la Populace, & de lui faire prendre les armes contre la Ducheſſe & les principaux Miniſtres; & ils ſe figuroient que cette Populace, qui

qui étoit preſſée de la diſette, les ſuivroit plus volontiers, ayant deſſein de lui donner le pillage des maiſons *de Cecco Simonetta*, de *Jean Botti*, & de *François Lucani*, qui étoient ceux qui avoient le plus de part au Gouvernement: &, par cette conduite, ils eſpéroient ſe mettre en ſeureté & avoir lieu de faire rentrer le Peuple aiſément dans la jouïſſance de la liberté.

CE deſſein étant ainſi formé, & ces jeunes hommes s'étant bien animés à cette éxécution, *Olgiato* & les autres vinrent à l'Egliſe de bon matin, & ouïrent la Meſſe enſemble. Quand elle fut dite, *Olgiato* ſe tourna vers l'Image de *Saint Ambroiſe*, & dit: *Digne Protecteur de cette grande Ville, vous connoiſſez nos intentions & les raiſons qui nous portent à nous expoſer nous-mêmes à de ſi grands dangers; ſoyez donc favorable à nos deſſeins, & faites voir, en protégeant la Juſtice, que vous avez en horreur la Tyrannie.*

D'AUTRE CÔTÉ, le Duc, ſe diſpoſant à venir à l'Egliſe, eut pluſieurs préſages de ſa perte prochaine; car, quand le jour fut venu, il prit ſa cuiraſſe, ſelon qu'il avoit coûtume de faire ſouvent; enſuite il l'ôta auſſi-tôt, com-

comme ſi elle l'eût incommodé. Il voulut entendre la Meſſe au Château; mais, il ſe trouva que ſon Chapelain étoit allé à *Saint Etienne* avec tous les ornemens de la Chapelle. Il voulut que l'*Evêque de Coſme* dit la Meſſe au lieu de ce Chapelain; mais, ce Prélat allégua certains empêchemens valables. Ainſi, ce Prince réſolut, comme par force, d'aller à *Saint Etienne*: mais, ils fit venir auparavant ſes enfans, *Jean Galeas* & *Hermes*, & les ayant embraſſés, il les baiſa bien des fois, & il ſembloit qu'il ne pouvoit ſe ſéparer d'eux. Enfin, pourtant, il réſolut d'aller; &, étant ſorti du Château, il ſe mit au milieu de l'Ambaſſadeur de *Ferrare* & de celui de *Mantouë*.

PENDANT ce tems-là, les conjurez s'étoient retirés dans la chambre de l'*Archiprêtre*, qui étoit de leurs amis, afin de donner moins de ſujet de les ſoupçonner, & afin de ſe mettre à couvert du froid, qui étoit rude alors: & quand ils entendirent que le Duc venoit, ils rentrérent dans l'Egliſe. *Lampognano* & *Olgiato* ſe mirent ſur la droite en entrant, & *Viſconti* ſur la gau-

gauche. Ceux qui marchoient devant le Prince entroient déjà dans l'Egliſe; enſuite, il entra lui-même environné d'une groſſe foule de monde, ſelon l'ordinaire dans une telle pompe. Dans cette occaſion, *Lampognano* & *Olgiato* furent les prémiers qui ſe mirent en mouvement, & qui, feignant de vouloir faire faire large au Prince, s'approchérent de lui, & tirant leurs poignards, qu'ils avoient fait faire courts & aigus, & qu'ils tenoient dans leurs manches, ils donnérent ſur lui. *Lampognano* le bleſſa en deux endroits; l'un au ventre, & l'autre à la gorge. *Olgiato* lui donna encore deux coups; l'un dans la poitrine, & l'autre auſſi dans la gorge. Comme *Piſconti* étoit plus près de la porte, le Duc étoit déjà paſſé devant lui, lorſque ſes Camarades l'attaquérent: ainſi, il ne pût le bleſſer par devant; mais, il lui perça le dos & l'épaule de deux coups. Ses ſix bleſſures furent données avec une telle promptitude, que le Duc tomba devant qu'aucun ſe fût preſque apperçû qu'il étoit frappé. Ce Prince ne pût faire ni dire autre choſe en tombant, ſi-non qu'il appella

pella une fois la *Sainte Vierge* à ſon ſecours.

QUAND le Duc fut couché par terre, il s'éleva un grand bruit, & beaucoup d'épées furent tirées, comme il arrive d'ordinaire dans des accidens imprévûs. Les uns ſortoient promptement de l'Egliſe; les autres couroient vers le Lieu où étoit le plus grand bruit, ſans ſavoir pourquoi ils y alloient, & ſans avoir aucune connoiſſance du fait.

CEPENDANT, ceux qui étoient les plus proches du Duc, & qui l'avoient vû tomber mort & reconnu ceux qui l'avoient poignardé, couroient après eux. *Lampognano*, voulant ſortir de l'Egliſe, paſſa au travers des femmes, qui étant en grand nombre & aſſiſes à terre, ſelon leur coûtume, il s'embarraſſa dans leurs jupes, & un *More*, Eſtafier du défunt Duc, l'ayant joint, le tua. *Viſconti* fut auſſi tué par ceux qui étoient préſens. Mais, *Olgiato* étant ſorti avec la foule du Peuple hors de l'Egliſe, & voyant ſes Camarades morts, il ſe retira vers ſa maiſon, ne ſachant où il pourroit ſe ſauver; mais, ſon pere & ſes freres ne voulurent point

point le recevoir; la mere ſeulement, ayant pitié de ſon fils, le recommanda à un Prêtre, ancien ami de leur Maiſon. Cet homme le déguiſa avec ſon habit, & le mena dans ſon logis, où il demeura deux jours, avec quelque eſpérance qu'il pourroit arriver quelque mouvement dans Milan, qui le tireroit de cette peine. Mais, comme il ne voyoit point que cela arrivât, que, d'ailleurs, il craignoit d'être découvert dans ce Lieu-là, il voulut ſe ſauver après s'être encore déguiſé; mais, ayant été reconnu, il tomba entre les mains de la Juſtice, où il découvrit toute la trâme.

OLGIATO étoit âgé de 23 ans, & il ne marqua pas moins de fermeté en mourant, qu'il avoit montré de courage dans l'exécution de ſon deſſein; car, étant deshabillé, & ayant le bourreau devant ſes yeux, qui tenoit dans ſes mains le ſabre dont il devoit lui trancher la tête, il eut encore le courage de prononcer ce beau Vers Latin, qui faiſoit bien voir qu'il étoit homme de Lettres:

Mors acerba, fama perpetua, ſtabit vetus memoria facti *.

L'ENTREPRISE de ces jeunes hommes malheureux fut concertée avec un grand ſecret, & éxécutée avec un grand courage ; & ils périrent dans le tems qu'ils croyoient que ceux ſur qui ils pouvoient compter devoient les ſuivre & les défendre ; mais, ils ne firent ni l'un ni l'autre.

QUE les Princes apprennent par cet éxemple à ſe faire aimer & reſpecter d'une maniere qui ne puiſſe laiſſer d'eſpérance aux autres de pouvoir ſe ſauver en les tuant ; & que ceux qui font des complots apprennent, que c'eſt ſe flatter légerement que de compter qu'une Populace, quoique mécontente, vous ſuive & vous défende dans les dangers où vous vous expoſez dans ces éxécutions. Que cet accident faſſe trembler l'Italie, & qu'elle redoute encore plus les autres malheurs qui ſurvinrent peu de tems après

à

* Une cruelle mort laiſſe mon nom fameux, Et mon exploit vivra longtems chez nos Neveux.

à Florence, & qui troublérent la paix qui avoit duré douze ans, non ſeulement en Toſcane, mais dans toute l'Italie même. Nous allons faire le récit de ces malheurs dans le Livre ſuivant, dont, ſi la fin eſt triſte & déplorable, le commencement en ſera ſanguinaire & terrible.

Fin du ſeptieme Livre.

HISTOIRE
DE
FLORENCE.

LIVRE HUITIEME.

LE commencement de ce dernier Livre étant juſtement entre deux conjurations, l'une arrivée à *Milan*, & dont nous venons de parler, l'autre arrivée à *Florence*, il ſembleroit aſſez à propos, pour ſuivre nôtre coûtume, de raiſonner ſur la qualité & ſur l'importance des conjurations. Je le ferois donc volontiers, ſi je n'en avois point parlé ail-

leurs *, ou ſi, au moins, c'étoit une matiere qu'on pût traiter en peu de mots. Mais, comme elle demande de l'éxactitude, & que nous en avons déjà traité, nous la laiſſerons pour l'heure, & nous paſſerons à un autre ſujet.

L'AUTORITÉ des *Medicis* avoit fait ſuccomber tous les ennemis qui l'avoient attaquée ouvertement. Mais, ſi l'on vouloit que cette Maiſon s'élevât au-deſſus des autres, en vivant au milieu d'elles, & qu'elle devint Souveraine dans la République, il faloit qu'on cherchât les moyens de prévenir auſſi tous les obſtacles qu'on machinoit contre elle en cachette, parceque, pendant que les *Medicis* ſe trouvoient en concurrence & en même rang, pour la puiſſance & pour le crédit, avec quelques-unes des autres familles, ceux qui leur portoient envie pouvoient bien s'oppoſer à eux ouvertement, ſans appréhender d'être opprimés dès le commencement de leurs entrepriſes, parceque les Magiſtrats ayant regagné leur autorité, l'une des fac-

* Il l'a fait amplement dans ſes *Diſcours Politiques ſur Tite-Live*, que nous avons auſſi mis au jour en François, [& qui ſont les *Tomes I. & II.* de cette Edition.]

factions n'avoit point lieu de craindre l'autre, qu'après avoir ſuccombé.

MAIS, les *Medicis* ayant eu le deſſus en l'an mille quatre-cens ſoixante-ſix, ils ſe rendirent tellement maitres du Gouvernement, & ils montérent à un ſi haut degré de puiſſance, que ceux qui n'en étoient pas contens n'avoient point d'autre parti à prendre, que celui de la patience; ou, s'ils vouloient faire tomber leur autorité, ils n'y pouvoient parvenir, que par les voies d'une conjuration & d'une trâme ſecrette. Mais, comme ces moyens-là ſont expoſés à mille accidens, il en réſulte d'ordinaire la perte de ceux qui les entreprennent, & l'élévation de ceux contre qui on les machine. Ainſi, tout Souverain étant attaqué par des complots, s'il n'eſt pas effectivement tué comme le Duc de Milan, ce qui eſt aſſez rare, il ne fera qu'augmenter ſa puiſſance dans ces conjonctures; & ſouvent de bon Prince il devient méchant, parcequ'il apprend, par ſa propre expérience, à ſe défier: la défiance le porte à ſe mettre en ſeureté par toutes ſortes de moyens, ce qu'il ne peut faire qu'en mettant en uſage la violence, qui lui

attire la haine & l'averſion de ſes Sujets, & ſouvent enfin ſa propre ruine. Ainſi, la conjuration accable d'abord ceux qui en ſont les auteurs, & avec le tems, de quelque maniere que ce ſoit, elle eſt toûjours beaucoup préjudiciable à celui contre qui elle à été formée.

L'ITALIE étoit partagée en deux ligues, comme nous l'avons déjà remarqué. Le Pape & le Roi de Naples en faiſoient une; les Vénitiens, le Duc de Milan, & les Florentins, faiſoient l'autre: & quoiqu'il n'y eût point encore entre eux de guerre ouverte, néanmoins, tous les jours il ſurvenoit mille accidens fâcheux, qui pouvoient l'allumer. Le Pape, ſurtout, cherchoit tous les moyens, dans tout ce qu'il faiſoit, d'inſulter les Florentins. Ce fut pour cela que Meſſire *Philippe de Medicis*, Archevêque de Piſe, étant mort, le Pontife inveſtit *François Salviati* de cet Archevêché contre l'intention de la *Seigneurie*, ſeulement parcequ'il ſavoit très bien que ce Prélat étoit ennemi de la Maiſon de Medicis. La *Seigneurie*, pour cela, ne voulut point l'inſtaler dans la poſſeſſion de cette Dignité; ainſi, toute l'intrigue

trigue de ces affaires irrita encore davantage les eſprits de part & d'autre. De plus, le Pape faiſoit à Rome mille faveurs à la Maiſon de Pazzi, & ne perdoit aucune occaſion de chagriner celle de Medicis. Les Pazzi étoient alors les gens les plus élevés qu'il y eût à Florence, ſoit pour l'opulence, ſoit pour la nobleſſe. Le Chef de cette famille, qui s'appelloit *Jaques de Pazzi*, fut fait *Chevalier* par le Peuple, à cauſe de ſes richeſſes & de l'éclat de ſa naiſſance. Il n'avoit point d'autres enfans, qu'une fille naturelle ; mais, il avoit pluſieurs neveux, qui étoient les enfans *de Pierre* & d'*Antoine de Pazzi* ſes freres. Les ainez de ces neveux étoient *Guillaume*, *François*, *René*, & *Jean de Pazzi*; enſuite il y avoit *André*, *Nicolas*, & *Galiot de Pazzi*. *Coſme de Medicis*, voyant les richeſſes & la nobleſſe de cette famille, avoit marié *Blanche* ſa petite-fille avec *Guillaume de Pazzi*, eſpérant qu'une telle alliance rendroit leurs familles plus unies, & ôteroit lieu à toute la meſintelligence, & à l'averſion, que les ſoupçons produiſent ſouvent.

NÉANMOINS, il en arriva le contraire : tant il eſt vrai que nos vûës

ſont incertaines & trompeuſes; parceque ceux qui donnoient des conſeils à *Laurent de Medicis* lui faiſoient entendre, *qu'il étoit très dangereux, & contraire aux intérêts de ſa puiſſance, de faire part du gouvernement à des Citoyens très riches.* Ce fut la raiſon pourquoi *Jaques de Pazzi* & ſes neveux n'eurent point les charges & les emplois qui ſembloient être dûs à leur mérite, en les traitant à proportion des autres Citoyens. Ce fut-là l'origine des prémiers chagrins des *Pazzi* & du prémier ombrage des *Medicis*; & à meſure que les uns augmentoient dans l'eſprit des prémiers, la crainte redoubloit de même chez les *Medicis*: deſorte que, dans toutes les rencontres où les Pazzi ſe trouvoient en concurrence avec d'autres Citoyens, ils n'étoient pas traités favorablement du Magiſtrat; juſque-là, que celui des *Huit*, dans un ſujet bien léger, obligea *François de Pazzi*, qui étoit à Rome, de revenir à Florence, ſans avoir d'égards, & ſans garder aucunes des meſures qu'on garde d'ordinaire pour des gens qui tiennent un rang ſi conſidérable parmi les plus Grands d'entre les Citoyens. Les Pazzi donc ſe plaignoient par-tout en termes

injurieux & pleins de reſſentiment; & cela leur attiroit plus de mauvais traitemens, parceque cette conduite augmentoit la jalouſie & les ſoupçons des Medicis.

JEAN DE PAZZI avoit épouſé la fille de *Jean de Borromée*, homme très riche, & tous ſes biens alloient à ſa fille après ſa mort, n'ayant point d'autres enfans. Cependant, *Charles Borromée*, ſon neveu, s'empara d'une partie de ces biens-là; & la choſe ayant produit un procès, il fut rendu un arrêt, en vertu duquel la femme de *Jean de Pazzi* fut dépouillée de la ſucceſſion de ſon pere; & le mari ſavoit bien que cet arrêt ne venoit que des Medicis. Julien de Medicis en fit même ſouvent des plaintes à Laurent ſon frere, à qui il diſoit, *qu'il craignoit, que, pour vouloir embraſſer trop de choſes, il ne vînt à les perdre toutes.* Néanmoins, Laurent, qui étoit ardent à cauſe de ſa jeuneſſe, & dans une grande puiſſance, vouloit regler tout, & que chacun tint tout de lui. Les Pazzi, d'autre côté, ſe voyant ſi élevés par leurs richeſſes & par leur naiſſance, ne pouvoient pas ſupporter de ſi grandes in-

juſtices; ce qui les fit penſer aux moyens d'en tirer raiſon.

AINSI, le prémier d'eux qui commença à parler contre les *Medicis*, ce fut *François*, qui étoit plus courageux & plus ſenſible que les autres. Il réſolut donc de perdre ce qu'il avoit, ou d'acquérir ce qui lui manquoit. Et parcequ'il haïſſoit le gouvernement de Florence, il demeuroit preſque toûjours à Rome, où il amaſſoit de grands tréſors, ſelon la coûtume des Marchands Florentins. Comme il étoit intime du *Comte Jérôme*, ils ſe plaignoient ſouvent l'un à l'autre des *Medicis*. Ainſi, après pluſieurs plaintes réciproques, ils vinrent à dire, *que, ſi l'un d'eux vouloit poſſéder ſes Etats en ſeureté, & l'autre vivre dans ſa Ville avec l'éclat & la grandeur qu'il devoit attendre, il faloit changer le gouvernement de Florence*: & ils conclurent, *que cela ne pouvoit ſe faire ſans la mort de Julien & de Laurent de Medicis.* Ils jugérent même, que le Roi de Naples & le Pape y conſentiroient volontiers, pourvû qu'on en fit voir la facilité à l'un & à l'autre.

APRÈS être convenus de ce projet en-

entre eux, ils le communiquérent à *François Salviati, Archevêque de Piſe*, qui, étant ambitieux, & ayant été maltraité depuis peu par les *Medicis*, entra de tout ſon cœur dans leur penſée. Et comme ils éxaminoient enſemble ce qu'il y avoit à faire, ils réſolurent, afin de faciliter la choſe, de faire entrer dans leur deſſein *Jaques de Pazzi*, parcequ'ils ne croyoient pas pouvoir venir à bout d'aucune choſe ſans lui. L'on trouva donc à propos que *François de Pazzi* allât pour cet effet à Florence, & que l'Archevêque & le Comte Jérôme reſtaſſent à Rome pour être auprès du Pape lorſqu'on jugeroit qu'il ſeroit tems de lui communiquer l'affaire. *François* trouva *Jaques de Pazzi* plus circonſpect, & plus inflexible, qu'il n'eût ſouhaitté; & en ayant donné avis à Rome, l'on jugea qu'il faloit quelqu'un de plus conſidérable, & d'une plus grande autorité, pour le diſpoſer, & pour le faire entrer dans ce qu'on ſouhaittoit de lui. Sur cela, le *Comte Jérôme* & l'Archevêque communiquérent toutes choſes à *Jean-Battiſte de Monteſecco*, qui étoit un Général au ſervice du Pape. L'on faiſoit aſſez d'eſtime de cet homme-là pour le mé-

tier de la guerre, & il avoit de l'obligation au Pape & au *Comte Jerôme*. Cependant, il fit voir que la choſe étoit difficile & dangereuſe : mais, l'Archevêque tâchoit de lever toutes ces difficultez & tous ces riſques, en faiſant voir que le Pape & le Roi appuyeroient l'affaire; que les Citoyens de Florence avoient de l'averſion pour les Medicis; que les Salviati & les Pazzi ſeroient ſecondés de tous leurs parens; que rien n'étoit plus aiſé, que de tuer les Medicis, parce qu'ils marchoient toûjours dans la Ville ſans compagnie & ſans méfiance; qu'enfin, après leur mort, il ſeroit aiſé de changer le gouvernement. *Monteſecco* n'étoit point entièrement perſuadé de tout cela, parcequ'il en avoit entendu parler bien autrement à d'autres Florentins.

PENDANT qu'on penſoit & qu'on parloit ſur toutes ces affaires, il arriva que le *Seigneur Charles de Faience* tomba malade de telle ſorte, qu'on craignoit qu'il en mourût. L'Archevêque donc & le *Comte Jérôme* crûrent avoir occaſion d'envoyer *Monteſecco* à Florence, & de-là dans la Romagne, ſous prétexte de retirer certaines Places

que

que ledit Prince de *Faience* retenoit au Comte. Là-deſſus, il donna ordre à *Monteſecco* de s'entretenir avec *Laurent de Medicis*, & de lui demander conſeil de ſa part, comment il faloit ſe conduire à l'égard des affaires de la Romagne; qu'enſuite il parlât avec François de Pazzi, & qu'ils tâchaſſent enſemble de diſpoſer Jaques de Pazzi à concourir avec eux dans leurs deſſeins: &, afin de l'engager plus aiſément par l'autorité du Pape, devant que Monteſecco partit, on le fit parler avec Sa Sainteté, qui promit d'employer toute ſa puiſſance, pour favoriſer la réſolution qu'on avoit priſe, d'aſſaſſiner les Medicis.

MONTESECCO, étant donc arrivé à Florence, il parla avec Laurent de Médicis, qui le reçût avec une extrême humanité, & lui donna des réponſes ſages, & remplies de marques d'affection, ſur tous les avis qu'il lui demanda; enſorte que Monteſecco l'admira, voyant bien qu'il avoit rencontré un homme tout autre qu'on ne le lui avoit dépeint; & il jugea qu'il étoit rempli de bonté, de prudence, & d'amitié, pour le Comte Jérôme. Il voulut, cependant, parler avec Fran-

çois de Pazzi, & ne le trouvant pas, parcequ'il étoit allé à Luques, il parla avec Jaques ſon frere, qu'il trouva d'abord fort éloigné de la choſe. Néanmoins, avant ſon départ, l'autorité du St. Pere l'ébranla un peu: c'eſt pourquoi il dit à Monteſecco, qu'il allât dans la Romagne; qu'à ſon retour François de Pazzi ſeroit à Florence; & qu'alors l'on pourroit parler de la choſe plus particulierement.

MONTESECCO alla & revint, & il continua ſes confidences feintes avec Laurent de Medicis, au ſujet des affaires du Comte Jérôme. Enſuite, il entra en matiere plus particuliere & plus ſecrette avec Jaques & François de Pazzi; & ils firent enſorte que ce prémier voulut bien donner les mains au deſſein dont il étoit queſtion. Ils traitérent enſuite de la maniere d'en venir à l'éxécution. Jaques de Pazzi ne trouvoit pas qu'il y eût lieu de réüſſir tant que les deux freres ſeroient à Florence; qu'ainſi il faloit attendre que *Laurent* allât à Rome, comme on faiſoit courir le bruit qu'il vouloit y aller; & qu'alors on éxécuteroit la choſe. *François de Pazzi* approuvoit aſſez qu'on prit ſon tems quand *Laurent* feroit

roit le voyage de Rome: cependant, il ſoûtenoit, que, quand même ce voyage ne ſe feroit pas, il étoit très facile de ſe défaire des deux freres, dans une ſolemnité de nôces, au jeu, ou à l'Egliſe. Touchant le ſecours étranger, il trouvoit que le Pape pouvoit bien mettre des Gens ſur pied pour s'emparer du *Château* de *Montone*, ayant aſſez de droit d'en dépouiller le *Comte Charles Piccinino*, à cauſe des troubles & des mouvemens qu'il avoit faits dans le *Territoire* de *Sienne* & de *Pérouſe*, comme nous l'avons déjà dit ci-devant. Cependant, toute la concluſion, qui fut priſe alors, fut, *que* François de Pazzi *s'en iroit à Rome avec* Monteſecco, *& que-là on arrêteroit tout ce qu'il y avoit à faire avec le* Comte Jérôme *& avec* Sa Sainteté.

CETTE affaire fut donc traitée tout de nouveau à Rome; &, après l'entrepriſe de *Montone* réſolue, l'on conclut enfin, que *Jean François de Tolentin*, qui étoit dans le ſervice du Pape, iroit dans la *Romagne*, & *Laurent de Caſtello* dans ſon Païs, & que tous deux tiendroient leurs Compagnies en ordre avec les gens du Païs, afin d'éxécuter ce qui leur ſeroit commandé par l'Ar-

chevêque *Salviati* & par *François de Pazzi*, qui, de leur côté, devoient venir à *Florence* avec *Montesecco*, pour mettre ordre à tout ce qui étoit néceſſaire pour l'éxécution de ce deſſein, pour le ſuccès duquel le *Roi Ferrand* promettoit tout l'appui qu'il pourroit, par le moyen de ſon Ambaſſadeur.

L'ARCHEVEQUE donc & François de Pazzi étant venus à Florence, ils mirent dans leurs intérêts *Jaques* fils de *Poggio*, qui étoit un jeune-homme ſavant, mais ambitieux, & qui ſouhaittoit fort un changement dans les affaires. Ils y embarquérent auſſi deux *Salviati*, dont l'un étoit frere, & l'autre parent, de l'Archevêque. Ils firent encore entrer dans leur parti *Bernard Bandini* & *Napoleone Franceſi*, jeunes, hardis, & très obligés à la Maiſon de Pazzi. Outre les étrangers dont nous avons déjà parlé, l'on y mit encore *Antoine de Volterre*, & un Prêtre, nommé *Etienne*, qui étoit dans la maiſon de Jaques de Pazzi, où il enſeignoit le Latin à ſa fille. René de Pazzi, homme prudent & grave, & qui ſavoit parfaitement bien les maux que de ſemblables conjurations pro-

produiſent, ne voulut point conſentir à celle-ci : au contraire, il la déteſta, & fit tout ce qu'il pût faire honnêtement pour l'empêcher.

LE Pape avoit entretenu dans Piſe *Rafaël de Riario*, neveu du Comte Jérôme, afin de lui faire apprendre dans cette Univerſité le Droit Canon ; & comme ce jeune-homme étoit encore aux études, Sa Sainteté le fit Cardinal. Les conjurez trouvérent à propos de faire venir ce Cardinal à Florence, afin de ſe ſervir de ſa venue pour couvrir leur conjuration, en cachant les conjurez, dont ils avoient beſoin, ſous l'apparence de ſon train & de ſes gens, & enſuite, en prenant occaſion de cette même venue, pour venir à l'exécution de leur deſſein. Le Cardinal vint donc, & il fut reçû par Jaques de Pazzi à *Montughi*, qui eſt une Terre qu'il a proche de Florence. Les conjurez ſouhaittoient, par l'occaſion de l'arrivée de ce Cardinal, de faire enſorte que Laurent & Julien de Medicis vinſſent enſemble, & ſi-tôt que cela ſeroit, ils avoient réſolu de les tuer. Ils firent donc enſorte que ces deux freres invitaſſent ce Cardinal dans leur Terre de *Fieſole* ; mais, *Julien*

lien ne s'y trouva pas, soit à dessein, soit par hazard. Ce coup étant manqué, ils crûrent qu'en invitant ces freres dans *Florence*, ils ne pouvoient se dispenser de s'y trouver tous deux.

ILS donnérent donc tous les ordres nécessaires au régal pour le Dimanche vingt-six d'Avril de l'an mille quatre-cens soixante-&-dix-huit: & comme les conjurez espéroient de pouvoir tuer les deux *Medicis* au milieu du festin, ils passérent toute la nuit du Samedi ensemble, où ils convinrent de tout ce qu'il y avoit à faire le lendemain matin. Mais, quand le jour fut venu, l'on envoya dire à *François de Pazzi* que *Julien de Medicis* ne pouvoit pas être de la fête. Là-dessus, les Chefs de la conjuration se rassemblent, & concluent, qu'il ne faut pas différer l'affaire pour cela, parceque tant de gens en étant informés, si l'on n'en venoit pas à l'éxécution, cela la feroit infailliblement découvrir. Ils prirent donc la résolution de faire leur coup dans l'*Eglise Cathédrale*, où le *Cardinal* étant, les deux *freres* ne manqueroient pas de s'y trouver, selon leur coûtume.

ILS

ILS vouloient que *Montesecco* se chargeât de tuer *Laurent de Medicis*; & *François de Pazzi* avec *Bernard Bandini* devoient tuer son frere *Julien*. Mais, *Montesecco* ne voulut point prendre cette commission, soit que le commerce qu'il avoit eu avec *Laurent* lui eût adouci l'esprit, soit qu'il répugnât à cela par un autre motif; enfin, il dit, *qu'il n'avoit pas le courage de faire une action si noire dans l'Eglise, & de joindre le sacrilege à la trahison.* Ce fut-là un commencement qui fit avorter leur dessein, parceque, comme le tems les pressoit, ils furent obligés de donner cette commission à *Antoine de Volterre* & au Prêtre *Etienne*, qui n'étoient nullement propres à cela, soit par leur disposition naturelle, soit pour n'être pas habitués à un tel éxercice, parceque si jamais l'on a besoin d'un courage intrépide, & formé, par plusieurs expériences, à envisager la mort de sang froid, une telle fermeté est absolument nécessaire dans une occasion de cette nature, où l'on a vû souvent le cœur manquer à des gens aguerris & nourris dans le sang & dans le carnage.

VOILA donc la réſolution qu'ils prirent; & ils donnérent, pour le ſignal de l'exécution, le moment que le Prêtre, qui diroit la *Grand-Meſſe*, communieroit; que, cependant, l'Archevêque *Salviati*, avec ſes gens & avec *Jaques* fils de *Poggio*, s'empareroient du Palais, afin qu'après la mort des deux freres, la *Seigneurie* leur fût favorable, d'amitié ou de force. Après ces ordres donnés, ils allérent à l'Egliſe, où le Cardinal étoit déjà avec Laurent de Medicis. Cette Egliſe étoit pleine de Peuple, & le *Service* étoit déjà commencé, lorſque *Julien de Medicis* n'étoit pas encore venu. Ainſi, *François de Pazzi* & *Bandini*, qui devoient les tuer, allérent le trouver chez lui, &, à force de prieres & d'artifices, ils l'amenérent à l'Egliſe. Véritablement, c'eſt une choſe étonnante, que Pazzi & Bandini pûſſent avoir le courage de cacher tant de rage, & un deſſein ſi terrible, ſans qu'on pût le moins du monde s'en appercevoir, ayant entretenu *Julien*, pendant le chemin de chez lui à l'Egliſe, de railleries & de diſcours de jeuneſſe. Pazzi même, feignant de le careſſer, l'embraſſa, exa-

examinant adroitement s'il n'avoit point ſous ſon habit quelque cuiraſſe, ou quelque autre défence.

JULIEN & LAURENT DE MEDICIS n'ignoroient pas la haine que les *Pazzi* leur portoient, & la paſſion qu'ils avoient de les dépouiller de l'autorité & du pouvoir qu'ils avoient dans le gouvernement ; mais, ils ne penſoient point qu'ils en vouluſſent à leur vie, ſe figurant, que quand les *Pazzi* voudroient entreprendre quelque choſe, ce ſeroit par toute autre voie, que par celle d'une violence comme celle-là. Ainſi, les *Medicis* eux-mêmes, ne penſant point à leur propre conſervation, feignoient auſſi d'être amis des *Pazzi*.

QUAND les aſſaſſins furent en état, les uns auprès de *Laurent*, où ils pouvoient être facilement & ſans ſoupçon, à cauſe de la foule, & les autres avec *Julien*, dès que le ſignal parut, *Bandini* perça le ſein à ce dernier avec une arme faite exprès pour cela, &, après quelques pas, le pauvre bleſſé tomba, & *François de Pazzi* ſe jettant deſſus, le couvrit de coups avec un ſi grand acharnement & tant de fureur, que lui-même ſe fit par

par mégarde une bleſſure fort conſidérable à la jambe. D'autre côté, *Antoine de Volterre* & le Prêtre *Etienne* attaquérent *Laurent de Medicis*, & lui ayant porté pluſieurs coups, ils le bleſſérent légerement à la gorge, parceque leur négligence, ou le courage de *Laurent*, qui, ſe voyant attaqué, ſe défendit avec ſes armes, ou enfin le ſecours de ceux qu'il avoit avec lui; tout cela, dis-je, fut cauſe que les aſſaſſins ne lui firent preſque point de mal: deſorte que ces gens, étant épouvantés, s'enfuirent, & ſe cachérent; mais, ayant été retrouvés enſuite, ils furent tués avec ignominie, & trainés par tous les Quartiers de la Ville.

MAIS, *Laurent de Medicis*, s'étant joint avec les amis qu'il avoit auprès de lui, ſe renferma dans le *Chœur de l'Egliſe*. *Bandini*, voyant *Julien de Medicis* mort, tua encore *Nori*, intime des *Medicis*, ſoit par un motif de haine invétérée, ſoit parcequ'il voyoit qu'il tâchoit de ſecourir ſon ami *Julien*: &, non content d'avoir tué ces deux amis, il courut chercher *Laurent de Medicis*, afin de reparer, par ſon courage & par ſa promptitude, la faute que la lâcheté

cheté & la lenteur avoient fait faire aux autres; mais, l'ayant trouvé enfermé dans le Lieu où il s'étoit retiré, il ne pût venir à bout de ſon deſſein.

AU milieu de ces terribles mouvemens, qui furent ſi grands, qu'il ſembloit que l'Egliſe allât en ruine, le *Cardinal* ſe retira auprès de l'*Autel*, où les *Prêtres* eurent aſſez de peine à le tenir en ſeureté, juſqu'à ce qu'après le bruit ceſſé, la *Seigneurie* pût le faire conduire dans le Palais, où il eut de grandes allarmes avant qu'il pût être délivré.

IL y avoit alors à Florence quelques habitans de *Pérouſe*, qui avoient été chaſſés de chez eux par la force des factions. Les *Pazzi* les avoient fait entrer dans leurs intérêts, en leur promettant de les rétablir chez eux. Ainſi, l'Archevêque *Salviati* étant allé avec *Peggio* & quelqu'autre de ſes parens & de ſes amis, pour s'emparer du Palais, il avoit mené de ces habitans-là avec lui, & étant arrivé-là, il avoit laiſſé quelques-uns de ſes gens en bas, avec ordre de ſe rendre maitres de la porte au prémier bruit qu'ils entendroient. Pour lui, il monta en haut avec la plûpart de ces habitans, & ayant

ayant trouvé la *Seigneurie* à table, parcequ'il étoit déjà tard, il fut introduit peu de tems après par *Petrucci*, *Gonfalonier de Juſtice*. L'Archevêque étant donc entré avec peu de ſes gens, il en laiſſa pluſieurs dehors, qui s'enfermérent d'eux-mêmes dans la *Chancellerie*, parceque la porte en étoit faite de maniere, que quand on l'avoit fermée, il n'y avoit plus moyen de l'ouvrir, ni par dehors, ni par dedans, qu'avec les clefs. Ce Prélat feignant d'avoir quelque choſe à dire au *Gonfalonier*, de la part du Pape, il commença à lui parler d'une maniere ſi mal aſſeurée, & en des termes ſi rompus, que, montrant de l'égarement & une grande altération ſur ſon viſage & dans ſes diſcours, le *Gonfalonier* entra dans un tel ſoupçon, qu'il s'écria tout d'un coup, ſortit de ſa chambre, & rencontra *Poggio*, qu'il prit par les cheveux, & le mit entre les mains de ſes Sergens: puis, ayant donné l'allarme aux *Seigneurs*, ils prirent les armes qu'ils pûrent trouver, & tous ceux qui étoient montés en haut avec l'Archevêque, étant en partie renfermés, en partie ſans défenſe, ils furent tous tués, ou jettés vifs par les fenêtres du Pa-

Palais. L'Archevêque *Salviati* & *Poggi* furent pendus aux mêmes fenêtres. D'autre côté, ceux qui étoient demeurés en bas avoient forcé la porte & la Garde, & s'étoient rendus maitres de toutes les avenues; deforte que les Citoyens ne pouvoient ſecourir la *Seigneurie*, ni de leurs armes, ni de leurs conſeils.

CEPENDANT, *Pazzi* & *Bandini* prirent l'épouvante, voyant que *Laurent de Medicis* étoit échapé, & que l'un d'eux, ſur lequel rouloit toute l'eſpérance du ſuccès, étoit conſidérablement bleſſé: deſorte que *Bandini*, penſant à ſa ſeureté avec la même liberté d'eſprit qu'il avoit euë en tâchant de faire périr les *Medicis*, & voyant la partie perdue, il ſe mit à couvert par une prompte retraite: & *Pazzi* étant allé chez lui avec ſa bleſſure, il tâcha de monter à cheval, afin d'éxécuter le deſſein qu'ils avoient pris, d'aller en armes par toute la Ville, & d'inviter le Peuple à les prendre, & à rentrer dans ſa liberté; mais, il lui fut impoſſible de le faire, parceque ſa playe étoit profonde, & qu'il avoit perdu une grande quantité de ſang. S'étant donc deshabillé, il ſe jetta nud ſur ſon lit, &

& il pria *Jaques de Pazzi* de courir par la Ville en ſa place. Quoiqu'il fût déjà vieux & fort novice dans ces ſortes d'affaires, cependant il voulut encore faire cette derniere tentative, & il monta à cheval avec environ cent hommes armés, qu'on avoit auparavant diſpoſés à cela : enſuite, il alla dans la Place du Palais, invitant le Peuple à ſon ſecours, & à reprendre ſa liberté. Mais, parceque la libéralité & la fortune des *Medicis* avoient rendu le Peuple ſourd, il n'entendoit plus ce mot de *Liberté*, & ainſi perſonne n'y répondit. Il n'y eut que les *Seigneurs*, qui, étant maitres du haut du Palais, ſaluérent *Jaques de Pazzi* à coups de pierres, & l'épouvantérent autant qu'ils pûrent par leurs menaces.

COMME donc il ne ſavoit que devenir, il fut rencontré par *Jean Sariſtori*, ſon beau-frere, qui, commençant à le blâmer des mouvemens & du trouble qu'ils avoient excité, lui conſeilla de ſe retirer chez lui, l'aſſeurant que le Peuple & les autres Citoyens ne ſoûpiroient pas moins, que lui, après la *liberté*. Mais, comme il ne voyoit aucune eſpérance pour lui ; que *Laurent de Medicis*, ſon ennemi, étoit plein de vie ;

vie; que *François de Pazzi* étoit dangereuſement bleſſé; & que perſonne ne le ſuivoit; ne ſachant pas ce qu'il pourroit faire de meilleur, il prit le parti de la retraite, & avec la compagnie qu'il avoit il ſortit de Florence pour ſe retirer dans la Romagne.

PENDANT que les choſes ſe paſſoient de la ſorte, la Ville étoit toute ſous les armes, & *Laurent de Medicis* s'étoient retiré chez lui, accompagné de bien des gens pour le défendre. Le Peuple s'étoit auſſi rendu maitre du Palais, & tous ceux qui l'avoient pris auparavant furent pris, ou tués. Déjà le nom de *Medicis* retentiſſoit par toute la Ville, & les morceaux des corps de ceux qui avoient éte tués étoient portés au bout des piques, ou trainés par les rues, & chacun perſécutoit les *Pazzi* par des diſcours pleins de rage, & par des actions remplies de cruauté. Leurs maiſons mêmes furent priſes par le Peuple, & *François de Pazzi*, tout nud qu'il étoit, fut arraché de chez lui, & étant porté au Palais, on le pendit à côté de l'*Archevêque* & des autres. Mais, quelque mal qu'on lui fit ſur le chemin de chez lui au Palais, ou dans le Palais mê-

me, il fut impoſſible de lui faire découvrir la moindre circonſtance de l'affaire; &, regardant fixement les autres, il ſoûpiroit ſeulement, ſans ſe plaindre, ni ſans rien dire.

GUILLAUME DE PAZZI ſe retira dans la maiſon de ſon beau-frere *Laurent de Medicis*, s'appuyant ſur ſon innocence, & encouragé à la choſe par Madame *Blanche de Medicis* ſa femme. En même tems, tous les Citoyens, tant ceux qui étoient ſous les armes, que ceux qui n'y étoient pas, allérent chez *Medicis* lui offrir leurs biens & leurs perſonnes dans cette occaſion: tant étoit grand le bonheur & le crédit que cette Maiſon avoit acquis par ſa prudence & par ſes libéralitez! *René de Pazzi* s'étoit retiré à ſa Maiſon de Campagne dans le tems que l'affaire arriva, &-là, apprenant le ſuccès qu'elle eût, il voulut ſe ſauver après s'être déguiſé; mais, ayant été reconnu, il fut pris & amené à Florence. *Jaques de Pazzi* fut auſſi pris au paſſage des Montagnes; car, les Montagnards ayant appris ce qui s'étoit paſſé à Florence, & voyant que cet homme-ici étoit en fuite, ils l'arrêtérent & le menérent auſſi à Florence: & quoi-

qu'il

qu'il les priât bien des fois par le chemin de le tuer, il ne pût jamais l'obtenir. Lui & *René de Pazzi* furent éxécutés à mort quatre jours après le commencement de toute l'affaire.

IL eſt à remarquer, qu'entre tant de gens mis à mort dans ce petit nombre de jours, & dont la quantité étoit ſi grande, que les rues étoient pleines des morceaux de leurs cadavres, il n'y en eut pas un qui fit pitié, que *René de Pazzi*, parce qu'on le regardoit comme un homme de bien & prudent, & il n'avoit rien de l'orgueil qu'on reprochoit aux gens de la même famille. Mais, afin que ce trouble-ici fût accompagné de toutes ſortes d'éxemples extraordinaires, il arriva que *Jaques de Pazzi* ayant été mis dans la ſépulture de ſes Ancêtres, il en fut enſuite tiré comme excommunié, & enterré le long des murs de la Ville, d'où il fut encore déterré, & trainé nud par la Ville avec la corde qui avoit ſervi à le pendre. Enfin, n'ayant pû trouver ſépulture en terre, ces gens-là même le jettérent dans l'*Arne*, dont les eaux étoient alors fort groſſes.

VOILA' un terrible éxemple des revers de la fortune, de voir un hom-

me, à qui il ne manquoit rien, ni du côté de l'opulence, ni à l'égard de ce qui peut rendre content, de le voir, dis-je, tomber dans un abime de miſeres & d'ignominie. Entre les défauts qu'il avoit, l'on dit qu'il jouoit, & qu'il juroit au-delà de ce que les gens les plus perdus font d'ordinaire: mais, il effaçoit ces vices par de grandes aumônes, faiſant de grandes largeſſes pour les Lieux Saints, & pour les beſoins des pauvres. L'on peut encore dire à ſon avantage, que le Samedi, qui étoit la veille du Dimanche deſtiné à aſſaſſiner les *Medicis*, il paya toutes ſes dettes, & avec un ſoin ſurprenant il rendit à leurs véritables Maitres toutes les marchandiſes qu'il avoit chez lui, ou à la Douäne, afin qu'en cas de malheur perſonne ne partageât avec lui ſa mauvaiſe fortune.

MONTESECCO, après avoir été longtems éxaminé, eut la tête tranchée. *Napoleon Franceſi* évita le ſupplice par une prompte retraite. *Guillaume de Pazzi* fut relégué, & ſes couſins, qui ne furent pas tués, furent mis en priſon dans le fond du *Château de Volterre*.

QUAND

QUAND le desordre fut fini, & qu'on eut puni tous les conjurez, l'on fit une pompe funèbre à *Julien de Medicis*, & elle fut accompagnée des larmes de toute la Ville, parcequ'il étoit libéral & humain autant qu'on le pourroit souhaitter dans un homme d'une fortune telle que la sienne. Il laissa sa femme grosse d'un fils, qui vint au Monde quelques mois après la mort de son pere. On l'appella *Jules*. Il fut rempli de mérite, accompagné d'une grande fortune, comme tout le monde le voit, & comme nous le marquerons, Dieu aidant, quand nous en serons venus à l'histoire de ce que nous voyons dans nos jours.

LES Troupes que *Laurent de Castello* commandoit dans le *Val de Tevere*, & celles qui, dans la *Romagne*, étoient sous la conduite de *Jean François de Tolentin*, voulant appuyer les *Pazzi*, s'étoient mises en marche pour venir à Florence; mais, ayant appris que toute l'entreprise étoit manquée, ces Troupes-là retournérent sur leurs pas.

LE changement de gouvernement n'étant point survenu à Florence comme le Pape & le Roi de Naples l'avoient espéré, ils résolurent de faire,

par les voies de la guerre, ce dont ils n'avoient pû venir à bout par leur trahiſon; ainſi, ces deux Puiſſances employérent une diligence extrême à mettre leurs Troupes en ordre, pour pouvoir attaquer la République, diſant tout haut, *qu'ils n'éxigeoient rien d'elle, que de chaſſer* Laurent de Medicis, *qui étoit le ſeul de tous les Florentins qu'ils regardoient comme ennemi.* Les Troupes du Roi avoient déjà paſſé la *Riviere de Tronte*, & celles du Pape étoient déjà entrées dans le *Territoire de Pérouſe.* Sa Sainteté, de plus, voulant faire ſentir les *armes ſpirituelles*, comme les autres, aux Florentins, elle les excommunia, & les maudit. D'autre côté, la République voyant venir tant de forces contre elle, elle ſe préparoit à la défence avec tous les ſoins imaginables: & *Laurent de Medicis*, voyant qu'on vouloit faire entendre que ce n'étoit qu'à cauſe de lui qu'on faiſoit la guerre, fit, avant toutes choſes, aſſembler dans le Palais, avec les *Seigneurs*, tout ce qu'il y avoit de Citoyens diſtingués, qui étoient au nombre de plus de trois cens: & il leur parla en ces termes:

„ JE ne ſçai pas, *Excellens Seigneurs*,

„ *gneurs*, & Vous, *Magnifiques Ci-*
„ *toyens*, ſi je dois me plaindre ou me
„ réjouïr avec Vous de tout ce qui
„ vient d'arriver. Véritablement,
„ quand je penſe avec combien de
„ fourberie & avec combien de rage
„ j'ai été attaqué & mon frere aſſaſſi-
„ né, je ne peux que je ne m'affli-
„ ge, & que je n'aye l'ame toute pe-
„ nétrée de douleur. Mais, quand,
„ d'autre côté, je regarde avec quelle
„ promptitude, avec quelle affection,
„ avec quelle tendreſſe, & avec com-
„ bien d'union générale, mon frere a
„ été vengé & moi défendu, il faut,
„ non ſeulement que je me réjouïſſe,
„ mais même que je me ſente tout glo-
„ rieux & tout triomphant: car, il eſt
„ vrai, que ſi l'expérience m'a fait
„ voir que j'avois dans cette Ville
„ plus d'ennemis que je ne croyois,
„ la même expérience m'a auſſi mon-
„ tré que j'y avois des amis bien plus
„ zélés, & bien plus ardens, que je ne
„ m'étois imaginé. Je n'ai donc de
„ plaintes à Vous faire, que par ra-
„ port aux inſultes & aux attentats de
„ mes ennemis, n'ayant avec Vous
„ que des ſujets de réjouïſſance, dont
„ je ſuis redevable à vos bontez &

„ à vos bons offices. Mais, ce qui „ m'oblige le plus à me plaindre des „ mauvais traitemens que j'ai reçûs, „ c'eſt qu'il ne s'en eſt peut-être ja- „ mais vû de ſemblables, & que nous „ dûſſions moins nous attirer, que „ ceux-là. „

„ CONSIDÉREZ un peu, *Magni- „ fiques Citoyens*, où nôtre mauvaiſe „ fortune avoit reduit nôtre Maiſon, „ qu'elle ne fût pas en ſeureté entre „ ſes amis, ſes parens, & dans la „ Maiſon de Dieu même. Ceux qui „ craignent la mort ont ordinairement „ recours à leurs amis pour en tirer „ du ſecours; & nous, nous avons le „ malheur de les rencontrer armés „ pour nous perdre. Ceux qui ſont „ pourſuivis, ou par le Public, ou „ par des Particuliers, trouvent un „ azile dans les Egliſes. Il ſera donc „ dit, que les amis, qui d'ordinaire „ ſont les protecteurs de leurs amis, „ changeront de nature à nôtre égard, „ & qu'ils deviendront nos aſſaſſins; „ que les Lieux, qui ſervent d'azile „ aux parricides & aux ſcélérats, de- „ viendront des coupe-gorges pour les „ *Medicis*. Mais, Dieu, qui n'a ja- „ mais juſqu'ici abandonné nôtre Mai-

„ ſon,

„ ſon, nous a encore délivrés en cet-
„ te occaſion, & pris en main nôtre
„ juſte cauſe. Car, enfin, quel tort
„ avons-nous fait à perſonne qui pût
„ faire naitre la paſſion d'une telle
„ vengeance, puiſque nous pouvons
„ proteſter, en vérité, de n'avoir ja-
„ mais offenſé perſonnellement ceux
„ qui nous ont montré une ſi grande
„ haine; car, ſi cela eût été, ils n'au-
„ roient pas trouvé les moyens de ſe
„ venger? S'ils nous attribuent les
„ ſujets de plaintes qu'ils peuvent a-
„ voir du Public; s'il eſt vrai qu'on
„ leur en ait donné, ce que j'ignore;
„ leur procédé eſt plus injurieux pour
„ Vous, que pour nous, & ils vio-
„ lent davantage ce Palais & la Ma-
„ jeſté du Gouvernement, qu'ils ne
„ font d'inſulte à nôtre Maiſon; vou-
„ lant faire entendre que Vous faites
„ des injuſtices à vos Citoyens en nô-
„ tre faveur, ce qui eſt entièrement
„ éloigné de la vérité, parceque,
„ quand nous aurions eu le pouvoir &
„ Vous la volonté de le faire, nous
„ n'y aurions jamais donné les mains:
„ car, quand on voudra rechercher
„ la vérité des choſes, l'on trouvera
„ que nôtre Maiſon n'a été ſi élevée

„ par Vous tous, & d'un consente-
„ ment si général, que parcequ'elle
„ s'est toûjours efforcée de vaincre
„ tout le monde en douceur, en libé-
„ ralité, & en services. Si donc
„ nous avons honoré les gens qui ne
„ nous touchoient en rien, comment
„ aurions-nous pû maltraiter nos pa-
„ rens? „

„ MAIS, si ces gens-là se sont
„ portés à de tels excés par la passion
„ de dominer, comme cela paroit en
„ ce qu'ils se sont rendus maitres du
„ Palais, & qu'ils sont venus en ar-
„ mes dans la Place, ce motif est si
„ indigne, si ambitieux, & si blâma-
„ ble, qu'il suffit de l'appercevoir
„ pour le détester. Que, s'ils ont
„ fait cela par l'envie qu'ils avoient
„ contre nous, à cause du crédit que
„ nous avons, ils s'en prennent bien
„ plus à Vous, qu'à nous-mêmes,
„ puisque nous ne tenons que de Vous
„ toute nôtre autorité. Il est vrai,
„ qu'une autorité usurpée est odieuse,
„ mais non pas une autorité qu'on s'est
„ acquise par la libéralité, par la dou-
„ ceur, & par la magnificence; &
„ Vous savez que jamais nôtre Mai-
„ son n'est venue à aucune élévation,

„ qu'el-

„ qu'elle n'y ait été portée par les or-
„ dres & le conſentement unanime de
„ tous ceux qui ont gouverné dans ce
„ Palais-ici. Feu mon pere, qui étoit
„ vieux & valétudinaire, ne maintint
„ pas le Gouvernement contre tant
„ d'ennemis; mais, ce fut Vous qui
„ le défendites par vôtre autorité &
„ par vôtre bonté. Sans vos conſeils
„ & vôtre ſupport, je n'aurois jamais
„ conſervé la grandeur de ma Mai-
„ ſon après la mort de mon pere,
„ parceque je n'étois encore preſque
„ qu'un enfant. Ma Maiſon auſſi ne
„ ne pourroit pas, & n'auroit jamais
„ pû, gouverner l'Etat, ſi Vous &
„ l'Etat même n'aviez conduit, &
„ ne régliez encore, cette Maiſon.
„ Je ne ſçai donc pas quel ſujet de
„ haine ils peuvent avoir contre nous,
„ ou quel juſte motif les porte à nous
„ jalouſer. Qu'ils ayent du chagrin
„ contre leurs Ancêtres, qui ont per-
„ du, par leur orgueil & par leur a-
„ varice, le crédit que les nôtres ont
„ ſçû s'acquérir par une conduite tou-
„ te oppoſée. „

„ MAIS, ſuppoſons que nous leur
„ ayons fait bien du tort, & qu'ils
„ auroient raiſon de ſouhaitter nôtre

„ ruine, pourquoi viennent-ils s'en
„ prendre à ce Palais? Pourquoi ſe
„ liguent-ils avec le Pape & avec le
„ Roi de Naples pour ravir la liberté
„ à cette République? Pourquoi trou-
„ blent-ils la paix, dont l'Italie jouïſ-
„ ſoit depuis ſi longtems? Voilà ce
„ dont ils ne peuvent donner de bon-
„ nes raiſons; car, ils ne devoient
„ point ſe venger, que de ceux qui
„ les avoient offenſés, & ils ne de-
„ voient point intéreſſer le Public, ni
„ ſe prendre à lui des ſujets de plain-
„ tes qu'ils ont contre des Particu-
„ liers; & cela fait, que leur perte
„ augmente nôtre mal, parceque le
„ Pape & le Roi de Naples viennent
„ contre nous les armes à la main à
„ leur ſujet, & ils diſent qu'ils ne font
„ la guerre qu'à moi & à ma Mai-
„ ſon. Mais, plût à Dieu que ce fût
„ la vérité, parceque ce mal auroit
„ un prompt remede & bien aſſeuré,
„ n'étant pas aſſez mauvais Citoyen
„ pour faire plus de cas de ma con-
„ ſervation, que des dangers de l'E-
„ tat; car, je Vous aſſeure que j'é-
„ teindrois volontiers ce feu par ma
„ ruine même. Mais, parceque les
„ Princes couvrent toûjours d'un pré-

„ texte

„ texte honnête les injuſtices qu'ils „ font, ces Puiſſances ont voulu ſe „ ſervir de celui-ci, pour cacher en „ quelque maniere un procédé auſſi „ indigne qu'eſt le leur. Cependant, „ ſi Vous avez une autre penſée, me „ voici entre vos mains: c'eſt à Vous „ à me conduire, ou à m'abandon- „ ner. Vous êtes mes Peres & mes „ Protecteurs, & je ſuis prêt de me „ ſoûmettre fort volontiers à tout ce „ que Vous m'ordonnerez; & jamais „ je ne refuſerai de terminer, par „ mon ſang, une guerre qui a été „ commencée par l'effuſion du ſang „ de mon frere. „

TOUS ces Citoyens ne pouvoient retenir leurs larmes pendant que *Laurent de Medicis* leur parloit; & ſi ſon diſcours excita de la tendreſſe, ce fut avec la même tendreſſe qu'un d'eux lui parla en ces termes, par l'ordre de l'Aſſemblée:

„ QUE la République avoit reçû „ tant de ſervices de lui & des ſiens, „ qu'il devoit avoir bon courage: que „ l'on lui conſerveroit la réputation „ & l'autorité qu'il avoit, avec la „ même promptitude & avec la mê- „ me ardeur, qu'on avoit vengé la

„ mort de ſon frere & conſervé la
„ vie à lui-même; & que, tant que
„ leur Patrie ſubſiſteroit, ils lui con-
„ ſerveroient tous les avantages qu'il
„ y poſſédoit. „

MAIS, afin que les effets ſuiviſſent les paroles, le Public ordonna qu'on lui établiroit une Compagnie de Gardes du Corps, pour le mettre à couvert des attaques du dedans. Enſuite, l'on donna des ordres pour la guerre, aſſemblant le plus d'argent & de Troupes qu'il fut poſſible. En vertu de la ligue avec les Vénitiens & avec le Duc de Milan, on leur envoya demander du ſecours. Et puiſque le Pape, au lieu de la qualité de *Paſteur*, avoit pris celle de *Loup*, afin de n'en être pas dévorés, comme s'ils étoient criminels, les Florentins ne négligérent rien pour ſoûtenir par toute l'Italie la juſtice de leur Cauſe, rempliſſant tous les Lieux du détail de la trahiſon de ce Pape contre leur Etat; découvrant l'impiété de Sa Sainteté, auſſi-bien que ſon injuſtice, & comment il faiſoit auſſi indignement les fonctions de ſon Pontificat; qu'il y étoit entré par de méchantes voies, puiſqu'il avoit élevé

vé aux prémieres dignitez de l'*Egliſe* des gens qu'il envoyoit enſuite avec des aſſaſſins & des parricides, pour commettre, dans la Maiſon de Dieu même, & au milieu de la célébration du Sacrifice de la Meſſe, les plus grandes & les plus noires trahiſons qui puiſſent tomber dans l'eſprit : que, n'ayant pas pû réüſſir dans le deſſein qu'il avoit, de tuer les Citoyens, de changer le gouvernement, & de ſaccager la Ville, il s'étoit aviſé de l'interdire, la menaçant & l'outrageant avec ſes malédictions pontificales. Mais que, comme Dieu étoit juſte, & n'approuvoit pas les violences, celles de ſon *Vicaire* lui devoient déplaire, approuvant ſans doute que les hommes euſſent recours à ſa Divinité, & non pas à un homme qui les avoit outragés.

CEPENDANT, les Florentins, bien loin de recevoir l'*Interdit* & de lui obéïr, ils forcérent les Eccléſiaſtiques à faire le *Service Divin*, & firent un *Concile* à Florence de tous les *Prélats Toſcans* qui étoient ſous leur Domination ; & là ils appellérent des injuſtices du *Saint Siége* au prémier *Concile général.*

LE Pape, de ſon côté, ne manquoit

quoit pas de raiſons pour défendre ſa Cauſe. Il alléguoit donc, *que c'étoit le devoir d'un Pape de détruire la tyrannie, d'exterminer les méchans, d'élever les bons, & qu'il devoit faire tout cela par les moyens qu'il y juge propres: mais, que les Puiſſances Séculieres n'ont pas le privilege de tenir des Cardinaux en priſon; de prendre des Evêques; de tuer, de mettre en pieces, & de trainer par les rues, des Eccléſiaſtiques; en un mot, de maſſacrer les innocens & les coupables ſans aucune diſtinction.*

CEPENDANT, au milieu de tous ces reproches & de toutes ces accuſations, les Florentins rendirent au Pape le *Cardinal* qu'ils avoient entre leurs mains: deſorte qu'après cela le *Saint Pere*, ne gardant plus de meſures, donna ſur eux avec toutes ſes Troupes & avec celles du Roi de Naples; & les deux Armées étant entrées dans le *Quianti* par les Terres des *Siennois*, qui s'étoient déclarés de leur parti, elles s'emparérent de *Radda* avec beaucoup d'autres Châteaux, & elles ravagérent tout le Païs, ſous le commandement d'*Alfonſe*, *Duc de Calabre*, & fils ainé de *Ferrand*. Mais, ce Roi avoit donné à *Frédéric*, *Comte d'Urbin*, la

la conduite des affaires. Enſuite, les ennemis allérent aſſiéger *Caſtelline.*

LES Florentins, voyant ces attaques, avoient grand'peur, parcequ'ils n'avoient point de Troupes, & qu'ils voyoient les ſecours de leurs Alliez bien éloignés; car, quoique le Duc de Milan en envoyât, les Vénitiens avoient déclaré, qu'ils n'étoient pas obligés de ſecourir les Florentins dans les affaires particulieres: *Et puis*, diſoient-ils, *que la guerre n'étoit déclarée qu'à un Particulier, ils n'étoient point obligés de l'aider, le Public ne devant jamais s'intéreſſer dans les démélez de quelques Citoyens.* Pour donc faire mieux entendre raiſon aux Vénitiens, les Florentins leur envoyérent en ambaſſade *Thomas Soderini*; &, ſans perdre de tems, ils levérent des Troupes, & donnérent la conduite de leurs Armées à *Hercule, Marquis de Ferrare.*

PENDANT tous ces grands préparatifs, les ennemis preſſérent ſi fort *Caſtelline*, que les habitans, n'eſpérant point de ſecours, ſe rendirent après quarante jours de ſiege. De-là les ennemis ſe tournérent du côté d'*Arezzo*, & aſſiégérent le *Mont de Saint Sovino.* L'Armée Florentine étoit déjà

jà en ordre ; elle s'étoit même miſe en marche du côté de l'ennemi, dont elle n'étoit éloignée que de trois Milles, & elle lui apportoit tant d'incommodité, que *Frédéric, Comte d'Urbin*, demanda une trêve de quelques jours ; ce qu'on lui accorda ſi fort au préjudice des Florentins, que ceux-mêmes qui l'avoient demandée étoient fort ſurpris de l'avoir obtenue, parceque, ſans cela, ils euſſent été obligés de faire une honteuſe retraite. Mais, ſe prévalant de ce tems-là pour ſe remettre en état, ils prirent le Château ſous les yeux de nôtre Armée. L'Hiver étant venu, les ennemis ſe retirérent dans le Territoire de *Sienne*, pour y prendre leurs Quartiers. Les Florentins en firent autant dans les Lieux les plus commodes qu'ils pûrent trouver, & le *Marquis de Ferrare* retourna dans ſes Etats, n'ayant pas fait grand profit, ni pour lui, ni pour ceux qu'il ſervoit.

DANS ce tems-là, Gênes ſe revolta contre l'Etat de Milan par les raiſons ſuivantes. Après la mort de *Galeas*, ſon fils *Jean Galeas* ſe trouvant trop jeune pour gouverner, il ſurvint une diſſenſion entre *Sforce*, *Louïs*, *Octavien*,

tavien, & *Aſcagne*, ſes oncles, & Madame *Bonne* ſa mere ; car, chacun d'eux eût voulu prendre le ſoin du petit Duc. Dans cette conteſte, Madame *Bonne* l'emporta ſur les autres par le conſeil de *Thomas Soderini*, qui étoit alors Ambaſſadeur pour les Florentins à Milan, & auſſi par les avis de *Cecco Simonetto*, qui avoit été Sécretaire du feu Duc. Les *Sforces*, après cela, fuyant de Milan, *Octavien* ſe noya en paſſant la *Riviere d'Adda*, & les autres furent reléguez en différens Endroits, avec le *Seigneur Robert de Saint Séverin*, qui, dans ces diſputes, avoit quitté les intérêts de la Ducheſſe, pour prendre les autres. Les troubles de Florence étant donc ſurvenus, ces Princes eſpérérent trouver une nouvelle fortune dans ces nouveaux mouvemens, & ils ne gardérent point les termes de leur éxil; car, chacun cherchoit du changement dans les affaires, afin de pouvoir rentrer dans ſon prémier état.

Le Roi Ferrand, qui voyoit que les Florentins n'avoient été ſecourus dans leurs beſoins, que par l'Etat de Milan, tâcha de donner aſſez d'affaires à la Ducheſſe chez elle-même, pour qu'elle ne pût pas penſer à ſecourir cette

cette République. Pour y parvenir, il fit revolter Gênes contre elle, par le moyen de *Proſper Adorne*, du *Seigneur de Saint Séverin*, & des *Sforces*. Il ne reſtoit plus au pouvoir de la Ducheſſe, que le petit Château; & ſous cette eſpérance elle envoya aſſez de Gens pour reprendre la Ville; mais, ils furent défaits. Quand cette Princeſſe vit le danger où pouvoit tomber l'Etat de ſon fils, & elle-même, ſi la guerre continuoit, Elle réſolut d'avoir *Gênes* pour Amie, ne pouvant pas l'avoir pour Sujette, puiſque la *Toſcane* étoit bouleverſée & les *Florentins* fort embarraſſés, qui étoient pourtant les ſeuls dont elle pût attendre du ſecours. Là-deſſus, elle traita avec *Battiſtin Fregoſe*, ennemi de *Proſper Adorne*, & lui promit de lui remettre entre les mains le petit Château, & de le faire Prince dans Gênes, pourvû qu'il en chaſſât *Adorne*, & qu'il ne fit aucune faveur aux *Sforces*. Le Traité étant conclu, *Fregoſe*, avec l'aide du petit Château & de ſa faction, ſe rendit maitre de Gênes, & s'en fit *Doge*, ſelon la coûtume du Païs.

LES *Sforces* & *Saint Séverin* étant chaſſés de l'Etat de Gênes, ils vinrent dans

dans la *Lunigiane* avec les gens qui les ſuivirent; deſorte que le Pape & le Roi de Naples voyant les troubles ceſſés en *Lombardie*, ils ſe ſervirent de ces gens-ici, chaſſés de Gênes, pour troubler la *Toſcane* du côté de *Piſe*, afin d'affoiblir les Florintins par le partage qu'ils ſeroient obligés de faire de leurs Troupes. *Saint Séverin* donc fit de grands mouvemens dans le Piſantin, prit & ſaccagea pluſieurs Châteaux, & fit des incurſions juſqu'aux portes de Piſe.

DANS ce tems-là il arriva à Florence des Ambaſſadeurs de l'Empereur, du Roi de France, & du Roi de Hongrie, pour aller auprès du Pape de la part de leurs Maitres. Ces Ambaſſadeurs perſuadérent aux Florentins d'en envoyer à Sa Sainteté, leur promettant d'employer auprès d'Elle tout leur crédit pour la porter à finir cette guerre par une bonne paix. Les Florentins conſentirent à faire cette tentative, afin de faire voir à toute la Terre qu'ils étoient amateurs de la paix. En effet, leurs gens allérent & retournérent ſans rien faire. La République, ſe voyant abandonnée ou maltraitée de tous les Italiens, voulut

ſe

ſe faire honneur de la réputation d'un *Roi de France*; &, pour cet effet, elle envoya en ambaſſade vers ce Monarque *Donat Acciaiuoli*, homme fort attaché aux Belles-Lettres tant Grecques que Latines, & dont les Ancêtres ont toûjours tenu des rangs les plus conſidérables de l'Etat; mais, cet Ambaſſadeur mourut à Milan, faiſant ſon voyage. La Patrie voulant récompenſer ſa famille & faire honneur à ſa mémoire, elle lui fit une belle pompe funèbre aux dépens du Public; elle accorda des exemptions à ſes fils; & elle donna une dot ſufiſante à ſes filles pour les marier: &, en la place d'*Acciaiuoli*, on envoya en ambaſſade, auprès du Roi, *Gui Antoine Veſpucci*, homme fort ſavant dans les Loix & dans le Droit Canon.

LES incurſions de *Saint Séverin* dans le *Territoire de Piſe* troublérent aſſez les Florentins, comme il arrive dans toutes les choſes imprévûës, parcequ'ayant du côté de *Sienne* une groſſe guerre ſur les bras, ils ne voyoient pas comment ils pourroient donner ordre aux autres Endroits. Ils ne laiſſérent pas de pourvoir la Ville de *Piſe* d'Officiers & de quelques proviſions né-

nécessaires : &, afin d'obliger les *Lucquois* à garder la foi, & à ne point fournir de vivres, ni d'argent, à l'ennemi, on leur envoya en ambassade *Pierre*, fils de *Gino Capponi*. Il y fut reçû avec un très mauvais accueil, à cause de la haine de cette Ville contre le Peuple de Florence, qui est un fruit des mauvais traitemens qu'elle en a reçûs autrefois, & de la crainte continuelle qu'elle a de lui. *Capponi* courut plusieurs fois risque d'être tué dans quelque émûte populaire, & son visage fit naître de nouveaux chagrins, au lieu de produire une nouvelle union.

LES Florentins rappellérent le Marquis de Ferrare, prirent à leur solde le Marquis de Mantouë, & demandérent, avec beaucoup d'empressement, aux Vénitiens, le *Comte Charles*, fils de *Braccio*, & *Deifebe*, fils du *Comte Jaques Piccinino*. Le Sénat, après plusieurs chicanes, les leur accorda, parcequ'ayant fait trêve avec le Turc, &, par conséquent, n'ayant point de bonnes raisons pour se disculper de n'observer pas le Traité de ligue, ils en eurent enfin honte. Le *Comte Charles* & *Deifebe* vinrent donc avec un bon

bon nombre de Troupes, & quand on les eut jointes avec toutes celles qu'on pût détacher de l'Armée que le Marquis de Ferrare commandoit contre le Duc de Calabre, ils allérent du côté de Piſe chercher le *Seigneur de Saint Séverin*, qui étoit avec ſes Troupes proche de la Riviere du *Serquio*. Et quoiqu'il eût feint de vouloir attendre nos Gens, il n'en fit rien; mais, il ſe retira dans ſon camp de *Lunigiane*, d'où il étoit parti quand il ſe jetta ſur le *Territoire de Piſe*.

APRE'S la retraite de *Saint Séverin*, le *Comte Charles* reprit toutes les Places du Piſantin; & les Florentins étant délivrés de ce côté-là, ils firent aſſembler toutes leurs Troupes entre *Collé* & *Saint Giminien*. Mais, la venue du *Comte Charles* fit qu'il ſe trouva dans l'Armée des *Sforces* & des *Braccio*; deſorte que les anciennes animoſités ſe réveillérent, & l'on croit qu'ils en ſeroient venus aux mains s'ils euſſent eu longtems à demeurer enſemble. Pour éviter un plus grand mal, on réſolut de partager les Troupes, & d'en envoyer une partie dans le Territoire de Pérouſe, ſous le commandement du *Comte Charles*, & de faire demeurer le

le reſte à *Poggibonzi*, où elles euſſent à ſe fortifier aſſez pour empêcher les ennemis d'entrer dans le *Florentin.*

L'ON eſpéroit par ce moyen de contraindre les ennemis à partager auſſi leurs Troupes, parcequ'on croyoit que le *Comte Charles* prendroit Pérouſe, où il avoit beaucoup de partiſans, ou que le Pape ſeroit obligé d'y envoyer bien des Gens pour la garder. Afin de mettre encore le Pape plus en preſſe, *Nicolas Vitelli*, éxilé de la Ville de *Caſtello*, où ſon ennemi *Laurent* étoit Maitre, fut commandé de s'approcher avec des Troupes de la Ville, pour tâcher d'en chaſſer ſon ennemi & la tirer de l'obéïſſance de Sa Sainteté. Dans ces commencemens la fortune parut vouloir favoriſer le parti des *Florentins*, parcequ'on voyoit le *Comte Charles* faire de grands progrès dans le Territoire de Pérouſe: & quoique *Nicolas Vitelli* n'eût pas eu le bonheur d'emporter la Ville de Caſtello, il avoit pourtant l'avantage d'être le plus fort en campagne, & de piller tout autour de la Ville ſans trouver d'obſtacle. Les Troupes auſſi, qui étoient reſtées à *Poggibonzi*, faiſoient tous les jours des incurſions juſques ſous les

murailles de Sienne. Néanmoins, au bout du compte, toutes ces belles eſpérances allérent en fumée.

D'ABORD, le *Comte Charles* mourut au milieu des plus grandes eſpérances de la victoire. Sa mort eût pourtant accommodé les affaires des *Florentins*, ſi l'on eût ſçû profiter de la victoire dont cette mort fut l'occaſion; car, quand on en eut les nouvelles dans l'Armée du Pape, qui étoit déjà toute aſſemblée à Pérouſe, elle conçût auſſitôt l'eſpérance de pouvoir défaire entiérement les *Florentins*. Etant donc ſortie en campagne, elle campa ſur le Lac, qui n'étoit qu'à trois Milles de ſes ennemis. D'autre côté, *Jaques Guichardin*, Commiſſaire de l'Armée, conſultant avec *Robert de Rimini*, qui, depuis la mort du *Comte Charles*, étoit le Chef le plus conſidérable, ils reconnurent bien ce qui rendoit les ennemis ſi fiers, & ils réſolurent de les attendre: deſorte qu'étant venus aux mains auprés du *Lac* *, où *Annibal* remporta

* C'eſt le Lac *Thraſymene*, à preſent *Lago di Perugia*; & ce fut T. Flaminius, Conſul Romain, qui étoit le Chef de cette Armée Romaine défaite par Annibal.

porta autrefois cette fameuſe victoire ſur les Romains, les Troupes de l'*Egliſe Romaine* y furent auſſi battues.

LA nouvelle de cette victoire fut reçûë dans Florence avec une grande ſatisfaction des Particuliers, & avec un applaudiſſement général pour les Conducteurs de l'Armée; & véritablement un ſi grand avantage auroit été glorieux & utile tout enſemble, ſi les deſordres, qui ſurvinrent dans l'Armée qui étoit à *Poggibonzi*, n'avoient pas tout gâté: deſorte que toute l'utilité, qui pouvoit revenir d'un côté, fut entièrement perdue de l'autre; & cela, parceque ces Troupes ayant fait du butin ſur le Païs des Siennois, quand il en falut venir à le partager, cela fit naitre des diférens entre les Marquis de Ferrare & de Mantouë. Ils en vinrent donc aux mains, & s'attaquérent l'un l'autre avec toute l'animoſité poſſible; deſorte que, les choſes allant ſi loin, les *Florentins* jugérent qu'ils ne pouvoient plus tirer de ſervice de ces deux Chefs tant qu'ils ſeroient enſemble. Là-deſſus, ils conſentirent à laiſſer le Marquis de Ferrare retourner chez lui avec ſes Troupes.

CETTE Armée étant donc affoiblie, ſans Chef, & ſe gouvernant ſans aucune regle de diſcipline, le Duc de Calabre, qui étoit proche de Sienne, prit la réſolution de la venir trouver; ce qu'ayant mis en éxécution, les *Florentins* ſe virent attaqués, quoiqu'ils fuſſent pourvûs de tout, qu'ils fuſſent ſupérieurs en nombre, & poſtés dans une ſituation très avantageuſe, tout cela ne fut point capable de les raſſeurer: mais, ſans attendre la vûë de l'ennemi, la ſeule odeur de la poudre leur fit prendre la fuite, & abandonner leurs munitions, leurs chariots, & leur artillerie, tant les Armées de ces tems-là étoient remplies de lâcheté & de deſordre; car, qu'un cheval tournât par hazard la tête, ou la croupe, cela décidoit du gain, ou de la perte, d'un bataille.

CETTE victoire enrichit l'Armée du Roi, & remplit les Florentins de terreur, parceque leur Ville étoit non ſeulement affligée du fleau de la guerre, mais auſſi de celui de la contagion, qui ſe trouva ſi violente, & ſi répandue dans toute leur Ville, que tous les Citoyens s'en étoient retirés, pour fuir la mort, dans leurs Maiſons de

de Campagne. Cela rendit encore cette défaite plus épouvantable, parceque les Citoyens, dont les Terres étoient dans le Val de Piſe & dans le Val Delſa, s'y étant retirés dès qu'ils apprirent la perte qu'on venoit de faire, ils s'enfuirent promptement à Florence en deſordre, avec leurs enfans, leurs meubles, & mêmes leurs Païſans: ainſi, il ſembloit qu'on appréhendât de voir à toute heure l'ennemi ſe préſenter devant la Ville.

CEUX qui avoient la conduite de cette guerre, voyant un tel deſordre, commandérent aux Troupes, qui avoient été victorieuſes dans le Territoire de Pérouſe, de venir dans le Val Delſa, pour s'oppoſer à l'ennemi, qui, après la victoire, pouvoit courir tout le Païs ſans trouver aucune oppoſition. Et quoique cette Armée-là eût ſerré de ſi près la Ville de Pérouſe, qu'à tout moment on eſpérât de s'en rendre les maitres, cependant, les *Florentins* voulurent prémierement garder leur bien, devant que de conquérir celui des autres. Ainſi, ayant retiré cette Armée d'un Endroit où elle faiſoit bien, elle fut menée à *Saint*

Caſciano, qui eſt un Château éloigné de huit Milles de Florence, parce-qu'on crût qu'il n'y avoit que-là où l'on pût faire tête à l'ennemi, juſqu'à tant que les débris de l'Armée défaite fuſſent raſſemblés.

D'AUTRE CÔTÉ, les ennemis qui étoient à Pérouſe, ſe voyant délivrés par la retraite des *Florentins*, ils reprirent courage, & firent un grand butin dans le Païs d'*Arezzo* & dans celui de *Cortone*, & les autres, qui avoient eu un ſi grand avantage ſous le Duc de Calabre à *Poggibonzi*, commencérent à s'emparer du Lieu même, & enſuite de *Vico*. Ils ſaccagérent auſſi *Certaldo*; &, après ces avantages, ils allérent aſſiéger le *Château de Collé*, qui paſſoit dans ces tems-là pour une très forte Place: & comme les habitans étoient fidèles aux Florentins, ils amuſérent aſſez longtems l'ennemi, pour qu'on pût raſſembler les Troupes. Ainſi, les Florentins ayant enfin tout leur Monde à *Saint Caſciano*, comme l'ennemi battoit vigoureuſement *Collé*, ils réſolurent d'approcher de lui, & d'encourager les habitans à ſe bien défendre, parceque le Duc de Calabre, ſe voyant

voyant preſſé par les Florentins, garderoient plus de meſures dans l'attaque de la Place.

AVANT donc formé ce deſſein, ils décampérent de *Saint Caſciano*, & allérent camper auprès de *Saint Gimignano*, éloigné de cinq Milles de *Collé*; ainſi, tous les jours ils incommodoient le camp du Duc de Calabre avec les Chevaux Légers & autres Gens armés à la légere. Cependant, cela ne ſuffiſoit pas pour ſecourir les Gens de *Collé*, parcequ'étant enfin dépourvûs de tout ce qui leur étoit néceſſaire, ils ſe rendirent le treize de Novembre au grand regret des *Florentins*, & au grand contentement des ennemis, ſurtout des Siennois, qui, outre leur haine générale contre la République de Florence, en avoient encore une plus particuliere contre les habitans de Collé.

L'HIVER étoit déjà bien avancé, & la ſaiſon étoit bien contraire à faire la guerre; deſorte que le Pape & le Roi de Naples, voulant peut-être donner quelque eſpérance de la paix, ou jouïr plus tranquillement des fruits de leurs victoires, offrirent aux *Florentins* une trêve de trois mois,

& ils donnérent dix jours de terme pour leur réponſe; & cette trêve fut promptement acceptée. Mais, comme il arrive, que, quand le ſang eſt devenu froid, l'on reſſent mieux la douleur d'une bleſſure que lorſqu'on la reçoit, ce petit repos fit auſſi mieux reſſentir aux *Florentins* les peines & les chagrins qu'ils avoient ſoufferts dans cette guerre; ce qui fut cauſe que les Citoyens s'accuſoient les uns les autres ſans aucuns égards & avec un grande licence: &, découvrant toutes les fautes qu'on avoit faites, ils blâmoient les dépenſes faites mal-à-propos, & ſe plaignoient des impôts exceſſifs dont on les avoit accablés. Tout cela ſe diſoit avec aigreur, non ſeulement dans les Aſſemblées particulieres, mais auſſi dans les Conſeils publics. Il y eut même un Particulier, qui, s'étant tourné du côté de *Laurent de Medicis*, eut la hardieſſe de lui dire, *que cette République étoit laſſe; qu'elle ne vouloit plus la guerre; & que, par conſéquent, il faloit penſer à la paix.*

MEDICIS, voyant la néceſſité de la faire, prit en particulier ceux de ſes amis qu'il croyoit les plus affectionnés & les plus prudens: & comme

me ils voyoient les Vénitiens froids & peu ſinceres dans leur Traité, le Duc de Milan Mineur & embarraſſé dans des guerres civiles, ils conclurent d'abord, *qu'il faloit chercher un changement de fortune dans de nouvelles Alliances.* Mais, ils ne pouvoient ſe déterminer entre les bras de qui ils devoient ſe remettre; ou entre ceux du Pape, ou bien entre ceux du Roi de Naples: &, après avoir tout éxaminé, ils conclurent, *qu'il faloit préférer l'amitié du Roi à celle du Pape, parcequ'elle ſeroit plus ſolide & bien plus aſſeurée. La courte durée des Papes, le changement dans leurs ſucceſſeurs, le peu d'égards que* l'Egliſe *a pour les* Princes, *& le peu de meſures qu'elle garde dans les réſolutions qu'elle prend; tout cela fait qu'un Prince Séculier ne peut pas ſe lier à un Pape, ni rendre ſes intérêts communs avec lui; parceque, ſi vous êtes ſon ami dans la guerre & dans le péril, il partagera avec vous les avantages de la victoire: mais, dans la perte, infailliblement il vous abandonnera, parcequ'un Pape ſe ſoûtiendra toûjours & ſe défendra par la réputation & par le crédit que lui donne ſa Puiſſance ſpirituelle.* L'on conclut donc, qu'il y avoit plus d'avantage à ſe ren-

dre le Roi de Naples ami, & que cela ne pouvoit se faire mieux, ni avec plus d'asseurance de succès, que par la présence de *Laurent de Medicis*, parcequ'il étoit certain, que plus on feroit de libéralités à ce Roi, plus on lui feroit aisément oublier son ancienne animosité.

MEDICIS s'étant déterminé à ce voyage, il remit la Ville & le Gouvernement entre les mains de *Thomas Soderini*, qui étoit alors *Gonfalonier de Justice*; & aussi-tôt il partit au commencement de Décembre. Puis, étant arrivé à Pise, il écrivit à la *Seigneurie* les raisons de son départ; & la *Seigneurie* voulant lui faire plus d'honneur, & lui donner les moyens de traiter plus autentiquement de la paix avec le Roi, elle le fit Ambassadeur du Peuple Florentin, & lui donna plein-pouvoir de traiter avec ce Prince comme il le trouveroit plus à propos pour le bien de la République.

DANS ce tems-là, le *Seigneur de Saint Séverin*, & *Louïs* & *Ascagne*, dont le frere *Sforce* étoit mort, attaquérent encore l'Etat de Milan, afin de rentrer dans le gouvernement; & comme ils eurent pris *Tortone*, & que *Mi-*

Milan, avec tout le Païs, étoit en armes, la Ducheſſe fut conſeillée de remettre les *Sforces* dans la Patrie, &, pour couper la racine de ces guerres civiles, de leur donner part au gouvernement. Celui qui conſeilla le plus cette affaire étoit un nommé *Antoine Taſſin*, de *Ferrare*, homme d'une naiſſance abjecte, mais qui, ayant fait par hazard le voyage de Milan, tomba entre les mains du *Duc Galeas*, qui le donna pour valet de chambre à la Ducheſſe. Ce domeſtique, ou parcequ'il étoit bien fait de ſa perſonne, ou par quelque autre mérite caché, dès que le Duc fut mort, il acquit un tel pouvoir auprès de la Ducheſſe, qu'il étoit preſque le Souverain dans l'Etat; & cela déplaiſoit beaucoup au *Seigneur Cecco*, qui étoit un Grand Homme par ſon intelligence, par ſon expérience dans les affaires, & par une prudence conſommée: deſorte qu'en tout ce qu'il pouvoit, conjointement avec les autres *Conſeillers*, il tâchoit de diminuer l'autorité de ce *Taſſin*. Cet homme s'en étant apperçû, & voulant ſe mettre à couvert, par le crédit de quelque Grand, des mauvais traitemens de *Cecco*, il conſeilla à la Ducheſſe de

rappeller les *Sforces*; ce qu'elle fit ſans en conférer en aucune maniere avec *Cecco*. Mais, la choſe étant faite, il dit à cette Princeſſe: *Vous avez pris un parti qui me fera perdre la vie, & à vous vos Etats*; ce qui arriva peu de tems après; car, le *Seigneur Cecco* fut condamné à mort par *Louïs Sforce*, & *Taſſin* ayant été quelque tems après chaſſé de la Duché de Milan, la Ducheſſe en conçût tant de chagrin, qu'elle quitta la Ville, & remit la curatelle & les ſoins de ſon fils entre les mains de *Louïs*. Ce Prince étant demeuré ſeul Maitre de la Duché de Milan, il fut cauſe, par la ſuite, de la ruine & de la deſolation de l'Italie, comme l'on verra par l'Hiſtoire.

MEDICIS étoit parti de Florence pour aller à Naples, & la trêve ſubſiſtoit entre les Parties, quand *Louïs Frégoſe*, ayant eu une intelligence dans *Serezane*, entra dans la Place avec des ſoldats, & la prit, faiſant priſonniers tous ceux qui y étoient de la part des Florentins. Cet accident donna beaucoup de chagrin à ceux qui étoient dans la *Régence*, parcequ'ils croyoient que tout cela ne ſe faiſoit que par les ordres du *Roi Ferrand*. Ils en firent donc

donc leurs plaintes au *Duc de Calabre*, qui étoit à Sienne avec ſon Armée, lui reprochant d'avoir rompu la trêve, en faiſant pluſieurs hoſtilitez contre eux. Mais, ce Prince les aſſeura tant qu'il pût, & par des lettres, & par des Ambaſſades, que cet accident etoit ſurvenu ſans ſon conſentement & ſans celui du Roi ſon pere.

LES *Florentins*, cependant, ſe trouvoient en fort méchant état, ſe voyant épuiſés de finances, & le Chef de leur République entre les mains de leurs ennemis, ayant à ſoûtenir leur prémiere guerre avec le Pape & avec le Roi de Naples, & une toute nouvelle avec les Génois; ſe voyant, outre cela, ſans amis, parcequ'ils ne faiſoient point de fond ſur les Vénitiens, & qu'ils avoient plus à craindre, qu'à eſpérer, de la part de l'Etat de Milan, qui étoit changeant & peu ſolide. La ſeule eſpérance des *Florentins* n'étoit fondée que ſur le Traité que *Medicis* feroit avec le Roi de Naples.

MEDICIS arriva enfin à Naples par Mer, & il fut reçû, avec honneur, du Roi & de toute la Ville, avec un grand concours de Peuple, pour voir cet homme, qui étoit le ſeul ſujet d'u-

ne ſi grande guerre, qu'on n'avoit entrepriſe que pour le perdre, mais qui l'avoit rendu très grand par la grandeur & la puiſſance des ennemis qu'il avoit eu contre lui. Mais, quand il fut entré en converſation avec le Roi, il parla ſi bien de l'Etat de l'Italie, des humeurs des Princes & des Peuples qui y ſont, de tout ce que l'on pouvoit attendre de la paix, ou craindre de la guerre, que ce Roi fut plus ſurpris, après l'avoir entendu, de la grandeur de ſon courage, de la délicateſſe de ſon eſprit, & de la force de ſon jugement, qu'il n'avoit été étonné, avant cela, de le voir lui ſeul ſoûtenir une ſi grande guerre. Sur cela, ce Prince redoubla tous les honneurs qu'il lui avoit déjà faits, & commença à penſer comment il pourroit s'en faire un ami, plûtôt que de continuer à le tenir pour ennemi.

CEPENDANT, le Roi le retint, ſous différens prétextes, depuis Décembre juſqu'en Mars, pour non ſeulement le mieux connoître, mais auſſi pour voir ce que feroit la République; car *Medicis* avoit aſſez d'ennemis à Florence, qui auroient bien voulu que le Roi l'eût retenu, & l'eût traité comme il avoit

voit fait *Jaques Piccinino*: &, ſous prétexte de ſe plaindre du Roi à cet égard, ils parloient de la choſe par toute la Ville, comme s'ils l'euſſent appréhendée, pendant que, dans les réſolutions qu'on prenoit en public, ils s'oppoſoient toûjours à ce qui étoit avantageux pour *Medicis*; deſorte que, par ces manieres, ils avoient fait répandre le bruit, *que, ſi le Roi le retenoit longtems à Naples, le gouvernement changeroit à Florence.* Cela fut cauſe que ce Prince différa de l'expédier, pour voir s'il en naitroit quelque trouble dans la République. Mais, voyant que tout demeuroit tranquille, il lui donna congé le ſixieme de Mars de l'année mille quatre-cens ſoixante &-dix-neuf; &, avant cela, il le gagna par toutes ſortes de bienfaits & par des marques d'amitié, faiſant un accord perpétuel entre eux, pour ſe maintenir l'un l'autre chacun dans leurs Etats.

AINSI, *Medicis* retourna à Florence, fort augmenté dans la grandeur qu'il avoit déjà quand il en partit, & il fut reçû de la Ville avec toutes les marques de joie que ſes grandes qualitez & ſes derniers ſervices pouvoient mériter, puiſqu'il avoit expoſé ſa propre

pre

pre vie pour rendre la paix à ſa Patrie: car, deux jours après ſon arrivée, l'on publia un Traité entre le Roi & la République, par lequel chacune de ces Puiſſances s'obligeoit à la conſervation mutuelle des Etats de l'une & de l'autre. L'on remettoit à la diſcrétion du Roi la reſtitution des Places priſes ſur les *Florentins* pendant la guerre; que les *Pazzi*, qui étoient en priſon à *Volterre*, ſeroient délivrés; & qu'on payeroit pendant un tems une certaine Somme au *Duc de Calabre*.

SI-TÔT que cette paix fut publiée, elle remplit de colere le Pape & les Vénitiens, parcequ'il ſembloit que le Roi de Naples eût fait peu d'eſtime du Pape; & les Vénitiens ſe plaignoient de n'avoir pas été compris dans la paix après avoir été Alliez dans la guerre. Les nouvelles de ces chagrins étant venues à Florence, elles donnérent lieu à chacun d'appréhender que la derniere paix ne produiſit une nouvelle guerre, pire que la précédente. Cela fut cauſe que les Prémieres Têtes du Gouvernement réſolurent de le reſtreindre, afin que les affaires de grande importance ne fuſſent deſormais

mais traitées que par un petit nombre de perſonnes. L'on fit donc un *Conſeil* de ſoixante-&-dix Citoyens, à qui l'on donna toute l'autorité qu'on pût dans les grandes affaires.

CE nouvel ordre arrêta les deſſeins de ceux qui penſoient à faire des changemens; & ce *Conſeil*, pour commencer à ſe mettre en réputation, ratifia, avant toutes choſes, la paix faite par le moyen de *Medicis* avec le Roi de Naples: il nomma des Ambaſſadeurs pour envoyer au Pape & au Roi. *Antoine Ridolfi* fut envoyé à Sa Sainteté, & *Pierre Naſi* à Sa Majeſté. Mais, nonobſtant la paix, le Duc de Calabre & ſon Armée ne ſe retiroient point de Sienne, diſant, *qu'il étoit retenu par la meſintelligence des habitans*; & elle alla ſi loin, que ce Prince étant logé hors de la Ville, ils l'y firent entrer, & le firent Juge de leurs diférens. Le Duc, profitant de l'occaſion, châtia pluſieurs de ces Citoyens par des amendes pécuniaires; il en condamna pluſieurs à garder priſon; d'autres au banniſſement; & quelques-uns à la mort. Enfin, il en fit tant, qu'il ſe rendit ſuſpect, non ſeulement aux *Siennois*, mais aux *Florentins* mêmes, qui

qui craignoient qu'il ne voulût ſe rendre Souverain de cette République ; & à cela l'on ne voyoit aucun remede, Florence étant au commencement d'une paix avec le Roi de Naples, & en meſintelligence avec le Pape & avec les Vénitiens. Ce ſoupçon ne regnoit pas ſeulement chez le Peuple de Florence, qui veut toûjours raffiner ſur tous les évènemens, mais les Principaux mêmes du Gouvernement commençoient à en prendre de l'ombrage : & tout le monde affermoit, que jamais nôtre République n'avoit été dans une conjoncture plus dangereuſe, que celle-ci, pour perdre ſa liberté. Mais, Dieu, qui a toûjours eu un ſoin particulier de ſa conſervation dans de pareilles extrémitez, donna, au Pape, aux Vénitiens, & au Roi de Naples, lieu de penſer à bien d'autres choſes, qu'aux affaires de la *Toſcane*.

LE *Grand Turc* étoit allé aſſiéger *Rhode* * avec une Armée très nombreuſe, & il battit cette Place pendant plu-

* Elle fut priſe enſuite en 1522, par le Grand Soliman, lorſque l'Iſle Adam, oncle du Connétable Anne de Montmorenci, étoit Grand-Maître de l'Ordre.

plusieurs mois. Cependant, quoique ses forces fussent très formidables, & son opiniâtreté terrible à faire tous ses efforts pour s'en rendre le Maitre, il trouva encore une plus grande fermeté dans les assiégés, qui se défendirent de toutes ces attaques avec tant de valeur, que l'*Empereur Mahomet* fut contraint de lever honteusement le siege. Etant donc parti de devant Rhode, une partie de sa Flotte vint, sous le commandement de *Giaconet Bacha*, vers la *Velone*, & voyant la facilité de descendre en Italie, ou en ayant reçû l'ordre de son Maitre, il débarqua tout d'un coup six-mille hommes, & ayant attaqué la Ville d'*Otrante*, incontinent il la prit, la saccagea, & en tua tous les habitans. Ensuite, il fortifia le mieux qu'il pût, & le Port, & la Ville, où, ayant retiré beaucoup de Cavalerie, il faisoit des incursions & un grand butin dans tous les Païs voisins.

Le Roi de Naples voyant une attaque de telle conséquence, & faite par un Prince si puissant, il envoya en tous Lieux des gens en porter les nouvelles, & demander du secours contre l'ennemi commun; il rappella avec

avec de grandes inſtances le Duc de Calabre, qui étoit à Sienne avec ſes Troupes. Mais, ſi cette deſcente des Turcs mit le trouble dans l'eſprit du Roi de Naples & du Duc de Calabre, elle donna d'autre part une grande joie aux Florentins & aux Siennois, ces derniers s'imaginant d'avoir regagné leur liberté, & les autres croyant être délivrés du danger de perdre celle dont ils jouïſſoient encore. Ces appréhenſions ne furent que trop vérifiées par les plaintes que fit le Duc de Calabre, qui, en partant de Sienne, accuſoit la fortune de lui avoir ravi l'Empire de la Toſcane par un accident imprévû & injuſte. Ce même accident fit auſſi changer de deſſein au Pape; & au lieu qu'auparavant il n'avoit point voulu écouter aucun Ambaſſadeur Florentin, il devint ſi traitable, qu'il écoutoit tous ceux qui lui parloient de la paix générale. Enfin, l'on aſſeura les Florentins, *que, s'ils vouloient demander pardon, on le leur accorderoit.*

L'ON ne crut pas à Florence qu'il fût à propos de négliger cette occaſion; ainſi, l'on envoya douze Ambaſſadeurs au Pape, qui, après qu'ils furent arrivés à Rome, furent amuſés par

par pluſieurs négociations devant qu'on leur donnât audience. Enfin, l'on conclut comment à l'avenir l'on devroit ſe conduire les uns avec les autres, & combien chacune des Parties auroit à contribuer, & en tems de paix, & en tems de guerre. Les Ambaſſadeurs vinrent enſuite aux pieds de Sa Sainteté, qui les attendoit dans une pompe exceſſive au milieu de ſes Cardinaux. Ces Miniſtres excuſérent tout ce qui s'étoit paſſé, le remettant tantôt ſur la néceſſité, accuſant quelquefois la malice des autres & tantôt la fureur du Peuple & ſa juſte colere, faiſant voir, que ceux-là ſont malheureux qui ſont obligés, ou de combattre, ou de mourir. Et parcequ'il n'y a rien qu'on ne doive ſouffrir pour éviter la mort, cela leur avoit fait ſupporter la guerre, l'excommunication, & les autres incommodités qu'ils s'étoient attirées par le Paſſé, afin que leur République ne tombât point dans l'eſclavage, qui eſt la mort des Etats libres. Que, cependant, quoiqu'ils ayent été forcés, s'ils avoient fait quelque faute, ils vouloient bien en faire ſatistisfaction, ſe confians dans la clémence de Sa Sainteté, qui, à l'exem-

l'exemple de nôtre ſouverain Rédempteur, voudroit bien les recevoir entre les bras de ſa miſéricorde.

LE Pape répondit à ces ſoûmiſſions par des paroles pleines d'orgueil & de colere, en reprochant aux *Florentins* tout ce qu'ils avoient fait dans les tems paſſés contre l'Egliſe: *que, cependant, afin d'obéir aux Commandemens de Dieu, il vouloit bien leur accorder le pardon qu'ils demandoient; mais, qu'il leur déclaroit qu'ils euſſent à demeurer dans les termes de la ſoûmiſſion, & que, s'il ſe rebelloient jamais, ils perdroient avec juſtice cette même liberté, dont il s'en étoit peu fallu qu'ils n'euſſent été dépoüillés à preſent; car, il n'y a que ceux-là ſeuls de libres, avec raiſon, qui éxercent les bonnes œuvres, en abhorrant les méchantes, la liberté dont on abuſe étant bien contraire à elle-même, & odieuſe aux autres: que de ne craindre, ni Dieu, ni l'Egliſe, n'eſt pas le devoir d'un homme libre, mais d'un ſcélérat, plus porté au mal qu'au bien; & que les Princes & tous les Chrétiens doivent châtier de telles gens: qu'ainſi les Florentins ne doivent ſe plaindre que d'eux-mêmes dans tout ce qui s'étoit paſſé, puiſque leurs méchancetez & leurs crimes leur avoient attiré*

tiré la guerre, qu'ils avoient entretenue par des crimes encore plus grands, & qu'elle avoit enfin été éteinte plus par la douceur & par la bonté d'autrui, que par leurs propres mérites. Après, on lut la formule de l'accord & de la bénédiction, &, contre l'uſage qu'on obſerve dans tout ce dont on eſt convenu & ce qui eſt arrêté, le Pape ajoûta, *que ſi les Florentins vouloient jouïr des fruits de ſa bénédiction, ils euſſent à entretenir quinze Galères à leurs dépens, tant que le Turc feroit la guerre au Royaume de Naples.* Les Ambaſſadeurs ſe plaignirent beaucoup de cette charge qu'on ajoûtoit à un accord arrêté; mais, ils ne pûrent jamais s'en faire décharger, ni par leurs plaintes, ni par faveur, ni par aucun autre moyen.

QUAND donc ils furent retournés à Florence, la *Seigneurie*, voulant affermir cette paix, envoya en ambaſſade au Pape *Gui Antoine Veſpucci*, qui étoit retourné depuis peu de France. Ce Miniſtre, par ſa prudence, mit toutes choſes dans un état ſupportable, & obtint beaucoup de graces du Pape; ce qui fut la meilleure marque d'une véritable réconciliation.

LES *Florentins* finirent donc toutes leurs

leurs affaires avec le Pape ; en même tems ils ſe virent délivrés de la crainte du Roi de Naples, auſſi-bien que la Ville de Sienne, libre par la retraite du Duc de Calabre : & comme la guerre continuoit toûjours avec les Turcs, la République preſſa fort le Roi pour la reſtitution de ſes Châteaux, que le *Duc de Calabre*, en partant, avoit laiſſé entre les mains des *Siennois*. Le Roi craignit que les *Florentins* ne ſe détachaſſent de lui dans une conjoncture où il avoit tant de beſoin d'eux, & que, s'ils faiſoient la guerre aux *Siennois*, ils n'empêchaſſent les ſecours qu'ils attendoient du Pape & des autres Etats d'Italie : deſorte qu'il conſentit qu'on leur rendit ces Places, & par ces nouvelles faveurs il s'attacha encore davantage la République. C'eſt ainſi que la force & la néceſſité, & non pas les Traitez & les Engagemens, rendent les Princes fidèles dans leurs promeſſes.

QUAND ces Châteaux furent reſtitués, & qu'on eut affermi cette Alliance, *Medicis* rentra dans la réputation & dans l'eſtime générale, que la guerre lui avoit fait perdre d'abord, & que la paix ne lui avoit point fait rega-

regagner dans la ſuite, parce qu'on ſoupçonnoit la bonne-foi du *Roi de Naples*; car, dans ces tems-là, il y avoit aſſez de gens qui le calomnioient publiquement, diſant, *que, pour ſe ſauver, il avoit vendu ſa Patrie; que dans la guerre on avoit perdu les Places, & que dans la paix on perdroit la liberté.* Mais, quand on eut retiré les Châteaux, qu'on eut fait un Traité honorable avec le Roi de Naples, & que la République eut regagné ſon ancienne réputation, alors l'on changea de langage à *Florence*, qui eſt une Ville où l'on ſe plait bien à raiſonner, & où l'on juge des affaires bien plûtôt par l'événement, que par la conduite. Ce fut alors qu'on éleva *Medicis* juſqu'au Ciel, diſant, *que ſa prudence lui avoit fait regagner dans la paix ce que ſa mauvaiſe fortune lui avoit fait perdre dans la guerre, & que ſes conſeils & ſa conduite avoient plus de force, que les armes & toute la puiſſance de ſes ennemis.*

L'ATTAQUE des Turcs avoit différé la guerre, qui devoit naître du chagrin que le Pape & les Vénitiens avoient pris de la concluſion de la paix des *Florentins* avec le Roi de Naples. Mais, comme le commencement de

cette attaque fut imprévû & cauſe d'un grand bien, la fin en fut de même contre l'apparence, & cauſe de beaucoup de maux; parceque *Mahomet, Empereur des Turcs*, mourut, lorſqu'on ne s'y attendoit pas, & ſes enfans étant en diſcorde entr'eux, les Turcs, qui étoient dans la *Pouille*, & qui ſe voyoient abandonnés de leur Souverain, rendirent *Otrante* par compoſition au Roi de Naples. Quand donc le Pape & les Vénitiens furent délivrés de cette appréhenſion, qui les tenoit en ſuſpens, l'on commença à craindre de nouveaux troubles. D'un côté, le Pape & les Vénitiens étoient ligués enſemble; & les Génois & les Siennois, avec quelques autres petits Princes, étoient entrés dans leur ligue. D'autre part, les *Florentins*, le Duc de Milan, & le Roi de Naples, avoient auſſi fait une ligue, à laquelle les Bolonois & d'autres s'étoient joints.

LES Vénitiens vouloient ſe rendre maitres de *Ferrare*, & il leur ſembloit d'en avoir une raiſon juſte & une eſpérance aſſeurée. L'occaſion de ceci étoit, que le Marquis ſoûtenoit qu'il n'étoit plus obligé de recevoir un *Vi-*

da-

dame, ni du ſel, de leur part, puiſqu'il y avoit un Traité entr'eux, portant, *qu'après ſoixante-&-dix ans il ſeroit délivré de l'une & de l'autre de ces charges.* Les Vénitiens répondoient à cela, *que, tant qu'il conſerveroit le* Poleſin, *il devoit recevoir d'eux, & le* Vidame, *& le ſel :* & le Marquis ne voulant pas y conſentir, les Vénitiens crûrent avoir une juſte raiſon de prendre les armes, & ſur-tout une belle occaſion de le faire dans un tems que le Pape étoit rempli d'animoſité contre le *Roi de Naples* & contre les *Florentins.* Et, afin de le mettre davantage dans leurs intérêts, ils firent mille honneurs au *Comte Jérôme*, qui étoit allé à Veniſe, & ils lui donnérent le droit de *Bourgeoiſie*, ou de *Nobleſſe*, qui eſt toûjours une très grande marque d'honneur à ceux à qui ils la donnent. Afin de pouvoir ſoûtenir cette guerre, ils avoient mis de nouveaux impôts, & fait Général de leurs Armées le *Seigneur de Saint Séverin*, qui, étant mal-content du *Seigneur Louïs Sforce*, Gouverneur de Milan, s'étoit retiré à *Tortone*; &, après avoir fait quelques mouvemens, il étoit allé à Gênes, d'où il

fut appellé par les Vénitiens, pour être fait Généraliſſime de leurs Armées.

LA ligue oppoſée, ayant connoiſſance de ces nouveaux préparatifs, ſe diſpoſoit auſſi de ſon côté à la guerre: & le Duc de Milan prit pour ſon Général *Frédéric*, *Seigneur d'Urbin*, & les *Florentins* prirent *Conſtance de Peſaro*. Le *Roi Ferrand* voulant ſonder l'eſprit du Pape, & pénétrer ſi c'étoit de ſon conſentement que les Vénitiens ſe mettoient en devoir de faire la guerre au *Marquis de Ferrare*, il envoya le *Duc de Calabre* ſon fils avec ſon Armée ſur la *Riviere de Tronto*, & il demanda paſſage au Pape pour aller en *Lombardie* au ſecours du Marquis: mais, Sa Sainteté le refuſa nettement; ce qui fit que le Roi de Naples & les Florentins, ne doutant plus des intentions du Saint Pere, réſolurent, à leur tour, de le ſerrer de ſi près avec leurs Armées, qu'il fût contraint d'être leur ami par force, ou, du moins, de lui donner tant d'affaires, qu'il ne pût pas envoyer du ſecours aux Vénitiens, car, ils étoient déjà en campagne; &, après avoir ravagé le Païs du *Marquis de*

de Ferrare, ils avoient assiégé *Figarolo*, qui est un Château de conséquence dans les Etats de ce Marquis.

LE Roi & les *Florentins* ayant résolu d'attaquer le Pape, *Alfonse*, *Duc de Calabre*, fit des incursions vers Rome, faisant un grand dégât dans le Païs, avec l'aide des *Colonnes*, qui s'étoient joints à lui, parceque les *Ursins* avoient pris le parti du Pape. D'autre côté, les Troupes *Florentines*, avec *Nicolas Vitelli*, attaquérent la Ville de *Castello*, & la prirent. Enfuite, ils en chassérent le *Seigneur Laurent*, qui la tenoit au nom du *Saint Pere*, & ils en firent comme Souverain *Nicolas Vitelli*. Le Pape se trouvoit alors dans une grande presse, parceque Rome étoit troublée au dedans par les factions, & au dehors le Païs étoit ravagé par les ennemis.

CEPENDANT, comme il étoit homme de courage, & qui vouloit terrasser ses ennemis, & non pas plier sous eux, il prit à sa solde, pour Général de ses Troupes, *Robert de Rimini*, & l'ayant fait venir à Rome, où il avoit fait assembler toutes ses Troupes, il lui marqua combien il remporteroit de gloire, s'il délivroit l'*Eglise* des oppres-

ſions d'un Roi; que non ſeulement lui, mais tous les autres Papes ſes ſucceſſeurs, lui en auroient de l'obligation, & qu'il en ſeroit récompenſé des Hommes & de Dieu même. *Robert de Rimini*, ayant d'abord conſidéré les Troupes de Sa Sainteté & tous ſes préparatifs, lui conſeilla de lever le plus d'Infanterie qu'il pourroit; ce que l'on éxécuta avec toute l'application & toute la promptitude poſſible.

LE *Duc de Calabre* étoit proche de Rome, deſorte que tous les jours il couroit & ravageoit juſques dans les portes de la Ville; ce qui mit tellement en colere tout le Peuple Romain, que pluſieurs s'offrirent volontairement au *Seigneur de Rimini* pour lui aider à délivrer leur Ville. Ce Général leur en marqua de l'obligation, & accepta leurs ſervices. Le Duc, s'appercevant de ces préparatifs, s'éloigna un peu de la Ville, ſe promettant que *Robert de Rimini*, le voyant éloigné, n'auroit pas la hardieſſe de l'aller trouvér. De plus, il attendoit le *Prince Frédéric* ſon frere, que le Roi lui envoyoit avec de nouvelles Troupes. Le *Seigneur de Rimini*, ſe voyant preſque égal au *Duc de*

Ca-

Calabre en Cavalerie, & plus fort en Infanterie, ſortit de Rome en ordre de bataille, & alla camper à deux Milles de l'ennemi. Le Duc, ſe voyant, contre ſon attente, l'épée dans les reins, jugea qu'il étoit obligé de combattre, ou de ſe retirer comme en déroute: ainſi, pour ne pas faire une choſe indigne d'un fils de Roi, il réſolut par force de livrer bataille. Tournant donc viſage à ſon ennemi, chacun des Généraux rangea ſes Troupes dans l'ordonnance qui ſe pratiquoit alors, & ils en vinrent aux mains; ce qui dura juſqu'à midi. L'on combattit ce jour-là avec plus de bravoure, qu'on n'avoit fait en Italie depuis plus de cinquante ans; car, de part & d'autre, il y eut plus de mille hommes tués. Le ſuccès de la bataille fut glorieux pour l'*Egliſe*; car, la quantité de l'Infanterie du *Seigneur de Rimini* incommoda ſi fort la Cavalerie du Duc, qu'il fut contraint de prendre la fuite; il eût même été pris priſonnier, s'il n'eût été délivré par une grande quantité de Turcs, qui avoient été à *Otrante*, & qui alors combattoient ſous ſes Enſeignes.

LE *Seigneur de Rimini*, après cette

victoire, rentra dans Rome comme triomphant; mais, il n'en goûta pas longtems le plaisir; car, la fatigue de cette journée lui ayant fait boire beaucoup d'eau, il lui survint un relâchement d'estomac, qui l'emporta en peu de tems. Le Pape fut rendre au corps du défunt tous les honneurs possibles. Après cet avantage, *Sa Sainteté* envoya aussi-tôt le *Comte Jérôme* vers la Ville de *Castelle*, pour tâcher de rétablir le *Seigneur Laurent* dans la possession de cette Place, & en même tems pour faire quelques tentatives sur la Ville de *Rimini*, parcequ'après la mort de *Robert*, Seigneur du Lieu, il ne restoit plus qu'un Pupile, qui étoit sous la tutelle de la Veuve du défunt; de sorte que le Pape jugeoit cette conquête facile: ce qui seroit effectivement arrivé, si cette Veuve n'eût pas été secourue par les *Florentins*, qui s'opposérent aux desseins du Pape; ensorte qu'il ne put réüssir, ni à l'égard de la Ville de *Castello*, ni à l'égard de celle de *Rimini*.

LES choses allant ainsi dans la *Romagne* & à Rome, les Vénitiens s'étoient rendus maitres de *Figarole*, & avoient passé le *Pô* avec leur Armée, pen-

pendant que celle du *Duc de Milan* & du *Marquis de Ferrare* étoit en mauvais ordre, à cauſe que *Frédéric, Comte d'Urbin*, étant devenu malade, ſe fit porter à *Boulogne*, où il mourut. Ainſi, les affaires du *Marquis de Ferrare* alloient mal, & les Vénitiens eſpéroient tous les jours de plus en plus de le dépouiller de ſes Etats.

D'AUTRE CÔTÉ, le *Roi de Naples* & les *Florentins* faiſoient leur poſſible pour reduire le Pape, & n'ayant pû le faire par la force des armes, ils tâchérent d'en venir à bout par la menace d'un *Concile*, dont l'Empereur avoit déjà prononcé la convocation à *Bâle*. Ainſi, le Pape fut perſuadé, & même contraint, par les Ambaſſadeurs de Sa Majeſté Impériale, qui ſe trouvoient à Rome, auſſi-bien que par les Prémiers Cardinaux, amateurs de la paix, de penſer à réünir toute l'Italie dans une bonne intelligence. Le Pape, pouſſé par la crainte & par la connoiſſance qu'il avoit, que la grandeur des Vénitiens étoit la ruine de l'*Egliſe* & de l'Italie, voulut bien entendre à faire la paix avec la ligue. Là-deſſus, il envoya ſes Nonces à Naples, où le *Roi de Naples*, le *Duc de*

Milan, & les *Florentins*, firent une ligue pour cinq ans, laiſſant lieu aux Vénitiens pour l'accepter.

QUAND ce Traité fut conclu, le Pape déclara aux Vénitiens, qu'ils euſſent à ceſſer de faire la guerre au *Marquis de Ferrare*; mais, ils n'y voulurent point entendre: au contraire, ils firent encore de plus grands préparatifs pour continuer cette guerre; &, après avoir défait l'Armée du Duc & du Marquis auprès d'*Argenta*, ils s'étoient approchés ſi près de Ferrare, qu'ils campoient même dans le parc du Marquis. Ceci fit réſoudre la ligue de ne différer pas plus longtems à donner un fort ſecours à ce Prince; ainſi, ils firent paſſer à Ferrare le *Duc de Calabre*, avec les Troupes du Pape & les Siennes. Les Florentins y envoyérent auſſi toutes leurs Troupes; &, afin de mieux régler toute la conduite de cette guerre, les Alliez tinrent une Diéte à *Crémone*, où ſe trouvérent le *Légat du Pape*, le *Comte Jérôme*, le *Duc de Calabre*, le *Seigneur Louïs Sforce*, & *Laurent de Medicis*, avec pluſieurs autres Princes d'Italie, qui tous enſemble raiſonnérent ſur les moyens de la guerre qu'on alloit faire.

Or,

Or, parcequ'ils jugeoient qu'on ne pouvoit mieux ſecourir Ferrare, qu'en faiſant une forte diverſion, ils vouloient que le *Seigneur Sforce* conſentit à déclarer la guerre aux Vénitiens de la part de l'Etat de Milan : mais, il n'en voulut rien faire, craignant de s'attirer une guerre, qu'il n'éteindroit pas quand il voudroit.

Il fut donc conclu, qu'on feroit halte près de *Ferrare* avec toutes les Troupes; &, après avoir fait une Armée de quatre-mille Gerdarmes, & de huit-mille Fantaſſins, on alla trouver les Vénitiens, qui avoient deux-mille deux-cens hommes d'armes, & ſix-mille Fantaſſins. Les Alliez trouvérent à propos d'attaquer d'abord la Flotte que les Vénitiens avoient ſur le *Pô*; ce qu'ils firent auprès de *Bondino*, où ils la défirent avec perte de plus de deux-cens Bâtimens, ayant fait priſonnier *Antoine Juſtiniani*, *Provéditeur* de cette Flotte.

Les Vénitiens, voyant que toute l'Italie étoit liguée contre eux, afin de donner plus de réputation à leurs affaires, ils prirent à leurs gages le *Duc de Lorraine* avec deux-cens hommes d'armes; &, après avoir reçû

cet échec sur le *Pô*, ils envoyérent ce Duc, avec une partie de l'Armée, pour amuser l'ennemi, & ils firent passer l'*Adda* au *Seigneur de Saint Sévérin*, avec le reste de leurs Troupes, le faisant approcher de Milan, en criant le nom du *Duc* & de *Madame Bonne* sa mere, parceque'ils espéroient par-là exciter quelque tumulte dans la Ville, où ils croyoient que le *Seigneur Louis Sforce* & son gouvernement étoient odieux. Cette tentative donna d'abord assez d'épouvante, & mit l'allarme dans la Ville. Cependant, elle produisit enfin un effet contraire au dessein des Vénitiens; car, le *Seigneur Sforce* fut porté par cette insulte à consentir à la déclaration de guerre, qu'il avoit refusée d'abord.

AINSI, après avoir laissé au *Marquis de Ferrare*, quatre-mille Chevaux & deux-mille Fantassins pour se défendre, le *Duc de Calabre* entra dans le *Bergamasc* avec douze-mille Chevaux & cinq-mille Fantassins; ensuite, il passa dans le *Brescian*, & de-là dans le *Véronois*, & s'empara de tout le Territoire de ces trois Villes, sans que les Vénitiens y pûssent apporter aucun remede, parceque le *Seigneur de Saint Sé-*

Séverin avoit peine à garantir les trois Villes mêmes avec tout ce qu'il avoit de Gens.

D'AUTRE CÔTÉ, le *Marquis de Ferrare* avoit regagné preſque tout ce qu'il avoit perdu, parceque le *Duc de Lorraine*, qu'on lui avoit mis en tête, ne pouvoit pas l'en empêcher, n'ayant pas plus de deux-mille Chevaux & mille Fantaſſins: deſorte que tout l'Eté de l'année mille quatre-cens quatre-vingt-trois la guerre fut aiſée pour la ligue. Enſuite, l'Hiver ſe paſſa tranquilement; mais, le Printems de l'année ſuivante étant venu, les Armées ſe mirent en campagne: & les Alliez voulant accabler les Vénitiens tout d'un coup, ils mirent toutes leurs Troupes en un ſeul Corps d'Armée; &, ſi l'on eût fait la guerre comme la campagne précédente, il eût été aiſé de dépouiller les Vénitiens de tout ce qu'ils poſſédoient en *Lombardie*, parcequ'ils étoient reduits à n'avoir que ſix-mille Chevaux & cinq-mille Fantaſſins; car, le *Duc de Lorraine*, ayant fini l'année de ſon engagement, étoit retourné chez lui, & ils avoient en tête treize-mille Chevaux & ſix-mille Fantaſſins.

MAIS, comme il arrive ſouvent entre gens d'un pouvoir égal, que leur deſunion donne la victoire à l'ennemi; *Frédéric Gonzague*, *Marquis de Mantouë*, étant mort, il ſurvint des diférens entre le *Duc de Calabre* & *Louïs Sforce*, parcequ'ils n'étoient plus retenus par l'autorité du défunt, qui les entretenoit en bonne intelligence par ſon crédit. Ils en vinrent donc enſuite de la meſintelligence à la jalouſie, parceque *Jean Galeas*, *Duc de Milan*, étoit en âge de gouverner ſes Etats; & comme il avoit épouſé la fille du Duc de Calabre, ce beau-pere ſouhaittoit que ce fût ſon gendre, & non pas *Louïs Sforce*, qui fût Maitre des affaires. *Sforce*, voyant que c'étoit-là la penſée du Duc de Calabre, réſolut de lui ôter les moyens de la mettre en effet. Les Vénitiens connoiſſant cette diſpoſition de *Louïs Sforce*, ils la regardérent comme une bonne occaſion, & ils crûrent que, ſelon leur coûtume, ils regagneroient par la paix ce qu'ils avoient perdu par la guerre. Ayant donc traité en ſecret avec ledit *Sforce*, ils conclurent au mois d'Août de l'an mille quatre-cens quatre-vingt-quatre, un accord, qui étant venu à la connoiſ-

noiſſance des Confédérez, ils en conçûrent un grand chagrin, ſur-tout voyant qu'il faloit rendre aux Vénitiens tout ce qu'on leur avoit pris, en leur laiſſant la poſſeſſion de *Ruvigo* & de *Poleſin*, qu'ils avoient conquis ſur le *Marquis de Ferrare*; & qu'enfin ils devoient avoir ſur cette Ville-là tous les avantages dont ils avoient joui par le Paſſé: deſorte qu'ils jugeoient tous, qu'ils avoient fait une guerre où l'on avoit fait de grandes dépenſes, qu'on avoit conduite avec gloire & terminée avec honte, puiſqu'on rendoit tout ce qu'on avoit conquis, & qu'on ne rentroit pas dans ce qu'on avoit perdu. Cependant, les Alliez furent contraints de ſe contenter d'une telle paix, parcequ'ils étoient épuiſés de finances, & qu'ils ne vouloient plus expoſer leur bonheur & leur deſtinée aux défauts & à l'ambition des autres.

PENDANT que les choſes étoient ſur ce pied en *Lombardie*, le Pape ſerroit la Ville de *Caſtello*, pour en chaſſer *Nicolas Vitelli*, que la ligue avoit abandonné au Saint Pere, qui ne voulut point rentrer dans ſes intérêts ſans cet abandon; &, pendant qu'on preſſoit la Ville, ceux du parti de

de *Vitelli*, qui étoient dedans, firent une fortie, dans laquelle ils combattirent les ennemis, & les défirent. Là-deſſus, le Pape rappelle le *Comte Jérôme* de *Lombardie*, & le fait venir à Rome, pour rétablir ſes forces, & recommencer ce ſiege. Mais, jugeant enſuite qu'il valoit mieux gagner *Vitelli* par un bon accord, que de lui faire une nouvelle guerre, Sa Sainteté traita avec lui, & le remit bien, autant qu'il étoit poſſible, avec le *Seigneur Laurent* ſon ennemi. Le Saint Pere fut plus porté à cet accord par la crainte de nouveaux troubles, que par l'amour de la paix; car, il avoit apperçû qu'il ſe réveilloit des humeurs malignes entre les *Colonnes* & les *Urſins*.

DANS la guerre entre le Pape & le *Roi de Naples*, ce Roi avoit ôté aux *Urſins* la *Comté de Tagliacozzo*, & l'avoit donnée aux *Colonnes*, qui ſuivoient ſon parti. Quand la paix fut enſuite conclue entre ces deux Puiſſances, les *Urſins* redemandoient cette Comté en vertu du Traité. Le Pape ordonna pluſieurs fois aux *Colonnes* de ſatisfaire les *Urſins*; mais, ni leurs prieres, ni les menaces du Pape, ne pû-

pûrent jamais les y faire acquieſcer; au contraire, ils firent de nouvelles inſultes aux *Urſins* par des incurſions & par des pillages: ce que le Pape ne pouvant ſouffrir, il joignit toutes ſes forces avec celles des *Urſins* contre les *Colonnes*, pillant les maiſons qu'ils avoient dans Rome, tuant & prenant tous ceux qui les défendoient, & leur ôtant la plus grande partie de leurs Châteaux. Ainſi, ces tumultes ſe terminérent, non par la paix, mais par la deſolation d'un des partis.

L'ON n'étoit pas encore en paix, ni à *Gênes*, ni dans la *Toſcane*, parceque les *Florentins* entretenoient le *Comte Antoine de Marciano* avec des Troupes ſur les frontieres de *Serezane*; &, pendant que la guerre ſe faiſoit en *Lombardie*, ces Troupes incommodoient les habitans de cette Place par des incurſions & des eſcarmouches. D'autre côté, à Génes, *Battiſtin Frégoſe*, qui en étoit Doge, ſe fiant à *Paolo Frégoſe*, Archevêque de la Ville, fut enlevé par lui, une nuit, avec ſa femme & ſes enfans; enſuite de quoi ce bon Prélat ſe fit Prince de la République.

LA Flotte des Vénitiens avoit auſſi atta-

attaqué le Royaume de Naples & pris *Gallipoli*, d'où leurs Troupes ravageoient les Lieux d'alentour. Mais, la paix de *Lombardie* étant conclue, tous les troubles ceſſérent, excepté en *Toſcane* & à Rome, pour la raiſon que le Pape mourut cinq jours après avoir conclu la paix. Ce Pontife mourut, peut-être parceque ſon terme étoit venu, ou peut-être auſſi que la paix, dont il avoit tant d'horreur, avoit un peu hâté ce terme. Ainſi, Sa Sainteté laiſſa en repos l'Italie, qu'elle avoit toûjours tenue en troubles. Si-tôt que cette nouvelle fut ſçûë, Rome fut toute en armes. Le *Comte Jérôme* ſe retira avec ſes Troupes du côté du *Château Saint Ange*, & les *Urſins* craignoient que les *Colonnes* ne vouluſſent ſe venger des dernieres inſultes qu'ils avoient reçues. Les *Colonnes*, de leur côté, redemandoient leurs maiſons & leurs Châteaux. Tout cela produiſit en peu de jours des meurtres, des pillages, & des incendies, en pluſieurs Quartiers de la Ville.

MAIS, les Cardinaux ayant perſuadé au *Comte Jérôme* de remettre le *Château St. Ange* entre les mains du *Sacré College*, & de s'en retourner dans ſes

ſes Etats, il l'éxécuta, & ſe retira à *Imole*, voulant par-là ſe rendre favorable le Pape qui devoit ſuccéder au défunt. Les Cardinaux étant délivrés de de cette crainte, & les Barons n'ayant plus lieu d'eſpérer de ſecours du Comte dans leurs diférens, l'on en vint à la création d'un nouveau Pontife; &, après quelques conteſtes, l'on élut *Jean-Baptiſte Cibo*, Génois, qui prit le nom d'*Innocent VIII*: & comme il étoit d'un tempérament doux & pacifique, il fit mettre bas les armes, & mit pour-lors la paix dans Rome.

Les *Florentins*, après la paix de *Lombardie*, ne pouvoient pas demeurer en repos, parcequ'ils trouvoient que c'étoit une choſe indigne & honteuſe pour eux, qu'un ſimple Gentilhomme leur eût pris le *Château de Serezane*: & parceque, dans les articles de la paix, il étoit dit, *qu'on pût, non ſeulement redemander ce qu'on auroit perdu, mais qu'on ſeroit en droit de faire la guerre à quiconque s'y oppoſeroit*, ils ſe préparérent auſſi à cette expédition, amaſſant de l'argent & des Troupes pour cela. Mais, *Auguſtin Frégoſe*, qui avoit pris *Serezane*, ne jugeant pas d'être en état de pouvoir ſoûtenir une telle

telle guerre lui ſeul, il fit une préſent de la Place à *Saint George*.

OR, puiſque nous aurons ſujet de parler ſouvent de *Saint George* & de *Gênes*, il me ſemble qu'il ne ſera pas hors de propos de faire voir comment cette Ville ſe gouverne; car, c'eſt une des principales d'Italie. Après que les Génois eurent fait la paix avec les Vénitiens en ſuite d'une très grande guerre, qui avoit duré pluſieurs années entre eux, Gênes ne ſe trouva pas en état de pouvoir ſatisfaire les Citoyens qui lui avoient prêté une fort groſſe ſomme d'argent: c'eſt pourquoi elle leur donna en payement l'entrée de la *Douäne*, & elle ordonna que chacun jouît de ce revenu à proportion de ſa créance, en défalquant ſur le Principal, juſqu'à ce qu'on fût entièrement ſatisfait du Public là-deſſus; &, afin que ces Citoyens pûſſent s'aſſembler, l'Etat leur donna le Palais qui eſt ſur la *Douäne*. Ces créanciers donc firent une eſpece de gouvernement, faiſant un *Conſeil de cent d'entr'eux*, pour délibérer ſur les affaires publiques; & ils firent un *Magiſtrat* de *huit Citoyens*, qui devoit faire éxécuter les réſolutions priſes dans le Grand *Conſeil*. Ce *Magiſtrat*

giſtrat des Huit étoit le Chef de tous les Citoyens *créanciers de l'Etat.* Enſuite, ils firent diverſes parts de leurs créances, & ils donnérent le nom de *Lieux* à ces parts, appellant leur Corps du nom de *Saint George.*

Ce gouvernement étant ainſi établi, la Ville eut encore de nouveaux beſoins; ce qui lui fit avoir recours à *Saint George*, qui fut en état d'y ſubvenir, parcequ'il étoit riche & bien gouverné. Le Public, au contraire, qui lui avoit déjà cédé la *Douäne*, commença à lui céder de ſes Places pour gages de l'argent prêté. Enfin, la choſe eſt allée ſi loin par les fréquentes néceſſitez du Public, & par les ſervices de *Saint George*, que le prémier a ſoûmis au pouvoir de celui-ci la plus grande partie des Places & des Villes qui dépendoient de la Domination de la République; & *Saint George* les gouverne & les défend, y envoyant tous les ans des Gouverneurs créés à la pluralité des voix, ſans que le Public s'en mêle en aucune maniere. Il eſt venu de-là, que ces *Citoyens créanciers* ont fait perdre l'amour qu'on avoit pour le Public, parcequ'on le regarde comme un gouver-

vernement tyrannique, & l'ont attirée à Saint George, comme à un gouvernement adminiſtré par la juſtice & par la prudence. C'eſt ce qui produit dans cette République de ſi fréquens & de ſi faciles changemens de gouvernement, & qui fait qu'elle ſe ſoûmet, tantôt à un de ſes Citoyens, tantôt à un étranger; car, ce n'eſt que le Public, & non pas Saint George, qui change de gouvernement. Ainſi, quand il y a eu tant de combats entre les *Adornes* & les *Frégoſes* pour la Principauté, comme il ne s'agit que du Public, la plûpart des Citoyens demeurent neutres, & le laiſſent en proie au vainqueur; & tout ce que fait Saint George, c'eſt de faire jurer au vainqueur l'obſervation de ſes loix: & ces loix n'ont point été altérées juſqu'ici, parceque, comme ce Saint ſe trouve muni de Troupes, d'argent, & d'un gouvernement réglée, il eſt impoſſible d'y apporter du changement, ſans s'expoſer à une rebellion dangereuſe & certaine.

C'EST-LA', en vérité, un éxemple rare, & à quoi les Philoſophes n'ont jamais penſé dans toutes leurs belles Républiques imaginaires; car ici, dans une même

même enceinte de murailles, & parmi les mêmes Citoyens, l'on voit regner la liberté & la tyrannie; la vie réglée & la vie corrompue; la juſtice & le libertinage: le tout, parcequ'il n'y a que ce gouvernement de Saint George qui entretienne dans cette Ville l'ordre & la conduite de la vénérable Antiquité. Et s'il arrivoit jamais, comme cela ne peut manquer, que Saint George devint Maitre de tout l'Etat, il deviendroit une République bien plus fameuſe, que celle de Veniſe.

Ce fut donc à ce Saint George qu'*Auguſtin Frégoſe* fit préſent de *Serezane*; & il l'accepta volontiers, & en prit la défence, mettant d'abord une Flotte en Mer, & envoyant du Monde à *Pietra Santa* pour empécher les gens d'aller au camp des *Florentins*, qui étoient déjà proches de *Serezane*. D'autre côté, les *Florentins* vouloient s'emparer de *Pietra Santa*, parceque, tant qu'ils n'en ſeroient pas Maitres, la conquête de *Serezane* en étoit moins conſidérable, cette prémiere Place étant ſituée entre *Piſe* & l'autre; mais, ils n'avoient aucun ſujet légitime de l'aſſiéger, ſi ce n'eſt que les habitans, ou d'autres, qui ſeroient dedans, ne vinſ-

vinſſent s'oppoſer à leurs deſſeins ſur *Serezane*: &, afin que cela arrivât, les *Florentins* envoyérent de *Piſe* dans leur camp une grande quantité de munitions & de vivres foiblement eſcortés, afin que ceux qui étoient dans *Pietra Santa* fuſſent excités par la foibleſſe de l'eſcorte, & par la bonté du convoi, à ſe jetter deſſus.

LA choſe arriva comme on l'avoit projettée; car, cette Garniſon, voyant un ſi gros butin, ne manqua pas de s'en ſaiſir, ce qui donna lieu aux *Florentins* d'éxécuter leur deſſein. Ayant donc quitté *Serezane*, ils vinrent mettre le ſiege devant *Pietra Santa*, qui, étant remplie d'une bonne Garniſon, ſe défendit vigoureuſement. Les Florentins, ayant poſté leur artillerie dans la Plaine, firent, outre cela, un *Boulevart* ſur la Montagne, afin de mieux ſerrer la Place de ce côté-là. *Jaques Guichardin* étoit *Commiſſaire* de l'Armée; &, pendant qu'on ſe battoit à *Pietra Santa*, la Flotte de Gênes prit & brula le *Château de Vada*; & ſes Troupes ayant fait deſcente à terre, elles couroient & ravageoient tout le Païs d'alentour. L'on envoya contr'elles *Bongianni Gianfigliazzi*, avec de la Cava-

Cavalerie & de l'Infanterie, qui les reſſerra un peu, enſorte qu'elles ne couroient plus ſi fort à leur diſcrétion. Mais, cette Flotte continuant à fatiguer les *Florentins*, elle alla à *Livorne*, & avec des Pontons & d'autres machines les Génois s'approchérent de la *Tour Neuve*, qu'ils battirent pluſieurs jours avec leur artillerie: mais, voyant qu'ils n'avançoient pas beaucoup, ils ſe retirérent honteuſement.

PENDANT cela, l'on ſe battoit aſſez mollement à *Pietra Santa*; ce qui faiſant prendre courage aux ennemis, ils attaquérent le Boulevart, & le prirent; ce qui leur acquit de la gloire, & donna tant d'épouvante aux Florentins, qu'ils furent ſur le point d'aller d'eux-mêmes en déroute; mais, ils ſe contentérent de s'éloigner de la Place environ quatre Milles. Les Chefs; après cela, jugérent que le mois d'Octobre étant déjà commencé, il étoit à propos de ſe retirer dans les Quartiers d'Hiver, & de remettre au Printems la priſe de la Place.

QUAND cette nouvelle vint à Florence, elle outra de colere ceux qui gouvernoient; & auſſi-tôt, voulant réparer les forces de leur Armée, ils élûrent pour nouveaux *Commiſſaires Antoine*

toine Pucci & *Bernard Nero*, qui allérent à l'Armée avec une groſſe Somme d'argent, & marquérent aux Chefs la colere où ſeroit toute la *Seigneurie*, l'Etat, & toute la Ville, ſi l'on ne remenoit pas l'Armée à ce ſiege; & ils leur reprochérent l'infamie où ils s'expoſeroient, ſi de ſi Grands Capitaines, avec une ſi belle Armée, qui n'avoit en tête qu'une petite Garniſon, ne pouvoient venir à bout d'emporter une ſi foible & ſi miſérable bicoque. Ils leur repréſentérent l'utilité préſente, & ce qu'ils pouvoient eſpérer à l'avenir, s'ils faiſoient cette conquête. Ainſi, le courage étant revenu à toute cette Armée, l'on conclut, qu'il faloit retourner à ce ſiege, & que la prémiere choſe, qu'il faloit faire, étoit d'emporter le Boulevart. Ce fut en cette rencontre qu'on vit combien la douceur, l'honnêteté, le bon accueil, & les paroles obligeantes, ont de force ſur l'eſprit des ſoldats; car, *Antoine Pucci* encourageant l'un, faiſant des promeſſes à l'autre, donnant la main à celui-ci, embraſſant celui-là, il fit tant, qu'ils montérent à l'aſſaut avec tant de vigueur, qu'ils emportérent ce Boulevart en un moment. Cependant il coûta cher; car, le *Comte Antoine de Marcian*

cian y fut tué d'un coup de Canon.

CE ſuccès épouvanta tellement ceux qui défendoient la Place, qu'ils commencérent à parler de ſe rendre. Ainſi, afin de terminer l'affaire avec plus de réputation, *Medicis* trouva à propos de venir au camp; &, après ſon arrivée, le Château tarda peu à ſe rendre. Comme l'Hiver étoit déjà venu, les Commandans ne jugérent pas qu'il falût continuer plus longtems à ſe tenir en campagne, mais d'attendre le Printems, ſur-tout l'air corrompu de cette Automne-là ayant rendu malade beaucoup de ſoldats. Il y eut même des Chefs qui le furent dangereuſement; ſur-tout *Antoine Pucci* & *Gianfigliazzi* le furent à tel point, qu'ils en moururent, au grand regret de tout le monde, tant *Pucci* avoit acquis d'amitié & de conſidération dans ce qu'il fit à *Pietra Santa.*

APRÈS que les *Florentins* eurent conquis cette Place, les *Luquois* envoyérent des Ambaſſadeurs la leur demander, diſant, *qu'elle avoit été autrefois annexée à leur République*; & ils alléguoient, *que les articles de la paix portoient, que tous les Lieux qu'on prendroit ſeroient reſtitués à leurs prémiers Seigneurs.* Les Florentins convinrent des articles

de la paix; mais, ils répondirent, *qu'ils ne savoient pas, si, dans le Traité qu'ils pourroient faire avec les* Génois, *ils ne seroient point obligés de leur rendre* Pietra Santa; *qu'ainsi ils ne pouvoient pas résoudre cette affaire, que dans ce tems-là: que, quand même ils ne seroient pas obligés de la restituer aux* Génois, *la République de* Luques *devoit penser à rembourser à celle de* Florence *les frais de la guerre, & à la dédommager de la perte de tant de leurs braves Citoyens qui y étoient morts: que, moyennant cela,* Luques *pouvoit s'assurer qu'elle rentreroit aisément dans la possession de cette Place.*

TOUT l'Hiver se passa à négocier la paix entre les Génois & les Florentins; & c'étoit par la médiation du Pape qu'on traitoit l'affaire à Rome. Mais, comme elle ne se conclut pas, les Florentins seroient allez assiégér *Serezane* au Printems, sans la maladie qui survint à *Medicis* en ce tems-là, & sans la guerre qui s'alluma entre le Pape & le Roi de Naples. *Medicis*, outre les goutes qu'il avoit héritées de son pere, étoit encore tourmenté de grands maux d'estomac, qui l'obligérent d'aller aux *Bains* pour s'en guérir. Mais, la plus forte raison qui empécha ce siege, ce fut la guerre du Pape & du Roi

Roi, dont voici l'origine. La Ville d'*Aquila* dépendoit du Royaume de Naples d'une telle maniere, qu'elle étoit comme libre. Le *Comte de Montorio* avoit aſſez de crédit dans la Ville, & le *Duc de Calabre* ſe trouvoit près de la *Riviere de Tronte*, ſous prétexte de vouloir appaiſer certaines émûtes ſurvenues entre les Païſans de ces Quartiers-là; mais, en effet, ayant la penſée de reduire entiérement la Ville d'*Aquila* ſous l'obéïſſance du Roi, il envoya quérir le *Comte de Montorio*, comme pour l'employer dans ce qu'il diſoit vouloir faire-là. Le Comte vint ſans aucun ſoupçon, & étant arrivé auprès du Duc, il le fit arrêter & envoyer à Naples. Si-tôt que la nouvelle en fut venue dans *Aquila*, elle mit toute la Ville en émotion, & les habitans prenant tumultuairement les armes, ils tuérent *Antoine Concinello*, *Commiſſaire du Roi*, & y joignirent encore quelques Citoyens qu'ils ſavoient être partiſans de Sa Majeſté. Or, les habitans voulant ſe mettre ſous la protection de quelqu'un qui pût les défendre, ils arborérent l'*Etendard de l'Egliſe*, & envoyérent des Ambaſſadeurs à Rome, pour ſe donner au Pape avec leur Ville, *le*

ſuppliant de les ſecourir contre la tyrannie du Roi, puiſqu'ils vouloient être déſormais les Sujets de Sa Sainteté.

LE Pape embraſſa avec chaleur la défenſe de ces gens-là, parcequ'il haïſſoit le Roi pour des raiſons ſecrettes & publiques; & le *Seigneur de Saint Séverin* ſe trouvant brouillé avec l'Etat de Milan, & ſans emploi alors, le *Saint Pere* le prit pour commander ſes Troupes, & le fit venir avec une extrême diligence à Rome. Avec cela, il preſſa tous les parens & tous les amis du *Comte de Montorio* de ſe ſoûlever contre le Roi: deſorte que les *Princes d'Altemura*, de *Salerne*, & de *Biſignano*, prirent les armes contre Sa Majeſté, qui, ſe voyant une ſi prompte & ſi groſſe guerre ſur les bras, eut recours aux Florentins & au Duc de Milan pour en être ſecouru. Les Florentins furent indéterminés ſur ce qu'ils avoient à faire, parcequ'ils trouvoient que ce n'étoit pas une choſe aiſée, que de laiſſer ſes propres affaires pour faire celles d'autrui; & ils trouvoient qu'il étoit dangereux de reprendre les armes contre l'*Egliſe*. Cependant, étant Alliez du Roi, ils préférérent la fidélité de leurs promeſſes & le riſque de la guerre à leurs propres intérêts, & ils pri-

prirent à leurs gages les *Urſins*. Avec cela, ils envoyérent le *Comte de Pitigliane*, avec toutes leurs Troupes, au ſecours du Roi vers Rome. Ce Prince fit donc deux Armées, l'une ſous le *Duc de Calabre* du côté de Rome, afin de s'oppoſer à l'Armée du Pape avec les Troupes Florentines; &, avec ſon autre Armée, il devoit s'oppoſer en perſonne aux *Grands du Royaume*, qui s'étoient ſoûlevés. Cette guerre eut différens ſuccès dans ces différens Endroits.

ENFIN, le *Roi de Naples* ayant remporté l'avantage de tous côtez, la paix fut conclue au mois d'Août mille quatre-cens quatre-vingt-ſix, par l'entremiſe des Ambaſſadeurs du *Roi d'Eſpagne*; & le Pape y donna les mains, n'ayant pas été heureux, & ne voulant plus ſe ſoûmettre aux caprices de la fortune. Tous les Potentats d'Italie entrérent dans cette paix; mais, on n'y voulut point comprendre les *Génois*, comme rebelles au *Duc de Milan*, & uſurpateurs des Places des *Florentins*.

LE *Seigneur de Saint Séverin*, après la paix faite, ayant été peu fidèle ami du Pape dans la guerre, & peu redoutable ennemi des autres, il ſe retira de Rome à peu près comme s'il en eût été chaſſé; & étant pourſuivi

par les gens du Duc de Milan & par ceux de la République de Florence, il prit la fuite lorſqu'il eut paſſé *Céſene*, parcequ'il voyoit qu'on l'approchoit de près, & il ſe ſauva à *Ravenne* avec moins de cent Chevaux. Pour le reſte de ſes Troupes, une partie prit parti dans le ſervice du Duc de Milan, & l'autre fut défaite par les Païſans.

LE Roi de Naples ayant fait la paix, & s'étant accommodé avec les Grands du Royaume, il fit mourir *Jean Coppola*, & *Antoinet d'Anvers*, avec leurs enfans, parceque, pendant la guerre, ils avoient découvert ſes deſſeins au Pape.

LE *Saint Pere* ayant vû, par cette guerre, avec quelle promptitude & avec quelle affection les *Florentins* entretiennent leurs Alliez, il vint à les aimer, & à bien traiter leurs Ambaſſadeurs, autant qu'il les avoit haïs auparavant en faveur des Génois, & à cauſe du ſecours qu'ils avoient donné au Roi de Naples. *Medicis* s'étant apperçû de cet heureux changement, il l'entretint & le fomenta de tout ſon pouvoir, parcequ'il croyoit, que, s'il pouvoit joindre à l'amitié, que le Roi de Naples avoit déjà pour lui, celle du *Saint Pere*, il augmenteroit par-là conſidérablement ſon crédit & ſa réputation.

tion. Le Pape avoit un fils, appellé *François*, & comme il ſouhaittoit de l'élever par quelque Souveraineté & de l'appuyer par des amis qui le ſoûtinſſent après ſa mort, il ne connoiſſoit perſonne en Italie avec qui il pût mieux l'allier, qu'avec *Medicis*. Ainſi, le *Saint Pere* obtint de lui une de ſes filles pour ce *François* ſon fils. Après cette Alliance, le Pape ſouhaittoit que les Génois cédaſſent *Serezane* aux Florentins, leur faiſant voir, *qu'ils ne pouvoient pas retenir ce qu'Auguſtin Frégoſe leur avoit vendu, & que lui-même n'étoit pas en droit de vendre ce qui n'étoit pas à lui.* Cependant, le Pape ne pût jamais rien gagner ſur eux; au contraire, pendant qu'on négocioit cette affaire à Rome, les Génois armérent pluſieurs Batimens, & ils débarquérent trois-mille hommes devant qu'on ſçut leur deſſein à Florence. Avec ces trois-mille hommes ils attaquérent le *Château de Serezanelle*, qui eſt ſitué au-deſſus de *Serezane*, & qui eſt poſſédé par les Florentins; & ils pillérent & brulérent le Bourg qui eſt à côté de ce Château: puis, pointant le Canon contre la Place même, ils la battoient avec toute l'ardeur poſſible.

Ce coup fut une ſurpriſe pour les *Florentins*, à laquelle ils n'avoient garde

de s'attendre; deſorte qu'ils aſſemblérent promptement leurs Gens à *Piſe*, ſous la conduite de *Virginio des Urſins*, & ils ſe plaignirent au Pape, que les Génois leur euſſent fait de telles hoſtilitez pendant que *Sa Sainteté* négocioit la paix. Ils envoyérent enſuite *Pierre Cortini* à *Luques*, afin d'empécher que cette République ne vint à rompre les Traitez. Ils envoyérent auſſi *Pagolantoine Soderini* à Veniſe pour ſonder les intentions du Sénat. Ils demandérent du ſecours au *Roi de Naples* & au *Seigneur Louïs Sforce*; mais, ils n'en reçûrent de perſonne: car, le *Roi de Naples* répondit, *qu'il avoit peur de la Flotte des Turcs*, & *Louïs Sforce*, trouva d'autres chicanes pour différer d'en envoyer. Ainſi, les *Florentins* ſont preſque toûjours ſeuls dans les guerres qu'ils font, & ils ne trouvent jamais perſonne qui les ſecoure avec la franchiſe qu'ils ſecourent les autres.

MAIS, pour être ainſi abandonnés de leurs Alliez, ils n'en prirent pas l'épouvante, parceque ce ne leur eſt pas une choſe nouvelle; & ayant aſſemblé une grande Armée ſous le commandement de *Jaques Guichardin* & de *Pierre Vettori*, ils l'envoyérent contre l'ennemi,

nemi, & elle campa ſur la Riviere de la *Magre*. Cependant, *Serezanelle* étoit fort preſſée par les ennemis, qui l'aſſiégeoient & la battoient avec des Mines, & avec tout ce qu'ils pouvoient de plus fort. Les *Commiſſaires* réſolurent donc de la ſecourir, & les ennemis ne refuſérent pas le combat; deſorte qu'étant venus aux mains, les Génois furent battus, & *Louïs de Fieſq*, avec pluſieurs de leurs Commandans, pris priſonniers.

CETTE victoire n'épouvanta pas ceux qui défendoient *Serezane*; enſorte que, bien loin de ſe rendre, ils s'opiniâtrérent à la défence, & les *Commiſſaires Florentins* ſe préparoient de même à l'attaque: ainſi, elle fut vigoureuſement attaquée & vigoureuſement défendue. Comme ce ſiege tiroit de longue, *Medicis* crut devoir venir à l'Armée; & dès qu'il y fut arrivé, nos ſoldats augmentérent leur courage & les ennemis le perdirent; car, voyant l'opiniâtreté des *Florentins* à battre la Place, & la froideur des Génois à la ſecourir, ils ſe rendirent à diſcrétion à *Medicis*, & les *Florentins* en étant les Maitres, ils les traitérent avec douceur, à la réſerve de quelques Rebelles.

PENDANT ce ſiege, *Louïs Sforce*

avoit envoyé ſes Gendarmes à *Pontremoli*, pour faire voir qu'il marchoit à nôtre ſecours. Mais, ayant une intelligence dans Gênes, ſon parti ſe ſoûleva contre le gouvernement, & étant appuyé de ces Gendarmes, il ſe mit entre les mains du *Duc de Milan.*

DANS ce tems-là, les *Allemans* faiſoient la guerre aux Vénitiens, & *Boccolino d'Oſimo* ayant fait ſoûlever *Oſima* dans la *Marche d'Ancone* contre le Pape, il s'en étoit fait le *Tyran.* Cet homme, après pluſieurs accidens, voulut bien rendre la Ville au Pape, y étant porté par *Medicis*; enſuite, ſous ſa parole, il vint à Florence, où il vécut longtems fort honnoré: puis, étant allé à Milan, où il ne trouva pas la même fidélité, *Louïs Sforce* le fit mourir. Les Vénitiens, ayant attaqué les Allemans auprès de la Ville de *Trente*, furent battus, & leur Général *Saint Séverin* fut tué. Après cette défaite, les Vénitiens, ſelon leur bonheur ordinaire, firent un Traité avec les Allemans, où ils réüſſirent comme s'ils euſſent été vainqueurs & non pas les vaincus, tant ce Traité fut glorieux à leur République.

IL y eut encore en ce tems-là des mouvemens de fort grande conſéquence

ée dans la *Marche d'Ancone*. *François d'Orſo*, de *Fourli*, étoit un homme d'une grande autorité dans la Ville. Le *Comte Jérôme* vint à avoir de la jalouſie contre lui, ce qui fit qu'il le menaça bien des fois. *D'Orſo*, vivant dans une grande appréhenſion, fut conſeillé par ſes amis & par ſes parens de prévenir le Comte; & puiſqu'il appréhendoit d'en être tué, il devoit plûtôt le tuer lui-même, & ſe mettre à couvert d'un tel riſque par la mort de ſon ennemi. Après que *d'Orſo* eut formé ce deſſein avec ſes amis, ils marquérent le jour du Marché de *Fourli* pour le tems de le mettre en éxécution, parceque beaucoup de leurs amis venant ce jour-là de la Campagne dans la Ville, ils crûrent qu'ils pourroient ſe ſervir d'eux ſans les faire venir exprès. L'on étoit alors au mois de Mai, & dans ce tems-là les Italiens, pour la plûpart, ont accoûtumé de ſouper au jour. Les conjurez crûrent donc que l'heure la plus commode pour tuer le Comte ſeroit après qu'il auroit ſoupé, parceque ſes domeſtiques ſoupant dans ce tems-là, il reſtoit preſque ſeul dans ſa chambre. Ce deſſein étant formé, *d'Orſo* alla au Palais du Comte à l'heure marquée, & ayant laiſſé ſes Camarades

dans les prémiers appartemens, il arriva à la chambre où le Comte étoit, & il dit à un de ſes Valets de Chambre, *qu'il fit avertir ſon Maitre que* d'Orſo *lui vouloit parler*. Le Comte le fit entrer; &, après quelques paroles d'entretien, *d'Orſo* le tua: puis, ayant appellé ſes Camarades, ils tuérent encore le Valet de Chambre. Par hazard le Commandant de la Ville venoit auſſi pour parler au Comte; & comme il fut entré dans la ſale avec quelques-uns de ſes gens, les *conjurez* le tuérent auſſi.

APRE'S toutes ces éxécutions, ils donnérent l'allarme dans la Ville, & le cadavre du Comte fut jetté par les fenêtres; puis, ils criérent, *LIBERTE'*, & *VIVE ROME*. Ils firent auſſi armer tout le Peuple, qui haïſſoit le Comte, à cauſe de ſa cruauté & de ſon avarice: puis, ayant pillé ſes maiſons, ils firent priſonniere la *Comteſſe Catherine* avec tous ſes enfans. Il n'y avoit que la Fortereſſe à prendre, afin que toutes leurs affaires ſe terminaſſent heureuſement. Mais, le Gouverneur ne voulant point la rendre, ils priérent la Comteſſe de vouloir bien le diſpoſer à vouloir la remettre entre leurs mains. Elle promit de le faire, pourvû qu'on la laiſſât entrer dedans, en leur laiſſant

tous,

tous ſes enfans pour otages. Les *conjurez* ſe fiérent aux promeſſes de cette Dame, & la laiſſérent entrer dans la Citadelle. Mais, ſi-tôt qu'elle fut dedans, elle menaça de faire mourir les *conjurez* des plus cruels ſupplices, afin de venger la mort de ſon mari; & comme les autres menaçoient de tuer ſes enfans, elle leur montra qu'elle avoit les moyens d'en faire d'autres.

CELA étonna les *conjurez*, qui, ne ſe voyant point ſecourus par le Pape, & apprenant que *Louïs Sforce*, oncle de la Comteſſe, lui envoyoit du ſecours, ils prirent ce qu'ils avoient de meilleur & de plus précieux dans leurs maiſons, & ſe refugiérent à la Ville de *Caſtello*. Mais, la Comteſſe étant rentrée en poſſeſſion de la Ville, elle vengea la mort de ſon mari par toutes ſortes de cruautez.

LES *Florentins*, apprenant la mort du Comte, ſe ſervirent de l'occaſion pour reprendre la Forteresſe de *Piancaldoli*, que le feu Comte avoit autrefois priſe ſur eux; & ayant envoyé-là du Monde, ils reprirent la Place, qui leur coûta la vie de *Cecco*, cet Architecte ſi fameux.

OUTRE ce tumulte de la *Romagne*, il y en eut encore un autre d'auſſi gran-

grande conſéquence dans la même Province. *Galiot, Seigneur de Faience*, avoit une femme, qui étoit fille de *Jean Bentivoglio, Prince de Bologne.* Cette femme haïſſoit ſon mari, ſoit pour en avoir été maltraitée, ſoit enfin qu'elle fût d'une humeur déraiſonnable; & elle vint à le haïr à tel point, qu'elle réſolut de le dépouiller de ſon Etat, & de la vie. Feignant donc je ne ſçai qu'elle indiſpoſition, elle ſe mit au lit, & elle ordonna, que, lorſque ſon mari viendroit la voir, certaines gens affidés, qu'elle cacha dans ſa chambre, ſe jettaſſent ſur lui, & le tuaſſent. Cette femme avoit fait confidence de la choſe à ſon pere, qui y avoit conſenti, parcequ'il eſpéroit ſe rendre Maitre de *Faïence* après la mort de ſon gendre. Quand le tems deſtiné à cet aſſaſſinat fut venu, le mari entra à ſon ordinaire dans la chambre de ſa femme, & ayant été quelque tems à s'entretenir avec elle, les aſſaſſins ſortirent des Endroits où ils étoient cachés, & le tuérent ſans qu'il pût ſe défendre.

L'ALLARME fut grande après un tel coup. Sa femme ſe retira dans la Citadelle, avec un jeune fils qu'elle avoit, nommé *Aſtorre*; le Peuple prit les armes; *Jean Bentivoglio* entre dans la Ville, s'étant

s'étant préparé à ce coup avec assez de Troupes & un homme de *Bergame*, qui commandoit des Troupes du Duc de Milan. Il se trouva encore dans Faïence *Antoine Boscoli*, Commissaire Florentin. Comme tous ces Chefs se furent assemblés dans une telle brouillerie, & qu'ils discouroient sur le gouvernement de la Ville, les gens de *Val di Lamone*, qui étoient courus à cette allarme en émûte, tournérent les armes contre *Bentivoglio* & le Commandant des Troupes Milanoises, qu'ils tuérent, faisant *Bentivoglio* prisonnier; &, en criant le nom d'*Astorre* & des *Florentins*, ils recommandérent la Ville de *Faïence* au *Commissaire de Florence*. Quand on sçût cette affaire dans nôtre Ville, chacun en eut du chagrin. L'on fit pourtant relâcher *Bentivoglio* & sa fille, & l'on prit soin de *Faïence* & du jeune *Astorre*, du consentement de tout le Peuple. Outre ces mouvemens, il y en eut encore bien d'autres dans la *Romagne*, dans la *Marche d'Ancone*, & à *Sienne*, pendans plusieurs années que les guerres avoient été assoupies entre les Grands Princes. Mais, comme ces mouvemens ne furent pas de grande conséquence, il me semble assez superflu de les rapporter.

porter ici. Il eſt vrai, que ceux de *Sienne*, après le départ du *Duc de Calabre* en mille quatre-cens quatre-vingt-huit, furent plus fréquens; &, après pluſieurs changemens, pendant leſquels la *Populace* étoit tantôt Maitreſſe du Gouvernement, & tantôt c'étoit la *Nobleſſe*, enfin les *Nobles* demeurérent les Maitres, dont *Pandolfe* & *Jaques Petrucci* furent ceux qui eurent le plus d'autorité; &, l'un par ſa prudence, & l'autre par ſon courage, devinrent comme les Princes de cette République.

POUR les *Florentins*, après la guerre de *Serezane*, ils vécurent dans un grand bonheur juſqu'à l'an mille quatre-cens quatre-vingt-douze, que *Laurent de Medicis* mourut, parcequ'après qu'il eut pacifié toute l'Italie par ſa prudence & par ſon autorité, il tourna toutes ſes penſées à augmenter la grandeur de ſa Ville, & à s'élever lui-même, mariant *Pierre de Medicis* ſon fils ainé à *Alfonſine*, fille du *Chevalier des Urſins*. Enſuite, il fit Cardinal *Jean de Medicis* ſon ſecond fils; ce qui fut d'autant plus remarquable, qu'on n'en avoit point encore vû d'éxemple; car, il n'avoit pas treize ans quand il fut élevé à cette dignité. Ce fut-là l'échelle qui éleva au Ciel la Maiſon de *Medilis*, comme

me cela parut dans la ſuite. Pour ſon troiſieme fils, *Julien*, comme *Laurent de Medicis* vécut aſſez peu, & que l'enfant étoit jeune, le pere ne put pas lui faire une grande fortune. A l'égard des filles, il maria l'ainée à *Jaques Salviati*, la ſeconde à *François Cibo*, fils du Pape, la troiſieme à *Pierre Ridolfi*; &, afin de tenir ſa Maiſon dans une bonne union & dans une bonne intelligence, il maria la quatrieme à *Jean de Medicis*: mais, elle mourut peu de tems après. Pour ſes affaires particulieres, *Laurent de Medicis* fut fort malheureux dans la marchandiſe, parceque ſes effets furent diſſipés en bien des Endroits par la mauvaiſe conduite de ſes Facteurs, qui gouvernoient ſes affaires comme celles d'un Prince, & non pas comme celles d'un Particulier: deſorte qu'il eut beſoin d'être aidé par le Public de grandes Sommes d'argent. Ne voulant donc plus s'expoſer à de tels hazards, il laiſſa entiérement la marchandiſe, & ſe tourna du côté des Terres, comme étant un bien plus ferme & plus aſſeuré. Ainſi, il forma des Terres dans le *Prateſe*, dans le *Piſantin*, & dans le *Val de Piſe*, qui, pour leur revenu & la beauté de leurs édifices, étoient ſi magnifiques, qu'elles paroiſſoient plûtôt

tôt des Maiſons royales, que celles d'un ſimple Bourgeois.

APRE'S cela, *Laurent de Medicis* s'appliqua à rendre *Florence* plus belle & plus grande qu'elle n'étoit; & comme il y avoit dans l'enceinte des murailles des eſpaces ſans maiſons, il y fit faire des rues nouvelles pour y faire de nouveaux édifices, ce qui rendit la Ville plus étendue & plus magnifique: &, afin qu'elle fût plus en ſeureté dans l'état où elle étoit, & qu'elle pût combattre & ſoûtenir ſes ennemis loin d'elle, *Medicis* fit fortifier le *Château de Firenzuole*, au milieu de l'*Apennin*, tirant vers *Bologne*. Du côté de *Sienne* il commença à rétablir *Poggio Impériale*, & à le rendre très fort. Du côté de *Gênes* il ferma l'entrée aux ennemis par les conquêtes de *Pietra Santa* & de *Serezane*. Enſuite, il entretenoit les *Baglioni* ſes amis dans *Pérouſe* avec des penſions & des gages, auſſi-bien que les *Vitelli* dans la Ville de *Caſtello*. Pour *Faïence*, il en avoit le gouvernement en ſon particulier, & tous ces Lieux-là étoient autant de Boulevarts de ſa Ville.

PENDANT ces tems de paix, il entretint toûjours les fêtes & la joie dans ſa Patrie, où il faiſoit ſouvent voir des tour-

tournois & des repréſentations d'actions & de triomphes anciens. Son but n'étoit que d'entretenir la Ville opulente, le Peuple uni, & la Nobleſſe honnorée. Il aimoit, ſur toutes choſes, ceux qui excelloient en quelque art. Il favoriſoit les Savans; & c'eſt ce dont peuvent rendre bon témoignage *Agnolo de Montepulciano*, *Chriſtofle Landini*, & *Demetrio Greco*. De-là vient que le *Comte de la Mirandole*, qui étoit un homme preſque divin, laiſſant toutes les autres Parties de l'Europe qu'ils avoit vûës, vint fixer ſa demeure à *Florence*, porté à cela par la magnificence de *Laurent de Medicis*. Il ſe plaiſoit très particulièrement à l'*Architecture*, à la *Muſique*, & à la *Poëſie*. L'on voit de lui pluſieurs Ouvrages en vers, qu'il a compoſés & enrichis de commentaires. Et, afin que la Jeuneſſe de Florence pût s'exercer dans les Belles-Lettres, il forma une Univerſité à *Piſe*, où il attira tous les plus Grands Hommes qui fuſſent alors en Italie. Il bâtit un Monaſtère auprès de Florence pour *Frere Mariano de Quinazano*, parceque ce Moine étoit un très excellent Prédicateur. Il fut tellement aimé de Dieu, & favoriſé de la Fortune, que tous ſes deſſeins eurent un ſuccès heu-

heureux, & ſes ennemis, au contraire, réüſſirent tous mal; car, outre les *Pazzi*, *Battiſte Freſcobaldi* voulut encore le tuer dans les *Carmes*, & dans ſa Terre. *Baldinot de Piſtoïe* voulut faire la même choſe; mais, l'un & l'autre, auſſi-bien que leurs complices, furent punis très juſtement de leurs crimes.

PAR cette maniere de vivre, par une ſi grande prudence, & par une telle fortune, *Laurent de Medicis* fut en admiration, non ſeulement aux Princes d'Italie, mais encore à ceux des Païs éloignés. *Mattias*, *Roi de Hongrie*, lui donna ſouvent des marques d'amitié. Le *Sultan d'Egipte* le fit viſiter & régaler par ſes Ambaſſadeurs. Le *Grand Turc* lui remit entre les mains *Bernard Bandini*, qui avoit tué *Julien de Medicis* ſon frere: & tout cela le faiſoit regarder avec admiration dans l'Italie. Sa réputation augmentoit auſſi tous les jours par ſa prudence, parcequ'en parlant des affaires, il étoit éloquent & pénétrant; dans la réſolution il étoit ſage; & dans l'éxécution il étoit prompt & courageux.

AU-RESTE, toutes ces grandes qualitez n'étoient point gâtées par aucuns vices, quoiqu'il eût un prodigieux penchant pour l'amour, qu'il aimât les diſeurs

ſeurs de bons mots, & ceux qui ſavoient un peu mordre, & qu'il ſe plût à badiner avec ſes enfans, peut-être un peu plus qu'il n'eût été bienſéant à un ſi Grand Homme, juſque-là, qu'on l'a vû ſouvent ſe méler dans tous les petits jeux de ſes fils & de ſes filles: deſorte que, quand l'on voyoit en lui ſa vie badine & ſa vie grave, il ſembloit qu'il fût compoſé de deux différentes perſonnes, incompatibles & impoſſibles à joindre l'une avec l'autre. Il ſouffrit de grands maux à la fin de ſa vie par ſa maladie, qui le tourmentoit horriblement; car, il étoit ſi oppreſſé de douleurs d'eſtomac inſupportables, qui le preſſérent tant, qu'enfin il mourut en Avril mille quatre-cèns quatre-vingt-douze, âgé de quarante-&-quatre ans.

JAMAIS il ne mourut perſonne, ni à Florence, ni dans toute l'Italie même, qui remportât une ſi grande réputation de prudence, & qui laiſſât tant de regret de lui dans ſa Patrie: & comme ſa mort devoit produire de grands malheurs, le Ciel en donna des ſignes très évidens; l'un deſquels fut, que le plus haut du Faite de l'*Egliſe de Santa Reparata* fut frappé de la foudre avec une telle furie, que la plus gran-

grande partie du Pinacle en tomba, au grand étonnement de tout le monde. Tous les Citoyens de Florence & tous les Princes d'Italie furent donc affligés de cette perte; & tous ces Souverains envoyérent leurs Ambaſſadeurs à Florence en faire leurs condoléances. Mais, la ſuite ne montra que trop qu'on avoit ſujet de s'affliger d'une telle mort; car, l'Italie étant privée de ſon conſeil, ceux qui reſtérent après lui ne pûrent trouver aucun moyen de brider, ni d'aſſouvir, l'ambition de *Louïs Sforce*, Gouverneur du Duc de Milan. C'eſt pour cela, que, ſi-tôt que *Medicis* fut mort, l'on commença de voir naitre ces méchantes ſemences, qui, peu après, ruinérent, & qui ruinent encore, l'Italie, parcequ'il ne reſtoit plus perſonne dans ce Païs-là, qui ſçût les étouffer dans leur naiſſance.

Fin du huitieme & dernier Livre de l'Hiſtoire de Florence.